

Sara Labelle  
(1888-1962)  
et Ambroise Chalifoux  
(1877-1918)

---

De Brébeuf à Sainte-Anne-du-Lac

HISTOIRE DE FAMILLE

LISE DAOUST

LISE DAOUST

MONTRÉAL

2019

ISBN PDF 978-2-9818301-0-4

ISBN PAPIER 978-2-9818301-1-1

DÉPÔT LÉGAL - BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU  
QUÉBEC - 2019

POUR COMMUNIQUER AVEC L'AUTEURE :

[lisedaoustg@gmail.com](mailto:lisedaoustg@gmail.com)

ou

[lisedaou@icloud.com](mailto:lisedaou@icloud.com)

<b>PRÉFACE</b>	<b>1</b>
<b>SOMMAIRE</b>	<b>2</b>
<b>REMERCIEMENTS</b>	<b>5</b>
<b>MON PAYS : CHEZ SARA À SAINTE-ANNE-DU-LAC</b>	<b>6</b>
<b>PREMIÈRE PARTIE 1888-1915 LES ORIGINES</b> <b><i>BRÉBEUF, LABELLE, SAINT-RÉMI D'AMHERST</i></b>	<b>15</b>
Noms de familles et noms de lieux	16
Les Labelle, Marier et Piché, pionniers de Brébeuf	26
Labelle et Brébeuf : portrait des deux colonies	41
Annexe : Les frères et sœurs de Félix Labelle junior	51
Annexe : Les frères et sœurs d'Elphire Marier	54
Enfance, adolescence et jeunesse de Sara	56
Ambroise Chalifoux : cimetière et petite photo	79
Les Chalifoux : de Montebello à Saint-Rémi d'Amherst	84
Victoria Marcil, la première épouse d'Ambroise	95
Albertine et Paméla Chalifoux en Abitibi	106
Sara et Ambroise, de 1910 à 1915	116
Annexe : La famille d'origine d'Ambroise Chalifoux	134
<b>DEUXIÈME PARTIE 1915-1945 LE NOUVEAU PAYS</b> <b><i>SAINTE-ANNE-DU-LAC</i></b>	<b>141</b>

La Tapanee	147
La mort d'Ambroise (25 janvier 1918)	183
La terre : lettres patentes, maison et bâtiments	192
Le recensement de 1921	211
1925 : Donation de la terre à Olidor et mort d'Amable	231
1930 : Fête chez Alfred Lebeau et mariage d'Adoré	248
Jos. Labelle, Martin Labelle et Honoré Chalifoux	255
Photos de la terre (septembre 1932)	274
Cécile en amour et au couvent	278
1935 : L'achat du magasin et le mariage d'Olidor	287
Cécile : foudre, J.P. Dumoulin et mariage avec Raoul	296
Léopold : restaurateur épicier et mariage avec Anna	317
1945 : Vente du magasin et départ de notre famille	324
Photos du magasin	329
Sara Labelle, veuve de feu Ambroise Chalifoux, en son vivant cultivateur	334
Annexe : La famille d'origine de Sara Labelle	336
<b>TROISIÈME PARTIE 1945-1962 GRAND-MAMAN SAINTE-ANNE, MONT-LAURIER, CHOMEDEY</b>	<b>347</b>
Léopold gérant de la Caisse populaire et de la Coopérative agricole	352
Olidor de cultivateur à marchand	357

<b>Cécile et Raoul en affaires à Mont-Laurier</b>	<b>361</b>
<b>La mort de Cécile (8 mai 1951)</b>	<b>368</b>
<b>Mes souvenirs d'enfance chez Sara</b>	<b>374</b>
<b>Le déménagement à Chomedey : été 1957</b>	<b>391</b>
<b>Olidor et Adoré à Chomedey eux aussi</b>	<b>393</b>
<b>Mes souvenirs d'adolescence avec Sara</b>	<b>398</b>
<b>Le remariage de Raoul (27 février 1960)</b>	<b>401</b>
<b>La mort de Sara (12 octobre 1962)</b>	<b>409</b>
<b>« T'EN RAPPELLES-TU?... » (SOUVENIRS DE CLAUDE)</b>	<b>415</b>

PDF

## Préface

**A**mbroise Chalifoux, mon grand-père maternel, est décédé le 25 janvier 1918 sur son lot de colonisation à Sainte-Anne-du-Lac, devenant ainsi, à 40 ans, « le premier mort » de la paroisse. Il avait épousé ma grand-mère Sara Labelle en 1910, étant veuf et père de deux garçons. Ils ont eu ensemble quatre autres enfants, dont trois survécurent.

« La veuve Chalifoux », ainsi qu'on appellerait Sara à Sainte-Anne jusqu'à la fin de ses jours, était comme son défunt mari issue d'une grosse famille de colons cultivateurs. Demeurée seule avec cinq enfants, qui avaient entre un an et 13 ans, elle décide de continuer le défrichage de leur lot aidée des plus vieux. Leur terre en bois debout se transforme en une belle ferme. En 1935, elle la laisse à l'aîné qui se marie et elle achète un petit magasin au village, qu'elle tiendra avec les plus jeunes et revendra avec profit en 1945. En 1951, elle perd son unique fille, ma mère Cécile, morte après la naissance de son cinquième enfant. Notre grand-mère Chalifoux sera présente tant qu'elle le pourra dans nos vies d'orphelins malgré sa santé fragile. J'ai vécu auprès d'elle pendant une grande partie de mon enfance et de mon adolescence.

Sara n'est pas tant exceptionnelle qu'exemplaire de toutes les « épouses de colons » qui n'ont pas accédé à la même reconnaissance historique que leurs compagnons. Sa vie est au centre de cette histoire de famille, qui a pour toile de fond les années de fondation de Brébeuf, Labelle et Sainte-Anne-du-Lac. Un devoir de mémoire envers les pionnières et la reconnaissance d'une petite-fille ont inspiré ces pages.

Avant 1945 surtout, année de ma naissance, le récit repose essentiellement sur toute une documentation généalogique et historique, devenue largement accessible par internet. Mes principales sources : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Registre foncier du Québec en ligne, sites de généalogie, livres d'histoire, procès-verbaux et témoignages enregistrés. En me rapprochant de notre époque, j'ai pu compter sur des témoins vivants, sur nos souvenirs et de vieilles photos de famille. Au final, c'est nécessairement une histoire familiale très incomplète que je livre et fortement teintée de mon regard – sorte de courtepoinette faite des pièces que j'ai pu rapailler et que j'ai assemblées à ma façon.

## Sommaire

Sara a grandi à Brébeuf, Ambroise à Saint-Rémi d'Amherst. La **première partie du livre**, de 1888 à 1915, porte sur leurs familles d'origine (des colons cultivateurs), sur la première épouse d'Ambroise, Victoria Marcil, et sur les premières années de mariage de Sara et Ambroise. Ces histoires familiales ont pour toile de fond les années de fondation des nouvelles paroisses de Labelle, Brébeuf, Saint-Rémi d'Amherst et Vendée.

Sara n'a jamais été à l'école, elle ne savait ni lire ni écrire. Jeune fille elle a travaillé en ville un certain temps, puis comme cuisinière dans un camp de bûcherons, où elle a rencontré Ambroise, veuf et père de deux garçons : Olidor 6 ans (né en 1904) et Adoré 4 ans (1906). Ils se sont mariés à Brébeuf en 1910. Ambroise gagnait alors sa vie comme « jobber ». Ils auront ensemble quatre autres enfants : Amable (1911), Cécile ma mère (1913), Simone (1915, morte à l'âge de 8 mois) et Léopold (1917).

Vers 1915, ils migrent dans les Hautes-Laurentides. Ainsi commence **la deuxième partie du livre**, qui va de 1915 à 1945. Ils feront partie de la poignée de pionniers qui ont fondé Sainte-Anne-du-Lac en 1916. Le 25 janvier 1918, Ambroise y meurt de consommation. Sara continue le défrichage de leur terre en bois debout, avec l'aide de ses adolescents, tout en élevant les plus jeunes de la famille. Malgré ces conditions exceptionnellement difficiles, elle est peut-être la première à avoir obtenu ses lettres patentes pour son lot de colonisation. En 1925 elle fait don de la terre à son beau-fils Olidor, à certaines conditions et sauf pour une petite partie qu'elle se réserve, continuant d'y vivre avec lui et le reste de la famille jusqu'à ce qu'il se marie en 1935. Deux mois après cette donation, le 16 juillet 1925, disparaît Amable, 14 ans, décédé d'appendicite, ou de consommation comme son père.

Adoré se marie avec Rose Alba Melançon en 1930. Ma mère Cécile fait l'expérience du noviciat chez les Sœurs de Sainte-Croix en 1934-1935. Olidor épouse Rose-Hélène Lincourt en 1935, avec qui il continuera d'exploiter la terre. Ma grand-mère achète alors un petit magasin dans le village, qu'elle va garder jusqu'en 1945. Y travailleront avec elle Cécile et surtout Léopold.

Cécile s'unit à Raoul Daoust le 14 février 1939. À Sainte-Anne mes parents cultivent la terre et travaillent dans les chantiers. Notre famille compte cinq enfants : Claude (novembre 1939), Clarisse (août 1941), Lise (moi, mars 1945), Robert (octobre 1948) et André (mai 1951). Léopold épouse Anna Beauvais en 1943. Trois enfants naîtront de leur mariage : Yoland (novembre 1944), Aline (novembre 1945) et Jean-Pierre (janvier 1947).

En 1945, grand branle-bas, début de la **troisième partie du livre** qui couvre les dernières années de la vie de Sara jusqu'à sa mort en 1962. Je viens au monde, Sara vend son commerce, Léopold devient gérant de la Caisse

populaire et de la Coopérative agricole, et mes parents quittent Sainte-Anne pour se lancer dans la restauration à Mont-Laurier. Ma mère y décédera le 8 mai 1951, des suites de l'accouchement d'André, qui sera aussitôt adopté par une famille parente. Mémère Chalifoux, dont nous étions déjà très proches et que nous aimions beaucoup, demeure avec nous pendant un an, puis tombe malade. Papa casse maison et nous met pensionnaires, notre famille est dispersée. C'est chez Sara qu'on se retrouve; elle nous garde ou nous reçoit, à diverses périodes et pour diverses durées. Au bout de cinq années de séparation, la famille est de nouveau réunie, avec Sara qui accepte de reprendre du service avec l'aide de Clarisse 15 ans. Nous déménageons à Chomedey, où sont déjà rendues la famille d'Olidor et plusieurs autres de Sainte-Anne. Ce nouvel arrangement va durer deux ans et demi. En pleine crise d'adolescence, je me rebiffe contre ma grand-mère, je lui trouve bien des défauts. Au mois de février 1960, mon père se remarie. Sara retourne habiter chez elle à Sainte-Anne, dans la petite maison où elle avait pris sa retraite.

Elle est décédée d'un AVC le 12 octobre 1962, à l'hôpital de Mont-Laurier.

Le livre comprend une dernière section: « T'en rappelles-tu?... (souvenirs de Claude) », mon frère ayant accepté que je publie ce document qu'il destinait à la famille.

## **Remerciements**

Je remercie mes aînés Claude et Clarisse, ma cousine Aline Chalifoux et ma petite-cousine Guylaine Melançon qui m'ont aidée dans mes recherches et y ont contribué. À Sainte-Anne-du-Lac, bien des gens m'ont fourni de précieuses informations. Ma gratitude va en particulier à Marilynne Melançon qui m'a chaleureusement reçue et installée chaque jour à l'hôtel de ville pendant deux semaines avec les documents d'archives, ainsi qu'à Claudette Bélisle et Yvon Bigras qui ont répondu avec beaucoup de générosité à mes demandes d'information sur le lot 26. Dans les locaux de la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides à Mont-Laurier, où nous avons passé quelques demi-journées très fructueuses Claude, Clarisse et moi, j'ai pu obtenir toute l'aide que je sollicitais.

*Après la mort de Cécile, entre 1951 et 1959, soit de ma 1<sup>re</sup> année d'école jusqu'au milieu de ma 9<sup>e</sup>, Sara m'a élevée, chez elle ou chez nous, sauf durant les années scolaires de 1952 à 1955, que j'ai passées à l'hospice de Mont-Laurier. C'est à Sainte-Anne-du-Lac que se rattachent les impressions les plus vives de mon enfance et c'est mon énergique grand-mère qui demeure la figure la plus forte de cette période, dont j'essaie de rendre un peu l'atmosphère dans le texte qui suit, composé à l'occasion du centenaire de mon village natal.*

## **Mon pays : Chez Sara à Sainte-Anne-du-Lac**

Sara Labelle, veuve d'Ambroise Chalifoux, coulait ses vieux jours dans une petite maison blottie entre l'hôtel Daviault et le bureau de poste à Sainte-Anne-du-Lac. Sur cette même rue bordant le lac Tapani, mais de biais avec elle, se dressait la façade de son ancien magasin accroché à la côte de l'église. J'étais née en haut de ce magasin, me disait-on. Ma famille avait déménagé à Mont-Laurier peu de temps après.

Les quelques souvenirs que j'évoque ici remontent aux années 1950.

Pour moi qui arrivais de Mont-Laurier, Sainte-Anne était à la fois le dernier village de la province de Québec, le terminus du monde habité et notre vrai chez nous. S'il y avait des embrassades quand on revoyait mémère, je ne m'en souviens pas. J'étais excitée et je trouvais bien agréable de me faire plaindre : « Ma pauvre chouette, tu t'es levée de bonne heure, tu dois être fatiguée, donne-moi tes affaires, c'est pas si chaud, t'as pas des grands bas? »

Une indéfinissable odeur, promesse de bontés, n'appartenait qu'à cette maison. Elle m'enveloppait dès le seuil. Je retrouvais les meubles et les objets que je connaissais

depuis toujours. À part le calendrier, la nappe, un tapis par ci par là et les rameaux dans le crucifix, rien ne changeait tellement dans le décor. J'aurais à me laver dans un bassin d'eau du *boiler* déposé au fond de l'évier de cuisine. De temps à autre, je prendrais un bain dans la cuve. Le plancher raboteux et croche sur lequel je me tenais n'était pas solide, il n'y avait pas de solage, me souvenir de ni courir ni sauter. Ainsi vivaient les vieux.

La cuve qu'on allait chercher dans le hangar servait surtout aux petites et moyennes lessives. Pour les grosses, on déshabillait le moulin à laver électrique dans le coin de la maison et on le tirait sur ses roulettes jusqu'au milieu de la pièce. Ces déplacements étaient périlleux. Dans cette zone, le prélat et les plinthes ne se touchaient plus, le plancher affaissé risquait de défoncer sous le poids de l'appareil.

L'absence de fondations affectait toute la charpente, vulnérable par-dessus tout au vent. Les violentes bourrasques venues du lac brassaient nos châssis comme des castagnettes, on avait peur qu'un mur tombe, que la toiture s'ouvre, ainsi de suite.

Il ne semblait manquer que deux choses à mémère : un solage et la santé. Mais elle ne se décidait pas à entreprendre les grands travaux qui s'imposaient, vu leur inutilité si son cœur malade devait la tuer avant la fin de l'hiver. Elle jonglait souvent avec ce dilemme : à quoi bon faire relever la maison si je suis pour lever les pattes?

Pendant que je m'installais dans la chambre du haut, déjà l'objet de mon excitation changeait. Je mourais d'envie d'aller trouver ma cousine Aline de l'autre côté du lac. De ce deuxième étage, je distinguais à travers les arbres le va-et-vient de la caisse populaire et de la coopérative agricole que gérait mon oncle Léopold. Ces signes de vie chez elle me rendaient folle d'impatience. Même si je reconnaissais rarement quelqu'un de la famille dans ces petits personnages

affaires, et jamais Aline elle-même, que j'ai donc guetté souvent cette côte de la coopérative!

Nous étions inséparables, moi surtout. Après nos jeux et nos aventures, souvent l'une reconduisait l'autre, qui presque toujours lui rendait la politesse. On finissait par se quitter vers le milieu du parcours, proche du quai.

La rue autour du lac n'était alors construite que du côté opposé à l'eau. La maison de ma grand-mère offrait une vue panoramique sur tout ce qui se passait dans ce fer à cheval.



Vue de chez Sara, septembre 1961. Le bâtiment blanc au fond à droite est la beurrerie; les deux gros arbres à côté cachent la maison de Léopold. Au quai, hydravions pour le transport de touristes vers des territoires de chasse et pêche inaccessibles. Sainte-Anne, dernier village, porte d'entrée de ces territoires.



Sara sur sa galerie en compagnie de mes frères Claude et Robert, été de 1951 ou 1952. Deux petits drapeaux Red Ensign accrochés aux poteaux (drapeau du Canada avant 1965), me fait remarquer Aline.

À moins d'une invitation à dormir chez mon oncle Léopold, je veillais avec elle sur sa galerie chaque soir de beau temps, entre la récitation du chapelet avec le cardinal Léger à la radio et celle des litanies à la Vierge au pied du lit. Pendant la période des maringouins, elle faisait de la boucane dans une chaudière. À la brunante on relevait nos vestes autour de nos têtes pour se protéger de la fraîche et des chauves-souris. La vue du lac nous inspirait des conversations sur des drames de noyades. Elle devait aimer me parler des morts

ou je la questionnais beaucoup à ce sujet. Je me couchais en pensant à ceux du cimetière plus haut en arrière de la maison, aux Indiens enterrés dans la grosse île, qu'elle avait connus, et surtout au bal des noyés dans les eaux du lac qui clapotaient sous ma fenêtre. J'avais entendu dire par d'autres que les ongles et les cheveux continuaient de pousser après le décès, que si l'embaumement ratait, on se réveillait dans son cercueil, une femme s'était ainsi mangé un bras sous terre pour calmer sa faim.

Encore chanceuse de ne pas voir d'éclairs et de ne pas entendre le ciel gronder pendant que je me racontais ces histoires d'épouvante pour m'endormir. L'orage pouvait se mettre à péter si fort ici qu'on devait descendre en jaquette au premier étage et lui donner l'importance d'un acte de guerre. Le tonnerre tombait souvent à Sainte-Anne. En 1936, il avait frappé la lampe du sanctuaire pendant une messe, électrisant le curé Sicotte et quelques paroissiens, dont ma mère qui en avait gardé quelque temps des séquelles. Les stores baissés et les pieds remontés sur un barreau de notre chaise, on attendait la fin du bombardement transies de peur. Mémère égrenait un chapelet et marmonnait des prières.

Un mur nous séparait de la cuisine. Une nuit, sans vent ni pluie, pendant un orage enragé qui faisait du surplace, la foudre a surgi derrière cette cloison. Une boule de feu nous a jeté sa lueur dans l'embrasure de la porte en pétillant un rigodon d'enfer sur le tablier du poêle à bois. L'orage éclatait de toutes parts au-dessus de nos têtes, sans fin. Derrière nos stores fermés, j'imaginai des maisons partout incendiées, du désordre, des gens en fuite. Mais quand on pointa le nez dehors après ces terreurs pour constater le désastre, le village était intact. Aucune fenêtre ne nous renvoyait la lueur d'une lampe ou d'une chandelle. En apparence les gens dormaient tranquilles. Nous étions seules

au guet. Des éclairs muets semblables à des fantômes dansaient dans le ciel. Sous leur vive lumière blanche, on voyait comme en plein jour, malgré l'absence de lune et d'éclairage électrique. À mon très grand soulagement, mémère décida qu'on irait passer le reste de la nuit chez mon oncle Léopold. Pendant notre traversée à pied du village, les ténèbres les plus noires et la lumière crue alternaient. Ce grandiose phénomène stroboscopique s'accompagnait d'un profond silence. À un moment donné, mon aïeule a dit quelque chose de comique, elle ne manquait pas d'autodérision, elle a peut-être voulu se moquer de notre excentrique promenade et ainsi rompre l'envoûtement.

De retour à la maison le lendemain matin, on découvrit un jour sous le châssis près du poêle. C'est par cet entrebâillement que la boule de feu avait pénétré et sauté sur lui. Même moi je savais que la fonte attire la foudre comme un aimant, mais bien entendu ce poêle à bois n'aurait pas pu perdre une si belle occasion de faire des siennes. Mémère lui parlait comme une dompteuse à sa bête : « chauffe le poêle chauffe », « wohh le poêle wohhh », « le poêle montre-moi ta belle braise ». Son ton révélait une complicité de longue date. Quant à moi, je lui trouvais tous les défauts : lent à démarrer, difficile à contrôler, toujours sur le point de s'éteindre ou de mettre le feu à la maison, imbu de l'importance de ses fonctions et tyrannisant le monde avec ses caprices. C'est qu'il n'avait pas de rival et n'en aurait jamais. Ma grand-mère a peut-être possédé un appareil portatif électrique à deux ronds, mais je doute qu'elle s'en soit beaucoup servie. Les cuisinières modernes ne l'intimidaient pas, elle les utilisait avec compétence ailleurs, mais elles ne l'impressionnaient pas non plus.

Ce mastodonte qui prenait le quart de la maison me valait des dérangements dont je me serais bien passée. Occupée à son moulin à coudre, ma grand-mère m'envoyait

voir comment il se comportait. De temps à autre, elle m'entraînait dans le hangar et me chargeait les bras de bois et d'éclisses pour lui. Je rentrais corder mon fardeau dans un racoin sous l'escalier de la cuisine. Pendant que j'y étais, ma grand-mère qui m'avait suivie me passait du bois de sa charge pour que je le range. De ce petit placard à la boîte à bois près du poêle, on refaisait des voyages au besoin. Mais le tralala ne s'arrêtait pas là. Il arrivait que ma grand-mère absorbée par des manœuvres fébriles de son tison m'appelle pour que je me penche jusqu'au fond de la boîte à bois pour en remonter une des dernières bûches, des éclisses ou du papier journal, qu'elle jetait aussitôt dans la gueule grande ouverte de son chéri.

À l'été 1956, il a un nouveau caprice. L'église est en rénovation. Deux soirs de suite, je pars avec la barouette ramasser pour lui des bardeaux de cèdre de la toiture démolie. Ils sont d'un beau vert et d'aspect assez neuf, mais à en juger par ma solitude et la hauteur inchangée des piles d'une journée à l'autre, ils n'intéressent que nous. J'ai déversé mes cinq ou six voyages sur le plancher du hangar, assez contente de moi quoique perplexe sur la valeur d'un bien que personne ne convoitait.

Pour une fois j'avais trouvé la tâche plaisante. Sauf que je n'avais pas pensé qu'elle en engendrerait une autre dans le genre que je haïssais. Ma grand-mère me demanda plus tard de l'aider à corder ce beau gros tas que j'avais vu monter avec tant de satisfaction. Maudite affaire. Je ne sais plus comment, mais ce travail a fini par s'accomplir sans moi. J'avais le tour de me défiler. Un soir, pour éviter de me retrouver par terre dans le jardin à sarcler, je suis disparue dans les toilettes avec un mal de ventre. Les galettes et les tartes me tordaient opportunément les boyaux quand ce n'était pas un petit événement qui m'avait retenue quelque part malgré moi.

Ma bonne grand-maman est morte quelques années plus tard, avant que j'atteigne l'âge de m'occuper un peu d'elle à mon tour. Je suis aussi vieille qu'elle aujourd'hui, et me voici en train de regarder par les fenêtres ce qui se passe dans la rue et à remuer avec nostalgie mes souvenirs d'enfance, comme je la voyais faire.

Grâce à une page Facebook sur le centenaire du village que m'a signalée ma cousine Aline, j'en suis venue à beaucoup m'intéresser à l'histoire de Sara Labelle veuve Chalifoux au temps de la colonisation à Sainte-Anne-du-Lac. Je n'en connaissais presque rien, des photos d'époque et des archives m'aident à la reconstituer.

Ambroise Chalifoux obtient un lot en 1916, à l'entrée du futur village. Il y bâtit une maison et des dépendances cette même année. En mars 1917, il s'y établit avec sa femme Sara Labelle et leurs cinq enfants : Olidor 13 ans, Adoré 11 ans, Amable 6 ans, Cécile (ma mère) 4 ans et Léopold 6 semaines. Janvier 1918, il meurt de maladie. Sara poursuit sans homme le défrichage de leur terre en bois d'boute. Sauf le dimanche, jour du Seigneur, elle fait de la terre neuve avec les deux plus vieux, à bras, avec une hache et un cheval qui tire le bois. Ils partent au lever du soleil et reviennent quand tombe la noirceur. La garde de la maison et des plus petits est confiée au jeune Amable, vers l'âge de 8 ou 9 ans.

Leur histoire est pour le reste celle des autres pionniers de Sainte-Anne. Les lots pouvaient être enlevés aux colons s'ils faillissaient à la tâche. Il fallait quarante acres de terre en culture pour en obtenir la patente et en devenir propriétaire. Tous les enfants participeront à ces travaux de défrichage, de même qu'à ceux de la ferme, dont la famille tire son unique subsistance.

Je revois ma grand-mère dans ces années 1950, fendre une bûche comme un homme, faire un brûlis derrière la

maison, plumer la poule achetée du cultivateur. Fille de colon dans une famille pionnière de Brébeuf originaire de Saint-Sauveur, elle n'était jamais allée à l'école, elle ne savait ni lire ni écrire. Elle connaissait le sens profond de ces gestes de communion avec la terre nourricière, dont je resterais pour toujours ignorante. Elle ne cherchait pas à m'en instruire. Je pouvais prendre en grippe son poêle à bois, snober son jardin, gambader tout le jour comme une chèvre, la question de notre survie était réglée. Depuis la Nouvelle-France, d'une génération à l'autre, jusqu'à celle de ses enfants, des gens comme elle avaient ouvert et bâti le pays. Moi, je l'avais reçu tout fait.

**PREMIÈRE PARTIE 1888-1915**  
**LES ORIGINES**

***Brébeuf, Labelle, Saint-Rémi d'Amherst***

*En ces temps heureux où les enfants continuaient le sillon commencé (...), la vie n'était qu'un recommencement. On savait par cœur qu'il fallait beaucoup aimer Dieu, aider son prochain, supporter les épreuves et besogner sans relâche. On ne réclamait pas de la vie ce qu'elle avait refusé aux ancêtres. Voilà ce que ma bonne Simone m'a appris des origines de ce village [Brébeuf].*

Pauline Gill, *Marie Antoinette la dame de la rivière Rouge*,  
Québec Amérique, 2005

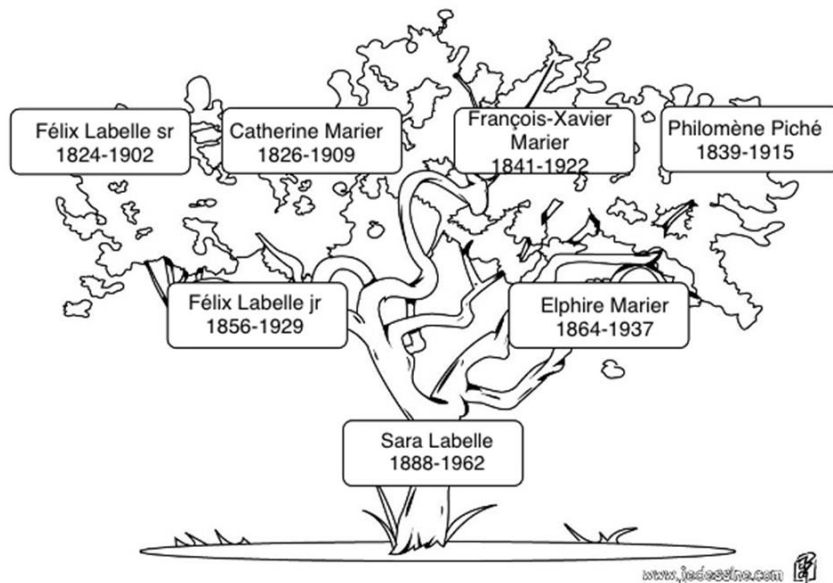
## **Noms de familles et noms de lieux**

*Les Labelle, Marier et Piché /  
Vendée, Windigo, Chute aux bleuets, Brébeuf,  
etc.*

Sara Labelle a vu le jour le 12 janvier 1888 sur un lot de colonisation du futur Brébeuf. Elle était la quatrième enfant de Félix Labelle junior et d'Elphire Marier. Ses grands-parents paternels et maternels, et la plupart de ses oncles et tantes, vivaient à proximité. Tous étaient arrivés dans la région vers 1880, les Labelle en provenance de Saint-Sauveur, les Marier, de Saint-Jérôme. Ces deux familles se connaissaient déjà avant d'entreprendre ensemble de s'installer dans ce pays neuf.

En plus de porter le même prénom, le grand-père et le père de Sara ont tous les deux épousé une Marier. Ce cas de figure n'est pas si rare dans nos généalogies québécoises, surtout en milieu rural. Les prénoms se transmettaient d'une génération à l'autre et les souches ancestrales communes engendraient la répétition des patronymes.

Félix Labelle junior par sa mère et Elphire Marier par son père ont les mêmes ascendants jusqu'au couple formé d'Henri Marier (1743-1812) et Marie-Joseph Audibert (1747-1807), trois et quatre générations plus haut dans leurs généalogies respectives.



## Les Labelle

Guillaume Labelle est arrivé de Normandie au 17<sup>e</sup> siècle. Il fut l'un des quatre premiers colons à s'installer sur l'île Jésus. Sans le savoir, lorsque ma famille est déménagée à Laval en 1960, on retournait chez lui. Sa terre se trouvait à moins de deux kilomètres de notre bungalow de la rue Monty à Arèsville (Saint-François-de-Sales)<sup>1</sup>!

Tous les Labelle d'Amérique descendent de lui<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Guillaume Labelle, ancêtre des Labelle d'Amérique. Daniel Labelle. <http://www.leslabelle.com/Genealogie/ancetre.asp?MP=FNR3>

<sup>2</sup> Démographie historique des Labelle. Daniel Labelle. <http://www.leslabelle.com/Genealogie/demographie.asp?MP=FNR3#Intro>

Dès la génération suivante, notre généalogie nous amène au nord-ouest de l'île Jésus, à Sainte-Rose, fondée en 1740. Le grand-père de Sara, Félix sénior, y verra le jour en 1824. Il est un contemporain du curé Antoine Labelle, natif lui aussi de Sainte-Rose, mais ils n'ont pas d'autre ancêtre commun que Guillaume.

Félix sénior va quitter ce village lorsque son père, André Labelle, et sa mère, Émilie Nantel, décident de devenir des pionniers de la paroisse de Saint-Jérôme fondée en 1834. C'est alors un adolescent. Il semble que la famille ait d'abord fait un détour par Sainte-Anne-des-Plaines vers 1833-1835.

En 1848, Félix sénior épouse Catherine Marier qui est comme lui de Saint-Jérôme. Leur convention de mariage notariée, en communauté de biens, compte trois pages manuscrites. On la trouve aux archives nationales, j'en reproduis le début ci-dessous. Pour des raisons de lisibilité et de vocabulaire, le document ne se laisse pas aisément déchiffrer. Leurs mères sont toutes les deux des Nantel (lien de parenté?). Il y a mention d'une somme de « cent cinquante livres ancien cours » et d'une autre de « trois cents livres ancien cours ». Une livre (1£) égalait quatre dollars.





Billet libellé en deux monnaies émis par la Banque du Peuple, 4 \$ ou 20 chelins (1 £), 1847

Félix sénior et Catherine Marier commenceront par élever leur famille à Saint-Jérôme, mais ils poursuivront plus au nord leur projet. Ils iront coloniser Saint-Sauveur-des-Monts, fondée en 1855 sous le nom de La Circoncision par le curé Labelle. Ils y sont dès 1853, selon le lieu de naissance de leur troisième enfant, un garçon prénommé Félix qui mourra à l'âge de 18 mois. D'après un site Internet de généalogie, Félix sénior y exerçait le métier de menuisier en 1856, année de la naissance du père de Sara, Félix junior, ayant hérité du prénom paternel à son tour. Félix sénior est désigné comme cultivateur au mariage de son fils Gédéon en 1877 et comme menuisier à celui de son fils Hormidas en 1878. Lors de ce dernier événement qui se déroule en février à Montréal, on précise que les parents du marié sont de Saint-Sauveur.

Déjà un peu âgés, avec de nombreux enfants à établir, Félix sénior et Catherine Marier n'hésitent pas à quitter Saint-Sauveur pour une nouvelle zone de colonisation. En 1881, la famille est recensée à Labelle, alors appelée la Chute aux Iroquois. Le curé Labelle y a fondé la Mission de la Nativité trois ans plus tôt. La concession des lots de Labelle a débuté en 1880. « Félix Labelle Sr, charpentier », en acquiert le 22 décembre 1882. Selon le rôle d'évaluation de la municipalité de canton Joly (Labelle) de septembre 1883, il possède le lot 26 A, dans le village, ainsi que trois autres lots



Félix sénior s'est éteint le 13 mai 1902, à l'âge de 78 ans. Notre grand-mère Sara avait 14 ans. Il a été inhumé au cimetière de Labelle. Le 30 août suivant, sa maison est réduite en cendres lors de l'incendie qui rase le cœur du village. « Les flammes incontrôlables détruisent les hôtels Dumoulin et N. Nantel, la maison de Félix Labelle, le magasin Larocque, le magasin général de Paul-Émile Forget, de Hormidas-William Légaré et la demeure de Paul Marinier, la boulangerie de Jacques Drouin, etc.<sup>3</sup> » L'histoire rapporte que la catastrophe a suscité un immense élan de solidarité de la part des gouvernements et de milliers de personnes des paroisses environnantes et de Montréal.

Au recensement de 1901, Félix sénior et Catherine habitaient seuls cette maison, tous les enfants partis. Veuve depuis seulement deux mois et demi lors de ce sinistre, Catherine y vivait-elle toujours? Elle mourra le 17 novembre 1909, à l'âge de 83 ans, et sera inhumée non pas à Labelle, près de son époux, mais à Brébeuf. Félix junior est témoin de sa sépulture, en compagnie d'hommes proches de lui : son gendre Aldéric Lauzon, son cousin par alliance Alexis Piché et son voisin Wilfrid Charbonneau. Comme il n'y a pas eu de recensement au cours de la période de veuvage de Catherine, impossible de savoir où elle a passé ces sept années. À Brébeuf, outre Félix junior, elle avait sa fille Olivine. Mais Honoré Doré, le mari de cette dernière, ne figure pas parmi les témoins de la sépulture, et les recensements d'alors montrent que les vieux parents vivaient davantage chez leurs garçons que chez leurs filles. Il se peut donc très bien qu'à la fin de son existence leur grand-mère Labelle ait fait partie de la famille chez Sara.

---

<sup>3</sup> Robert Godard, s.s.s., *Labelle (aperçu historique) 1878-1955*, Centre eucharistique, Montréal, 1956, p. 79.  
(<http://www.municipalite.labelle.qc.ca/histoire-et-patrimoine> Livre du 75<sup>e</sup>, partie 2, p. 79.)

## Les Marier

La fille qu'épouse Félix junior le 16 janvier 1882, à Saint-Jovite, s'appelle Elphire Marier. Ils ont respectivement 25 et 18 ans. Ils auront quinze enfants, dont treize survivront, parmi lesquels notre grand-mère Sara.

L'ancêtre Marier est venu d'Angoulême (Charente) en France en 1630. Il meurt à Saint-Augustin près de Québec. Les deux générations suivantes habitent cette région.

Son arrière-petit-fils Henri naît à Terrebonne. Après lui s'arrête la lignée des Marier commune à Félix junior et Elphire.

Henri aura un fils Jean, lui aussi né à Terrebonne.

Vient ensuite la génération du grand-père d'Elphire, Jean-Baptiste Marier. Lui voit le jour à Sainte-Thérèse, en 1801. Il y épouse Thérèse Piché en 1824.

Leur fils François-Xavier, né en 1841, se marie en 1860 avec sa cousine germaine Philomène Piché, fille de Joseph Piché frère de Thérèse. Le jeune couple habite encore Sainte-Thérèse lorsqu'ils font baptiser leurs deux aînés, Joseph et Elphire (mère de Sara), en 1861 et 1863.

Mais à partir de leur troisième enfant, les naissances sont enregistrées à Saint-Jérôme ou banlieue.

Elphire a 13 ans lorsque sa famille quitte Saint-Jérôme pour aller « squatter » des terres sur le territoire du futur Brébeuf. Cependant, comme on le verra plus loin, l'histoire de Brébeuf a retenu qu'ils arrivaient de Sainte-Thérèse et non de Saint-Jérôme. Ils auraient été douze dans l'aventure, le père, la mère et dix enfants.

Comme chez les Labelle, cette progéniture Marier s'établira dans la région, beaucoup d'entre eux à Brébeuf même.

Philomène Piché est morte à l'âge de 76 ans, le 11 octobre 1915, soit quelques mois après le départ de Sara pour

Ferme-Neuve avec mari et enfants. François-Xavier est décédé le 14 janvier 1922 à 80 ans, Sara est alors veuve et demeure à Sainte-Anne-du-Lac.

Comme on le constate, les quatre grands-parents de Sara auront eu une longévité remarquable; ils auront vécu plus longtemps qu'elle.

## Noms de lieux

Brébeuf, Saint-Rémi d'Amherst, la Chute aux bleuets, Vendée, le Windigo... Tous ces noms du pays de ma grand-mère ont traversé pêle-mêle mon enfance. Avant d'entreprendre cette recherche, je n'aurais pas su dire au juste où elle était née et avait grandi. Ses autres petits-enfants sont aussi perdus que moi dans cette toponymie.

C'est que cette région a connu de multiples découpages et dénominations dans les débuts de la colonisation. Qui plus est, en l'absence d'église, on était desservi par l'une ou l'autre des paroisses existantes voisines.

En 1905, on a prélevé des territoires qui étaient contenus dans Saint-Rémi d'Amherst, Saint-Jovite et Huberdeau, pour en faire un nouveau village, organisé autour de la chute aux bleuets, qu'on appellera Brébeuf. Ce découpage municipal suivait la création de la paroisse de Brébeuf en 1904.

Disons qu'en bref, sans déménager, Sara a d'abord vécu à Saint-Rémi d'Amherst, jusqu'à l'âge de 17 ans, puis à Brébeuf jusqu'à son mariage cinq ans plus tard. Après son mariage, elle est partie vivre avec Ambroise qui résidait à Saint-Rémi d'Amherst.

Quant au Windigo, nommé ainsi d'après le lac sur lequel la mission du Lac Windigo s'est érigée, il a été rebaptisé Vendée en 1922, Sara avait alors quitté la région depuis longtemps. Le mot Windigo reste encore pour moi

aujourd'hui indissociable d'une petite histoire qu'elle nous racontait, je ne peux pas l'entendre ou le lire sans y penser.

Un homme en buggy à cheval filait en vitesse sur le chemin devant chez eux à Saint-Rémi d'Amherst. Quelqu'un de la maison lui cria :

- Quelle heure qu'y est?
- Je m'en vas au Windigo, répondit l'homme.
- C'est pas ça que j'te demande. J'te demande l'heure qui est.
- Je r'viens rien que demain.

Ma grand-mère criait plus fort à chaque réplique de cet absurde dialogue qui nous amusait beaucoup. Dans ce temps-là les horloges et les montres avaient besoin d'être remontées pour tenir l'heure, encore fallait-il en posséder : c'est ce qui me frappe aujourd'hui dans cette anecdote.

À propos du pionnier Félix Labelle junior, l'histoire de Brébeuf mentionne qu'il « a occupé un lot à Vendée pendant un certain temps<sup>4</sup> ». D'où sans doute l'importance du Windigo dans les souvenirs de Sara.

D'après Julien Labelle (frère cadet de Sara) et son fils Robert, Félix et Elphire avaient obtenu ce lot dans le cadre d'un programme gouvernemental accordant une terre gratuite aux familles de douze enfants vivants et plus<sup>5</sup>. Félix et ses garçons partaient y travailler l'été. Ils amenaient avec eux les bêtes de la ferme. De Brébeuf à Vendée, la caravane piquait à travers la forêt jusqu'au camp qu'ils s'étaient bâti sur place. Ils vendaient au moulin à scie le bois coupé sur ce lot.

---

<sup>4</sup> René Brault, *Quelques notes sur les origines de la paroisse de Brébeuf*, 1979, p. 5. Consulté à la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides.

<sup>5</sup> On trouve leur demande dûment enregistrée dans les archives de la BAnQ : [https://applications.banq.qc.ca/apex/f?p=133:11:::NO::P11\\_CLE:3091](https://applications.banq.qc.ca/apex/f?p=133:11:::NO::P11_CLE:3091)

Le douzième enfant vivant de la famille était Omer, né en 1904, juste à temps pour leur permettre de profiter de ce programme commencé en 1890 et aboli en 1905. On ne magasinait pas une terre, il fallait prendre ce que le gouvernement vous donnait. Le fait que Robert, né en 1927, y ait travaillé avec son père prouve qu'elle a été exploitée plus qu'« un certain temps ». Elle a pu l'être bien avant la naissance d'Omer d'ailleurs. Dans ce cas, le lot aurait été loué ou squatté par la famille avant qu'elle en devienne propriétaire.

Entre 1890 et 1905, des 5413 familles officiellement reconnues, 4977 recevront un lot ou une prime en vertu de cette loi. Malgré certains problèmes d'application, cette loi a particulièrement profité à ceux qui n'étaient pas propriétaires de leur terre, c'est-à-dire les porteurs de billet de location et les squatters à qui on ne pouvait refuser de leur accorder la terre qu'ils occupaient déjà<sup>6</sup>.

---

<sup>6</sup>Demandes d'octrois gratuits de terre aux familles de 12 enfants vivants en vertu de la loi de 1890.  
[http://www.banq.qc.ca/archives/genealogie\\_histoire\\_familiale/ressources/bd/instr\\_demande\\_de\\_terre/famille/index.html](http://www.banq.qc.ca/archives/genealogie_histoire_familiale/ressources/bd/instr_demande_de_terre/famille/index.html)

## Les Labelle, Marier et Piché, pionniers de Brébeuf

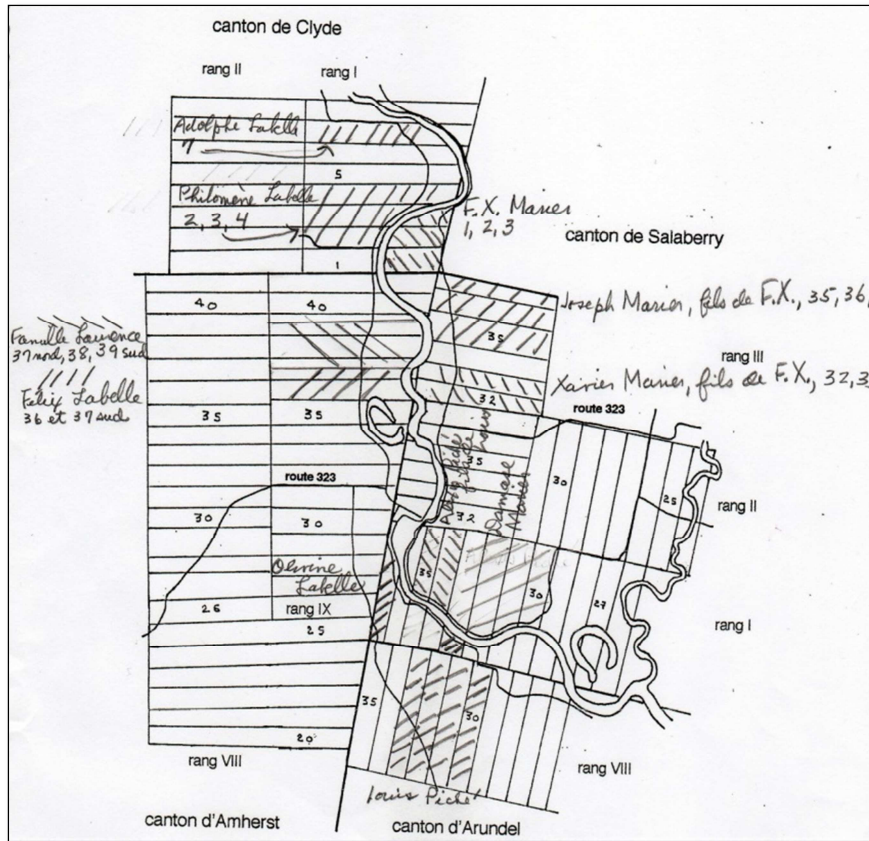
À la suite de leur mariage, célébré le 16 janvier 1882, Félix Labelle junior et Elphire Marier s'installèrent sur un lot à l'ouest de la rivière Rouge, non loin de la chute aux bleuets, dans le futur Brébeuf, faisant alors partie de Saint-Rémi d'Amherst. Ils y fonderont leur famille et y vivront jusqu'à la fin de leurs jours. Je ne suis pas parvenue à déterminer s'ils ont squatté cette terre ou s'ils l'ont occupée seulement après la confection des cadastres. Le 29 janvier 1886, ils en obtiendront concession (lot 36 et moitié sud du lot 37 rang IX canton d'Amherst, au total 138 acres.)

Un lot se vendait plus ou moins 30 \$, l'équivalent du salaire mensuel d'un journalier de l'époque. Le colon ayant « obtenu une concession avait quatre ans pour acquitter le prix d'achat; il s'engageait à l'occuper dans les six mois, à construire une maison d'au moins seize pieds sur vingt et à défricher et mettre en culture pendant les quatre premières années au moins dix pour cent de la superficie. Une fois ces conditions remplies, il pouvait demander l'enregistrement de ses titres de propriétaire<sup>7</sup> ».

À la même époque, plusieurs Labelle, Marier et Piché s'établissent dans cette nouvelle contrée. Sur le plan du cadastre de Brébeuf de 1905 ci-après j'indique la distribution de nos familles le long de la rivière Rouge. J'y ai ajouté les Laurence, voisins de toujours de Félix junior et Elphire, à qui ils ont aussi fourni deux gendres, et une bru parmi leurs petites-filles.

---

<sup>7</sup> Texte préparé par Philippe Bernard, *Brébeuf avant Brébeuf*, dans *Paroisse Saint-Jean de Brébeuf 1905-2005*, Édition La Plume d'Oie, Cap-Saint-Ignace, 2005, p. 35.



Quand nous étions enfants, un des grands plaisirs du voyage vers Brébeuf, c'était d'apercevoir de loin « la tuque à mon oncle Adolphe », une montagne dont j'ai découvert récemment qu'elle porte bel et bien le nom de « La Tuque ». Nous n'aurions pas pu dire qui était Adolphe, nous répétions ce qu'on nous avait appris et qu'on trouvait drôle.



Adolphe était un grand-oncle de Sara du côté paternel. Ce frère cadet de Félix Labelle sénior avait en outre épousé une grand-tante de Sara du côté maternel, Marie-Anne Marier, soeur de François-Xavier. Leur terre se situait à l'ouest de la Rouge, sur cette pointe qu'on aperçoit devant la montagne La Tuque photographiée ci-dessus. La route du rang des Collines passe à mi-distance entre la rivière et La Tuque.

Adolphe est à l'origine de la colonisation de Brébeuf par des Canadiens français. Contrairement aux villages issus du mouvement du curé Labelle, qui se créaient autour d'une chapelle avec un soutien organisationnel, Brébeuf a commencé avec des squatteurs. Les squatteurs décidaient d'occuper un emplacement dans l'illégalité avec l'intention de régulariser leur situation quand ces terres seraient ouvertes à la colonisation.

L'aventure de nos pionniers de Brébeuf est racontée dans le livre du centenaire de la paroisse. Il faut se rappeler qu'ils ne laissaient pas des villes pour la campagne. En 1881, Sainte-Thérèse comptait 1314 habitants, Saint-Jérôme 2032. Bien entendu, les routes et les moyens de transport n'avaient

rien à voir avec ce qu'on connaît aujourd'hui, il fallait plusieurs jours pour accomplir le trajet.

Tout commence, nous dit-on, « avec des beaux-frères venus de Sainte-Thérèse vers 1877 : Adolphe Labelle (Marie-Anne Marier), François-Xavier Marier (Philomène Piché), et Joseph Renaud (Philomène Labelle)<sup>8</sup>. »

Un beau matin de juin 1877, accompagné de son fils de 23 ans, aussi prénommé Adolphe, [Adolphe Labelle] a pris la route jusqu'à Saint-Faustin; à partir de là, les deux hommes ont emprunté une piste à peine carrossable jusqu'à la mission de Grand-Brûlé (Saint-Jovite), ont traversé la Diable sur un chaland, franchi la frontière du canton de Salaberry et ont poursuivi leur marche vers leur destination : des terres situées sur la rive ouest de la Rouge et s'étendant jusqu'à une montagne qui prendra plus tard le nom de La Tuque.

Pourquoi là et pas ailleurs? Peut-être que le père avait déjà fréquenté les lieux comme bûcheron et reconnu le potentiel agricole des sols. Des grands pins blancs ne subsistaient que les souches, mais s'élevaient encore des épinettes propices à la construction d'une maison et des merisiers excellents pour la chauffer.

Le père et le fils ont construit une cabane en rondins de vingt pieds sur vingt. Ils ont aussi préparé un lopin de terre destiné à un potager, et un autre lopin pour les semailles de céréales. De temps à autre, ils retournaient à Saint-Jovite acheter leur nourriture et réparer leurs outils. À l'automne, ils reprirent la route du sud, vers Sainte-Thérèse.

---

<sup>8</sup> Adolphe, grand-oncle de Sara du côté paternel et Marie-Anne, sa grand-tante du côté maternel; François-Xavier et Philomène Piché, ses grands-parents, qui partaient plutôt de Saint-Jérôme; Philomène Labelle, sa grand-tante du côté paternel.

Adolphe Labelle transmet à ses beaux-frères une description avantageuse de son futur domaine et les invita à venir le rejoindre.

Au printemps, Adolphe Labelle, Marie-Anne Marier, leur fils aîné et leurs deux benjamins ont pris la route avec tous leurs biens qui ont pu trouver place dans la charrette tirée par un bœuf. Arrivés sur place, le vrai travail commence : défricher quelques acres, retirer les souches et les pierres, labourer et semer. Ils élèvent un bâtiment pour le bœuf, une vache et quelques poules achetées à Grand-Brûlé [Saint-Jovite]. La construction de la maison attendra un an ou deux. Pendant l'hiver on coupe des arbres, on brûle les abattis.

Les Renaud et les Marier arrivèrent à leur tour, les uns avec sept enfants, les autres avec dix. Les premiers choisirent de s'installer au sud de la famille Labelle; les seconds préférèrent occuper un plateau situé en face, sur l'autre rive, et entouré en partie par un méandre de la rivière.

D'autres familles, parties de Saint-Jérôme et de Saint-Sauveur, vinrent se joindre aux premiers occupants du futur rang des Collines : (...)

Après l'érection des cantons de Clyde en 1880 et d'Amherst en 1883, la confection des cadastres et l'arpentage des terres, la plupart de ces familles ont obtenu leurs billets de concession et la désignation officielle de leurs lots (...)

Les lots encore disponibles dans le rang des Collines trouvèrent rapidement preneurs : les premiers occupants se dépêchèrent de mettre la main dessus pour un frère ou une sœur, un fils ou une fille, ou encore un neveu.

Adolphe Labelle aida son neveu Félix à s'établir avec sa jeune épouse, Elphire Marier<sup>9</sup>.

Selon *Quelques notes sur les origines de la paroisse de Brébeuf*<sup>10</sup>, « Félix Labelle [junior] a assisté les arpenteurs pour le cadastre du canton Amherst ».

Les colons de Brébeuf se sont établis pour la plupart sur la rive ouest de la Rouge, où s'est aussi développé le noyau du village. Ce fut le cas des nôtres, à l'exception des nombreux Marier – grands-parents, oncles et tantes de Sara –, qui essaimèrent du côté est. Les lots d'origine des colons étaient très souvent morcelés en parcelles de moindre surface permettant d'attribuer des terres aux enfants adultes.

Au moins le quart des habitants de Brébeuf avaient un lien de parenté avec Sara d'après mes estimations. Voici les principaux.

### À l'ouest de la rivière Rouge

*Dans le futur rang des Collines* : Adolphe Labelle et Marie-Anne Marier; Philomène Labelle et Joseph Renaud; Félix Labelle junior et Elphire Marier.

**Adolphe Labelle et Marie-Anne Marier** se sont installés sur leur lot vers 1878 avec leurs deux benjamins. L'aîné,

---

<sup>9</sup> Texte préparé par Philippe Bernard, *Brébeuf avant Brébeuf*, dans *Paroisse Saint-Jean de Brébeuf 1905-2005*, Édition La Plume d'Oie, Cap-Saint-Ignace, 2005, p. 36 et 37. Deux groupes ont précédé nos colons sur ce territoire : les Algonquins, puis les forestiers. Ces forestiers étaient des « Canadiens, fils de cultivateurs des Basses-Laurentides » et des Irlandais fraîchement émigrés, embauchés comme bûcherons pendant l'hiver et draveurs au printemps, par les compagnies anglaises. Nos ancêtres ont pu faire partie de ces « fils de cultivateurs des Basses-Laurentides ».

<sup>10</sup> René Brault, *Quelques notes sur les origines de la paroisse de Brébeuf*, 1979, p. 5.

Adolphe junior, les y a rejoins avec sa première épouse qui lui donna trois enfants. Il en a eu trois autres avec sa deuxième épouse. Il est décédé en 1899, à l'âge de 46 ans. En 1901, Adolphe sénior et Marie-Anne étaient encore recensés sur cette terre, de même que leur fille Marcelline, son mari Édouard Paquette et leurs sept enfants.

Au recensement de 1911, la famille de Marcelline et Édouard habite toujours la terre. Mais les vieux, Adolphe et Marie-Anne, en sont partis. Au cours des années 1900, ils ont émigré à Lebret, Saskatchewan, où vivent à la même époque leurs deux autres filles, Elphire et Marie, avec maris et enfants. D'après mes recherches, leurs seuls enfants survivants étaient ces trois filles (Marcelline, Elphire et Marie). Eux qui avaient été le premier couple de pionniers de Brébeuf en seront partis à 70 ans passés, s'exilant dans l'Ouest canadien.

Voici la liste des monuments funéraires appartenant à cette famille, que j'ai pu repérer au Sacred Heart Catholic Cemetery de Lebret<sup>11</sup>, de 1907 à 1913 :

Adolphe Labelle, † 14 novembre 1910, 77 ans;  
Marie-Anne Marier, † 15 janvier 1913, 87 ans;  
Marie Labelle, épouse de Napoléon Pilon, † 8 avril 1910, 46 ans;  
Napoléon Pilon, † 10 novembre 1909, 77 ans;  
Elphire Labelle, épouse de Jean Baptiste Prévost (ou Provost)<sup>12</sup>, † 10 février 1911, 54 ans;  
Rosanna Prévost (ou Provost), † 14 septembre 1907, 11 ans.

Marcelline et Édouard quitteront à leur tour la terre familiale; ils sont recensés à Sainte-Anne-du-Lac en

---

<sup>11</sup> Saskatchewan Cemeteries Project.  
<http://www.saskcemetery.com/lebret.html>

<sup>12</sup> C'est sous le patronyme de Provost qu'est recensée cette famille en 1906, district no 15 Qu'Appelle, sous-district 41, province de Saskatchewan.

1921 (voir « Le recensement de 1921 » dans la Deuxième partie).

D'après tout ce que je peux voir, il n'y avait plus de descendant de cette famille fondatrice de Brébeuf dans cette municipalité au recensement de 1921.

**Philomène Labelle et Joseph Renaud** sont arrivés eux aussi vers 1878. Ils s'installent sur un lot qui correspond maintenant au 245 rang des Collines, dont on voit la maison ci-dessous <sup>13</sup> à une époque ancienne indéterminée. En 1901, y habitaient : Joseph Renaud, veuf de Philomène et sa fille Dorina. Aussi sur cette terre, dans une maison voisine, son fils Joseph avec son épouse Glorivina Godin et leurs deux enfants.



(Nos arrière-grands-parents **Félix et Elphire** auraient aujourd'hui leur adresse au 112 rang des Collines.)

*Sur le futur chemin de la Rouge, plus au sud* : Olivine Labelle et Honoré Doré; Louis Piché et Victoria Cadieux.

---

<sup>13</sup> *Paroisse Saint-Jean de Brébeuf 1905-2005*, Édition La Plume d'Oie, Cap-Saint-Ignace, 2005, p. 317. (À plusieurs endroits, je me réfère à cet ouvrage en l'appelant simplement « livre du Centenaire de Brébeuf ».)

**Olivine Labelle**, la sœur cadette de Félix junior, se marie avec **Honoré Doré** le 17 avril 1882 et le couple prend possession du lot 37 du rang I Salaberry (lots actuels 65 et 66) borné au nord par la rivière. Pas d'acte de concession. En 1891, ils l'occupaient avec cinq enfants, et en 1901, avec huit. D'après les noms de leurs voisins, ce lot me paraît correspondre à celui où furent recensés en 1881 un frère de Félix junior, Hormidas, avec femme et enfants. Hormidas ne l'aurait donc pas gardé bien longtemps avant de le céder à sa sœur Olivine. Peut-être bien que sa femme, Angélique, une fille de Montréal, n'a pas supporté cette vie. Plus tard, la famille d'Olivine a traversé la rivière pour s'établir sur la route 323, à la sortie du village. Honoré est décédé en 1911, à l'âge de 49 ans; Olivine en 1941, à l'âge de 78 ans. Un frère de Sara, Jos. Labelle, épousera leur fille, sa cousine Élixa Doré. Lauré Doré de Sainte-Anne-du-Lac, que j'ai connu dans les années 1950, était le petit-fils d'Olivine et Honoré.

**Louis Piché** était le frère de Philomène Piché, grand-mère maternelle de Sara. Vers 1883, Louis et sa femme **Victoria Cadieux** arrivent de Sainte-Thérèse avec leurs quatorze enfants. Ils devaient prendre un chaland pour rejoindre leur lot. Parvenus à destination, il faisait déjà nuit. Ils s'aperçurent que leur petit de deux ans n'était pas avec eux. Heureusement ils le trouvèrent endormi dans la voiture restée de l'autre côté de la rivière. S'il s'était réveillé, il aurait pu se noyer en voulant les rejoindre. « Au lever du jour, Victoria faisait le tour de la maison en pleurant, se sentant rendue au bout du monde<sup>14</sup> ». Sur cette terre, elle donnera naissance à cinq autres enfants, parmi lesquels Anthime Piché,

---

<sup>14</sup> *Id.*, p. 284. Témoignage de descendants.

pionnier de Sainte-Anne-du-Lac. Louis Piché recevra en concession ou acquerra une demi-douzaine de lots à Brébeuf. En 1901, trois de leurs enfants habitent leur terre avec leurs familles respectives. Aldéric s'installera au village avec sa femme, Marie Charbonneau, il y construira sa maison sur un terrain que lui a cédé son beau-père et gagnera sa vie comme journalier. Dorsina vivra elle aussi au village, avec son mari, Napoléon Boivin, journalier.

Le tourisme s'est développé à Brébeuf dans les années 1920. Les premiers touristes furent un petit-fils de Louis, Joseph Bélisle, enseignant, et sa femme Emma LePailleur. Ils s'y rendirent sur les instances de la mère de Joseph, Célanire Piché, après que le médecin eut recommandé au couple d'aller dans le Nord faire respirer l'air pur à leur garçon. De nombreux autres enseignants adoptèrent par la suite Brébeuf pour y passer leurs vacances scolaires.

### À l'est de la rivière Rouge

*Dans le futur rang des Vents* : François-Xavier Marier et Philomène Piché, ainsi que plusieurs de leurs enfants adultes, s'étant construits sur la même terre qu'eux ou au sud de celle-ci. L'endroit a pris le nom de la famille : Pointe à Marier.

Vers 1878, **François-Xavier Marier et Philomène Piché** s'installent avec onze enfants sur les lots 1, 2 et 3 du rang Est de Clyde. Ils en recevront concession en 1884. En 1891, le couple y vivait avec huit enfants. En 1911, François-Xavier et Philomène, respectivement âgés de 70 et 65 ans, habitent chez leur fils Jean-Baptiste, 35 ans, cultivateur, avec sa femme et leurs cinq enfants. Ce qui signifie probablement que la

ferme familiale a été donnée à ce fils en échange d'une promesse de garder ses vieux parents.

*Sur le futur chemin du Tour du Carré* : Damase Marier; Louise Piché et plus tard Alexis Piché.

**Damase** est un cousin de Félix Labelle junior. Son père **Henri Marier** sénior était le frère de Catherine Marier, la mère de Félix. Il s'est marié trois fois : en 1880 avec Priscilla Beauregard, en 1896 avec Sara Parslow, en 1910 avec Mathilda Corbeil. Il aurait eu trois enfants de sa première femme, aucun des deux autres. Il s'est converti au protestantisme vers 1912 mais reconverti au catholicisme avant de mourir, en 1933, à l'âge de 81 ans. Son fils **Arthur** a épousé Éléonore Chalifoux, sœur d'Ambroise.

**Louise Piché**, fille de Louis Piché et Victoria Cadieux, s'installe en 1882 avec son mari **Joseph Léonard** sur une terre vis-à-vis de celle de ses parents de l'autre côté de la rivière. C'est le lot qui comprend les numéros civiques actuels 143 et 151, Tour du Carré. En 1894, le couple vendit la terre à **Alexis**, le frère aîné de Louise, marié à Adéline Forget. La maison de pièces devenue exigüe, Alexis construisit avec l'aide de ses fils une grande maison en 1905-1906<sup>15</sup>. En 1909, il est témoin lors de la sépulture de Catherine Marier, la mère de Félix junior, son cousin par alliance.

---

<sup>15</sup> *Id.*, photos p. 304 et 305.



Alexis Piché et Adéline Forget en 1900.



Et leur maison construite en 1905-1906.

## Le bassin de la rivière Rouge

Sydney Bellingham, dont Joseph et Xavier Marier ont acheté des lots à l'est de la Rouge, était un riche Irlandais de l'Outaouais. Au cours des années 1850, il avait entrepris la colonisation des Laurentides avec des familles anglaises et écossaises de sa région. Il leur venait aussi en aide. Ces colons déterminés, travailleurs, à l'affût des dernières techniques et appuyés financièrement ont développé certaines belles fermes. Quand nous arriverons, ils nous céderont la place et émigreront en Ontario et dans l'Ouest canadien. Témoignent de leur présence, encore aujourd'hui, les noms anglais des quatre cantons auxquels Brébeuf appartient partiellement : Amherst, Clyde, Salaberry, Arundel.

Pendant que se déploient ainsi dans les Laurentides les anglo-protestants (compagnies forestières, marchands et colons), les Canadiens français émigrent par centaines de milliers. La grande majorité d'entre eux s'en vont travailler dans les usines textiles des États-Unis. Rareté des terres, endettement des cultivateurs dû à de mauvaises récoltes, industrialisation trop lente, il faut partir chercher ailleurs son gagne-pain.

Les élites politiques et religieuses s'inquiètent de la situation. Le curé Labelle entend stopper cet exode des catholiques francophones et contrer la progression des protestants anglophones dans les Laurentides. Pour coloniser le Nord avec les nôtres, il partait en tournée rendre visite à des familles de cultivateurs des régions proches de Montréal.

Mais il n'allait pas frapper à n'importe laquelle porte. « N'est pas colon qui veut [écrivait le curé Labelle]. Pour devenir un bon colon, il faut être ferme dans ses convictions, robuste et courageux, façonné d'avance à la vie dure et pénible aux travaux des champs... La femme également doit être d'une constitution vigoureuse et initiée aux habitudes de la vie agricole ou industrielle, car, sur une terre neuve, la femme vaut l'homme par son travail, son industrie... » D'où l'on voit le choix, la qualité des pionniers qu'il a conduits dans les paroisses du Nord<sup>16</sup>.

Le mouvement de colonisation est moins populaire que l'appel de l'usine, dont les conditions de travail sont pourtant fort pénibles. Le discours de l'époque fait valoir les

---

<sup>16</sup> Robert Godard, s.s.s., *Labelle (aperçu historique) 1878-1955*, Centre eucharistique, Montréal, 1956, p. 36. (Accessible : <http://www.municipalite.labelle.qc.ca/histoire-et-patrimoine> Livre du 75<sup>e</sup>, partie 1, p. 36.)

avantages de la vie saine et vigoureuse sur une terre à soi. Il s'appuie sur des témoignages de colons courageux, par exemple ceux recueillis par Testard de Montigny en 1884 dans les moyennes Laurentides. Loin de se plaindre de leur sort, les colons s'en félicitent. Chacun fait valoir un avantage ou un autre de son mode de vie : l'indépendance, l'acquisition d'un domaine, qu'ils pourront léguer à leurs enfants, la vie familiale et sociale, le grand air, la beauté de la nature. Hier comme aujourd'hui, ville ou campagne, employé ou indépendant, c'est aussi affaire de goût.

Les femmes colons sont contentes :

Combien en avons-nous vu, seules, loin dans les bois, travaillant au défrichage, attendant le mari qui était allé à plusieurs arpents et parfois à plusieurs milles, gagner quelques sous pour aider à acheter des vivres? (...)

(...) vous demandez à cette femme si elle s'ennuie. Mais non, dit-elle, nous n'avons pas le temps d'y penser. Au contraire nous sommes très heureux.

De fait, c'est la femme qui encourage le mari à rester sur les lots nouveaux. Si elle se décourage le mari ne peut pas tenir<sup>17</sup>.

En effet, la vie de colon est d'une dureté qui suscite compassion, admiration et quasi incompréhension chez de Montigny, sans toutefois entamer son enthousiasme pour l'œuvre de la colonisation. Restons-en sur cette page, mais on pourrait citer plusieurs autres passages semblables.

---

<sup>17</sup> B.A.T. de Montigny, *Colonisation : Le Nord*, Imprimerie de l'Étendard, Montréal, 1886, p. 118. La page couverture porte cette inscription : À vendre au bénéfice de l'œuvre de la colonisation. Le voyage raconté a été effectué en 1884.

Quel mérite ont ces hommes, auprès desquels nous sommes des fillettes (...)

(...) lutter sans cesse, sans témoins, du matin au soir, du commencement de l'année à la fin, et même toute la vie (...) en ces longues épreuves (...)

À voir ces hommes aux prises avec la forêt, on ne peut comprendre comment ils peuvent résister à de si rudes travaux (...)<sup>18</sup>

Mais le bassin de la rivière Rouge offre de bonnes terres pour la culture, celle du grain et du foin surtout. De Montigny est complètement conquis par la région qu'il découvre :

Tous les habitants de cette vallée de la Rouge, depuis St-Jovite jusqu'à la Chute-aux-Iroquois (Labelle), sont dans une ère de prospérité étonnante. Les bâtisses, les instruments agricoles, les animaux, la tenue de leurs terres, tout fait voir qu'ils ont reçu une bonne direction et qu'ils ont été payés de leurs sacrifices.

Les paysages le ravissent.

Le terrain de la vallée de la Rouge donne la vie déjà à de nombreux colons arrivés là sans avance. Les pointes que forme la rivière en serpentant dans le canton de Clyde sont ravissantes de formes et de fonds<sup>19</sup>.

---

<sup>18</sup> *Id.*, p. 117-118

<sup>19</sup> B.A.T. de Montigny, *Colonisation : Le Nord*, p. 95 et 96. L'auteur rapporte ici ce qu'il a vu en 1884.

## Labelle et Brébeuf : portrait des deux colonies

**E**n 1884, la Chute aux Iroquois (Labelle) compte déjà 350 habitants, avec église, école, moulins à scie et à farine. De Montigny et son compagnon de voyage y séjournent à l'hôtel Renaud, « toit français, balcon couvert, chambres spacieuses, lits moelleux, table ni plus ni moins que somptueuse ». « Les rues sont larges et les maisons bien bâties, avec toits français; plusieurs ayant balcons, châssis saillants, etc. » Ils visitent des fermes de Labelle.

Rien n'était beau comme ces champs de blé, de sarrasin, d'avoine, etc. Les patates y avaient une apparence superbe.

Nous trouvions les habitants réunis par groupes, fumant à la porte des chantiers<sup>20</sup>, délibérant sur tout et parlant veaux, vaches, cochons, cuvées. Vieux, jeunes, hommes, femmes, garçons et filles, tous paraissaient heureux<sup>21</sup>.

Un cultivateur raconte que ce fut un grand sacrifice pour lui de quitter Sainte-Anne-des-Plaines :

---

<sup>20</sup> La période initiale sur un lot de colonisation est un chantier. On se loge dans le camp de bois rond et on travaille aux alentours à développer ce qui deviendra la terre.

<sup>21</sup> *Id.*, voir aussi même texte, repris en 1894 dans *La Colonisation : Le Nord de Montréal ou la Région Labelle*, par le recorder Testard de Montigny, chevalier de l'ordre militaire de Pie IX, Beauchemin et Fils, Montréal, 1895. De Montigny, de retour dans la région en 1894, enregistre les nouveautés suivantes à Labelle : chemin de fer et affluence conséquente d'hommes d'affaires et touristes, pension de Mme Renaud, hôtels de MM. Nantel et Berthiaume, magasins de MM. Simard et Larocque. Population 450 âmes.

... mais je me disais : en y gardant ma petite terre où je travaille le jour et la nuit pour élever ma famille et vivre dans les dettes, j'aurai pour toute consolation de voir mes enfants prendre la route de l'étranger et m'abandonner pour aller végéter ailleurs. Alors j'ai vendu ma terre et me suis choisi ici des lots que je puis défricher en me faisant aider; et j'en ai assez grand pour y établir mes enfants qui voudront rester autour de moi. Cette espérance me donne du courage<sup>22</sup>.

On construit maison et bâtiments à la hache et à la scie. En fait, il y aura deux demeures. La première est un camp de bois rond. En général, comme il n'existe pas encore de scierie dans la colonie, portes et châssis, s'ils sont en bois poli, proviennent d'une autre localité. La cheminée est un tuyau. L'été, le poêle est toujours dehors, sous un appendice. Plus tard, une maisonnette en bois équarri et blanchi à la chaux remplace ce camp, qu'on conserve cependant sur place. On érige cette maison en conviant un *bi* (une corvée) de son voisinage.

Les meubles et les coffres sont fabriqués en pruche, épinette, érable ou cèdre. La paille, la mousse, la fougère, la pelure de maïs fendue et les immortelles des champs servent à la confection des matelas et coussins.

Chevaux et bœufs servent au labour et au transport. On sème à la main. Le foin est coupé avec une faux, ramassé manuellement avec un râteau en bois et mis en tas à sécher. Il sera rentré dans la grange pour nourrir les animaux durant l'hiver. Vaches, cochons et poules sont élevés pour les besoins de la famille. Les produits de la ferme en surplus peuvent apporter un petit revenu. Mais le numéraire provient surtout du travail des hommes l'hiver dans les camps de bûcherons et, pour certains d'entre eux, comme draveurs au printemps.

---

<sup>22</sup> *Id.*

La femme accouche à la maison, en général sans médecin, avec l'aide d'une voisine. Tout en élevant une famille nombreuse, elle tient sa maison, y reçoit la parenté. Elle lave à la main, coud et défait du vieux pour en refaire du neuf, file la laine, la tricote pour en faire des vêtements, la tisse sur son métier pour en confectionner des couvertures. Elle fait le pain, dans le fourneau du poêle à bois ou dans un four extérieur. Elle fabrique le savon dans un grand chaudron sur le feu. Elle fabrique aussi le beurre. À l'automne, elle range pour l'hiver les conserves de viandes, les confitures et toutes provisions qu'elle aura préparées durant l'été. Les filles assistent leur mère dans ces tâches.

Et toute la famille participe aux travaux de la terre.

Le fait que nos ancêtres pionniers se sustentaient de galettes de sarrasin est rapporté par divers historiens. « Il va sans dire que la galette de sarrasin est le mets principal de tous les jours et d'à peu près chaque repas durant ces premières années de fondation. À moins qu'un chevreuil ou une perdrix ne viennent agrémenter ce maigre régime<sup>23</sup>. »

Le travail se mécanise quelque peu avec le temps. Les méthodes se perfectionnent. À Labelle, vers 1890, apparaîtront des instruments mécaniques plus perfectionnés, et le système de culture sera amélioré grâce aux agronomes.

Dans la période la plus prospère de l'agriculture de Labelle, de 1905 à 1915, une fromagerie située [...] à deux milles au nord du village, servait de débouché aux produits laitiers des nombreux cultivateurs. À ce moment-là, le lait était payé 90 cents le cent livres, le beurre, 15 cents la livre, et les œufs, 12 cents la douzaine. Les ouvriers d'ailleurs et les employés recevaient des salaires en

---

<sup>23</sup> Robert Godard, s.s.s., *Labelle (aperçu historique) 1878-1955*, Centre eucharistique, Montréal, 1956, p. 40. (Accessible : <http://www.municipalite.labelle.qc.ca/histoire-et-patrimoine> Livre du 75<sup>e</sup>, partie 1, p. 40.)

proportion : 50 cents à 75 cents par jour, pas nourris. Le lard se vendait 7\$ le cent livres, et le bœuf, 5\$. On comprend alors pourquoi la majorité de ces agriculteurs consacraient leur activité d'automne et d'hiver dans les chantiers pour leur permettre d'arrondir leur budget, souvent au détriment de leur terre<sup>24</sup>.

[...]

Peu après 1900, Labelle possédait sept scieries. Durant de nombreuses années, la majorité de la population a donc trouvé là un appui économique. Chaque hiver, c'était une migration générale vers les chantiers<sup>25</sup>.

Arrivé à Labelle en 1893, le chemin de fer y fournissait du travail à une trentaine de familles. La villégiature et le tourisme constituaient une autre source de revenus.

Brébeuf, contrée squattée à l'écart de l'axe routier principal, connut une évolution beaucoup plus lente. Il n'y avait encore ni église, ni école, ni magasin général, ni épicerie, ni forge, ni bureau de poste pour desservir les 42 familles (270 habitants) recensées sur le territoire en 1901, soit vingt ans après l'arrivée de nos ancêtres. Il fallait se rendre à Saint-Jovite, Saint-Rémi d'Amherst ou La Conception. Cependant, une première fromagerie s'ouvre près de la chute aux bleuets dès 1895. Les cultivateurs y vendent leur lait. Il en faut bien davantage pour passer d'une agriculture de subsistance à une agriculture de marché, mais c'est un progrès.

Le futur Brébeuf s'appelle alors familièrement la Chute aux Bleuets, du nom de la chute qui coule en son centre. Le mot Brébeuf apparaît en 1904 seulement, année de la fondation d'une paroisse sur ce site. Cette année-là, 35

---

<sup>24</sup> *Id.*, p. 146. (<http://www.municipalite.labelle.qc.ca/histoire-et-patrimoine> Livre du 75<sup>e</sup>, partie 3, p. 146.)

<sup>25</sup> *Id.*, p. 148

hommes se sont engagés à verser collectivement 1000 dollars, soit 200\$ par année pendant cinq ans, pour la construction de l'église, plus les intérêts courus. Elle sera ouverte au culte le 1<sup>er</sup> janvier 1905 et le coût total s'éleva finalement à 1837,55\$. Dans cette liste de donateurs figurent au moins huit de nos parents : Honoré Doré, Félix Labelle, Damase, François-Xavier et Joseph Marier, Alexis, Louis et Pierre Piché. Le premier mariage y a été célébré le 16 octobre 1905 pour Aldéric Lauzon et Joséphine Labelle, sœur aînée de Sara. En janvier 1906, cette nouvelle paroisse comptait 42 familles, 256 âmes.

Avant la construction du pont, en 1907, deux chalands à l'usage des carrioles et des charrettes permettaient de franchir la Rouge. Pour se rendre à Saint-Jovite, on partait de la terre de Louis Piché et on débarquait dans la Tour du Carré. Pour aller à La Conception, on s'embarquait à la hauteur de la terre d'Adolphe Labelle dans le rang des Collines et on accostait dans le rang des Vents. Une fois qu'on touchait terre, on poursuivait son chemin en effarouchant devant soi.

Un autre moyen de transport a relié les deux berges au-dessus des chutes. Il s'agissait d'une invention de la place, appelée la « balloune » ou la « bulle ». Elle consistait en un ingénieux système à nacelle, poulies et câble d'acier. Il n'en est resté aucune image.

La vallée de la Rouge ne pouvait pas rivaliser avec la plaine de Montréal pour les cultures, mais elle réussissait à faire vivre ses colons. Elle était naturellement plus généreuse en bordure même de la rivière, ce qui explique l'appétit de nos squatteurs pour ce sol.

Au soir de leur vie, comment jugeaient-ils leur expérience?

Le point de vue d'aujourd'hui sur la vie des familles pionnières de cette région des Laurentides est bien résumé

dans ce passage, trouvé sur le site de la ville de Mont-Tremblant (Saint-Jovite) :

Ce discours [faisant l'éloge de la colonisation] passe sous silence les difficultés extrêmes [...]. Travail physique éreintant, solitude, isolement géographique, malnutrition, conditions de logement minimales, le fléau des moustiques en été, les tempêtes de neige et le froid en hiver : c'est une vie de misère [...]. Rares cependant sont les témoignages oraux sur cette période. Une sorte de pudeur ou les vertus du silence et de l'abnégation inculquées par l'Église expliquent sans doute cette absence de récits dans la tradition orale. « La misère, ça se conte pas », disait l'aïeule d'un résident [...]<sup>26</sup>.

## Nos familles pionnières et les Oueskarinis

Dans la région de Labelle en 1884, selon Testard de Montigny, il restait quatre familles amérindiennes, appelées Commandant et Maconse (Micon, Méconse). Bien qu'il les ait pris pour des Iroquois, il s'agissait d'Algonquins de la tribu des Oueskarinis. Les Labelle et les Marier ont côtoyé de près ces descendants de 4000 ans d'histoire sur ce territoire.

### À Labelle

Joseph Commandant fils et sa femme Catherine Groslouis vivaient avec leurs enfants à la Chute aux Iroquois, dans une mesure de bois de bouleau, entourée d'un petit champ de blé d'Inde, sur la rive est de la Rouge, près du pont, non loin donc de Félix sénior et Catherine. Appuyés aux murs de leur cabane, des canots d'écorce, agrès de pêche et peaux de bête. L'agitation de son nouveau voisinage est incompréhensible pour l'Indien :

---

<sup>26</sup> *Les voies de notre histoire*, p. 11. <http://www.villedemont-tremblant.qc.ca>

(...) Joe Commandant, qui est à la Chute [aux Iroquois], semble regarder en philosophe le trémoussement des blancs autour de lui. Il s'étonne qu'on se morfonde à défricher la forêt. Il prétend vivre mieux que tous ces gens-là. « Si je veux un lièvre, dit-il, je l'ai; si je veux manger une perdrix, je vais la chercher; si je veux me régaler de poisson, je le prends, tandis que le canayen, de la galette, toujours. »

Mais quand le gibier manque, par exemple, il faut se frotter le ventre. Ah bah! c'est encore pareil, alors il dort<sup>27</sup>.

Au registre de la paroisse de la Nativité (Labelle), on trouve cinq actes qui attestent de la présence des Indiens. Deux de ces actes mentionnent des témoins nommés Labelle, qui sont vraisemblablement l'oncle et le grand-père de Sara d'après mes vérifications de la population recensée en 1881 et 1891 :

Joseph Commandant, enfant de moins d'un an, décédé à Chute-aux-Iroquois le 3 novembre 1882, témoins : Joseph Commandant père, et Joseph Labelle. François-Xavier Commandant, veuf, (un proche de Joseph Commandant), décédé le 29 novembre 1885. Témoins : Olivier Moudouc et Félix Labelle.

### **À Brébeuf**

Xavier Maconse et sa femme Thérèse Consvil, une Iroquoise, occupaient avec leurs enfants la pointe d'un lot (lot 34 IX Amherst?) dans le rang des Collines avant 1881. Peu après l'arrivée des Blancs, « se sentant sans doute mal à l'aise au milieu des défricheurs qui faisaient disparaître de grands pans de forêt, [Xavier Maconse] s'entendit avec Félix Labelle

---

<sup>27</sup> B.A.T. de Montigny, *Colonisation : Le Nord*, p. 114. L'auteur rapporte ici ce qu'il a vu en 1884.

[junior] pour échanger son lot sur le bord de la rivière Rouge pour un lot retiré [...] (Rg II, Clyde), dans les petites montagnes<sup>28</sup>. » Sur le cadastre de 1905, ce lot retiré correspond au lot 3 du rang II Clyde, en haut de la montée Laurence.

Le lac McConge, situé à proximité de La Tuque et de la Pointe à Marier, a été nommé d'après ces Maconse. « Xavier Maconse est décédé le 21 mars 1926, à quatre-vingt-huit ans, et a été enterré dans le cimetière paroissial de Brébeuf. Avec sa mort se termine l'histoire des Algonquins de la Rouge<sup>29</sup>. » Ses enfants se sont établis à Brébeuf, Vendée, La Conception et Saint-Jovite.

Dans le livre du centenaire de Brébeuf, un descendant de Wilfrid Charbonneau rapporte que celui-ci a acheté d'une famille Commandant le lot 32 rang IX du canton d'Amherst, en 1886, « pour une vache et une tinette de beurre ». Au recensement de 1901, la famille de Félix et Elphire est voisine de Wilfrid Charbonneau.

Michel Dufond dit Commandant, sa femme Suzanne Godin et leurs dix enfants sont recensés dans le voisinage de nos ancêtres à Brébeuf en 1881. Le 31 janvier 1881, à l'instigation de Michel Commandant, des Indiens des rivières Rouge et Petite-Nation ont présenté une pétition pour la création d'une réserve dans le canton Labelle :

À l'Honorable Intendant général des Affaires indiennes - Ottawa  
Monsieur,

Nous, les Indiens des rivières Rouge et Petite-Nation soussignés, soumettons que le territoire avoisinant les dites rivières a été

---

<sup>28</sup> René Brault, *Quelques notes sur les origines de la paroisse de Brébeuf*, 1979, p. 2. Consulté à la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides.

<sup>29</sup> *Paroisse Saint-Jean de Brébeuf 1905-2005*, Édition La Plume d'Oie, Cap-Saint-Ignace, 2005, p. 33.

arpenté, que la population s'est densifiée et qu'en conséquence les animaux de la forêt qui assurent notre subsistance sont abattus et pourchassés et disparaissent progressivement. Nous, les pétitionnaires, sommes dans l'obligation d'abandonner nos activités traditionnelles de trappe et de subvenir aux besoins de nos familles par d'autres moyens. Nous sommes très pauvres et sans ressources pour acheter des terres du gouvernement. Nous soumettons humblement qu'il vous plaira de nous accorder, à nous et à nos familles, 2000 acres de terre dans le canton Labelle du comté d'Ottawa, ou, comme il vous plaira d'agir, un emplacement situé à proximité s'il s'avérait impossible de les avoir. Nous l'avons exprimé plus haut, nous sommes très pauvres, nous avons parmi nos gens de grosses familles. Des outils de ferme, des semences, des provisions nous seraient d'un grand secours et fort appréciés. Nous vous prions de croire que nous serions à tout jamais reconnaissants<sup>30</sup>.

La volonté gouvernementale était d'envoyer ces Indiens à la réserve de Maniwaki. Ils avaient d'abord amélioré leur sort en faisant la traite des fourrures avec les Blancs, mais vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle, eux-mêmes ne trouvaient plus toujours de quoi vivre dans les forêts. Le recensement attribue à tous les Indiens sans distinction la nationalité « sauvage », un terme sans connotation péjorative à l'époque, dont le sens étymologique est « celui qui habite la forêt ».

Michel Commandant devait mourir noyé dans la Rouge le 28 novembre 1882. Son corps retrouvé le 24 février 1883 a été inhumé à Saint-Rémi d'Amherst. Tous les enfants de Michel et Suzanne, sauf un, alors absent, seraient morts de la petite vérole en 1885. À 73 ans, Suzanne habitait Montebello où elle fabriquait des souliers pour vivre.

---

<sup>30</sup> *Pétition des Indiens des rivières Rouge et Petite-Nation.*  
<http://www.weskarini.ca/assets/01-p%C3%A9tition-1881.pdf>  
traduction.

Quelles étaient les relations de ces Indiens avec les colons nouvellement arrivés [à Brébeuf]? On en garde un bon souvenir. Mais des détails montrent que ces familles d'Indiens se sont vraiment senties dérangées. Honoré Méconce, le fils de Xavier, après avoir pris quelques verres à l'hôtel Labelle de St-Jovite, criait, à propos de son coin de pays : « C'est à nous autres, les Indiens; on pourrait vous jeter tous dehors! » Et le grand Commandant qui revenait se planter, le fusil sur l'épaule, sur la terre qu'il avait troquée à Wilfrid Charbonneau avait de quoi, paraît-il, faire peur aux enfants<sup>31</sup>.



Labelle, vers 1910. Carte postale. BAnQ.

---

<sup>31</sup> René Brault, *Quelques notes sur les origines de la paroisse de Brébeuf*, 1979, p. 3. Consulté à la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides.

## **Annexe : Les frères et sœurs de Félix Labelle junior**

Ces renseignements proviennent des registres d'état civil, des recensements, de l'histoire de la municipalité de Labelle, et surtout d'un site de généalogie contenant beaucoup d'autres détails pour ceux que ça intéresse, site bien fait quoique non fiable à cent pour cent :

<http://freepages.genealogy.rootsweb.ancestry.com/~meilleuro/80501-01.htm>.

**Hermine**, née vers 1849, se marie en 1870 avec Gilbert Boudrias, dans la paroisse de Saint-Henri Montréal. Ils sont recensés à cet endroit en 1881, et à Labelle en 1891 et 1901. Leur fils aîné épouse une cousine germaine de Brébeuf, la fille de Philomène Labelle.

**Eulalie**, née en 1850, se marie également à Saint-Henri Montréal, en 1876. Avec son époux Zénophile Bisaillon, elle fera partie des pionniers de Kiamika. Ils auront six enfants.

(Après Hermine et Eulalie, sont arrivés une fille et deux garçons, morts en bas âge. Puis **Félix junior**.)

Gédéon et Hormidas, nés après Félix junior, se sont mariés avant lui.

En 1878, **Hormidas**, 20 ans, charpentier, domicilié dans la paroisse de Saint-Henri à Montréal, épouse une fille de cet endroit, Angélique Lafrance. Le couple est recensé à Brébeuf en 1881, avec leurs deux enfants. Ils devraient donc figurer parmi les pionniers de cette paroisse, mais ils en seront partis trop tôt (probablement dès 1882, voir Olivine Labelle dans chapitre « Les Labelle, Marier et Piché, pionniers de Brébeuf »). En 1891, Hormidas et Angélique sont recensés à Montréal, Saint-Henri; ils ont deux enfants de plus. Il est menuisier. Devenu veuf, Hormidas se

remarie en 1896 avec une fille de Saint-Sauveur, Sophronie Chalifoux (je n'ai pas trouvé de lien de parenté avec Ambroise Chalifoux). Ils vivent à Labelle quand ils y font baptiser en 1900.

En 1877, à Saint-Sauveur, **Gédéon** a épousé une fille de cultivateurs de sa paroisse, Virginie Lauzon. Il n'avait que 17 ans, son métier n'est pas précisé. Le lot 36 E de Labelle avait été acquis par Gédéon le 22 décembre 1882, mais il appartient à Félix sénior en 1883. On peut penser que Félix sénior n'avait pas droit à plus de deux lots de 100 acres au moment de la distribution et qu'il en aura mis un au nom de ce fils. Gédéon et Virginie cultivent la terre à Labelle, d'après l'enregistrement du mariage de leur fils Camille en 1899. Au cours de l'année 1900, Virginie meurt et leur fille Catherine se marie, deux événements enregistrés à Labelle en présence de Gédéon. Gédéon est décédé à Sainte-Véronique en 1949, à l'âge de 89 ans.

**Olivine**, née en 1862, emprunte le même parcours que Félix junior et en même temps. En 1882, elle épouse Honoré Doré, avec qui elle part aussitôt défricher un lot à Brébeuf. Ils auront 10 enfants. Honoré s'éteint en 1911, à 49 ans. Olivine décédera en 1941, à Saint-Jérôme. Elle sera inhumée à Brébeuf.

En 1883, **Caroline**, née en 1864, épouse François Provost, lequel par sa mère, Elmire Marier, se trouve être un cousin germain d'Elphire Marier, notre bisaïeule. Ils habitent toujours la paroisse de Labelle en 1900, d'après l'enregistrement du baptême d'un enfant d'Hormidas. Quand François meurt-il? Caroline se remarie en 1933, à Saint-Jérôme, avec Ferdinand Lachance. Elle fait partie des pionniers de Labelle honorés lors d'une célébration anniversaire en 2005.

**Joseph**, né en 1866, est témoin au mariage de sa sœur Caroline. En 1889, il épouse Marie-Louise Paquette, fille de cultivateurs de Labelle. Ils y font baptiser leurs trois premiers enfants. Les quatre autres, à partir de 1901, naissent à L'Ascension. C'est à cet endroit que meurt Joseph, en 1915, à 49 ans. Un de ses fils, Téléphore, sera recensé célibataire chez Martin Labelle, frère de Sara, à Sainte-Anne-du-Lac en 1921. Il va émigrer plus tard à Pittsfield, Massachusetts, où le suivront ses trois cadets. Les quatre frères sont enterrés aux États-Unis.

**Sara** sera marraine de notre grand-mère en 1888, elle a alors 16 ans. Le parrain est un certain Noé Bigras : j'en ai trouvé deux dans la région de Labelle qui auraient eu l'âge d'être des prétendants de la jeune fille. Mais c'est un gars de la paroisse Saint-Paul à Montréal qu'elle épouse le 12 octobre 1891 : Ovila Gauthier. Hormidas est son témoin. L'événement a lieu à Côte-Saint-Paul. Le registre indique que Sara est de la paroisse, et aussi ses parents, assurément une erreur dans le dernier cas. Sara et le père d'Ovila sont les seuls à signer l'acte de mariage, les autres n'en ont pas la capacité. Elle était recensée à Côte-Saint-Paul en 1911, avec son mari journalier, leur fille de 17 ans et leurs trois autres enfants d'âge préscolaire.

## **Annexe : Les frères et sœurs d'Elphire Marier**

Ces renseignements proviennent des registres d'état civil, des recensements, de l'histoire de Brébeuf, et surtout d'un site de généalogie qui contient beaucoup d'autres détails pour ceux que ça intéresse, site bien fait mais pas fiable à cent pour cent :

<http://freepages.genealogy.rootsweb.ancestry.com/~meilleuro/80499-01.htm>

**Joseph**, né en 1861, a épousé Herméline Groulx, à Saint-Jovite, en 1881. Il a acheté trois lots au sud de la terre de ses parents. Il les a acquis du colonisateur irlandais Sydney Bellingham, qui les avait reçus gracieusement de la Couronne en 1859 en récompense de ses services d'arpentage. En 1891, Joseph et Herméline y vivaient avec six enfants et avec neuf en 1901. Il est décédé à Brébeuf en 1934, à l'âge de 72 ans.

(**Elphire** était la deuxième de la famille survivante.)

**Carolus**, né en 1865, est décédé en 1899, à l'âge de 34 ans. Son épouse Émilie Legault demeurait veuve avec cinq enfants; elle s'est remariée en 1901. En 1891, la famille cultivait la terre voisine de celle de Joseph dans le rang des Vents.

**Philomène**, née en 1866, a épousé un pionnier de Saint-Jovite, Olivier II Provost. Ils ont eu douze enfants. Elle est décédée en 1927, à 61 ans.

**François**, né en 1869, est décédé en 1891, à 21 ans.

**Exilia**, née vers 1878, a épousé en 1898 un veuf d'Huberdeau, Pierre I Laurin, père de cinq enfants. Ils en ont eu sept autres. Elle est morte à Huberdeau en 1948, à 77 ans.

**Adélar**d, né en 1873, était recensé célibataire dans une maison sur la terre de ses parents en 1901. Il a épousé en 1902 Clémence Goyer à Saint-Sauveur-des-Monts. Naîtront douze enfants. Il mourra à Brébeuf en 1937, à l'âge de 64 ans.

**Phidélia**, née en 1875, meurt en 1900, à 25 ans.

**Jean-Baptiste**, né en 1876, épouse Clothilde Legault en 1896. Ils auront onze enfants. C'est dans cette famille que sont recensés François-Xavier et Philomène âgés en 1911. Jean-Baptiste décède à Brébeuf en 1932, à 55 ans.

**Adélaïde**, née en 1878, recevra une terre de ses parents en cadeau de noces en épousant Hector Geoffroy en 1895. Leurs descendants ont témoigné de la vie de cette famille de 13 enfants dans le livre du centenaire de Brébeuf. Adélaïde est décédée en 1946, à 68 ans.

**Marie**, sœur jumelle d'Adélaïde, s'est mariée en 1893 avec Wilfrid Joannette. Elle est morte à Boileau en 1938, à 59 ans.

**Malvina**, née en 1880, est recensée dans la maison de son frère Jean-Baptiste en 1901. Elle s'est mariée en 1903 avec Charles St-Germain. Elle est morte le 28 septembre 1963, à l'âge de 83 ans.

Énigme : Un des garçons de la famille s'appelait-il Xavier? « Leur fils Xavier a acquis, après 1901, les lots 32 et 33 du rang III...<sup>32</sup> » Je ne le trouve pas dans les généalogies. S'agirait-il d'un des prénoms d'un autre garçon? Adélar? Jean Baptiste?

---

<sup>32</sup> Philippe Bernard, *Brébeuf et ses familles pionnières 1875-1910*, Paroisse Saint-Jean de Brébeuf, Comité du centenaire 1905-2005, p. 12.

## Enfance, adolescence et jeunesse de Sara

**M**a grand-mère Chalifoux se berçait devant sa fenêtre le regard perdu dans le lointain. À tort ou à raison, je la croyais repartie en voyage chez elle à Brébeuf. Elle se rappelait son jeune temps, ses parents, ses sœurs, ses frères et toute la parenté des alentours. Sa nostalgie ne s'exprimait pas, on la sentait. La seule parole d'elle qui me revienne pouvant évoquer une forme d'ennui de cette période de sa vie et des gens qui l'avaient peuplée : « Y avait ben du monde ». On vient de voir qu'en effet elle a grandi dans une famille nombreuse rattachée à toute une tribu déployée sur les bords de la Rouge à Brébeuf. Au soir de sa vie, devenue solitaire, cet univers riche en personnages et en situations devait revivre dans sa tête et être comme un gros roman qu'on laisse et reprend.

### Félix et Elphire, les parents

Son père et sa mère en étaient les principaux personnages comme bien entendu. Elle chérissait leur mémoire et nous a laissé quatre photos d'eux. Pour le reste, leur existence a sombré dans l'oubli, à l'exception d'un témoignage de troisième génération.

Jeanne Labelle, la fille de l'aîné de leurs garçons, Martin, a épousé un frère de mon père. Après leur mariage en 1931 ils ont vécu six mois chez Félix et Elphire. Ils n'y sont pas restés plus longtemps : leurs hôtes étaient « des gens un peu malcommodes ». Cette petite médisance de notre bonne et discrète tante a dû lui coûter, et malcommodes ses grands-parents ne l'étaient peut-être pas qu'un peu. On doit cette confidence à une entrevue que mon frère Claude avait réalisée avec elle en 1991.

J'ai rapporté en 2016 ce propos à un des derniers petits-fils de Félix et Elphire encore vivants, Robert Labelle, fils de Julien. J'ai eu l'impression que cette remarque de sa cousine lui sonnait une cloche. Il n'a pas connu son grand-père et se souvient seulement du physique de sa grand-mère, « une petite bonne femme voûtée ». Mais ah, les Labelle, il y en avait des comme ça, me dit-il, en parlant de la génération de son père. Sévères, impatients, malcommodes. Nous avons discuté du tempérament de tel ou telle de ses oncles et tantes qu'il avait bien connus dans la région de Brébeuf où il a toujours vécu. (Il n'a pas connu ma grand-mère ou ne se souvenait pas d'elle.) De son propre père, Julien, homme à nos yeux d'une grande affabilité, sociabilité et charme, Robert me dit qu'il pouvait être à la maison très sévère et autoritaire. Omer, le plus jeune, était par contre un « doux ».

Sur la photo la plus ancienne que nous possédions de Félix et Elphire, on les voit joyeux lors d'un vaste pique-nique endimanché dont ils paraissent être les organisateurs. Les Labelle aimaient le plaisir, me dit encore Robert.



Debout à gauche au premier plan, Félix crève l'image. Cigare ou pipe au bec et cruche portée en manière de toast vers l'objectif, il accompagne le geste d'une parole peut-être. Cette force de la nature ne se laisse pas docilement tirer le portrait. On aperçoit Elphire à droite, un léger sourire aux lèvres. Avec son bras replié en travers de la poitrine, elle semble vouloir nous dire combien cette belle grande réunion lui fait chaud au cœur. Personne d'entre nous n'est en mesure d'identifier qui que ce soit d'autre. La moyenne d'âge est très jeune.



Cette deuxième photo a probablement été prise devant leur maison. Félix se tient jambes écartées, les mains posées sur ses cuisses, tandis qu'Elphire joint les genoux sous sa robe et ramène les menottes dans son giron. Il regarde directement l'objectif, la bouche entrouverte. Son visage à elle est fermé, ses paupières baissées, ses lèvres cousues. Il se projette, elle se replie. Ce langage corporel contrasté me semble en dire long sur leur couple. Auprès de son hussard de mari, Elphire ne fait pas la modeste, c'est une femme insoumise. Leur ménage n'a pas dû être chaque jour paisible si c'était effectivement des gens un peu malcommodes.

Derrière eux, onze de leurs treize enfants. Il manque Martin, l'aîné des garçons, et Hector, un des cadets. D'après l'âge d'Antoinette, la plus jeune, le cliché remonterait aux environs de 1912. Parmi les filles en arrière, certaines étaient alors mariées, dont Sara. On adoptait alors son air le plus sérieux pour une séance du genre. Par exemple, Emma à la baboune, on l'a bien connue, c'était une femme on ne peut plus souriante et chaleureuse.



Elphire, et trois de ses petits-enfants sans doute. Que de joie dans l'air. Encore des flos, semble dire l'aïeule.



Félix est décédé le 5 février 1929, à l'âge de 72 ans, Elphire le 14 février 1937, à 74 ans (au même âge que ma grand-mère Sara, sa fille). Sur ce dernier cliché, ces vieillards ont donc au maximum, elle 66 ans, lui 72. Ils posent devant de ce qui a tout l'air d'être une toile de photographe. Comme on le voit dans le film *J.A. Martin photographe*, c'était eux qui se déplaçaient avec leur équipement, leurs costumes et leur décor pour offrir leurs services dans les campagnes.

Notre bisaïeul a perdu toute sa gouaille et semble déjà à demi enveloppé dans un suaire à cause d'un phénomène de surexposition de son côté. En 1926 ils perdaient leur benjamine, Antoinette, morte à l'âge de 21 ans. Un premier deuil dans la famille survivante. La photo doit être postérieure à cette épreuve, peut-être même a-t-elle été prise à cette occasion.

## Naissance de Sara

Quand Sara vient au monde, ses parents sont mariés et établis sur leur lot depuis six ans. Elle arrive au cœur de

l'hiver, le 12 janvier 1888, un jeudi. Il fallait l'amener à Saint-Jovite pour la faire baptiser. La cérémonie a eu lieu le lundi suivant.

Ce seize janvier mil huit cent quatre-vingt-huit nous curé soussigné avons baptisé Marie Sara née il y a quatre jours fille légitime de Félix Labelle cultivateur et de Elphire Marier de St-Rémi d'Amherst. Parrain Noé Bigras et marraine Sara Labelle qui n'ont pu signer.

L'enfant reçoit un prénom que portaient sa grand-tante et sa tante. Il serait étonnant que ce soit la plus vieille des deux qui lui ait servi de marraine. Sauf les grands-parents, on ne choisissait pas pour ce rôle des personnes de cette génération. Si j'en juge d'après les actes de baptême que j'ai consultés, des jeunes à peine sortis de l'adolescence sont au contraire souvent dans les honneurs pour l'occasion. D'ailleurs, la grand-tante vivait à Saint-Sauveur, tandis que la tante habitait toujours chez ses parents à Labelle. Elle avait 16 ans en 1888. Elle devait se marier en 1891 à Montréal avec un dénommé Ovila Gauthier. Pour ce qui est du parrain, selon les données des recensements de canton Joly Labelle de 1891 et 1901, il pourrait s'agir soit de Noé fils de Narcisse Bigras 19 ans, soit de Noé fils de Louis Bigras 15 ans.

## Vie familiale, travail et loisirs

Tous les enfants d'Elphire et Félix ont vu le jour sur leur lot de colonisation. L'aîné, qu'on prénomma Félix, s'éteignit en 1884, à l'âge de deux ans. Il en vint quatorze autres, dont une seule, Auxilia, née en 1890, mourut elle aussi en bas âge. J'ai toujours entendu dire qu'à cinq mois j'avais attrapé toutes les maladies infantiles possibles et fait craindre à mes parents de n'en pas réchapper. C'est l'âge de la disparition d'Auxilia, moins chanceuse que moi, un bébé de 1945.

Après vérification minutieuse des baptêmes et sépultures enregistrés dans les paroisses de Saint-Rémi d'Amherst, Saint-Jovite et Brébeuf, je crois pouvoir affirmer qu'Elphire n'a pas eu d'autres enfants que ceux-là, déjà inscrits dans la généalogie.

En 1901, le quart des enfants n'atteignaient pas leur dixième anniversaire au Québec. C'est donc un taux de survie supérieur à la moyenne qui s'observe dans cette maison, preuve d'une génétique favorable, certes, mais aussi témoignage des bons soins compétents de la mère et de conditions de vie salubres. La famille Labelle survivante compte huit filles et cinq garçons :

1883 Elphire juniore  
1885 Joséphine  
1886 Martin  
1888 Sara  
1891 Joseph  
1892 Blandine  
1895 Exilia  
1896 Malvina  
1899 Julien  
1900 Hector  
1901 Emma  
1904 Omer  
1905 Antoinette

À part Elphire, Exilia et Antoinette, disparues trop tôt pour que je puisse les connaître, j'ai quelques souvenirs d'eux. Je les ai rencontrés autrefois avec ma grand-mère.

À l'âge adulte, j'ai revu quatre des cadets qui vivaient encore. Nonagénaire, Julien venait de quitter sa maison et d'aménager au manoir Saint-Fortin de Saint-Jovite. Par un bel après-midi d'été, il nous y a reçus sur des bancs dehors. Quel monsieur charmant, plein de vie! Il remontait le moral d'un voisin de chambre sexagénaire dépressif. À notre demande, il nous a expliqué où se trouvaient la ferme

d'Elphire et Félix et d'autres lieux d'intérêt pour nous dans la région. Il est décédé à 96 ans. Dernièrement, je suis retournée au manoir Saint-Fortin pour y rencontrer son fils Robert, qui venait de s'y installer à son tour. Non seulement cette visite au fils se déroulait au même endroit dans des circonstances semblables, mais le physique et la personnalité des deux hommes ne se distinguaient presque pas pour moi.

Plus vieille que Julien, Malvina a passé ses dernières années au même centre d'accueil que ma belle-mère, à Sainte-Dorothée. Je l'y ai rencontrée par hasard à quelques reprises, en même temps qu'une de ses filles ou que son fils Yvon, qui lui rendaient très souvent visite. Elle était encore belle et gentille, mais trop confuse pour tenir une conversation.

Je suis allée voir une fois Hector au centre d'accueil de Saint-François à Laval. Il relevait d'une pneumonie et se demandait *l'yabe* comment il avait bien pu attraper cette maladie, lui qui à quatre-vingts ans passés n'avait jamais rien eu. Il était très animé, nous nous entendions bien. On ne se connaissait guère. Il ne devait pas trop me replacer parmi sa ribambelle de petites nièces. Vers le milieu de la rencontre il s'est pris à espérer que je pourrais m'occuper de lui, de son linge et de ses repas à la maison, « c'est une femme comme toi qui me faudrait », me dit-il en m'invitant d'un geste à me rapprocher de lui.

Celle que je préférais parmi les sœurs et frères de Sara, c'était Emma. Autrefois, dans sa maison au milieu du village de Brébeuf, on était accueillies comme des petites reines. Elle nous pressait d'attentions, de gentilleses et d'incitations à grignoter. Elle n'avait pas changé dans le grand âge. Au centre d'accueil de Saint-François où elle aussi achevait ses jours, à quelques encablures de la terre de l'ancêtre Guillaume, il aurait fallu s'empiffrer de raisins. Plus tard, au CHSLD, elle n'avait plus toute sa tête mais elle souriait et s'amusait de tout.

Que de questions j'aurais aujourd'hui pour ces vieux et pour les enfants de Malvina. Conséquence de mon manque d'intérêt pour le passé de ma grand-mère avant sa disparition et celle de sa fratrie, je picore aujourd'hui des miettes d'information dans Google et les livres d'histoire. Recensements, registres civils, archives municipales ou paroissiales, documents divers et généalogies ont enregistré quelques faits. D'arides données se lisent comme une scène de roman quand on les scrute avec la fébrile curiosité qui m'anime désormais pour tout ce qui concerne Sara.

Ainsi, le mardi 26 mai 1891, un recenseur du fédéral, avec un nom à consonance anglaise de plusieurs syllabes indéchiffrable, arrive en buggy chez Félix et Elphire. Ses premières questions concernent l'habitat. Ici, pas de bâtiment en chantier, pas de maison en construction et pas de maison inhabitée (il y a de tout ça chez des voisins). Dans la colonne Maison habitée, il griffonne B<sup>1/2</sup>, ce qui est la norme des maisons autour. B pour en bois, 1 pour le nombre d'étages, 2 pour le nombre de pièces (ou de chambres).

Il note ensuite les nom, sexe et âge de chacun : Félix 35 ans, Elphire 28, Elphire 7, Joséphine 6, Martin 4, Sara 3. Ce dernier petit chiffre me plonge dans un état difficile à décrire. Ma grand-mère a donc bien été une petite fille. Je l'observe au milieu des autres dans la pièce, elle y déambule revêtue d'une pauvre robe trop grande, nu-pieds, pendant que l'important monsieur avec de grands papiers parle à son père. La liste de noms s'arrête avec elle, apparemment la benjamine donc. Mais Joseph, tout juste âgé d'un mois, n'est pas enregistré. Entre eux, il y a eu Auxilia, la petite morte.

Les dernières questions se rapportent à l'instruction (sachant lire, sachant écrire) et aux infirmités (aveugles, sourds-muets, atteints d'aliénation mentale). Partout ici un trait horizontal signifiant non.

J'avance de quelques années dans le calendrier. À sept ans, Sara a autant de cadets que d'aînés. Elphire juniore,

Joséphine et Martin la précèdent; Joseph, Blandine et Exilia la suivent. Toute sa vie elle est restée plus proche de ceux qui la côtoient dans sa fratrie. Martin et Joseph feront partie avec elle des pionniers de Sainte-Anne-du-Lac. Avec Blandine, l'amitié sera plus forte qu'avec ses autres sœurs, malgré l'éloignement géographique.

À douze ans, Sara commence à compter parmi la main-d'œuvre importante de la famille. Elle a six cadets, et il en arrivera encore trois autres au cours de son adolescence. Elle grandit dans une ruche où très tôt sans doute l'enfant trouve naturel de bourdonner au diapason de la colonie. Les parents de cette époque étaient sévères, les siens inspiraient peut-être la crainte s'ils n'avaient pas bon caractère.

Pendant une période indéterminée, qui s'étendit sur plusieurs années, Félix et les garçons plus vieux partaient l'été avec les animaux pour l'autre terre, à Vendée. Ils y vivaient dans un camp. Ils vendaient au moulin à scie du bois coupé sur cette terre.

Félix a-t-il travaillé dans les chantiers l'hiver? Le recensement de 1891 ne permet pas de le savoir. Si je prends les sept chefs de ménage inscrits sur la même page que lui au recensement de 1901, deux sont des cultivateurs bûcherons et déclarent chacun 100\$ de gains pour quatre mois de travail; quatre auraient touché des gains de moins de 100\$ en dehors de leur occupation principale de cultivateur mais sans plus de précision sur la provenance de ces sommes; et deux cultivent la terre avec un revenu nul: Félix et son voisin Grégoire Laurence. Il avait 45 ans, le métier de bûcheron n'était peut-être plus trop de son âge.

Au recensement de 1921, la maison de Félix et Elphire est en bois et compte six pièces. (Le nombre d'étages n'est plus spécifié.)

Selon Robert Labelle, la terre familiale est allée à Omer, qui s'engageait en contrepartie à garder ses parents jusqu'à leur décès. Dans le livre du centenaire de Brébeuf, p.

197, on peut voir une photo prise lors du mariage d'Omer en 1927, devant la maison familiale, avec entre autres Félix et Elphire. Lors d'un repérage dans le rang des Collines en 2015, ma sœur Clarisse a reconnu la maison où elle avait rendu visite à l'oncle Omer dans les années 1950.



Serait-ce la même qu'en 1927, rénovée? Une maison d'époque a pu précéder celle-ci. Elle aurait disparu, tandis que la grange pourrait être d'origine.

On peut obtenir un aperçu de la vie de nos familles jadis le long de la Rouge à Brébeuf, en lisant des témoignages dans le livre du centenaire de la paroisse. J'en ai retenu deux en particulier.

Malvina Labelle, une des sœurs cadettes de Sara, a épousé en 1916 un fils de Grégoire Laurence, Odilon, qui a hérité de la terre de ses parents. Ils y ont élevé leurs onze enfants. Cette famille de seconde génération a donc vécu voisine de la maison où était née et avait grandi Sara (et Malvina elle-même) dans le rang des Collines.

Malvina gère la maisonnée. Les enfants se souviennent de la corvée du beurre, avec maman qui se rendait avec la baratte à la source à Larocque près d'un ruisseau, aussi de son coup de balai pour chasser de la maison les garçons

agités. Odilon coordonne les activités agricoles. Il y a tant à faire! On raconte encore aujourd'hui aux petits-enfants de la famille qu'il n'était pas toujours rassurant d'aller chercher les vaches au champ. À l'âge de 6 ans, Réal s'est fait projeter en l'air par les cornes du bœuf (...) En plus de cultiver la terre, Odilon passe plusieurs saisons froides à bûcher à La Macaza<sup>33</sup>.

De Brébeuf à Saint-Jovite, il leur faut près d'une heure l'hiver (on est dans les années 1920-1930). Ils y vont dans le traîneau transportant d'habitude le bois qu'Odilon coupe avec ses fils pour un peu d'argent, c'est leur *sleigh*. Le dimanche papa joue du violon, les jeunes dansent, pendant que maman, véritable cordon-bleu, s'affaire dans la cuisine. Ce jour-là, leur maison s'emplit souvent de visite. Les enfants de Malvina et d'autres Brégeois de la même génération évoquent aussi dans ce livre les plaisirs du grand air : la baignade et la pêche dans la Rouge (qui coule au bout de la terre de Félix et Elphire), les excursions ou la cueillette de petits fruits à la montagne La Tuque, les glissades l'hiver.

Le deuxième témoignage provient de la famille d'une tante de Sara qui vivait dans le rang des Vents. Adélaïde Marier, sœur d'Elphire, avait épousé Hector Geoffroy en 1895. Ils eurent treize enfants<sup>34</sup>. Omer Labelle a épousé une des filles, sa cousine Gertrude. Hector, né de parents originaires de France, était «de tempérament bref et réservé», Adélaïde, «vaillante, courageuse, débrouillarde, chaleureuse et généreuse». Pour une photo du couple, qui montre bien ce contraste de leurs personnalités, voir p. 185 du livre du centenaire de Brébeuf. Hector avait étudié en commerce et appris également le métier de fromager.

---

<sup>33</sup> *Paroisse Saint-Jean de Brébeuf 1905-2005*, Édition La Plume d'Oie, Cap-Saint-Ignace, 2005, p. 218 et 219.

<sup>34</sup> *Id.*, photo p. 185.

Comme cadeau de nocces, les parents d'Adélaïde donnèrent à leur fille une bonne terre, magnifiquement située le long du rang des Vents, à Brébeuf. C'est là que le jeune couple construisit maison et bâtiments de ferme et défricha la terre. Hector trouva du travail à la Fromagerie Prud'homme et, par la suite, il fit l'acquisition de sa propre fromagerie à Arundel.

Étant donné la distance, Hector ne retournait dans sa famille que les fins de semaine. L'hiver, les vaches ne donnant plus assez de lait, Hector partait gagner la vie de la famille au chantier comme menuisier (...)

De son côté, Adélaïde, très souvent seule, élevait leurs treize enfants et voyait à la bonne marche de la ferme.

Malgré une vie de labeur, il régnait dans la famille Geoffroy une atmosphère chaleureuse où les plaisirs simples étaient au rendez-vous. Marie-Ange, une des filles, a raconté à ses enfants tout le plaisir qu'ils avaient, après une journée de travail au champ, à descendre à la rivière se baigner et pêcher le poisson du vendredi.

## L'absence d'école

Dans le recensement canadien de 1901, aucun des membres de la famille de Sara, 13 ans, ne sait lire ou écrire. Les ménages voisins ne sont pas plus instruits, à part quelques adultes probablement arrivés ici lettrés et parfois un de leurs enfants. « La majorité des enfants n'avaient pas accès à l'instruction scolaire à cause de l'éloignement des deux écoles qui relevaient, l'une de La Conception, l'autre de Saint-Jovite<sup>35</sup>. »

Le recensement de 1911 montre un tournant. Dans la fratrie de Sara, les jeunes de 16 ans et moins savent lire et

---

<sup>35</sup> Texte préparé par Philippe Bernard, *id.*, p. 39.

écrire ou vont à l'école, sauf Antoinette tout juste 6 ans. Ainsi donc, la progéniture de Félix et Elphire se divise en deux quant à l'instruction : les sept plus vieux n'auront pas été scolarisés, contrairement aux six derniers. L'école de Brébeuf fut construite en 1907. En s'installant sur leur lot de colonisation en 1882 tout juste après leur mariage, Félix et Elphire ont pu croire que lorsque leurs enfants seraient d'âge scolaire, leur coin de pays serait doté d'une école. Mais il a fallu 25 ans pour atteindre ce stade à Brébeuf, alors qu'à Labelle, par exemple, une école ouvrait dès 1883.

Pour l'ensemble du Québec, dans la population des 5 ans et plus, il y avait 17,7% d'illettrisme en 1901, et 12,69% en 1911. J'ai fait quelques lectures sur l'éducation à l'époque. Elle était de piètre qualité, trop brève, avec de nombreux problèmes d'assiduité et de décrochage en plus, surtout dans les régions rurales, si bien que pas mal de contemporains de Sara qui ont fréquenté l'école ne maîtriseront jamais convenablement ce qu'ils y ont appris. Autre problème dans beaucoup de milieux : sortis de l'école, les enfants lisent peu, on ne les y encourage pas, les journaux et les livres sont inaccessibles, alors leur savoir s'émousse. Les pourcentages d'illettrisme que je cite ci-dessus, extrapolés des recensements, sont probablement bien au-dessous de la réalité. Les gens n'avouaient pas facilement que, par exemple, ils avaient appris à signer leur nom, mais ne savaient ni lire ni écrire. Il semble que le recenseur se fiait à la parole.

Tout de même l'analphabétisme complet est l'exception au temps de la jeunesse de Sara, et avec l'évolution de l'instruction scolaire et des savoirs au 20<sup>e</sup> siècle, sa situation deviendra encore plus marginale. Elle fera partie d'une minorité de plus en plus réduite de ces personnes privées d'un outil de communication devenu quasi indispensable. D'autres qu'elle signeront mes bulletins scolaires Mde Ambroise Chalifoux.

Ne sachant ni écrire ni signer, elle recourait à des scribes de son entourage, dont je fus. Ses rares missives de vœux ou de nouvelles tenaient dans quelques lignes. Pour l'enfant que j'étais, l'incapacité de lire et écrire n'avait pas d'importance dans une vie de grand-mère. Elle me demandait mon aide pour enfiler son aiguille et pour coucher ses mots par écrit, ça revenait à peu près au même. Je lui lisais sa malle, une description de catalogue, une carte mortuaire, le texte au verso d'une image, parfois tout un article de journal.

Mais elle lisait elle-même dans son missel, imprimé en grosses lettres. On se demande maintenant ce qui se passait au juste entre elle et la page. Reconnaisait-elle un mot à mot appris presque par cœur jadis? Pouvait-elle défricher d'autres écritures? Par exemple, reconnaissait-elle les produits courants de la cuisine par leur étiquette? Elle n'avait pas besoin de nous dans ce domaine.

Chose certaine, comme tous les analphabètes dans une société lettrée, elle a dû souffrir de son handicap, mais elle ne tentait pas de le dissimuler, pas devant nous en tout cas.

## Les mariages d'Elphire, Joséphine et Martin

Les aînés partent de la maison dans l'ordre de leur rang de naissance.

**Elphire** épouse en 1901 Edmond Pilon, un gars de La Conception, où ils s'installent pour le reste de leurs jours. Au recensement de 1921, Edmond, cultivateur, ne sait ni lire ni écrire, alors que sa femme et leurs enfants d'âge scolaire sont lettrés. Tiens, Elphire se serait donc instruite? La famille compte sept filles et cinq garçons. Le plus vieux, Camille, a 19 ans, la benjamine, Alda, 2 ans. Trois frères d'Edmond dans la vingtaine habitent avec eux, deux travaillant comme contremaître, le troisième comme journalier. Je n'ai pas pu

connaître cette grand-tante, décédée en 1953, à 70 ans. Nous avons deux photos de ma mère Cécile et de mon oncle Léopold en compagnie de trois demoiselles Pilon. Elles étaient de Mont Saint-Michel, le village voisin de Sainte-Anne-du-Lac, selon notre tante Anna, femme de Léopold. On ne sait pas s'il s'agit de cousines de cette famille.

**Joséphine** se marie en 1905 avec Aldéric Lauzon, un petit voisin d'enfance, fils lui aussi de colons cultivateurs. En 1891, il avait 13 ans et il savait lire et écrire, comme ses parents, chose rare dans le voisinage. Les deux plus jeunes de sa famille, 10 et 7 ans, demeuraient quant à eux illettrés. On peut sans doute en conclure qu'Aldéric avait pu fréquenter l'école avant leur venue à Brébeuf. De 1911 à 1926, son père Damase Lauzon fut secrétaire-trésorier de la Corporation municipale de Brébeuf créée en 1910. Aldéric, menuisier de son état, compte parmi les premiers propriétaires du village de Brébeuf. Il y possédait deux terrains, avec maison et atelier. En 1916, il ouvrira avec un certain Jos. Therrien deux hôtels de tempérance, ainsi qu'on désignait les auberges autorisées à servir bière et vin mais pas de spiritueux. Dès 1917, il a revendu sa part dans cette affaire. J'ignore comment les événements se sont enchaînés par la suite, mais on sait qu'Aldéric et Joséphine ont tenu très longtemps un hôtel à Brébeuf. À mon souvenir, ils l'avaient toujours vers 1950. Ils habitaient en face.

Selon André Laurence, l'hôtel a été au moins un temps la propriété conjointe d'Aldéric Lauzon et de son beau-frère Joseph Barbe, le mari d'Emma Labelle <sup>36</sup>. Antoinette Laurence, fille de Malvina, et donc nièce de Joséphine et Emma, raconte pour sa part avoir travaillé dans les années 1940, « à l'hôtel du village appartenant à ses tantes »<sup>37</sup>. Les femmes mariées avaient le statut de mineures

---

<sup>36</sup> *Paroisse Saint-Jean de Brébeuf 1905-2005*, Édition La Plume d'Oie, Cap-Saint-Ignace, 2005, p. 216. Témoignage d'André Laurence.

<sup>37</sup> *Id.*, p. 208. Témoignage d'Antoinette Laurence.

sans capacité juridique. Elles détenaient rarement une propriété à leur nom.

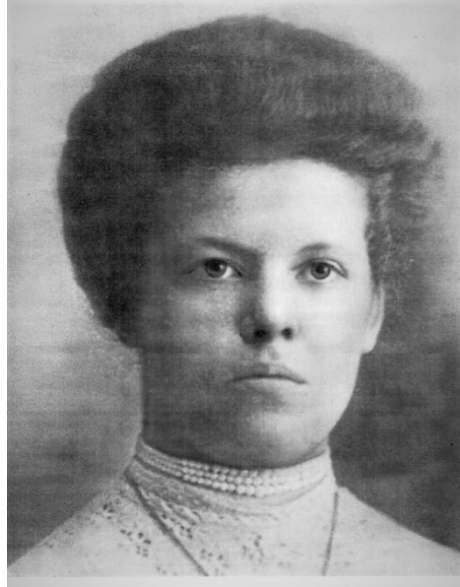
Joséphine et Aldéric n'eurent pas d'enfants. Selon leur neveu Robert Labelle, Joséphine savait se montrer dure et Aldéric était un taiseux. Je ne me souviens pas trop de lui, mais pour ce qui est de Joséphine, je me rappelle que c'était la seule sœur de ma grand-mère qui n'avait pas de façons, comme on disait alors des personnes distantes. Joséphine est décédée en 1965, donc trois ans après Sara.

**Martin** se marie un an après Joséphine, en 1906. Il n'a que 20 ans. Sa nouvelle épouse, Corine Levert, est la petite-fille de Grégoire Laurence, voisin immédiat de chez Félix et Elphire. Leur premier enfant, Paul, serait né à Brébeuf, en 1907; à partir de 1908, les quatre ou cinq enfants suivants naissent à Saint-Faustin, d'où est originaire Corine. Parmi eux, Jeanne qui devait épouser Wilfrid Daoust, un frère de mon père. Martin n'aura pas une vie aussi stable qu'Elphire et Joséphine. On aura l'occasion de le revoir à Sainte-Anne-du-Lac, dont il sera un des pionniers en 1916.

## Le travail en ville

À 18 ans, Sara devient l'aînée d'une maison de dix enfants, dont la petite dernière, Antoinette, n'a qu'un an et est aussi sa filleule.

Quand quitte-t-elle sa famille pour aller travailler en ville? Est-ce que la photo de notre grand-mère à 18 ans qu'on a toujours vue accrochée au-dessus de son sofa à Sainte-Anne aurait été prise à Montréal?



Son physique surprend ses petits-enfants. La chair ronde, la coiffure bouffante, le front calme, l'attitude souveraine, rien ne pourrait être plus éloigné de l'image que nous gardons de notre mémère Chalifoux. Et pourtant elle n'est pas non plus complètement méconnaissable. Sa transformation aura été rapide si on en juge d'après la photo de famille avec Félix et Elphire devant leur maison, où elle avait environ 25 ans et se trouvait mariée et mère de famille.

Quelle parente ou personne de confiance l'attendait en ville? D'après toutes mes recherches, parmi les Labelle et les Marier, sa marraine Sara Labelle était la seule qui vivait à Montréal entre 1905 et 1910. Plus précisément elle habitait Côte-Saint-Paul. Elle s'y était mariée en 1891, y avait fait baptiser au moins deux enfants, en 1894 et 1905, et elle y était encore recensée en 1911, avec son mari journalier, Ovila Gauthier, leur fille de 17 ans et leurs trois autres enfants d'âge préscolaire. Voici l'unique photo d'un quartier populaire citadin que renferme la collection de notre grand-

mère. On ne connaît pas l'identité du bambin, mais j'imagine que ce pourrait être l'un d'eux.



Sa marraine s'était mariée en ville alors que Sara elle-même n'avait que trois ans. À cette époque la distance n'aurait pas permis que des liens se développent entre l'adulte et l'enfant, sauf qu'il devait aller de soi d'aider une nièce et filleule dans les circonstances. J'ai aussi pensé que des citadins villégiaturant dans leurs chalets de Brébeuf l'été auraient pu recruter la jeune Sara, mais les touristes n'ont commencé à y débarquer que dans les années 1920. Je vois une troisième possibilité, j'en parlerai plus loin.

Quelle sorte de travail s'offrait à elle? Une jeune fille arrivant de la campagne était le plus souvent employée comme servante<sup>38</sup>. On est à peu près certains que ce fut son cas et qu'elle n'a pas envisagé de prendre plus tard le

---

<sup>38</sup> J'ai puisé mes informations sur le sujet dans un document accessible par internet : Catherine Charron, *LA QUESTION DU TRAVAIL DOMESTIQUE AU DÉBUT DU XXe SIÈCLE AU QUÉBEC : Un enjeu à la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, 1900-1927*, mémoire de maîtrise, Université Laval, 2007.

chemin de la manufacture, comme certaines décidaient de le faire après s'être familiarisées avec la ville. Sans instruction ni métier, c'était les deux seules options.

Au début du 20<sup>e</sup> siècle Montréal connaissait une grave pénurie de domestiques. Les maîtresses de maisons bourgeoises se lamentaient sur l'impossibilité de trouver une servante et de la retenir. Elles se plaignaient aussi amèrement de l'incurie et du caractère de la plupart. Sara a peut-être bien été une perle pour ses employeurs. Elle avait une nature réfléchie et de la détermination si on en juge d'après son portrait à 18 ans. Elle ne faisait certainement pas partie des bonnes décrites comme de « frivoles paysannes ». Mais « indocile », « insubordonnée », « réfractaire », comme il semble y en avoir eu beaucoup à cette époque parmi les servantes, peut-être l'était-elle par moments, car notre grand-mère avait du caractère.

Gîte et couvert fournis en sus de la paye représentaient pour le portefeuille une affaire un peu meilleure que le travail en usine où une femme gagnait à peine de quoi se loger et se nourrir. Le statut social des ouvrières était cependant supérieur et leur liberté d'action plus grande.

Parmi mes connaissances, deux personnes ont eu des parentes employées comme bonnes dans des familles de la haute société dans les premières décennies du 20<sup>e</sup> siècle. Ce fut peut-être le cas de Sara vu la pénurie d'alors. J'ai pris au hasard une page du recensement de 1911 dans Westmount. Pour les douze ménages qui y figurent, je compte dix « domestics » résidentes, certaines maisons en ayant un peu plus d'une. Toutes travaillent 70 heures par semaine, 50 semaines par année. Leurs gains annuels varient entre 180\$ et 240\$. Par comparaison, pour 48 heures de travail sur 50 semaines, deux filles « stenographer » font chacune 360\$ et un garçon « bookkeeper » de 18 ans 600\$.

Il y avait aussi des domestiques à la campagne, mais beaucoup plus rarement. Dans le recensement d'Amherst de 1911, chez Honoré Pépin, cultivateur, ses filles de 19 ans et 16 ans, Eva et Adelle, font le métier de servante, dans une maison privée, à raison de 60 heures par semaine durant toute l'année, pour des gages annuels de 132\$ et 72\$ respectivement. Puisqu'elles sont recensées chez leurs parents, elles ne doivent pas loger chez leur employeur. Alphonsine Labelle et Amanda Desroches, deux institutrices de Brébeuf dans la quarantaine, déclarent respectivement des salaires de 140\$ et 160\$, pas mieux que les jeunes filles servantes. Elles vivent seules (dans leur école?), bien que la première soit mariée.

Le travail domestique en ville, gîte et couvert fournis, pouvait donc représenter une opportunité de gains intéressants pour une jeune fille de l'époque.

Sara nous a laissé des photos d'un riche intérieur bourgeois, et même si elles sont postérieures à 1920 d'après le style des robes, j'imagine qu'elles peuvent venir d'une famille qu'elle aurait connue dans le temps où elle travaillait en ville. Par exemple, les lui aurait-on envoyées pour lui montrer ce qu'étaient devenues des fillettes dont elle avait pris soin<sup>39</sup>?

Quelle que soit la provenance de ces photos de raffinées demoiselles qui posent avec leurs livres et leur piano (à ce qu'il me semble) dans un somptueux salon, elles ont été préservées par Sara dans son album. Le fossé était trop large entre leur condition et la sienne pour susciter son

---

<sup>39</sup> Il existait une demeure bourgeoise semblable à Brébeuf, « le Petit Trianon », résidence de l'écrivaine Marie-Antoinette Grégoire et de son époux Louis Coupal, mais d'après mon examen comparé des photos (intérieur et extérieur), ce n'est pas cette maison. Bien entendu il pourrait s'agir d'une autre résidence dans cette région : je pense au docteur Gervais et à sa riche épouse musicienne enseignante Anna Archambault, à Saint-Jovite, qui vont vendre une propriété à Ambroise en janvier 1916.

envie, mais la vue de tant de privilèges devait l'éblouir et la faire rêver.

Elle qui n'avait jamais quitté la maison, même pas pour mener la vie d'une écolière absente du foyer le jour, elle s'est retrouvée à Montréal parmi des inconnus, à travailler contre rémunération. Il ne peut pas se faire autrement que sa vision du monde en ait été changée.

On ne sait pas combien de temps elle y est restée. Brébeuf devait lui manquer. Car si c'était elle qui concluait ce chapitre sur ses jeunes années, elle dirait que son enfance et son adolescence ont été la plus belle période de sa vie, et qu'aucun château ni domaine n'auraient pu rivaliser dans son cœur avec la maison et la terre de ses parents. On la comprend. Une grosse famille et tant de parenté proche, dans une magnifique campagne, sa jeunesse à elle a de quoi faire rêver les individualistes glués à leurs écrans que nous sommes devenus.

## **Ambroise Chalifoux : cimetière et petite photo**

J'ai fait la connaissance d'Ambroise Chalifoux au cimetière de Sainte-Anne, lieu prisé par sa veuve pour le ramassage des fraises et d'occasionnelles promenades. On revenait rarement de cet endroit sans au moins un trèfle à quatre feuilles, qu'elle avait aperçu presque malgré elle tout en marchant, tandis que je n'en voyais jamais aucun même en me mettant à quatre pattes au milieu d'une talle.

La butte inégale des vieilles tombes éparpillées contre la clôture au fond me faisait un peu pitié. C'était dans ce secteur délaissé qu'on trouvait les petites stèles de pauvres de l'ancien temps, fabriquées et peinturées à la main. Il y avait parmi ces défunts mon grand-père, que je n'imaginai jamais autrement qu'en auguste vieillard, semblable au patriarche Abraham de l'histoire sainte, son presque homonyme. Oublié de tous, enseveli depuis trop longtemps pour qu'on ait de la peine de sa mort, il avait quand même la chance de reposer dans ce paysage vallonné très beau, entre sa terre d'un côté et sa veuve au village de l'autre. En parlant de lui, personne d'entre nous, ses petits-enfants, ne l'aura jamais appelé « pépère Chalifoux », c'est même seulement aujourd'hui que j'y pense.



Photo prise à l'été 2017. La vieille stèle d'Ambroise n'existe plus; il a son nom gravé sur le monument familial moderne érigé par Léopold. Sa terre, c'est la bande d'un vert plus foncé qui s'étale devant la rangée d'arbres tout au fond.

Il n'y avait pas encore de cimetière à Sainte-Anne au moment de son décès; on l'a enterré près de la chapelle-presbytère-école, un bâtiment provisoire érigé dès 1916, en face de la future église.

Le vingt-huit janvier mil neuf cent dix-huit, nous prêtre soussigné, avons inhumé, à cent cinquante pieds du presbytère de cette paroisse, le corps d'Ambroise Chalifoux, décédé le vingt-cinq de ce mois, époux de Sara Labelle de cette paroisse. Étaient présentes, plusieurs personnes dont quelques-unes ont signé avec nous, lecture faite.

Hector Labelle  
Edouilda Désallier  
Z. Bélanger, ptre curé



Photo prise le 30 septembre 1917, à l'occasion d'un office célébré sur la galerie par l'évêque du diocèse. Cette chapelle-presbytère-école a passé au feu en 1925. Le site devait devenir un beau parc planté de grands arbres, qu'on appelait dans mon temps le carré de l'église. Il correspond aujourd'hui au quadrilatère construit des rues Saint-François-Xavier, Sainte-Anne, Principale et de l'Église. Photo connue, sous forme de carte postale, que possédait aussi Sara.

Le cimetière paroissial fut créé en 1920. Mon frère André me rapporte avoir entendu dire par Marcel Giroux, né en 1919, qu'il avait participé (enfant ou adolescent) au transport des restes d'Ambroise vers le cimetière. Il aura donc fallu plusieurs années avant qu'on le reconduise à son dernier repos.

Il fut « le premier mort » de la paroisse. Ce statut se répercuta sur celui de Sara, comme je devais le découvrir petite lorsqu'un homme qui se trouvait en conversation avec d'autres dans un magasin de Sainte-Anne s'interrompit en m'apercevant, pour me demander quelque chose au sujet de « la veuve ». J'étais choquée de me rendre compte que toutes ces grandes personnes connaissaient ma grand-mère sous ce surnom.

Un autre endroit où feu mon grand-père Chalifoux se rappelait à la mémoire des vivants, c'était la grosse malle pleine de mystères et dentelles qui trônait à l'entrée de la chambre de mémère.

Ma sœur et moi avons le même souvenir. Parmi toutes les vieilles photos qui dormaient dans cette malle, il y en avait une plus petite que les autres, que Sara nous disait avoir pigée dans un chapeau du temps qu'elle était fille. Ça se passait dans une sorte de cirque; un magicien jouissait du don de prédire ainsi les maris. Sa prédiction s'était réalisée! Sara n'avait pas de photo d'Ambroise lui-même, mais elle conservait ce portrait lui ressemblant.

On pense reconnaître le petit portrait en question sur la première page de l'album noir de photographies de notre grand-mère, précieux document dont a hérité ma cousine Aline, fille de Léopold, et qu'elle a heureusement préservé; je n'avais pas revu cet album depuis l'enfance, je le croyais disparu.



À droite de la page, ses filles ont reconnu leur père Adoré. La photo manquante du milieu était peut-être celle d'Olidor. L'album aurait ainsi commencé avec Ambroise, représenté par son sosie, et ses deux fils du lit précédent.



(Agrandissement du portrait sosie d'Ambroise.)

## Les Chalifoux : de Montebello à Saint-Rémi d'Amherst

**A**mbroise Chalifoux naquit le **30 août 1877** à Montebello, où il fut baptisé trois jours plus tard. L'année est bien 1877 au registre paroissial, et non 1878 comme l'indiquent des recensements et son monument funéraire. Il est « né du légitime mariage de Gédéon Chalifoux journalier et de Exilda Côté de cette paroisse ». Ses parrain et marraine furent Ambroise Desormeaux et Hélène Bertrand « qui ainsi que le père ont déclaré ne savoir signer ».

Tout petit enfant, sa famille est venue s'établir à Saint-Rémi d'Amherst sur un lot à défricher. En **1881**, ils sont recensés dans le sous-district Rivière-Rouge (nord) comté d'Ottawa, à la page 35 : Gédéon 33 ans, Exilda 35, Eulalie 9, **Ambroise 4**, Jéria 2, Honoré 0. Le sous-district Rivière-Rouge (nord) couvrait un vaste territoire dans lequel étaient aussi recensées la famille de Félix Labelle sénior, page 6, et celle d'Adolphe Labelle, page 4.

Dix ans plus tard, au recensement de **1891**, le relevé des habitants de la municipalité d'Amherst compte 16 pages. **Ambroise 12** ans et Sara 3 ans y figurent. Lui à la page 1, Sara à la page 13. Quelques années et quelques milles les séparent donc, mais ils sont tous les deux d'Amherst.

Les colons francophones de l'Outaouais, région d'origine d'Ambroise, et ceux du Nord de Montréal, région d'origine des Labelle et Marier, ont convergé vers la même période dans ce pays neuf. Le père capucin Alexis de Barbezieux, dans son histoire de la colonisation dans la vallée de l'Ottawa, écrit : « ... des habitants de Montebello et des abords de la Grande-Rivière se trouvant dans une situation gênée (depuis la récession 1873), vinrent se réfugier

dans ces montagnes incultes où la terre valait trente cents l'arpent ». Les premiers habitants non indiens de Saint-Rémi d'Amherst furent ces squatteurs venus de l'ouest.

Cette première migration est relatée dans le livre du centenaire de Saint-Rémi d'Amherst, à partir d'une entrevue réalisée auprès d'Albert Thomas, petit-fils de pionnier. Figure dans ce récit Stanislas Chalifoux, grand-oncle d'Ambroise. Le petit Ambroise lui-même a peut-être fait partie de ce premier contingent, puisque sa famille est recensée à Saint-Rémi dès 1881.

En 1878, la famille Thomas est partie de Montebello pour venir s'installer à Saint-Rémi. Antoine Thomas, le grand-père d'Albert, avait décidé de venir à cet endroit qu'il avait déjà exploré parce qu'il avait le goût de l'aventure et qu'il aimait trapper. De plus, il voulait se défricher une terre pour ensuite se construire une ferme.

On partit en mars avec des traîneaux et on passa la première nuit dans un camp de fortune. On était accompagné de Stanislas Chalifoux et sa famille qui désiraient également venir s'établir ici. Tout d'abord, la famille s'est installée dans le bout de chez Honoré Pépin puis, une fois déménagée sur la terre actuelle des Ouimet, au pont chez Bisson, on se mit à défricher la terre.

A leur arrivée, il n'y avait pas d'autres colons, sauf peut-être des Indiens et des bûcherons. On vivait de la chasse et de la pêche mais on allait surtout chercher sa nourriture à Montebello. Lorsqu'il y avait des malades, on se rendait dans les paroisses environnantes pour se faire soigner<sup>40</sup>.

Trois pionniers Chalifoux, dont Gédéon le père d'Ambroise, sont mentionnés parmi ceux qui ont fourni matières premières et main-d'œuvre pour la construction de l'église et

---

<sup>40</sup> Claude Froment, *Saint-Rémi d'Amherst 1886-1986*, p. 100 et 101.

du presbytère de Saint-Rémi d'Amherst en 1887-88. Gédéon y fut conseiller municipal pour deux mandats; Ambroise sera également élu à cette fonction en 1909, pour un unique mandat.

Recensés le 20 avril 1891, les frères et sœurs d'Ambroise 12 ans<sup>41</sup>, sont alors Eulalie 18 ans, Jéria 10, Honoré 9, Éléonore 7, Albertine 5, Paméla 3, Régis 2. Eulalie a le statut de femme mariée. Henri Frison, l'homme qu'elle a épousé l'année précédente, est toutefois absent de cette liste. Exilda la mère sait lire, mais pas écrire. Parmi les enfants, seul Ambroise sait lire et écrire.

La maison est classée B2/6 (en bois, 2 étages, 6 pièces). L'agent recenseur de la municipalité soigne un peu mieux son écriture sur cette feuille numéro un. Son nom, illisible à la page 13 chez Sara, se découvre ici avec netteté : J.B. de Liberprey. Vérification faite, il s'agit d'un patronyme bien français, d'origine normande, et le personnage a épousé une Larose.

L'année **1899** est une année noire chez les Chalifoux. Jéria meurt en janvier à l'âge de 20 ans, célibataire. Au mois de mai, Eulalie, 26 ans, suit dans la tombe son mari Henri Frison, décédé quelques semaines auparavant. Le couple laisse deux jeunes enfants : Lumina et Victor Frison, qui seront pris en adoption par leurs grands-parents Chalifoux. **Ambroise a alors 22 ans.** Il se situe entre Eulalie et Jéria dans la fratrie, et ce sont ses premiers deuils.

Au recensement de **1901**, il habite toujours chez ses parents, mais avec sa nouvelle épouse, Victoria Marcil. Tous les deux savent lire et écrire. Ambroise parle anglais, comme Gédéon et presque tous les autres hommes jeunes ou d'âge mûr parmi leurs voisins. Alors que personne ne peut s'exprimer dans cette langue chez Félix Labelle et dans son

---

<sup>41</sup> Il a en fait 13 ans, en aura 14 le 30 août.

voisinage immédiat<sup>42</sup>. Ce recensement a lieu entre les 25 et 27 avril, Victoria va donner naissance à son premier enfant dans un mois.

À prendre littéralement les données de ce recensement de 1901, Gédéon et Exilda auraient eu deux filles, Marie et Élumina, nées à un intervalle de huit mois en 1892, et un fils, Victor, né en 1899. Il y a évidemment erreur. Marie est bien leur fille. Les autres sont Élumina (Lumina) et Victor Frison, les enfants orphelins d'Eulalie Chalifoux et Henri Frison décédés en 1899. L'agent recenseur ne s'est pas embarrassé de subtilités lorsqu'est venu le temps de préciser les patronymes et les liens de parenté.

À 51 ans, Gédéon demeure illettré, tandis que le reste de la famille vivant encore sous son toit s'instruit. Exilda sait maintenant écrire en plus de lire (mais au recensement de 1911 elle ne saura plus ni l'un ni l'autre...). Tous les enfants savent lire et écrire, sauf Honoré 19 ans, qui va cependant à l'école. Une école de métier ou l'école du soir peut-être? Il ne parle pas anglais. Ces données sur l'instruction recèlent peut-être des erreurs, mais d'autres documents montrent qu'en tout cas cette famille contemporaine des Labelle a pu s'instruire plus tôt. Vers 1887 déjà, Saint-Rémi était bien pourvu en écoles, alors qu'il a fallu attendre 1907 à Brébeuf.

Plus précisément, au sujet de la capacité de lire et écrire, le tableau comparé des Labelle et des Chalifoux est le suivant : à partir de Malvina seulement, née en 1896, les enfants Labelle ont pu être scolarisés, peut-être sur le tard quant à Malvina qui fréquentait l'école à l'âge de 15 ans, fait rarissime à l'époque. Sara, étant née en 1888, fait partie des

---

<sup>42</sup> La question de l'anglais est une nouveauté par rapport aux précédents recensements. Je prends comme voisinage ceux qui se trouvent sur une même page, 50 résidents en tout, femmes hommes enfants y compris.

sept aînés qui n'ont pas eu cette chance. Chez les Chalifoux, parmi les quatre aînés, soit Eulalie, Ambroise, Jéria et Honoré, nés entre 1872 et 1882, il n'y a qu'Ambroise (1877) qui sache lire et écrire, et l'on sait qu'Honoré demeurera illettré (Eulalie et Jéria meurent dans la vingtaine). Rien n'explique l'exception que constitue Ambroise; il n'a pas acquis ce savoir avant de quitter Montebello, il est arrivé à Saint-Rémi d'Amherst tout petit enfant. Aurait-il été surtout un autodidacte? Dans sa famille, à part lui, les enfants sont lettrés à partir de la cinquième de la fratrie, Éléonore, née en 1883, jusqu'à la petite dernière, Marie, née en 1892.

Ce recensement de 1901 contient beaucoup plus d'informations que celui de 1891. L'agent recenseur, Philémon Turcotte, semble avoir le tournis quand vient le temps de remplir les onze colonnes relatives au métier des hommes et à leurs gages. Dans le cas de Gédéon et d'Ambroise, le mot « bûcheron » est écrit par-dessus celui de « cultivateur » biffé, pour désigner leur occupation principale, dont ils ne tirent cependant aucun revenu colonne 26. Par contre, le père et le fils déclarent respectivement 400 et 250 piastres sous la colonne 27, « Gages supplémentaires (provenant d'autre source que son occupation principale) ».

La situation des voisins est semblable. Ce que j'en comprends, c'est que ce sont des cultivateurs qui vont bûcher l'hiver. Ils tirent du numéraire de cette dernière activité, la terre n'en rapporte pas. Par exemple, la même année 1901, Félix Labelle junior déclare à Philémon être cultivateur et chez lui les colonnes Revenus restent vides. On s'étonne que Gédéon exerce le métier de bûcheron à 51 ans; d'après ses gages, il avait peut-être une autre fonction dans les chantiers, plus compatible avec son âge et son expérience.

Que ce soit dans les recensements ou les actes de mariage et de baptême, les hommes de la région déclarent le

plus souvent l'un ou l'autre de ces métiers : cultivateur, bûcheron, journalier.

En 1901, David Chalifoux, 28 ans, habite à côté de chez Gédéon. Ils sont cousins. Il n'a cependant que quatre ans de plus qu'Ambroise, avec lequel il se fera élire au conseil municipal en 1909. Sa femme est Élisabeth Thomas, 25 ans. Ils ont un garçon, Philippe, 4 ans. J'ai trouvé cette photo d'eux sur Internet, accompagnée d'un rectificatif<sup>43</sup> :



Tout comme Ambroise, David sait lire, écrire, parle anglais et déclare 250 piastres de gages, comme bûcheron. Alors

---

<sup>43</sup> Wrong identity: Neysa, the couple are not Stanislas Chalifoux & Céline Ouimet but their son David married to Elisabeth Thomas. If you check the other Family Trees you will see the correction. In St-Rémi d'Amherst they had those two displayed on foam boards identified as Stanislas Chalifoux & Céline Ouimet but when I removed the photo and cut around the photo I noticed in the back the names of David Chalifoux & Élisabeth Thomas. She is holding Philippe on her knees.

qu'Élizabeth présente le même profil que Victoria, lettrée mais non bilingue.

David et Élizabeth hébergent Angélique, une veuve de 75 ans, née le 10 mars 1826, inscrite comme grand-mère. Ma curiosité envers cette femme m'a entraînée loin sur le terrain de la généalogie. Je finirai par déterminer qu'elle est la tante de David, la grand-tante d'Ambroise et la grand-mère d'Élizabeth.

### Les Chalifoux : du sang indien

De vagues propos sur le « sang indien » de nos ancêtres Chalifoux sont parvenus à mes oreilles quand j'étais enfant. Mais est-ce que tous les Québécois n'en ont pas? De fait, ce serait une très petite minorité. C'est en m'intéressant à la vieille Angélique Chalifoux que m'a été confirmée la lointaine rumeur de métissage dans cette famille.

D'abord, je trouve cette photo, publiée comme la précédente par une certaine Neysa Westman :



Ambroise Desormeaux et Angélique Chalifoux

**Date:** Janvier 5, 2010

**Description:** Photo soumise par Neysa Westman dans Ancestry.ca. Ambroise Desormeaux né le 24 septembre 1821 et Angélique Chalifoux née le 9 mars 1825 tous deux à Ste-Thérèse-de-Blainville. Mariés vers 1845 à Montebello. Ambroise décédé en 1900 à Montebello et Angélique le 3 juillet 1914 à St-Rémi-d'Amherst. Ambroise Desormeaux fils d'Antoine Monciau dit Desormeaux et de Catherine Leclerc. Angélique fille de Joseph Chalifoux et de Joseph Potvin. (Photo probablement prise avant 1860<sup>44</sup>)

Commençons par dire que cet Ambroise Desormeaux n'est pas le parrain d'Ambroise. C'est son fils du même nom, né en 1847, qui a tenu ce rôle, avec son épouse Hélène Bertrand dans celui de la marraine.

---

<sup>44</sup> Plutôt vers 1885 selon une autre source.

Angélique Chalifoux est notre parente, on l'a dit. Voici en résumé la démarche que j'ai suivie pour préciser notre rapport avec elle :

Le registre paroissial de Sainte-Thérèse, comté de Terrebonne, me fournit les renseignements suivants : Angélique Chalifoux, née le 9 mars 1825, a pour père Joseph Chalifoux et pour mère Angélique Boisvin.

Autre information, trouvée sur un site généalogique internet : « Joseph Chalifoux fils de Louis Chalifoux et de Marie Guyon a épousé Marie Josephite dite aussi Angélique Poitevin (Potvin) le 6/04/1818 en la paroisse St-Vincent-de-Paul de l'Île-Jésus de Laval. Ils auront 13 enfants, dont 7 filles et 4 décèdent en bas âge et 6 garçons. »

Ces données concordent avec celles qui se lisent dans la généalogie sommaire de notre aïeul Chalifoux. Louis Chalifoux et Marie Guyon sont les parents de Joseph Chalifoux, qui a épousé Marie-Josephite Potvin le 6 avril 1818 à Saint-Vincent-de-Paul. De ce couple est né Jean Baptiste Chalifoux, père de Gédéon.

Angélique Chalifoux est la sœur de Stanislas Chalifoux, père de David, et de Jean-Baptiste Chalifoux, père de Gédéon. C'est donc la tante de David et la grand-tante d'Ambroise.

Par rapport à Élisabeth Thomas, elle est la grand-mère. Une fille d'Ambroise Desormeaux et Angélique Chalifoux s'appelait Angélique Désormeaux. Celle-ci a épousé Antoine Thomas dit Tranchemontagne, avec qui elle a eu plusieurs enfants, dont Élisabeth Thomas qui a épousé David Chalifoux. Gédéon et Exilda sont parrain et marraine d'une des sœurs d'Élisabeth, Mélanie, née en 1885. Angélique Désormeaux et Antoine Thomas sont les marraine et parrain d'une sœur d'Ambroise, Éléonore. Les liens sont tissés serrés entre ces deux familles.

Dans un forum internet, des amateurs de généalogie rapportent avoir entendu dire par leurs parents que les Chalifoux de Montebello étaient des Indiens. Quelqu'un mentionne que l'anthropologue Serge Bouchard fait référence à cette photo d'Angélique Chalifoux et Ambroise Desormeaux dans son livre *C'était au temps des mammoths laineux*.

Angélique Chalifoux, une Algonquine orgueilleuse dont on voit la belle photographie datant de 1885, aux côtés de son époux Ambroise Desormeaux, fut une des premières femmes colon dans un village des Laurentides. Le couple digne, dans ses habits du dimanche, pose pour la postérité. Ce sont des défricheurs de terre et les bâtisseurs d'un nouveau village. Ils portent des noms typiquement canadiens-français, mais Angélique est algonquine. Voilà que les colons des Laurentides étaient aussi des Indiens fondateurs de villages catholiques dans la vallée de la rivière Rouge. De quoi surprendre, de quoi dire et raconter, de quoi s'étonner!

(...) La roue tourne rapidement (...) Pas le temps de penser à hier. Allez vous rhabiller, madame Angélique Chalifoux<sup>45</sup>!

Plus loin, Bouchard fournit sur elle des détails biographiques. J'en ai souligné trois qui ne concordent pas avec mes sources.

Juste au-delà de la colline, un village où vécut Angélique Chalifoux! Tu es née à Terrebonne, Angélique, probablement Oueskarini, ces Indiens dits de La Petite Nation, tu avais une sœur, une Algonquine comme toi, et ta mère était une petite Boivin, tu t'es mariée en 1845 dans un village nommé Papineau, près de Montebello, au temps du seigneur de La Petite Nation, Louis-Joseph Papineau, alors que tu avais vingt ans. Tu as eu trois enfants, tu as vécu à Saint-Rémi dans les Laurentides, village voisin d'Huberdeau, avec ton colon de mari, Ambroise, aussi trappeur que bûcheron, et tu serais morte en 1910, à Montebello, emportant avec toi le mystère algonquin de ta vie<sup>46</sup>.

---

<sup>45</sup> Boréal compact, Montréal, 2013, p. 168-169. Extrait du chapitre intitulé « Le Facebook de Montaigne », daté de juillet 2011.

<sup>46</sup> *Id.*, p. 170 et 171.

Angélique Chalifoux, épouse d'Ambroise Desormeaux, n'avait pas qu'une sœur, et elle est décédée à l'âge de 88 ans le 3 juillet 1914 à Saint-Rémi d'Amherst, où on l'a inhumée. Aussi, elle aurait eu deux filles et huit garçons<sup>47</sup>.

Le recensement de 1901 la fait naître le 10 mars 1826, soit une année et un jour plus tard que dans le registre paroissial, auquel il faut davantage se fier. (Le même recensement recule aussi d'une année la date de naissance de notre grand-père Ambroise.)

Il y avait au moins un Chalifoux dans la Réserve indienne de Maniwaki en 1911, mais je n'ai pas vérifié son lien de parenté avec nous. Algonquin, prénommé Joseph, né en 1873, il y est recensé avec sa femme, une blanche, et leurs trois enfants. Google m'a aussi entraînée au pays de Riel. Plusieurs métis Chalifoux y vivaient. Comme je l'ai lu quelque part sous la plume d'un universitaire, dans tous les cas de ces familles indiennes aux noms bien français, il s'agirait de métis en fait. L'ascendance amérindienne était-elle plus forte que l'europpéenne chez Angélique? Les traits de son visage le suggèrent.

Ambroise et Sara ont quitté Saint-Rémi d'Amherst l'année suivant son décès. Angélique était voisine de la belle-famille de Sara. Elles doivent donc s'être rencontrées plus d'une fois.

La différence entre les pionniers Labelle et Chalifoux dans ces cantons du Nord vers 1880 me semble être que les premiers étaient d'abord des cultivateurs, puis des bûcherons et enfin des chasseurs-cueilleurs, alors que traditionnellement les seconds avaient priorisé les ressources de la forêt et des cours d'eau sur celles de la terre. Au début

---

<sup>47</sup> Quatre de ces fils Desormeaux portent des prénoms qui nous rappellent des Chalifoux de cette époque : Ambroise (le parrain de notre grand-père Ambroise Chalifoux), Honoré, Stanislas, David.

du témoignage d'Albert Thomas sur la colonisation de Saint-Rémi d'Amherst, il dit que son grand-père Antoine Thomas « avait décidé de venir à cet endroit qu'il avait déjà exploré parce qu'il avait le goût de l'aventure et qu'il aimait trapper. De plus, il voulait se défricher une terre pour ensuite se construire une ferme ». Et plus loin : « On vivait de la chasse et de la pêche mais on allait surtout chercher sa nourriture à Montebello <sup>48</sup> . » Ce mode de vie rappelle celui des Algonquins semi-nomades.

## **Victoria Marcil, la première épouse d'Ambroise**

**L**e 25 juin 1900 Ambroise épouse Victoria Marcil du Lac Windigo (Vendée). Elle est la fille d'Élie Marcil cultivateur et Sophronie Saint-Jean.

### Les Marcil

Lors du recensement de 1891, la famille Marcil habitait Montréal (district d'Hochelaga). Le père y était employé comme charretier, un métier alors très commun dont l'équivalent serait aujourd'hui camionneur. La petite Victoria avait 7 ans, son frère Élie 11 ans, ses jeunes sœurs Rosina (Rosana?) et Exilda, 4 et 2 ans. Selon une source<sup>49</sup>, ils seraient venus s'installer à Vendée vers 1892, à la suite de Cyrille Garnier, un Montréalais entreprenant. Une autre

---

<sup>48</sup> Claude Froment, *Saint-Rémi d'Amherst 1886-1986*, p. 100 et 101.

<sup>49</sup> Edouard J. Gilbert, *Coup d'œil sur Vendée après 75 ans*, 1976, p. 17.

source<sup>50</sup> mentionne qu'ils y ont acquis des lots en 1889. Enfin, sur Internet, à propos du tout début de la colonisation de Vendée, on lit ceci : « Le terrier du Québec nous apprend qu'en 1885 un certain Cornélius Marier acquiert les lots 34 et 35 du Rang II qu'il vend ensuite à Sophronie Saint-Jean, épouse d'Élie Marcil, en 1899<sup>51</sup> ». Erreur sur la date (1889 ou 1899?), ou deux transactions différentes?

J'ai beaucoup cherché, en vain, ce Cornélius. Un des frères de notre bisaïeule Elphire s'appelait Carolus. Il est recensé sur sa terre en 1891, avec sa femme et leur petite fille, dans le rang des Vents à Brébeuf. Il s'est éteint à l'âge de 34 ans, en 1899, l'année même de cette transaction de Vendée. Serait-ce lui? Autre petite énigme : Sophronie acquiert une propriété à une époque où les femmes mariées n'en avaient pas la capacité juridique, à moins d'une approbation en bonne et due forme de l'époux.

Exilda, la plus jeune de la fratrie, meurt le 9 octobre 1899, à l'âge de 11 ans; elle est inhumée à Saint-Rémi d'Amherst.

Il existe un chemin et une place Élie-Marcil au cœur de la localité de Vendée, qui fait partie aujourd'hui de la municipalité d'Amherst. Le premier maître de poste de Vendée fut Élie Marcil, pour une courte période, du 1er avril au 24 décembre 1900. S'agissait-il du père ou du fils? Comme Élie père ne savait ni lire ni écrire si on se fie au recensement,

---

<sup>50</sup> Michèle Gagnon, *Ici Vendée - Un paradis en héritage*, 2009, p. 108. L'auteure semble tenir ses renseignements sur les Marcil des descendants d'Élie fils. Ils ont entendu parler de sa soeur « Rosine », dont ils affirment, à tort, qu'elle était la seule autre enfant de la famille; ils ne l'ont pas connue et ne savent rien d'elle, sinon qu'elle a eu une descendance et que son nom figure dans des documents notariés.

<sup>51</sup> *Les premiers pas de Vendée*  
<http://pages.videotron.com/norac50/pionniers.html>

non plus que Sophronie, il pourrait s'agir d'Élie fils qui avait alors 20 ans.

Élie Marcil père est décédé en 1902. En 1904, Élie fils, lui aussi cultivateur, en son nom personnel et comme procureur de sa mère veuve, fait don d'une partie du lot 34 pour la construction de l'église et de l'école de Vendée. Jusqu'alors la maison des Marcil servait de lieu de culte.

Contrairement à nos Labelle, Marier et Chalifoux, Élie et Sophronie ne sont pas débarqués avec une partie de leur clan dans la région. Dans les registres d'état civil de Saint-Rémi d'Amherst, Lac-des-Plages, Brébeuf et Vendée, on rencontre très peu de Saint-Jean ou Marcil.

Ces citadins débarqués au Windigo ont dû faire preuve d'un grand courage.

Les premières années ne leur offrent rien de très consolant. Éloignés de tout marché et de tout centre un tant soit peu développé, ils s'approvisionnent où ils peuvent... à Saint-Jovite, à Brébeuf ou ailleurs... Et toujours à pied, s.v.p.!

[...]

Les hommes cultivent leurs terres ingrates, pleines de roches. Ils chassent le chevreuil, « trappent » les animaux à fourrure.

Au printemps, les mouches noires et les moustiques harcèlent tout le monde. [...] les feux d'abattis éloignent quelque peu les "bibittes". Passe encore pour les bûcherons aguerris contre ces piqûres! Mais pour les nouveaux venus de la ville, on sait quel inconvéniént ça cause!

[...]

Un poète latin écrivait, il y a très longtemps: "Trop heureux les hommes des champs, s'ils connaissaient leur bonheur!" Défricher des terres de

roches! Qu'en auraient pensé nos agriculteurs de 1900?...

[...]

Loin du village, les enfants ne vont pas à l'école<sup>52</sup>.

Dans son histoire de Sainte-Anne-du-Lac, le curé Demers dit de Vendée, « une paroisse si petite, si pauvre ».

Au recensement de 1891 à Montréal, Élie fils 11 ans est écolier, mais pas Victoria 7 ans. Elle avait 8 ou 9 ans lorsqu'ils ont migré à Vendée. A-t-elle pu être scolarisée? En tout cas, elle savait lire et écrire selon le recensement de 1901.

## Le mariage

Vendée n'ayant pas encore d'église, la cérémonie se tient dans la paroisse d'Ambroise, dont le curé dessert aussi les habitants du Windigo. On est le 25 juin 1900. Ambroise a 23 ans, Victoria tout juste 16. Saint-Rémi est alors doté d'une petite église en bois équarri avec un clocher à côté<sup>53</sup>. (La nouvelle église sera construite en 1906.)

---

<sup>52</sup> *Id.*

<sup>53</sup> Photo, Calendrier Saint-Rémi d'Amherst, 125<sup>e</sup> *D'hier à aujourd'hui*, 2011.



Éléonore Chalifoux et Élie Marcil fils servent de témoins aux mariés. Ils signent le registre à la suite des nouveaux époux. Suivent ces autres signataires : Napoléon Lavigne, Albertine Chalifoux, Angèle Thomas, Amanda Arcand, Saladine Thomas, Richmond Thomas, Rosana Charon, Philippe Marinier, Elizabeth Thomas. Toutes ces personnes appartiennent à l'entourage d'Ambroise, sauf sans doute Rosana Charon, qui serait plutôt une parente de Victoria dont une des jeunes sœurs s'appelait Rosana ou Rosina (environ 13 ans au moment du mariage).

Dans la photo ci-dessous<sup>54</sup>, au premier rang à gauche, avec une fillette sur ses genoux, on peut voir Saladine Thomas. La photo est postérieure à 1906, d'après la silhouette de l'église à l'arrière-plan.

Ces Thomas descendaient de François Thomas-Tranchemontagne, arrivé de France au Canada vers 1717. Au recensement de 1911, on dénombrait à Saint-Rémi 99 individus Thomas, 45 Chalifoux, 44 Racicot et 36 Carrière.

---

<sup>54</sup> *Id.*



Rangée du haut : Eulabie Lafleur, Alphonse Thomas, Auguste Thomas, Gustave Thomas, Eugène Thomas, René Thomas fils de tante Saladine, Rosaire et Aurélien Labfortune (fils de tante Angéline) Angéline Thomas, Antonette Labfortune, fille de tante Angéline. Assis : Saladine Thomas avec sur ses genoux Camille Thomas, Océa Thomas, tante Yvonne Thomas, Palma Thomas, Eve Laballe avec sur ses genoux Béatrice, Reine-Aimée Thomas et soit un ami ou un voisin. La photo fut prise sur la rue Amherst au coin de la rue Brosseau.

On peut se demander pourquoi Gédéon n'a pas servi de témoin à son fils selon la coutume. Ambroise n'est pas le seul de la famille dans ce cas. Au mariage d'Éléonore en 1903, on trouve à nouveau une fille, Albertine, dans le rôle de principal témoin. Les sœurs plutôt que le père ou les frères. Nos ancêtres prenaient plus de liberté avec la tradition patriarcale que nous-mêmes. Mais lorsque se marieront trois autres des enfants Chalifoux, en 1904 et 1905, leur père sera témoin (il décède en 1906).

Comme on l'a vu plus haut, en avril 1901, soit près d'un an après leur union, les jeunes mariés sont recensés chez Gédéon et Exilda. On dénombre douze personnes en tout dans cette maison, quatre adultes et huit enfants. Pour rappel : en 1901, les parents d'Ambroise qui n'ont pas fini d'élever leur propre famille élèvent aussi les deux petits orphelins de leur fille Eulalie et de son mari Henri Frison, morts tous les deux en 1899. Victoria est la seule « étrangère » parmi tous ces Chalifoux. Elle va bientôt

accoucher d'un premier enfant, ce qui pourrait marquer le début de la vie du jeune couple dans un logis autonome.

## Les enfants

Six garçons naîtront du mariage d'Ambroise et Victoria, deux seulement survivront. Selon les registres d'état civil accessibles sur le site de la BanQ, le premier serait né le 3 mai 1901 et se serait prénommé Gédéon. Il aurait eu comme parrain et marraine ses grands-parents paternels, Gédéon et Exilda. J'écris tout ceci au conditionnel, car on ne trouve plus aucune trace de cet enfant, ni parmi les survivants, ni dans ceux qui sont morts.

Il arrive un autre garçon 25 jours plus tard, chose évidemment impossible. Né le 28 mai 1901, Olivier a les mêmes parrains, Gédéon et Exilda. Des archivistes expliquent ce genre d'anomalies de la manière suivante. Les actes étaient écrits à la main dans deux registres : un qui restait dans la paroisse, l'autre qu'on envoyait au gouvernement une fois par année, les deux versions divergeaient parfois. La mécompréhension du curé pourrait aussi être à l'origine du problème : il notait ce qu'il croyait entendre et les gens, lettrés ou non, ne le relisaient pas.

Ailleurs, dans une publication imprimée des baptêmes et décès de Saint-Rémi d'Amherst, ordonnés alphabétiquement<sup>55</sup>, l'aîné d'Ambroise et Victoria est bien Olivier, mais il naît par deux fois, le 28 mars et le 28 mai...

En conclusion de cet imbroglio, l'hypothèse la plus vraisemblable est celle-ci : premier-né, Olivier, le 28 mai

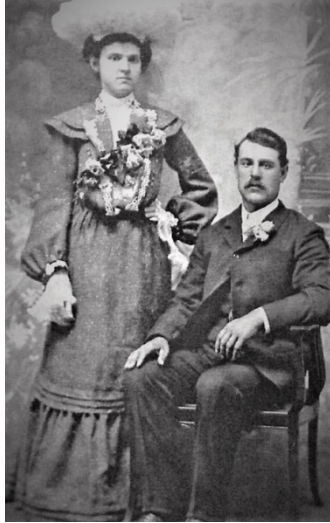
---

<sup>55</sup> *Saint-Rémi d'Amherst, baptêmes, 1883-1911, décès, 1883-1992; Lac des Plages : cimetière St-Émile, 1938-1947, cimetière Lac des Plages, 1949-1992; Vendée, baptêmes, 1905-1908, décès, 1905-1992 / par Berthe Forget Brissette, 1995.*

1901. Il mourra à l'âge de trois ans, le 12 juillet 1904, son acte de sépulture est dûment enregistré à Saint-Rémi d'Amherst.

Le deuxième fils s'appelle Martial. Né le 26 février 1903, il a comme parrain et marraine Pierre Carrier et Edwige Laurin. Il vivra un peu plus d'une année. C'est en fait lui qui part le premier, le 25 avril 1904.

Dans le sillage de ces disparitions précoces de petits êtres qui ont vécu assez longtemps pour qu'on s'y attache, l'une au printemps, l'autre à l'été, un vigoureux bébé voit le jour le 26 octobre 1904, qui survivra jusqu'à un âge avancé. Lui on l'a bien connu. Olidor a eu pour parrain Élie Marcil, frère de Victoria, et pour marraine Élydia Dumont, sa nouvelle épouse issue comme lui de pionniers de Vendée.



Cette photo d'Élydia Dumont et Élie Marcil a été prise en 1904, l'année du baptême d'Olidor. Deux des sept sœurs d'Élydia ont quitté le pays pour entrer au monastère des clarisses de Laveur en France. Elle-même était sur le point de se faire religieuse lorsqu'Élie l'a demandée en mariage. Il est décédé le 20 janvier 1922, à l'âge de 42 ans. Ils ont eu un seul enfant, une fille prénommée Irène.

Le 12 juillet 1906 naît le quatrième fils de Victoria et Ambroise, notre oncle Adoré, dont les parrain et marraine seront Ernest Turcotte et Albertine Chalifoux. Comme Olidor, il parviendra à la vieillesse.

Les deux derniers enfants répéteront le parcours des deux premiers. Ils mourront en bas âge, la même année, le plus jeune un peu avant le plus vieux.

Vital, né le 30 décembre 1907, s'éteint le 27 novembre 1909. Il avait pour parrain et marraine Raoul Arcand et Paméla Chalifoux. Son acte de sépulture a d'abord été fait par erreur au nom d'Adoré; la correction a été apportée au registre.

Alphonse, le benjamin, fait un bref passage sur terre, il naît le 25 mai 1909 et meurt le 18 octobre suivant. Ses parrain et marraine furent Alphonse Frison et Exilia Carrière.

La famille survivante se réduit donc aux deux garçons du milieu : Olidor et Adoré.

À l'exception du frère de Victoria, tous ces parrains et marraines font partie du cercle de parents et amis d'Ambroise. Mais le fait que pas même les grands-parents Marcil n'aient de filleul parmi leurs petits-enfants s'explique bien : sauf l'aîné, ils sont venus au monde après le décès d'Élie père.

## La mort de Victoria

Pour Ambroise et Victoria, tout se terminera tragiquement à l'automne de 1909. La mort rôde dans le logis de la jeune famille. Leur bébé de quatre mois et demi est emporté le 18 octobre. Quelques semaines plus tard, le 6 novembre, Victoria, malade et se sachant condamnée, fait son testament. Le 27 novembre l'avant-dernier des enfants va rejoindre son petit frère parmi les anges. Enfin, quinze jours après cette inhumation, le 13 décembre, survient le décès de Victoria.

C'est ainsi qu'en l'espace de trois mois, Ambroise reconduit au cimetière deux de ses enfants et leur mère. Ont-ils été victimes du même mal? Victoria quitte ce monde à 25 ans seulement. Contrairement à Sara, elle n'était pas née sur une terre, dans une grosse famille, rattachée à tout un réseau de parenté proche, encore présent dans les débuts de sa vie de femme. Elle s'est aussi mariée beaucoup plus jeune.

Selon le régime matrimonial de la communauté légale, elle possédait la moitié des biens meubles et immeubles acquis pendant le mariage. Or, à cette époque et jusqu'en 1915, les ascendants et descendants du défunt, et cela jusqu'au douzième degré de parenté, avaient préséance sur le conjoint survivant comme héritiers. C'est sans doute ce qui explique qu'elle ait fait un testament en faveur d'Ambroise six semaines avant de mourir. Ce document (manuscrit) nous donne à voir la dramatique scène qui se déroule à son chevet.

L'an mil neuf cent neuf, le sixième jour du mois de novembre. Devant Mtre Honoré Hector Houde, notaire public dans et pour la province de Québec, pratiquant temporairement à St-Henri (sic) d'Amherst, Comté Labelle, district d'Ottawa. Fut présente, Dame Victoria Marcil, épouse de Mr. Ambroise Chalifoux, journalier de St-Henri (sic) d'Amherst. Laquelle étant sur son lit malade, mais saine, nonobstant, d'esprit, mémoire, jugement et entendement, ainsi qu'elle est apparue au notaire et aux témoins ci-après nommés par ses discours, entretiens et maintien, considérant la certitude de la mort et l'incertitude de son heure, et puis craignant d'en être prévenue sans avoir mis ordre à ses affaires, a requis le notaire soussigné de recevoir son présent testament ainsi qu'il suit : 1<sup>o</sup> Après avoir naturellement recommandé son âme à Dieu, la testatrice veut et entend que ses justes dettes soient soldées et torts, par elle faits, réparés à la diligence de son exécuteur testamentaire ci-après nommé, aux soins et à l'amitié duquel elle se rapporte pour ses funérailles, services et prières; 2<sup>o</sup> Veut, entend et ordonne, la testatrice que son corps soit inhumé dans le cimetière de la paroisse où elle décédera avec un service convenable chanté sur

icelui, le jour de ses obsèques, et un autre au bout de l'an; 3<sup>o</sup> Donne et lègue la testatrice à Mr. Ambroise Chalifoux son époux l'universalité de ses biens meubles et immeubles de quelque nature, qualité, quantité qu'ils soient, argent, crédits, effets, billets et obligations et police d'assurance qui se trouveront lui appartenir à son décès, et qui composeront la succession, (? mot illisible) réserver et en quelques lieux qu'ils se trouveront dûs (sic), sis et situés. Pour de tous les dits biens jouir, user, faire et disposer par le dit Ambroise Chalifoux son époux en toute et pleine propriété, en vertu des présentes, la testatrice l'instituant, à cet effet, son légataire général et universel en propriété d'iceux, l'appointant son exécuteur testamentaire et puis révoquant aussi tous autres testaments antérieurement faits. Et le présent testament a été ainsi fait et dicté par la testatrice au notaire en présence de MM. Omer Ferron Ptre Curé, et Arthur Grenier commis, tous deux présentement de St-Henri (sic) d'Amherst, témoins instrumentaires, et pour ce requis en la demeure de la testatrice sous le numéro trois mille huit cent douze des minutes du notaire soussigné les jour, mois et an susdits. En foi de quoi, la testatrice requise de signer a signé en présence de l'un et de l'autre des susdits témoins et du notaire soussigné, lesquels ont signé en présence de la testatrice, et en présence simultanément les uns des autres après lecture du présent testament dûment faite par le notaire à la testatrice, laquelle lecture, elle a déclaré bien entendre et parfaitement comprendre et persister, comme étant bien l'expresse et libre ordonnance de ses derniers volontés. (Signé) Victoria Marcil, Omer Ferron Ptre, Arthur Grenier, H.H. Houde, N.P. Vraie copie de la minute demeurée de record en mon greffe. (Signé) H.H. Houde, N.P. Un mot rayé nul /

Source : Registre foncier du Québec en ligne, Registre des mentions, Circ. foncière Papineau, 75 17 361 RF.

Sophonie St-Jean ne survivra pas une année à sa fille. Dans son cas, pas de maladie fatale, mais un bête accident survenu le 22 septembre 1910, qui allait rester longtemps dans la mémoire des habitants du Windigo. Elle revenait de veiller chez les Côté, racontaient les anciens. Au lieu de prendre le

chemin, elle a décidé de couper court à travers champ et s'est trouvée prise sous une clôture. Elle semble avoir succombé sur place. Elle avait 64 ans.

## **Albertine et Paméla Chalifoux en Abitibi**

**O**n trouve plus facilement de l'information sur ces deux sœurs d'Ambroise que sur n'importe quel autre de nos parents. Albertine appartient à l'histoire de la ville d'Amos et de l'Abitibi, tandis que la mémoire de Paméla est associée à la vie commerçante d'Amos et a été préservée dans un fonds d'archives créé par ses descendants.

Ambroise et Sara étaient parrain et marraine d'Hector Arcand, l'aîné des deux garçons de Paméla, qui n'a pas eu de fille à ma connaissance.

### **Albertine Chalifoux et Ernest Turcotte, pionniers**

Cette même année 1909 qui marque la tragique débâcle des rêves d'Ambroise et Victoria, Albertine et Ernest entreprennent un projet qui aura au contraire une postérité considérable. À l'occasion du centenaire de la ville d'Amos, Albertine dite « Bartine<sup>56</sup> » reprendra vie sur scène dans un personnage fictif, et une rue sera nommée en son honneur.

Rue Albertine-Chalifoux : Ce nom a été choisi pour souligner le 100<sup>e</sup> anniversaire, en 2010, de l'arrivée des

---

<sup>56</sup> Mais une de ses nièces dit sur Facebook qu'ils l'appelaient tante Bottine.

deux premières familles sur le territoire amossois, les Turcotte. Albertine Chalifoux (1885-1975), épouse d'Ernest Turcotte, fut l'une des pionnières d'Amos. Avec son conjoint et ses quatre enfants, elle prit part à la première expédition de colonisation de l'Abitibi. En 1910, ils s'établirent à Amos où elle donna naissance à quatre autres enfants. Elle y demeura tout le reste de sa vie<sup>57</sup>.

L'autre famille pionnière est celle de Joseph Turcotte et Bernadette Thomas, alors sans enfants. Ernest et Joseph étaient les fils de Philémon Turcotte, premier secrétaire-trésorier de la municipalité d'Amherst, de 1893 à 1927, qu'on a connu dans le rôle de recenseur.

Il existe de nombreuses versions de l'odyssée à l'origine de la colonisation de l'Abitibi. En voici une qui pose le contexte historique :

Au début du XXe siècle, les familles québécoises sont encore sur le chemin de l'exode, à la recherche de terres pour y établir leurs fils. Le nord-est américain et les nouvelles régions québécoises constituent alors les principales alternatives. Depuis 1905, une nouvelle destination s'offre à elles, les Prairies canadiennes. Plusieurs familles québécoises vont y tenter leur chance. Certaines demeurent sur place tandis que d'autres reviennent dans leur province d'origine et optent pour le Témiscamingue ou encore pour l'Abitibi. C'est le cas notamment des familles Joseph et Ernest Turcotte qui s'établissent à Notre-Dame-du-Nord, en 1910, après un séjour d'un an dans l'Ouest canadien. Les Turcotte ne sont toutefois que de passage à Notre-Dame-du-Nord. L'année suivante, ils vont s'installer sur les bords de la rivière

---

<sup>57</sup> Commission de toponymie Québec.

<http://www.toponymie.gouv.qc.ca/CT/toposweb/recherche.aspx>

Harricana, à proximité de la voie ferrée, sur le site qui deviendra le centre de l'Abitibi, Amos<sup>58</sup>.

La version la plus ancienne que j'ai trouvée date de 1937 :

Au printemps de 1909, les familles Turcotte partirent de Saint-Rémi d'Amherst pour aller s'établir dans l'Ouest canadien. Après un séjour d'un an, n'étant pas satisfaites des avantages qu'offrait cette partie du pays, elles décidèrent de s'en revenir dans la province de Québec, et se fixèrent à Nord-Témiscamingue, rêvant d'aller plus tard s'établir en Abitibi, car elles en avaient eu d'excellents rapports de la part des explorateurs et des ingénieurs employés au tracé du Transcontinental. Elles avaient choisi l'endroit où le chemin de fer devait traverser la rivière Harricana, site destiné à devenir plus tard le centre de la région.

Mme Joseph Turcotte eut l'excellente idée de noter sur les lieux, les détails de ce périlleux voyage de Nord-Témiscamingue à l'Harricana (Amos). Profitons-en pour la féliciter et la remercier de les avoir transmis pour l'Histoire de l'Abitibi. Voici donc ce que nous puisons dans son journal. N'oublions pas que Mme Ernest Turcotte tient dans ses bras un bébé de neuf mois<sup>59</sup>.

Il faut lire l'excellent journal de voyage de Bernadette<sup>60</sup>. L'expédition finale en canot dure près de trois semaines, à travers bois, lacs et rivières. Au total, le voyage aura pris 24

---

<sup>58</sup> Marc Riopel, *Récit de voyage des familles Joseph et Ernest Turcotte, les pionniers d'Amos au début du XX<sup>e</sup> siècle*, À travers le temps enr., Hudson, 24 avril 2003. [http://encyclobec.ca/region\\_projet.php?projetid=447](http://encyclobec.ca/region_projet.php?projetid=447)

<sup>59</sup> Pierre Trudelle, *L'Abitibi d'autrefois, d'hier, d'aujourd'hui*, Amos, 1937, p. 44.  
<http://www.ourroots.ca/page.aspx?id=4049823&qryID=1190c750-8df9-4376-adda-bd11283e5895>.

<sup>60</sup> *Id.* p. 44-51.

jours. Ils ont quitté Nord Témiscamingue le 22 septembre et sont arrivés à Harricanaw (Amos) le 15 octobre, à 17 heures, en même temps que les premières neiges... On s'affole un peu devant la témérité du groupe. Mais leurs nerfs ne lâchent pas. Malgré les difficultés, les dangers, ils paraissent demeurer calmes et sereins.

Une autre version montre plus précisément leurs pérégrinations entre Saint-Rémi d'Amherst et Nord Témiscamingue :

Au printemps de 1909, les familles Ernest Turcotte (Albertine Chalifoux) et Joseph Turcotte (Bernadette Thomas) partent de Saint-Rémi d'Amherst pour aller s'établir dans l'Ouest canadien en Saskatchewan et trouver ainsi « la Terre promise ». « On va "frapper"... » pensent-ils! C'est à nouveau la déception<sup>61</sup>!

Ils s'installent en Ontario, à Port Arthur au nord du lac Supérieur, aujourd'hui Thunder Bay. Après 6 mois d'essais et de rêves, autre déconvenue!

Ils passent l'été de 1910 à Nord Témiscamingue (Notre-Dame-du-Nord) puis ils décident de continuer<sup>62</sup>.

Une photo immortalise les débuts d'Amos ou de l'Abitibi. Ma grand-mère avait la même dans son album noir. Je n'aurais jamais su à quel endroit elle avait été prise et qui étaient ces personnages, si l'histoire n'avait projeté notre grand-tante Albertine dans la lumière. À part le dénommé Ferdinand Lafleur à droite, ce sont un frère, deux sœurs, deux beaux-frères et cinq neveux et nièces d'Ambroise incluant le bébé emmaillotté. C'est le livre de Pierre Trudelle

---

<sup>61</sup> J'ignore ce que cela signifie : aucune mention dans le texte d'une déception antérieure.

<sup>62</sup> Diocèse d'Amos.  
<http://www.diocese-amos.org/fr/cathedrale>

qui m'a fourni les informations les plus précises sur ce beau cliché d'époque, reproduit un peu partout.



Régis Chalifoux, Mme Prosper Ippersiel (Marie Chalifoux), Prosper Ippersiel, Aline, Rose, Albertine (Chalifoux), Ivanhoé, Ernest et Armand Turcotte, Ferdinand Lafleur. Amos, 1911.

Régis est encore célibataire sur cette photo. Il va se marier à Saint-Rémi d'Amherst en 1913 et demeurer au Windigo ou à Saint-Rémi le reste de ses jours.

Marie a épousé Prosper le 17 juillet 1911 à Saint-Rémi. Le bébé dans ses bras serait le dernier-né d'Albertine, son cinquième enfant. Marie et Prosper habitent Amos eux aussi en 1918, d'après l'acte de baptême de leur fils Gérard cette année-là. Ils y sont toujours en 1938, lors du mariage de leur fils Clifford né en 1912. Mais ils quitteront un jour l'Abitibi pour s'établir à Montréal.

(Sur Marie et Régis, voir aussi « Annexe : La famille d'origine d'Ambroise Chalifoux ».)

En 1911 Amos était devenue accessible par chemin de fer, mais en passant par l'Ontario, un très long parcours qu'auront sans doute emprunté Marie et Régis. Un trajet plus court, par La Tuque, sera possible en 1913, année où débutera l'afflux des colons en Abitibi.

Elle méritait bien une rue à son nom cette Albertine. Quelle femme! Elle tombe enceinte, accouche et prend soin de ses bébés et jeunes enfants pendant qu'elle mène une vie d'aventurier digne par moments de celle d'un coureur des bois. Faut-il avoir des ancêtres semi-nomades se déplaçant en famille comme les Algonquins pour être si vigoureusement trempée?

## Paméla Chalifoux et Raoul Arcand, colons commerçants

Paméla et Raoul se sont mariés en 1904 à Saint-Rémi. Au recensement de juin 1911, le couple demeurait sans enfants; ils en avaient perdu quelques-uns en bas âge. Le 2 août 1911 naît Hector, filleul d'Ambroise et Sara, qui lui survivra. L'année suivante ils vont rejoindre Albertine et Ernest à Amos. Le fonds d'archives familiales déposé par certains de leurs descendants à la Société d'histoire d'Amos contient des notes manuscrites de Paméla sur les premières années.

### NOTRE VOYAGE EN ABITIBI

(RÉCIT DE MADAME PAMÉLA CHALIFOUX ARCAND)

PAMÉLA CHALIFOUX NÉE EN 1887, ARRIVE À AMOS À 25 ANS, EN MAI 1912; ELLE EST DÉCÉDÉE LE 1<sup>ER</sup> JANVIER 1974, À L'ÂGE DE 86 ANS 8 MOIS ET ONZE JOURS.

D'abord nous sommes partis de St-Rémi d'Amherst (100 milles) au nord de Montréal. Nous avons un bébé de 9 mois, Hector. Nous sommes arrêtés à Montréal et avons continué par l'Ontario. Arrivés à Cochrane, nous avons eu beaucoup de difficulté à trouver où coucher, nous sommes repartis le lendemain matin à 7 heures (12 mai 1912).

Nous sommes arrivés à Amos (Harricanaw dans le temps) à minuit. Il a fallu 17 heures pour 140 milles, la ligne du chemin de fer était finie jusqu'à l'ouest de la rivière Harricana. Le pont qui était en construction devait raccorder la route qui avançait de Montréal.

Quelques familles étaient déjà arrivées, entre autres les Turcotte, ils étaient arrivés par la rivière Harricana, et étaient là depuis octobre 1910. C'est pourquoi on avait décidé de les rejoindre, d'après eux c'était un pays d'avenir. L'ouvrage, il n'en manquait pas, les lots se sont vendus en 1913; un lot de 100 acres 3 000\$, et un lot de ville 100\$ qu'on payait en trois ans.

Notre lot de ville est sur la rue Principale, en face de la fabrique. Notre curé Dudemaine, arrivé en août 1913, abattait les arbres et en faisait des feux le soir. Quelques années plus tard, nos ministres du Québec, qui étaient curieux je suppose de voir ce qui se passait en Abitibi, ont annoncé leur visite. Mais voilà qu'à la veille de leur arrivée, le temps s'est mis au froid, et dans la nuit il est tombé 10 pouces de neige. Je crois bien que nos ministres avaient consulté Dorval, car ils avaient tous leurs pardessus d'hiver, même de chat sauvage. Le repas s'est fait dans une petite hôtellerie qui déjà s'était installée.

Je ne me suis jamais ennuyée, seulement les premières années, il y avait beaucoup de feux et le ciel en était toujours obscurci. Un soleil qui perçait à peine.

C'était triste, l'année du grand feu, comme on l'a appelé. On a craint pour nos vies. On avait préparé un peu de bagages pour s'embarquer dans les canots, ils étaient toujours prêts pour aller soit à la pêche ou aux fruits qui étaient très abondants, le feu s'en venait très vite vers nos chalets. Nous nous sommes agenouillés pour dire notre chapelet pour être épargnés, et Oh joie, le vent a tourné et on a pu revenir avec nos couvertures pour coucher dans nos lits pour dormir.

Et voilà avec beaucoup de travail, des hauts et des bas. On a élevé une belle famille, on n'était pas riches mais on a toujours bien mangé<sup>63</sup>.

Les prospecteurs de mines et les nouveaux colons allumaient des feux pour le défrichage, malgré les interdictions renouvelées des autorités. D'immenses incendies étaient

---

<sup>63</sup> Forum de généalogie et d'histoires.

<http://www.vosoriginesyourroots.org/t9996-naissance-eloi-arcand>

ainsi provoqués, en plus des feux de forêt sans cause connue qui embrasaient le paysage. L'année du grand feu est 1916, des centaines de colons et de prospecteurs y ont laissé leur vie. De 1920 à 1923, les feux ont été si considérables que l'existence même de la colonie fut menacée.

En 1913, Raoul avait une boulangerie à Amos. En 1919, il installe son commerce sur la 1<sup>re</sup> Avenue qui commence à prendre forme. En 1922, il y adjoint un restaurant, le Café Radio, premier endroit de la région où on peut écouter la radio, tout de suite populaire. Dans les années 1930, ses fils Hector et Éloi prennent en charge le restaurant et la salle de billards. À partir de 1948, les deux frères seront les copropriétaires du Café Radio, considéré comme un lieu mythique dans cette ville. De tout temps, les Amossois s'y sont rencontrés. Le « journal parlé », le « petit parlement », comme l'ont appelé certains, fermera ses portes dans les années 1980. Est-ce au Café Radio que deux petites-filles de Paméla Chalifoux ont appris leur métier de communicatrice, dans lequel elles devaient s'illustrer brillamment?

Louise Arcand était la fille d'Éloi. Elle est morte d'un cancer du cerveau en 1992, à l'âge de 48 ans. En googlant son nom, je suis tombée sur un blogue de 2014 de Richard Therrien, qui rappelle à notre mémoire cette « grande animatrice de Radio-Canada dont la classe n'avait d'égal que son talent<sup>64</sup>. » Parmi les commentaires qui suivent, on peut lire d'autres hommages posthumes à Louise. Sa sœur cadette Joane a aussi fait une longue carrière à Radio-Canada, comme animatrice ou réalisatrice d'émissions radiophoniques, dans le domaine des sciences et des affaires publiques. J'ignorais avant ce matin qu'elles étaient mes petites-cousines!

---

<sup>64</sup> *La Presse*.

<http://blogues.lapresse.ca/therrien/2014/07/20/souvenir-de-tele-presse-louise-arcand/>



Le Café Radio, années 1950. Photo extraite de l'émission « Une tranche d'histoire abitibienne : le Café Radio Amos », Radio-Canada.

Éloi Arcand et sa femme sont tous les deux morts centenaires. Hector Arcand a aussi vécu une très longue vie, de 1911 à 2008. Et dire que ces deux frères sont venus au monde après plusieurs enfants qui n'avaient pas survécu.

Albertine et Ernest plus vieux; il est décédé en 1955 à l'âge de 74 ans :



Sur une pierre tombale du cimetière d'Amos, on peut lire :  
Raoul Arcand 1874-1959, Paméla Chalifoux 1887-1974,  
Hector Arcand 1911-2008, Christiane Arcand 1954-2005.

Albertine (1885-1975) et Paméla (1887-1974) : ces deux sœurs qui s'étaient suivies à la naissance ont vécu très proches l'une de l'autre toute leur vie et se sont éteintes vers le même temps. Elles ont aussi en commun d'être devenues veuves vers le même âge, Albertine en 1955, Paméla en 1959.

Joseph Turcotte et Bernadette Thomas ont quant à eux quitté Amos quelques années après sa fondation.

## Sara et Ambroise, de 1910 à 1915

Tante Anna (Beauvais), épouse de Léopold, toujours alerte et vive d'esprit à 90 ans passé, se souvient parfaitement que celui-ci disait de ses parents qu'ils s'étaient rencontrés dans un camp de bûcherons; Ambroise, veuf et père de deux enfants, bûchait et Sara faisait la cuisine. Un peu plus de quatre mois seulement séparent la disparition de Victoria (13 décembre 1909) du remariage d'Ambroise avec Sara (20 avril 1910).

Durant les douze mois de l'année 1910, l'occupation principale d'Ambroise était « jobber », selon le recensement de 1911. Sara aurait-elle donc été son employée? Olidor et Adoré ont probablement été pris en charge par une parente au cours de l'automne 1909, alors que la maladie et les deuils ravageaient leur foyer. Après le décès de leur mère, ces arrangements auraient continué. Mais il arrivait aussi que des enfants vivent au chantier avec leurs parents. Ce fut peut-être leur cas. Ils avaient alors 6 et 4 ans. En l'occurrence, la cuisinière du camp aurait pris soin d'eux.

Sara connaissait les Marcil et les Chalifoux. Quand Ambroise épouse Victoria Marcil le 25 juin 1900, Sara a 13 ans. Le 29 mars précédent, on a fait baptiser chez elle un nouveau petit frère, Hector, à qui on a donné comme marraine l'aînée de la famille Labelle, Elphire, et comme parrain un dénommé Euclide Marcil, cousin de Victoria<sup>65</sup>.

En 1903, Éléonore Chalifoux, sœur d'Ambroise, épouse Arthur Marier, fils de Damase. Pour rappel, Damase

---

<sup>65</sup> Victoria était aussi la filleule des parents d'Euclide. Joseph Marcil, sa femme Victoria Sabourin et leur fils Euclide 16 ans sont recensés à Montréal en 1901. Je perds leur trace par la suite.

était un cousin de Félix Labelle junior du côté maternel. Il avait aussi noué des liens d'amitié avec Louis Piché et Victoria Cadieux, grand-oncle et grand-tante de Sara du côté maternel, puisque Arthur est leur filleul. Damase, Félix et Louis habitaient à faible distance les uns des autres.

En 1905 Sara tient à son tour le rôle de marraine, au baptême de sa petite sœur Antoinette. D'après mes vérifications, le parrain, Norbert Racicot, vient du secteur de Saint-Rémi d'Amherst où vivent des personnes de l'entourage d'Ambroise. Il y est recensé en 1901, à l'âge de 17 ans<sup>66</sup>.

Avec deux jeunes enfants, Ambroise n'a presque pas le choix que de se remarier le plus tôt possible. On comprend bien où se trouve son intérêt à lui dans l'affaire, mais elle? Comme on le verra plus loin, il gagnait très bien sa vie en 1910. S'il avait la réputation d'être honnête, sobre et travaillant, c'était un bon parti. À cette époque, pour une fille sérieuse, ces arguments de la raison l'emportaient de loin sur ceux du cœur.

J'imagine aussi que les circonstances ont pu faire naître en eux de très tendres sentiments. Les occasions de tête-à-tête dans un camp de bûcherons perdu dans la forêt ne devaient pas manquer. Un homme en détresse peut inspirer une douce passion.

La célébration nuptiale aura lieu à Brébeuf, le 20 avril 1910, un mercredi, comme le voulait encore l'usage à Sainte-Anne dans les années 1950. Une noce pouvait s'étirer sur deux ou trois jours et même plus; il fallait donner aux paroissiens le temps de dégriser avant la messe obligatoire du dimanche.

---

<sup>66</sup> Au recensement de 1911, Ambroise et Sara habitent dans le voisinage de ces Racicot, Norbert toujours célibataire. Il épousera Julia Thomas en 1913.

Ambroise est inscrit au registre comme « cultivateur veuf de Victoria Marcil, de la paroisse de St-Rémi d'Amherst », Sara comme « fille majeure de Félix Labelle et d'Elphire Marier », de la paroisse de Brébeuf. Il a 32 ans, elle 22 depuis peu. La jeune vierge est aussi ignorante de ce qu'on appellera les choses de la vie que le veuf père de famille les connaît. Et cette union fait juridiquement d'elle une mineure sous l'autorité du mari. Il faut espérer que c'est un homme bon. Je n'ai pas de raison d'en douter. On n'a jamais entendu dire par quiconque qu'il était mauvais à la maison. Je crois même qu'il fut plutôt un mari et un père dévoué.

Leurs témoins sont Félix Labelle et Stanislas Cardinal. Les signatures : Ambroise Chalifoux, S. Cardinal, J. Grignon, Elphire Labelle, Joséphine Labelle, Albina Anger, Aldéric Lauzon, Exilia Labelle, Élisabeth Doré, Elmire Frison. Ambroise, qui avait perdu son père en 1906, aurait choisi comme témoin Stanislas Cardinal, hôtelier de Brébeuf, dans la soixantaine, seul personnage de ce nom que j'ai pu trouver dans ces parages. Albina Anger, 16 ans, habite chez son oncle Napoléon Boivin à Brébeuf, marié avec Dorsina Piché, fille de Louis, c'est donc une petite-cousine de Sara. Tandis qu'Élisabeth Doré est sa cousine germaine, par sa tante Olivine Labelle, veuve d'Honoré Doré. Aucune mention de la fratrie d'Ambroise, mais Elmire Frison appartient à son entourage et pour J. Grignon, je ne sais pas. À son premier mariage, c'était du côté de Victoria que s'observait un déficit de signatures. Signerait-on plus volontiers le registre quand la cérémonie se passe dans sa propre paroisse, ou que quelqu'un de sa famille en prend l'initiative?

Selon Julien Labelle, Sara et Ambroise habitaient dans cette maison de Saint-Rémi d'Amherst après leur mariage. Au rôle d'évaluation d'Amherst de 2016-2018, il s'agit d'un

duplex au 175-177 de la rue Amherst, construit en 1900, évalué à 117 100\$.



Photo prise par nous dans les années 1990. Et même maison, rénoverée, Google Street View 2009.

Par un acte de vente signé le 9 avril 1910, onze jours avant leur mariage, Ambroise acquiert cette propriété qu'il détenait par bail depuis le 13 avril 1907. Elle lui aura coûté deux cents piastres, comptant, soit le prix du bail. Le terrain avait une superficie de 15995 pieds carrés. (Acte notarié manuscrit disponible au Registre foncier du Québec en ligne, Registre des mentions, Circ. foncière Papineau, 17362 RB.)

La maison est sise au milieu du village, en face du lac. Ils auraient occupé le logement du haut d'après le souvenir que ma sœur Clarisse garde de notre conversation avec Julien Labelle. Si cette information est exacte, dans le logement du bas, il y aurait eu soit un vieux couple (Félix Carrière et son épouse Julie) ou une petite famille de trois personnes (Welly Labelle, son épouse Delphina et leur enfant), selon le recensement de 1911. Leurs autres voisins immédiats s'appellent Alphonse Frison et Exilire Carrière, le couple parrain du dernier-né de Victoria, prénommé Alphonse. Elmire Frison, leur fille, figure parmi les signataires du registre au mariage d'Ambroise et Sara.

Un magasin, deux boulangers et un fromager sont recensés tout près. La mère d'Ambroise habite à proximité

avec son fils Régis, sa petite-fille Lumina Frison, le mari de celle-ci, Charles Carrière et leur enfant. Pamela Chalifoux et Raoul Arcand ne sont pas loin non plus : avant leur départ pour l'Abitibi, ils auront fait baptiser leur petit Hector, Ambroise et Sara servant de parrains à l'enfant.

Si Sara a de la parenté dans les alentours, je ne la vois pas. (La famille Labelle de Saint-Rémi d'Amherst n'a que de lointains ancêtres communs avec celles de Brébeuf.)

Sara doit faire sa place dans ce milieu. Remplacer une jeune épouse et mère, s'installer dans ses affaires, gagner la confiance des enfants orphelins, les défis abondent. Je ne sais pas si ma grand-mère aimait spontanément les enfants des autres, mais à Sainte-Anne je l'ai toujours vue à l'aise avec n'importe lequel. J'imagine donc qu'elle a vite apprivoisé ses beaux-fils. Sans doute que le plus difficile fut de se sentir à l'aise dans cette maison où Victoria avait vécu, espéré et rendu l'âme. Tout ici la rappelait tristement au souvenir de chacun : le décor qu'elle avait mis en place, sa cuisine, ses objets, la chambre conjugale. Car je ne crois pas qu'à cette époque on se soit payé de nouveaux meubles pour oublier le malheur. La mort n'était d'ailleurs pas le tabou qu'elle est devenue. On photographiait des défunts sur les planches, et certains accrochaient ces cadres bien en vue sur les murs.

L'adaptation doit donc être plus longue et plus difficile qu'en temps normal. Mais du moins Sara est-elle la maîtresse de céans, elle ne vit pas dans sa belle-famille, elle a son foyer. Et la distance qui la sépare des siens permet les rencontres.

### Ambroise, « jobber »

Le métier du père n'est pas spécifié dans le baptistère d'Amable. Mais selon le recensement de 1911, il a gagné sa vie comme « contracteur » dans le « billot » en 1910. D'après ma revue des métiers de la foresterie, on dirait « jobber » en

bon québécois, terme que n'emploie jamais cet agent recenseur. J'ai pu vérifier par ailleurs qu'un autre de ces « entrepreneurs billots » recensés comme lui à Saint-Rémi d'Amherst était effectivement un « jobber ».

Au cours de l'année 1910, il a travaillé 26 semaines (probablement en janvier, février, mars, octobre, novembre et décembre), 60 heures par semaine, pour un « gain total » de 1500\$. Il possédait une assurance vie de 1300\$, une assurance maladie accident de 33\$, et le coût annuel de ces assurances était de 12,55\$. Les sommes dans la colonne de l'assurance maladie accident paraissent problématiques; chez lui comme chez ses voisins la première écriture de trois ou quatre chiffres est biffée et remplacée par une plus petite.

Napoléon Lavigne, Pier Lefort et Octave Thomas, aussi d'Amherst, ont un emploi similaire au sien, se disant « entrepreneur » ou « contracteur » en « billot ». Pour 26 semaines pareillement, Napoléon déclare un revenu de 1900\$, Pier et Octave, de 1000\$ chacun. Leurs assurances sont également comparables, sauf chez Octave, qui n'en a pas sur la vie.

Si ces données sont fiables, les entrepreneurs billots sont des privilégiés. Peu de résidents d'Amherst ont un salaire dans les quatre chiffres. Alexander Brown, ingénieur à la mine, gagne 1500\$ pour 52 semaines de travail de 54 heures. Gédéon Paquette mineur, mêmes horaires, 400\$. Honoré Chalifoux, lui aussi mineur, déclare des gains de 550\$ pour 52 semaines de 60 heures. Environ la moitié des chefs de famille ont des assurances. David Chalifoux, cultivateur de son état, ne déclare pas de revenu, mais il détient une assurance vie de 2800\$, bien supérieure à celle d'Ambroise qui se situe pourtant au-dessus de la moyenne. Il y a mieux rémunéré et mieux assuré qu'Ambroise, mais sa situation est comparativement très avantageuse.

Il faut cependant y regarder de plus près. Au choix de trois statuts proposés à Ambroise, il répond : « Patron »

non, « Employé » oui, « Travaillant à son compte » non. Il s'agirait donc d'un salaire. C'est fameux comme situation, il est riche! Mais un « contracteur » n'est pas un employé, et cette réponse constitue probablement une (autre) erreur. Bref, je crois que ce gain de 1500\$ représente un revenu d'entreprise dont il faut défalquer des dépenses substantielles<sup>67</sup>. Ça m'étonnerait que des « jobbers » aient gagné autant que l'ingénieur Brown pour moitié moins d'heures de travail.

À propos du mot « bûcheron », biffé : je présume qu'Ambroise (ou Sara) l'a prononcé spontanément. Mais dans les instructions aux recenseurs, on insiste sur la désignation de l'occupation principale selon le modèle suivant : tel métier, tel domaine. Par exemple plus loin dans le tableau du recensement, Charles Carrière est « charretier - billo », Régis Chalifoux, « journalier - ferme ».

Sara dont on sait pourtant qu'elle a travaillé comme cuisinière dans un camp de bûcherons en 1910 ne déclare ni métier, ni gain. Et cette année-là, seule fois de sa vie, elle sait lire et écrire (ce qui m'incite à croire que c'est Ambroise qui a répondu aux questions).

Que faisait au juste un « jobber »? Pour le petit entrepreneur canadien-français les choses se passent de la manière suivante à cette époque :

La compagnie détermine la quantité et l'emplacement du lot à bûcher à contrat sur ses concessions forestières. Les deux parties [compagnie et « jobber »] explorent ensemble le terrain et négocient ensuite le prix. Le contrat de coupe comprend le prix à la corde, au billot ou au pied linéaire, devant être livré à un endroit précis [...]. Le « jobber » fixe également le

---

<sup>67</sup> Mais pas les salaires des hommes : c'était la compagnie qui les versait, à la fin de l'hiver.

salaire minimum à être payé aux bûcherons et se charge de la construction de ses camps et du réseau de chemin forestier sur son territoire. Par ailleurs, la coupe du bois s'avère une activité très risquée, soumise aux aléas du climat. S'il tombe trop de neige ou pas assez, cela risque de compromettre la bonne marche des opérations. Les « jobbers » doivent obligatoirement respecter leurs contrats et livrer le bois au moulin, peu importe ce qui peut survenir, au risque de ne pas être payés et de faire faillite<sup>68</sup>.

Ces petits entrepreneurs embauchaient en général des hommes de leur entourage, parents et amis.

### Des villageois cultivateurs?

Pendant son mariage avec Victoria, Ambroise se déclarait bûcheron ou journalier, que ce soit au recensement de 1901 ou lors des baptêmes, exception faite de celui de leur dernier-né en 1909. À partir de cette date il a le statut de cultivateur dans les registres paroissiaux et celui d'entrepreneur au recensement de 1911 : deux fonctions parfaitement compatibles, comme d'ailleurs tous ces divers métiers qu'il aura pratiqués au cours de sa vie.

Je n'ai pas trouvé trace d'une terre qu'il aurait possédée. Or, un cultivateur exploite sa propre terre, si un homme travaille sur celle d'un autre, c'est un journalier ou ouvrier de ferme. En avril 1910, à deux reprises, chez le notaire et à l'église, de nouveau il dit être cultivateur. On croit pourtant savoir que dans les années précédant et suivant son mariage avec Sara, la petite famille d'Ambroise habitait telle maison du village, sise sur un terrain de

---

<sup>68</sup> Marc Riopel, *Le Témiscamingue : son histoire et ses habitants*, Les Éditions Fides, 2002, p. 155.

quelque 15000 pieds carrés, de quoi faire un très grand potager, mais pas une ferme.

En France, on voit de ces villages et hameaux habités par des paysans dont la terre se trouve en périphérie. Est-ce que ce mode de vie pouvait être celui de nos grands-parents à Saint-Rémi?

Elmire Frison (18 ans en 1911) témoigne de ses jeunes années à Saint-Rémi d'Amherst, dans le livre du centenaire de la paroisse. Son père (ami et deuxième voisin d'Ambroise) « avait une petite ferme, mais l'hiver, la famille montait au chantier du côté de L'Ascension. Ils partaient au mois d'août et ne revenaient qu'en avril. Pendant l'été, [il] travaillait sur la ferme de Paul Thomas qui, lui, avait besoin de main-d'œuvre »<sup>69</sup>.

Mais qu'advenait-il alors de l'école pour les plus vieux? « Âgée de sept ans, mademoiselle Frison commença ses études à la première école qui était située sur l'emplacement de l'hôtel de ville actuel<sup>70</sup> ». L'entrevue n'explique pas comment se conciliaient l'école de la petite Elmire à Saint-Rémi et les migrations annuelles de la famille à L'Ascension.

Olidor aurait dû commencer sa scolarité en 1911 ou 1912. Il n'est pas allé plus loin qu'une deuxième année. Il aurait donc été retiré de l'école à l'âge de 9 ans. Se pourrait-il qu'il n'ait pas suivi strictement le parcours scolaire habituel et qu'il ait acquis ce peu de scolarité au gré des déplacements de la famille?

---

<sup>69</sup> Claude Froment, *Saint-Rémi d'Amherst 1886-1986*, p. 91. Entrevue réalisée en juillet 1983 avec madame Charbonneau (Elmire Frison, épouse d'Henri Charbonneau). Jeune fille elle a fait partie des signataires du registre au mariage d'Ambroise et Sara. Ses parents, Alphonse Frison et Exilire Carrière, étaient les parrain et marraine du dernier-né de Victoria, prénommé Alphonse.

<sup>70</sup> *Id.*

## La naissance d'Amable (16 février 1911)

Un événement va aider Sara à conquérir son espace dans le clan qu'elle a rejoint en épousant Ambroise. Le 16 février 1911 elle donne naissance à son premier enfant. Félix et Elphire seront ses parrain et marraine. Il est baptisé Amable le 25 février, à Brébeuf bien qu'il soit de la paroisse de Saint-Rémi selon le registre. Ambroise signe son acte de naissance, en plein hiver, saison des chantiers : est-ce pour lui permettre d'être là qu'il s'écoule neuf jours entre la naissance et le baptême, célébré un samedi? Quand les travailleurs forestiers allaient dans leur famille, c'était généralement les fins de semaine. Sara a probablement accouché de cet enfant chez ses parents (ou peut-être chez sa sœur Joséphine) à Brébeuf. Au recensement de 1921 à Sainte-Anne, elle déclare qu'il est né à Brébeuf.

## La famille Labelle à Brébeuf recensée en 1911

À Brébeuf, soit que le recenseur bâcle cette partie de son travail soit que la population compte moins d'hommes employés, les colonnes relatives aux revenus et aux assurances sont pratiquement vierges. Par exemple, elles restent vides chez Stanislas Cardinal qui travaille à son compte comme hôtelier, sans employé. Mais on apprend qu'Aldéric Lauzon, menuisier, « travaux d'occasion », 32 semaines de 60 heures, a gagné 220\$ en 1910, et serait sans assurance. Bien entendu, ceux qui sont leurs propres patrons, comme ces deux-là, doivent se faire payer au noir surtout.

Rang des Collines, en 1911, la famille réduite de Félix et d'Elphire, 55 et 48 ans, se répartit entre quelques jeunes qui sont en âge d'aider à la maison : Joseph, 20 ans, Blandine 18, Exilia 16; d'autres qui ont fréquenté l'école pendant 10 mois au cours de l'année 1910 : Malvina 15 ans, Julien 12,

Hector 11, Emma 9, Omer 8; et enfin la petite Antoinette 6 ans. La scolarisation de Malvina a dû être tardive, ce qui expliquerait qu'elle n'ait pas fini d'user les bancs d'école à son âge. Dans un an, le 24 juin 1912, Joseph épousera Éliasa Doré, fille de feu Honoré Doré et Olivine Labelle, donc sa cousine germaine, « vu la dispense du deuxième degré de consanguinité accordée par Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa ». Joseph et Éliasa ont signé le registre, mais le marié s'y est repris par deux fois pour tracer les lettres de son prénom. La photo de la famille Labelle devant leur maison (voir plus haut « Enfance, adolescence et jeunesse de Sara ») pourrait avoir été prise lors de ces noces.

## Le testament d'Ambroise

Le 25 mars 1912, Ambroise Chalifoux, « entrepreneur du canton Amherst », fait son testament devant notaire, à Saint-Jovite, instituant Sara Labelle sa légataire universelle.

Devant Me P-A-Barrette, soussigné, notaire public pour la province de Québec, résidant et pratiquant à St-Jovite dans le district de Terrebonne. Et en présence de Me Joseph Jolicœur, hôtelier et Miséras Bélanger, sellier, tous deux de St-Jovite susdit, témoins pour ce requis et soussignés A Comparu, M-Ambroise Chalifoux entrepreneur du canton Amherst, dans le Comté Labelle. Lequel, après avoir recommandé son âme à Dieu, a fait son testament de la manière qui suit, savoir, -Je donne et lègue à Dame Sara Labelle, mon épouse, tous les biens meubles et immeubles qui composeront ma succession, sans exception, pour par elle, en jouir et disposer en toute propriété, dès après mon décès, l'instituant ma légataire universelle. Je révoque tous testaments et codicilles que j'ai pu faire avant celui-ci. Le dit notaire a ainsi fait ce testament sous la dictée du testateur, puis il l'a lu au testateur qui lui a déclaré le bien entendre et comprendre et y persévérer comme contenant exactement ses dernières volontés, le tout en la présence des dits témoins. Dont acte sous numéro six mille trois cent trente-cinq. Fait et passé à St-Jovite susdit, l'an mil neuf cent douze, le vingt-cinq de Mars. Le testateur a signé avec les dits témoins et notaire qui ont signé en présence du testateur et en présence les uns des autres, lecture faite. (Signé) Amb-Chalifoux, Joseph Jolicœur, Miséras Bélanger, P-A-Barrette, N-P. Vraie copie de la minute gardée en notre étude. P-A-Barrette, N-P.

Source : Registre foncier du Québec en ligne, Registre des mentions, Circ. foncière Labelle, 6156 RB.

## L'ordre de succession en l'absence de testament

Ce testament devenait une nécessité. Son existence constitue une preuve indirecte de la probable absence de contrat de

mariage entre Sara et Ambroise. Par défaut, le régime matrimonial s'appliquant alors était celui de la communauté de biens. Sous celui-ci, mari et femme étaient propriétaires pour moitié des biens meubles et immeubles acquis au cours du mariage.

Comme Ambroise avait acheté la maison (onze jours) avant de se remarier, elle échappait à la communauté de biens entre lui et sa nouvelle épouse. Peut-être avait-il voulu ainsi protéger ses deux garçons du premier lit.

Or, « en cas d'absence de testament au moment du décès du mari, le Code civil prévoyait une hiérarchie dans le rang des héritiers potentiels selon le degré de parenté le plus proche (fils majeur, frère, oncle, etc.). Son épouse occupait le 13<sup>e</sup> rang, c'est-à-dire qu'elle pouvait hériter des biens de son époux seulement si chacune des douze personnes la précédant dans cette liste avait renoncé à l'héritage ou était décédée<sup>71</sup> ».

Le même ordre de succession s'appliquait à l'homme qui survivait à sa femme. On en a eu un exemple lors du décès de Victoria. Si elle n'avait pas laissé ce testament en faveur d'Ambroise (six semaines avant de mourir), sa part à elle des biens de leur communauté serait allée aux Marcil.

Dans le cas de Sara, c'est la maison en entier qui serait devenue la propriété des Chalifoux si Ambroise était mort avant d'avoir fait un testament en sa faveur. Pareillement, l'assurance-vie qu'il détenait leur serait revenue, à moins que dans la police Sara ait été expressément nommée comme bénéficiaire, plutôt que « la succession » ou « les héritiers légaux ».

---

<sup>71</sup> Pierre Landry. « Les droits des femmes au Québec », *Le Mouton Noir*. Journal numérique. 1<sup>er</sup> mars 2008.  
<http://www.moutonnoir.com/2008/03/les-droits-des-femmes-au-quebec>

## Le statut de la femme mariée

Que les liens du sang jusqu'au douzième degré de parenté aient eu alors préséance sur ceux du mariage nous paraît aujourd'hui injuste et insensé. Mais si la loi traitait pareillement les époux du point de vue de la propriété des biens acquis après le mariage et des héritages, il en allait tout autrement d'à peu près tout le reste de leurs droits respectifs dans l'institution matrimoniale.

On verra qu'Ambroise signe divers contrats pendant ces années-là. Il n'a pas besoin du concours de Sara pour disposer de leurs biens. Il n'a même pas besoin de l'informer de ce qu'il fait. Juridiquement, une femme mariée était assimilée aux mineurs et aux interdits. L'homme administrait seul les biens de la communauté. Il pouvait les vendre, les aliéner ou les hypothéquer à sa guise. Il pouvait même les dilapider.

Voici en résumé la situation de la femme mariée au Québec entre 1866 et 1915. Les numéros entre parenthèses renvoient aux articles du Code civil.

### *Sur le plan individuel*

La femme a une incapacité générale (tout comme les mineurs et les interdits); toutefois, elle a le droit de faire un testament (184 et 382).

Elle ne peut contracter, acheter ou vendre (986).

Elle ne peut se défendre en justice ou intenter une action en justice (986).

Elle ne peut être tutrice (282).

Elle ne peut être curatrice (337).

### *Relations personnelles avec le mari*

Soumission au mari. En échange, le mari lui doit protection (174).

Nationalité imposée par le mari (23).

Choix du domicile par le mari (83).

Choix des résidences par le mari (175).

Exercices des droits civils sous le nom du mari (coutume).

Loi du double standard : le mari peut toujours exiger la séparation pour cause d'adultère, la femme ne peut l'exiger que si le mari entretient la concubine dans la maison commune.

#### *Relations financières avec le mari*

Elle ne peut exercer une profession différente de celle de son mari (181).

Elle ne peut être marchande publique sans l'autorisation de son mari (179).

#### En régime de communauté légale :

Le mari est seul responsable des biens de la communauté (1292). La femme est responsable face aux dettes du mari (ce qui n'est pas le cas pour lui) (1294).

#### En régime de séparation de biens :

Elle ne peut disposer de ses biens, toutefois elle peut administrer ses biens avec l'autorisation de son mari ou, à défaut, avec celle d'un juge (1422).

Le mari ne peut autoriser sa femme de façon générale, une autorisation particulière est exigée à chaque acte (1424).

Elle ne peut disposer de son propre salaire (1425).

Elle ne peut accepter seule une succession (643).

Elle ne peut faire ou accepter une donation entre vifs (763). Toutefois, le mari peut assurer sa vie en faveur de sa femme (1265 et 1888).

Elle ne peut accepter seule une exécution testamentaire (763).

Elle ne peut hériter de son mari mort sans testament qu'après les douze degrés successoraux (637).

#### *Situation dans la famille*

Elle ne peut consentir seule au mariage d'un enfant mineur (119).

Elle ne peut permettre à un mineur non émancipé de quitter la maison (244).

Elle ne peut corriger ses enfants (245). Toutefois, la femme possède le droit de surveillance sur ses enfants (coutume).

Elle ne peut être seule tutrice de ses enfants mineurs (282).

Source : Micheline Dumont-Johnson : « *Histoire de la condition de la femme dans la Province de Québec* », p. 43.

C'est seulement en 1964 que la femme mariée recouvre sa pleine capacité juridique (quoique si elle choisissait alors la communauté de biens, l'administration de ceux-ci restait

l'apanage du mari). Au cours du 20<sup>e</sup> siècle, il y eut des progrès vers l'égalité en droits des époux, mais lents et parcimonieux. Une première avancée importante fut réalisée en 1931 : la femme mariée obtenait le droit de disposer de son salaire ou des biens acquis avec celui-ci (qui demeuraient bien entendu partie de la communauté). Elle n'avait plus à le remettre à son mari.

### La vente de la maison (28 avril 1913)

Six ans après y être entré comme locataire avec Victoria, et trois ans après en être devenu propriétaire à la veille de convoler en secondes noces avec Sara, Ambroise vend sa maison de la rue Amherst à Célestin Thomas, pour la somme de 700\$. (On remarque qu'il n'est plus ni entrepreneur ni cultivateur, mais journalier.) La mise de fonds de 100\$ est payable dans les trente jours. Le solde constitue une hypothèque, étalée sur dix années, à raison de 5\$ par mois, payable au vendeur. À cette époque les banques n'intervenaient pas comme aujourd'hui dans ces transactions : le vendeur ou des particuliers bien nantis finançaient l'achat. Ce document manuscrit n'est pas un acte notarié, mais il est rédigé en bonne et due forme, devant témoins. (Disponible au Registre foncier du Québec en ligne, Registre des mentions, Circ. foncière Papineau, 27455 RB.)

### La naissance de Mignonne (19 mai 1913)

Moins d'un mois après cette vente, le 19 mai 1913, Sara accouche d'une fille, ma mère. L'enfant est baptisée le même jour **Marie Cécile Mignonne**. On ne sait pas à quel âge Mignonne se fera appeler Cécile, mais à 12 ans c'était fait. D'où venait ce goût de prénoms suaves dans la famille? Adoré était l'enfant de Victoria, Amable et Mignonne ceux de Sara. On pourrait croire que c'était courant à l'époque,

mais les Adoré et les Mignonne en particulier ne se rencontrent presque jamais dans les registres du temps.

L'aînée de la fratrie des Labelle et son mari, Elphire et Edmond Pilon, sont marraine et parrain. Ambroise signe l'acte de naissance. La cérémonie a lieu à Brébeuf. Le curé Donat Guay écrit que les parents de l'enfant sont de la paroisse, et non de Saint-Rémi comme ce fut le cas pour Amable. Est-ce une distraction? Ce prêtre connaît bien la famille, il avait béni le mariage des parents et baptisé Amable. La maison de Saint-Rémi d'Amherst vient d'être vendue, ils vivent peut-être effectivement à Brébeuf. Le métier du père n'est pas mentionné. Au recensement de 1921 à Sainte-Anne-du-Lac, Sara déclare que Mignonne est née à Brébeuf, tout comme Amable.

Avec Cécile commence notre histoire à Sara et moi. On ne peut pas savoir comment la petite fut accueillie par ses parents (Ambroise avait eu sept garçons avant elle), mais nous aurons été témoins que la mère et la fille étaient très proches l'une de l'autre et qu'elles se sont beaucoup aimées.

## Le départ de Saint-Rémi d'Amherst (ou de Brébeuf?)

Entre la naissance de Cécile et celle d'une deuxième fille, Simone, à Ferme-Neuve en juin 1915, je perds de vue la famille. C'est au cours de cette période qu'Ambroise et Sara quittent définitivement la région qui les a vus grandir pour un projet de colonisation à environ 30 kilomètres au nord de Ferme-Neuve : Sainte-Anne-du-Lac.

Avaient-ils des problèmes d'argent? Ambroise qui était « entrepreneur » lors de son testament au mois de mars 1912 se déclare « journalier » en avril 1913 lorsqu'il vend leur maison. Aurait-il fait son testament parce qu'il était malade? S'est-il trouvé dans l'obligation de vendre? A-t-il fait faillite?

Quoi qu'il en soit, les colons sont des gens pauvres en général, et cette famille ne doit pas faire exception. Sa principale source de revenus, c'est l'industrie forestière, qui recule vers le Nord, à la recherche des essences de bois se vendant le mieux. Jadis comme aujourd'hui, les gens cherchaient à se rapprocher de leur lieu de travail. Et à Brébeuf c'en est fini depuis longtemps des bonnes terres libres : « l'occupation des dernières terres cultivables s'est terminée entre 1895 et 1904; des montagnes sans potentiel agricole s'élevaient sur le reste du territoire<sup>72</sup> ». À 37 ans, Ambroise n'a que dix bonnes années devant lui pour se défricher une terre - colossale entreprise, qui exige force physique et vigoureuse santé. L'âge des enfants doit aussi entrer en ligne de compte. Olidor et Adoré seront bientôt des adolescents. J'ai lu avec étonnement qu'il était impossible pour un couple sans enfants de garder sa terre; leur main-d'œuvre gratuite était indispensable. Bâtir une ferme, c'est aussi constituer un patrimoine familial qu'on pourra leur léguer.

Partir où? Albertine, Paméla et Marie Chalifoux colonisent l'Abitibi. Chez les Labelle, il n'y a pas encore de colons. Sara et Martin seront les premiers (et les seuls, Jos. qui viendra les rejoindre une dizaine d'années plus tard ne peut pas être considéré comme un colon, non plus que Marie Chalifoux rejoignant ses sœurs en Abitibi). Ambroise aura lui aussi un frère dans l'aventure pionnière de Sainte-Anne : Honoré.

C'est donc à Sainte-Anne-du-Lac que Sara emportera tous ses beaux souvenirs d'enfance et de jeunesse. Et que moi j'y créerai les miens, mes plus vifs et mes plus prégnants avec elle, mon personnage préféré.

---

<sup>72</sup> Philippe Bernard, *Brébeuf et ses familles pionnières 1875-1910*, Paroisse Saint-Jean de Brébeuf, Comité du centenaire 1905-2005, page de Présentation.

Honoré mis à part, elle n'aura plus beaucoup de liens avec la famille Chalifoux qu'elle avait côtoyée de près à Saint-Rémi d'Amherst. Il faut dire que les trois sœurs survivantes d'Ambroise habitaient trop loin pour qu'elle puisse aller les voir. Le seul qu'elle a peut-être revu, lors de ses rares visites à Brébeuf, c'était Régis qui vivait à Amherst ou Vendée. Mais comme Honoré habitait Sainte-Anne, peut-être que Régis ou les sœurs ont fait le voyage à l'occasion.

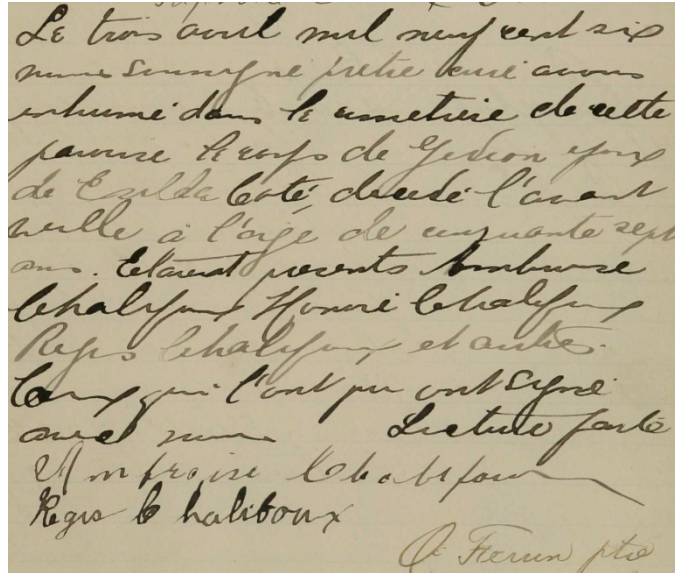
Parmi les vieilles photos que nous a laissées Sara, il y en a probablement d'autres de sa belle-famille que celle où figurent Albertine et Ernest pionniers d'Amos en 1911 et qu'on a pu identifier grâce au fait que la même se retrouvait dans l'histoire de l'Abitibi sur Internet. Malheureusement elles vont rester muettes et anonymes.



Employés à la descente de billots à St-Rémi d'Amherst. BAnQ.

## Annexe : La famille d'origine d'Ambroise Chalifoux

**Gédéon Chalifoux** est décédé le 1<sup>er</sup> avril 1906 à l'âge de 57 ans. Il a été inhumé au cimetière de Saint-Rémi d'Amherst le surlendemain, en présence de ses fils Ambroise, Honoré et Régis. (Ambroise et Régis ont signé, mais pas Honoré.)



Le trois avril mil neuf cent six  
monseigneur ne jette son corps  
inhumé dans le cimetière de cette  
paroisse le corps de Gédéon époux  
de Exilda Côté décédé l'ayant  
eu à l'âge de cinquante sept  
ans. Etant présents Ambroise  
Chalifoux Honoré Chalifoux  
Régis Chalifoux et autres.  
Ceux qui l'ont pu ont signé  
avec nous L'acte fait  
Mon frère Chalifoux  
Régis Chalifoux  
J. Ferrier pte

En juin 1911, **Exilda Côté**, chef de famille et veuve, est recensée dans le village de Saint-Rémi, non loin de chez Ambroise et Sara. Elle a 64 ans. Vivent encore chez elle son fils Régis, sa petite-fille Lumina Frison et le mari de celle-ci, Charles Carrière, avec leur enfant de 3 ans, Charlemagne. La maison se videra bientôt. D'après les actes de baptême de leurs enfants, en 1912, Lumina et Charles sont à Ferme-Neuve, et en 1914, Régis habite au Lac Windigo, dont il a épousé une résidente en 1913. Que devient Exilda? Je ne

trouve nulle trace de sa sépulture dans les paroisses où s'étaient établis ses enfants mariés ou sa petite-fille Lumina. Il y a bien une Exilda Côté, inhumée à Amos en 1924, « à l'âge d'environ soixante-seize ans », mais elle était l'épouse d'un certain Achille Sauvé, et les noms des trois témoins signataires me sont étrangers. Je doute d'ailleurs que ses filles (Albertine, Paméla et Marie vivant à Amos) n'auraient pas su son âge exact.

L'aînée des enfants de Gédéon et Exilda, **Eulalie**, a épousé Henri Frison le 22 septembre 1890, à Saint-Rémi. Le couple sans enfants est recensé en 1891 à Saint-Émile-de-Suffolk, au sud-ouest de Saint-Rémi d'Amherst. Il est journalier de ferme. Il a 28 ans, elle 19. Ils habitent à côté des parents d'Henri, cultivateurs. Victor Frison a 60 ans, sa femme Françoise 50. Cinq de leurs enfants vivent encore avec eux. Ce sont des pionniers de Suffolk, venus de Belgique. Sont recensés dans leur voisinage des gens originaires comme eux de Belgique, mais aussi de France, Italie, Suisse et Hollande.

Suffolk « a une bien triste origine », selon un historien de l'époque :

Vers 1870, MM. Victor Frison et Eugène Gourdines, émigrants de la province de Namur, en Belgique, arrivèrent au Canada, envoyés sans doute par quelques agents d'émigration. Le gouvernement les plaça dans un lieu désert, au milieu des montagnes, qui a pris d'eux le nom de Namur. Il leur bâtit des maisons convenables et leur ouvrit, l'année suivante, un chemin jusqu'à Ripon, le village le plus rapproché à une vingtaine de milles de distance. Le pays était presque inhabitable, car on n'y trouve que d'étroits vallons, au milieu des montagnes. C'est dans cet affreux désert, loin de tous secours religieux et autres, qu'on dirigea un courant d'émigration. Il y vint des belges, des français, des italiens même, et en dernier lieu des canadiens, gens qui, pour la plupart, n'avaient vécu jusqu'alors que dans les villes et ne savaient pas cultiver la terre. Ces européens ainsi choisis au

hasard, par des agents peu scrupuleux, ne tardèrent pas à tomber dans la plus affreuse misère et dans le désespoir<sup>73</sup>.

Un frère d'Henri Frison, Alphonse, épousa Exilire Carrière de Saint-Rémi d'Amherst et s'établit avec elle dans cette localité. Bien que non parents avec Ambroise ou Victoria, ce sont les parrains de leur dernier-né. Le recensement de 1911 indique qu'ils sont voisins d'Ambroise et Sara. Dans une entrevue réalisée en 1983 pour le livre du centenaire de Saint-Rémi d'Amherst, leur fille Elmire Frison (témoin au mariage d'Ambroise et Sara) explique ainsi le motif d'émigration de ses grands-parents paternels : « Face à une menace de guerre et avec sept garçons en âge de se battre, la famille Frison avait pris la sage décision de quitter la Belgique. »

Eulalie Chalifoux et Henri Frison auront une fille, Élumina (ou Lumina), en 1892, et un fils, Victor, qui naît le 4 février 1899. Le 1<sup>er</sup> avril 1899, Henri meurt, à l'âge de 36 ans, il est inhumé à Saint-Émile de Suffolk. Eulalie est emportée quelques semaines plus tard, au mois de mai (date illisible), à 27 ans; elle sera enterrée à Saint-Rémi d'Amherst. Selon le recensement de 1901, Élumina et Victor sont pris en charge par leurs grands-parents maternels. Victor s'éteindra à l'âge de 17 ans, en 1915. Élumina, mariée en 1908 à Charles Carrière, vit encore chez sa grand-mère maternelle, veuve, en 1911, avec son époux et leur fils de 3 ans, Charlemagne. Charles travaille comme charretier dans le billot. (Plus de détails sur ce couple dans la Deuxième partie de ce livre.)

(**Ambroise** est le deuxième de la famille.)

---

<sup>73</sup> Rév. P. Alexis De Barbezieux, capucin, *Histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa et de la colonisation dans la vallée de l'Ottawa*, vol. II, Cie d'imprimerie d'Ottawa, 1897, p. 88.

**Jéria** Chalifoux est décédé et a été inhumé à Saint-Rémi en janvier 1899. Il n'avait que 20 ans.

Selon le recensement de 1911, **Honoré** Chalifoux et Marie-Louise Turcotte, fille d'Alfred, voisin de Philémon, une cousine d'Ernest Turcotte peut-être donc, ont eu deux enfants, Arthur et Maria, après leur mariage en 1905. Honoré travaillait comme mineur à Saint-Rémi. On reverra cette petite famille à Sainte-Anne-du-Lac, puis à Mont-Laurier : c'est celle qui a entretenu les liens les plus forts avec notre famille.

**Éléonore** Chalifoux et Arthur Marier, cultivateur, ont élevé la leur à Saint-Jovite. Éléonore y mourra après la naissance de son dixième enfant, des suites de l'accouchement, le 26 mai 1921, à l'âge de 38 ans. L'aînée de ses filles, Paméla, deviendra jusqu'au jour de son mariage en 1930, la « seconde mère de la maisonnée ». Vers 1939, Arthur se remarie. Il survivra également à sa deuxième épouse. Il meurt en 1971, à l'Accueil de Saint-Jovite, âgé de 88 ans.

(**Albertine** et **Paméla**. Voir « Albertine et Paméla Chalifoux en Abitibi ».)

À 22 ans, en 1911, **Régis** Chalifoux vit encore chez Exilda, sa mère veuve. Il est journalier. Il se marie en 1913 avec une fille du Windigo, Aurore Duchesne. Lors du baptême de leur fille en 1914 à Saint-Rémi, il est précisé que les parents sont du Windigo et que Régis y est cultivateur. Régis veuf se remariera avec Marie Jeanne Carrière en 1921 à Amherst. Il aura une troisième épouse, Yvonne Girard. Il décède à l'hôpital Jean-Talon de Montréal, le 28 novembre 1973, à l'âge de 84 ans. On l'a enterré au cimetière de Saint-Rémi d'Amherst le 1<sup>er</sup> décembre suivant. Un fils, prénommé Régis, issu de son deuxième mariage, est mort récemment, le 27 mai 2016, à l'âge de 90 ans; la

nécrologie précise qu'il avait deux sœurs et un frère. Il est enterré lui aussi au cimetière d'Amherst.

**Marie** Chalifoux, la benjamine, a épousé Prosper Ippersiel, barbier de Saint-Rémi, le 17 juillet 1911. Ambroise lui a servi de témoin à cette occasion; il était aussi son parrain. On peut voir le couple de nouveaux mariés sur la photo prise avec Albertine à Amos en 1911. Ils habitaient Amos lors de la naissance de leur fils Gérard en 1918. Ils y vivaient toujours lorsque leur fils Clifford s'est marié en 1938. Ils en seront partis peu de temps après. Sur la liste électorale du district de Mercier à Montréal, mars 1940, figurent Prosper, Marie et Gérard Ippersiel, étudiant, habitant au 9078a, rue Notre-Dame Est. Prosper décède le 5 avril 1941 à l'hôpital Royal Victoria de Montréal, à l'âge de 53 ans. D'après la liste électorale du même district de 1953, Marie veuve cohabite alors avec son fils Gérard et la femme de celui-ci au 2234 boul. Bernard. Elle s'éteint en 1966. Qui m'aurait dit qu'une sœur d'Ambroise habitait en même temps que moi à Montréal et à quelques minutes de distance?

Marie et Prosper sont inhumés au cimetière Le Repos de Saint-François d'Assise dans l'est de Montréal, avec leur fils Clifford et la femme de celui-ci.



Mariage d'Albertine Chalifoux et Ernest Turcotte, le 7 janvier 1905, à Saint-Rémi d'Amherst. Photo internet.



**DEUXIÈME PARTIE 1915-1945**  
**LE NOUVEAU PAYS**

***Sainte-Anne-du-Lac***

*Nous sommes peu nombreux, mais pour preux et hardis  
nous le sommes.*

LA CHANSON DE ROLAND

## *Mes sources*

- *Histoire de la paroisse de Sainte-Anne-du-Lac 1916-1976* par le curé Eugène Demers publiée en 1982, 194 pages.

Le livre se base principalement sur les archives de la Fabrique, c'est donc surtout l'histoire de la vie religieuse et des affaires paroissiales, mais il aborde aussi d'autres thèmes : colonisation, agriculture, vie économique, municipale, scolaire... On y apprend qu'en 1941, à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de fondation, le curé Sicotte avait recueilli auprès des pionniers eux-mêmes « des souvenirs, des faits, des récits concernant la fondation et la colonisation de la paroisse et de ses premières années » (p. 109). Demers dit avoir puisé abondamment dans ces témoignages pour la rédaction de son ouvrage. La plupart de ces récits de pionniers sont sans signature, précise-t-il. J'aurais beaucoup aimé les lire dans l'original. Malheureusement, l'Évêché de Mont-Laurier qui conserve ces archives paroissiales a répondu à ma demande de consultation qu'elles n'étaient pas à la disposition du public, et je n'ai pas insisté.

J'ai lu Demers deux fois plutôt qu'une, avec un immense intérêt, heureuse d'y reconnaître grand-père, oncles, grands-oncles et un très grand nombre d'hommes de la place, mais contrariée de ne pas y rencontrer ma grand-mère et les autres femmes. On réalise que l'histoire se faisant à partir de traces, le curé ne pouvait pas inventer ce qui ne se trouve pas dans les archives. Est-ce donc à dire qu'elles sont muettes sur l'œuvre des religieuses de Sainte-Croix qui a duré 36 ans à Sainte-Anne? Tel vicaire de passage reçoit une attention détaillée, tandis que le cas des sœurs est réglé en un paragraphe :

En plus de l'enseignement, elles rendent au prêtre et à l'église, des services inappréciables en prenant soin du sanctuaire et de la sacristie (...), enfants de chœur (...) musique (...) chant. Au besoin, elles consolent les familles malheureuses et les mères souffrantes, organisent les fêtes et séances, etc. Elles sont un véritable complément du ministère du prêtre. (p. 88)

Cependant Demers a dû être un bon pasteur. Il traite de la condition des habitants des premières décennies avec une grande sensibilité.

Un autre document sur lequel je n'ai pas réussi à mettre la main, c'est le cadastre primitif du canton Décarie, qui m'aurait fourni les noms des premiers colons avec leur emplacement (rang, lot), comme pour Brébeuf. On m'a dit qu'il pourrait se trouver lui aussi dans les archives de la Fabrique.

- **Témoignages oraux recueillis à Sainte-Anne-du-Lac « vers 1980 »**, par M. Robert Hylands, dans le cadre du projet Sons et images de nos villages, piloté par la **Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides (Société d'histoire de Mont-Laurier)**.

Dans les bureaux de la Société d'histoire on peut écouter ces entrevues ou les lire dans la transcription qui en a été faite. Il y a un seul témoignage de première génération, celui d'Herméline Brooks (épouse de Paul Collin). Les autres sont de deuxième génération : certains de ces enfants de pionniers n'étaient pas encore nés, d'autres étaient très jeunes quand leurs familles sont arrivées à Sainte-Anne. Voici ceux que j'ai utilisés :

- Léopold Chalifoux, fils benjamin de Sara Labelle et Ambroise Chalifoux, né en 1917 à Ferme-Neuve. (L.C.)

- Anna Beauvais, son épouse, fille de Rose-Alma Millette et Omer Beauvais, née en 1925 à Sainte-Anne-du-Lac. Elle vit encore aujourd’hui, en 2019. (Grâce à elle, je reçois réponse à bien des questions que je me pose.) (A.B.)
- René Labelle, fils de Corine Levert et Martin Labelle, né en 1914 à Saint-Faustin. (R.L.)
- Louis Bigras, fils de Délima Doré et Edmond Bigras, né en 1915 à Ferme-Neuve. (L.B.)
- Annette Cardinal, épouse de Réal Bélisle, fille de Marie-Louise Laffleur et Aldéric Cardinal, née en 1929 à Sainte-Anne-du-Lac. (A.C.)
- Marie Vaillancourt, épouse de Zotique Laliberté, née en 1910, arrivée à Sainte-Anne-du-Lac en 1918. (M.V.)
- Herméline Brooks, née en 1900 à Saint-Hubert-de-Jersey, arrivée à Sainte-Anne en 1917 avec son mari, Paul Collin. (H.B.)

- **Archives consultées à l’hôtel de ville de Sainte-Anne-du-Lac**

*Règlements de la municipalité du canton Décarie et Règlements du Village*

*Procès-verbaux des réunions du conseil municipal de 1929 à 1963*

*Rôles d’évaluation du 15 septembre 1944 et du 26 juin 1951*

Les procès-verbaux des réunions du conseil municipal antérieures à 1929 ont malheureusement été perdus, de même que les rôles d’évaluation d’avant 1944. La période de la colonisation n’y est donc pas.

Demers p. 175 : « Les archives de la municipalité (...) depuis le début de 1920 jusqu’en 1928 ont été perdues. (...) selon le témoignage de l’épouse encore vivante de M. Josaphat Doré [premier maire] (...) rien de très important ne s’est produit au cours de ces années, si ce n’est qu’un secrétaire a disparu un jour avec l’argent de la municipalité pour aller se marier (...). »

Nouveau méfait d’un secrétaire : dans le procès-verbal du conseil municipal du 6 juillet 1945 on apprend que celui qui a exercé cette

fonction de 1936 à 1945, est parti avec 5,58\$ de caisse et des documents, dont les anciens rôles d'évaluation.

Tout s'écrivait alors à la main dans de grands livres. De 1945 à 1955, cette écriture est celle de mes oncles Léopold et Olidor Chalifoux, qui furent successivement secrétaire-trésorier municipal durant cette période.

(Les procès-verbaux de la Coopérative agricole de 1950 à 1968, également accessibles à l'hôtel de ville, sont aussi de la main de Léopold, mais je n'y ai pas trouvé d'information pertinente pour ma recherche.)

- **Vidéo « Telles sont les racines, tel est l'arbre : 1916-2006 »** réalisée par Joseph Raoul Sylvain Lachapelle à l'occasion du 90<sup>e</sup> anniversaire de la paroisse. (Je l'appelle « la vidéo Lachapelle » dans le texte.)
- Sur les événements familiaux, mes principales sources sont les **sites Web de généalogie**, ceux de la **BAnQ** (Bibliothèque et Archives nationales du Québec) et du **Registre foncier du Québec en ligne**. À la BAnQ, j'ai particulièrement puisé dans le journal *L'Avenir du Nord*, un hebdomadaire libéral fondé à Saint-Jérôme en 1897 qui a disparu en 1969.

\*\*\*

Ci-dessous vue aérienne du village où j'ai indiqué les trois endroits où Sara a habité :

Le X : la terre de 1917 à 1935

Le O : le magasin de 1935 à 1948

Le V : la maison dans le village de 1948 à 1962



## La Tapanee

**L**a Tapanee, du nom du lac et de la rivière qui traversent ce territoire, était exploitée par les compagnies forestières, et des Indiens y vivaient. Elle a pris le nom officiel de canton Décarie quand on l'a cadastrée pour y établir des colons cultivateurs. La paroisse de Sainte-Anne-du-Lac y fut fondée en 1916. Par la route d'aujourd'hui, Sainte-Anne se trouve à environ 140 kilomètres au nord-ouest de Saint-Rémi d'Amherst. Pour se rendre dans les Hautes-Laurentides depuis Brébeuf ou Saint-Rémi d'Amherst en 1915, on se faisait conduire à cheval jusqu'à la gare de Saint-Jovite ou de La Conception, d'où un train vous menait à Mont-Laurier, terminus de la ligne de chemin de fer depuis 1909, en trois heures environ.



Chaque été se tient un rallye de canots sur la rivière Tapani, pour rappeler l'arrivée des pionniers de Sainte-Anne-du-Lac.

# HORAIRE EN 1920

**\* LAURENTIAN MOUNTAINS—MONTREAL A**  
For additional train service between Montreal (Place Viger Stn.) and

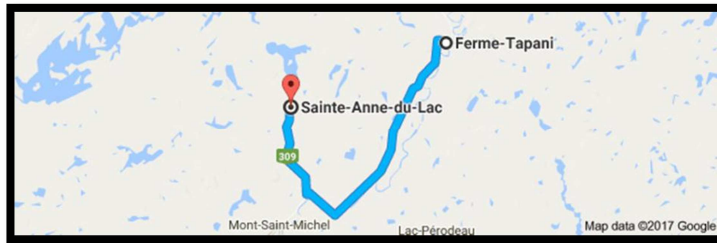
READ DOWN										Altitude	Miles	TABLE 50 (Eastern Time)			
457	455	459	451	449	447	445	441	443	439	437					
P.M.	P.M.	P.M.	P.M.	P.M.	P.M.	NOON	A.M.	A.M.	A.M.	A.M.					
13.10	12.30	2.00	1.25	12.45	12.20	12.10	12.40	18.30	18.30	17.45	17.45	58	0.0	MONTREAL (C) O	Ar
3.26	2.46	2.31	1.01	12.36	12.26	12.16	8.45	8.46	8.01	8.01	223	5.0	Lv. (Windsor St. Stn.) Ar		
														Mile End.....	
														Bordeaux.....	
														Laval Rapides.....	
														St. Martin.....	
														St. Martin June.....	
														Ste. Rose.....	
														Rosemere.....	
														St. Janvier.....	Ar
														Montfort June.....	
														ST. JEROME (C).....	
														Lesage.....	
														Shawbridge.....	
														Piedmont.....	
														St. Marguerite.....	
														Val Morin.....	
														Belles Mill.....	
														Prefontaine.....	
														ST. AGATHE (L).....	Ar
														Ivry.....	Ar
														Degross.....	
														Nantel.....	
														Labarge Mill.....	
														St. Faustin.....	
														Morrison.....	
														St. Jovite.....	
														Lae Marcier.....	
														(Mont Tremblant).....	
														Conception.....	
														LABELLE O.....	
														Macaza.....	
														Annociation.....	
														Lacoste.....	
														BELLERIVE.....	
														NORMANVILLE O.....	
														Lorange.....	
														Hebert.....	
														Guenette.....	
														Barrette.....	
														Ar. MONT-LAURIER. Lv	

On atteignait également Mont-Laurier ou Ferme-Neuve en voiture, par le Chemin Chapleau ou le Chemin Gouin.

Mes grands-parents connaissaient du monde dans les Hautes-Laurentides. Déjà, en 1900, alors qu'elle n'avait que 12 ans, Alfred Barbe, un grand-oncle de Sara, était fermier à la ferme Tapanee. Du côté d'Ambroise, sa nièce Lumina Frison vivait à Ferme-Neuve depuis 1911 ou 1912, et un de ses concitoyens de Saint-Rémi, Octave Thomas, bûchait au lac Tapanee en 1915.

## La famille Léonard-Barbe à la ferme Tapanee en 1900

Déliima Léonard, fille d'Hubert Léonard et d'Angélique Piché, grand-tante de Sara, était l'épouse d'Alfred Barbe. Délima et Alfred ont fait partie des pionniers de Saint-Jovite. Alfred devait devenir « fermier à la ferme Tapani aux environs de Ste-Anne-du-Lac<sup>74</sup> ». Leurs neuf premiers enfants naissent à Saint-Jovite (jusqu'en 1898), le dixième à Sainte-Anne-du-Lac en 1900. Ce bébé est notre grand-oncle Jos., qu'on a assez bien connu<sup>75</sup>.



Jos. Barbe et Emma Labelle, la sœur cadette de notre grand-mère, avaient donc des ancêtres Piché communs. Vérification faite au registre paroissial de Saint-Jovite, les dates rapprochées de la naissance et du baptême sont bonnes, ce qui suppose que le petit Jos. a fait le voyage de la Tapanee à Saint-Jovite en moins de 36 heures, et ce, avant l'existence du

---

<sup>74</sup> Ancestry Corporate.

<http://freepages.genealogy.rootsweb.ancestry.com/~meilleuro/111792-01.htm>

<sup>75</sup> *Id.* Joseph Barbe, naissance 9 avril 1900 à Ste-Anne-du-Lac, baptême 10 à l'église paroissiale de St-Jovite, décès 9 mars 1990 à 89 ans, emploi : Sous-chef de police à Montréal-Nord. Marié 25 mai 1926 à Brébeuf, Emma Labelle, naissance 27 septembre 1901 à Brébeuf, (fille de Félix II Philisie Labelle et Elphire (Cléphyre) Marier) décès 14 octobre 1992 à 91 ans, emploi : Maîtresse de poste 1950-70. Même information dans le livre du centenaire de Brébeuf : Jos. Barbe né à Sainte-Anne-du-Lac le 9 avril 1900.

chemin de fer. Comme d'habitude, le baptistère ne précise pas le lieu de naissance, mais les parents sont considérés comme étant de Saint-Jovite dans ce document (la paroisse de Sainte-Anne-du-Lac ne serait fondée que 16 ans plus tard).

La famille Barbe allait faire partie des pionniers de Sainte-Anne en 1916, mais elle n'y est pas demeurée. Les Léonard apparentés en sont par contre devenus des résidents sur plusieurs générations, amis de Sara.

Les fermes des compagnies forestières ont ouvert la voie aux colons cultivateurs :

... [elles] servent de relais aux voyageurs, aux missionnaires, aux bûcherons en route vers les chantiers, ainsi qu'aux premiers colons de la région. [...] Ces fermes comprennent de 1500 à 2000 acres de terres cultivées et de pâturages, terres qui s'avèrent exceptionnellement fertiles. Les témoignages de l'époque insistent en effet sur la quantité et la qualité des denrées produites, ce qui aura une influence sur le mouvement de colonisation des Laurentides qui survient plus tard. Une ferme forestière constitue à elle seule un petit hameau, comprenant une spacieuse maison en pièce-sur-pièce logeant le fermier et les visiteurs, des granges, des étables et écuries, une forge, un magasin, des remises et entrepôts, etc<sup>76</sup>.

« La ferme Tapanee était jadis très animée au plus fort du règne des MacLaren sur la rivière du Lièvre<sup>77</sup>. » Mais c'est plus à l'ouest, sur les bords du lac Tapanee, que se développera la paroisse de Sainte-Anne-du-Lac.

---

<sup>76</sup> MRC Antoine-Labelle. Fiches patrimoine. [http://www.mrc-antoine-labelle.qc.ca/sites/www.mrc-antoine-labelle.qc.ca/files/upload/Fiches\\_patrimoine/2-fermes\\_forestieres\\_161223.pdf](http://www.mrc-antoine-labelle.qc.ca/sites/www.mrc-antoine-labelle.qc.ca/files/upload/Fiches_patrimoine/2-fermes_forestieres_161223.pdf)

<sup>77</sup> Blogue sur les ponts. Le pont Gareau. [http://www.pontscouverts.com/Deuxiemeblogue/Blog\\_sur\\_les\\_ponts/Entrees/2009/10/7\\_La\\_resurrection\\_du\\_pont\\_Gareau.html](http://www.pontscouverts.com/Deuxiemeblogue/Blog_sur_les_ponts/Entrees/2009/10/7_La_resurrection_du_pont_Gareau.html)

## Lumina Frison à Ferme-Neuve à partir de 1911 ou 1912

Orpheline de père et mère, Lumina Frison fut élevée par ses grands-parents maternels, Gédéon et Exilda. Cette nièce d'Ambroise fut donc pour lui une petite sœur d'adoption. En 1911, Lumina et son mari Charles Carrière étaient recensés avec un jeune enfant à Saint-Rémi d'Amherst chez Exilda veuve, tout près de chez Ambroise et Sara. De juin 1912 à juillet 1915, les naissances et sépulture de bébés du couple se succèdent dans le registre de Ferme-Neuve attestant de leur appartenance à cette paroisse au cours de cette période. Charles y avait de la parenté. Est-ce qu'Exilda aurait suivi sa petite-fille à Ferme-Neuve? (Sur le manque d'information qui entoure la fin de vie d'Exilda, voir « Annexe : La famille d'origine d'Ambroise Chalifoux », Première partie.)

## Octave Thomas au lac Tapanee en 1915

On a vu que la famille d'Alphonse Frison, ami et voisin d'Ambroise à Saint-Rémi, allait bûcher aussi loin que L'Ascension dans les années 1900. Un autre de ses concitoyens de Saint-Rémi, Octave Thomas, cultivateur et « contracteur billots » selon le recensement de 1911, jobbait à Sainte-Anne-du-Lac en 1915<sup>78</sup>.

... la coupe du bois au lac Tapanee ne paraît pas avoir commencé avant 1910<sup>79</sup>. La compagnie concède des

---

<sup>78</sup> Octave Thomas et sa femme Marie-Anne Hervieux s'installent à Mont-Saint-Michel, la paroisse située entre Ferme-Neuve et Sainte-Anne-du-Lac. Ils étaient les voisins immédiats de Paméla Chalifoux et Raoul Arcand au recensement d'Amherst en 1911.

<sup>79</sup> Il se faisait de la coupe de bois sur la Lièvre avant 1910, mais pas aux abords du lac Tapanee.

droits de coupe à de petits entrepreneurs canadiens-français, là où la forêt résineuse est moins étendue ou moins facile à couper, se réservant pour ses propres campements les plus favorables régions. Des manuscrits sans signature mentionnent les noms de ces premiers entrepreneurs au canton Décarie : Théodore Vanier, Maxime Lanthier, Herman Collin, Raoul Charbonneau, aux années 1913 et 1914; Martial Lafantaisie, Frank Collin, Octave Thomas, Napoléon Chartrand, Napoléon Butcher en 1915. (Demers, p. 23)

Ambroise a peut-être fait partie de ces équipes de travailleurs forestiers, et même Sara, si elle continuait de cuisiner dans les mêmes camps que lui, et alors ils y auraient amené leurs enfants. Mais personne d'entre nous ne se souvient avoir entendu Sara évoquer la Tapanee de cette époque.

### Installation à Ferme-Neuve (1915?)

Pour se rapprocher du projet de colonisation de Sainte-Anne-du-Lac dans lequel ils ont obtenu un lot, mes grands-parents s'installent à Ferme-Neuve, première paroisse au nord de Mont-Laurier.

Grâce à un document d'archives (sur lequel je reviendrai), on peut savoir qu'ils habitaient à quelques arpents du village entre les mois d'octobre 1916 et mars 1917, date de leur départ définitif pour Sainte-Anne. Ce document fait mention de patates entreposées dans la cave de leur maison et de foin dans leur grange. Comme ils n'étaient qu'en transition et que je ne trouve pas d'acte de vente au nom d'Ambroise dans cette localité, il devait s'agir d'une terre louée, où ils avaient la possibilité d'assurer une partie de leur subsistance.



Ferme-Neuve en 1906. BAnQ.

En 1915, de nombreux services et commerces desservent les 1700 habitants de Ferme-Neuve, pour la plupart cultivateurs. On compte sept écoles<sup>80</sup>. La période de 1915-1917 correspond aux 11-13 ans d'Olidor et aux 9-11 ans d'Adoré, les autres enfants de la famille sont d'âge préscolaire. Mais il ne doit plus être question d'école pour Olidor, puisqu'il n'a pas été au-delà d'une deuxième année. Dans le cas d'Adoré, je ne connais pas sa scolarité.

### Le témoignage de Léopold

Dans son témoignage enregistré pour la Société d'histoire de Mont-Laurier, Léopold répond aux questions qu'on lui pose sur cette période d'avant sa naissance. Il croit se souvenir qu'on lui a dit que la famille était arrivée à Ferme-Neuve en 1916, mais on sait par le registre qu'Ambroise et Sara étaient « de la paroisse » déjà en juin 1915, lorsqu'ils y ont fait baptiser une petite fille, qui y sera inhumée l'année suivante.

---

<sup>80</sup> *Capsule: Mon patrimoine, Il y a cent ans, en 1915.*

[http://www.municipalite.ferme-neuve.qc.ca/feuilleton/feuilleton\\_decembre\\_2015.pdf](http://www.municipalite.ferme-neuve.qc.ca/feuilleton/feuilleton_decembre_2015.pdf)

Sur le reste, le récit de Léopold est sans doute fidèle à la réalité : d'après Demers, en 1915 les lots étaient effectivement cadastrés et désignés à Sainte-Anne, et c'est en mai 1916 qu'y arrive Ambroise Chalifoux.

Pendant ces deux années où la famille vit à Ferme-Neuve, il coule beaucoup d'eau sous les ponts. Et ce n'est pas toujours celle d'un petit ruisseau tranquille.

### La naissance de Simone (27 juin 1915)

Baptisée le lendemain de sa naissance, l'enfant reçoit le prénom « ordinaire » de Simone. Ses autres prénoms sont Marie Louise, en l'honneur de sa marraine Marie-Louise Turcotte, épouse d'Honoré Chalifoux parrain. Elle ne vivra que huit mois. Ses parrains comme ses parents sont de la paroisse de Ferme-Neuve, son père journalier.

### Honoré Chalifoux, Martin Labelle

Un an plus tôt, le 14 juin 1914, Marie-Louise et Honoré avaient eux-mêmes fait baptiser une fille à Ferme-Neuve. Marie Aurore Lumina, née sept jours auparavant, tenait elle aussi son nom de sa marraine, Lumina Frison, mariée à Charles Carrière, le parrain. (Mais on la connaîtra sous son autre prénom, Aurore.) Originaires de Saint-Rémi, Marie-Louise et Honoré y étaient encore recensés en 1911, il y travaillait comme mineur.

Martin Labelle et Corine Levert habitaient à Saint-Faustin en mars 1914 lors de la naissance de leur fils René. Mais au mois d'août 1915, c'est à leur tour de présenter une petite fille sur les fonts baptismaux de la paroisse de Ferme-Neuve, Reine-Aimée, filleule de Sara et Ambroise.

Tous ces baptêmes sont officiés par le curé de la paroisse de Ferme-Neuve, Michel Martin, l'instigateur du projet de colonisation de Sainte-Anne-du-Lac, auquel

prendront part les quatre familles. Les pères aujourd'hui « journaliers » changeront alors d'état pour celui de « cultivateurs ».

L'ordre d'arrivée des familles à Ferme-Neuve n'est pas nécessairement celui de ces événements documentés. Parce qu'il figure dans le registre de la paroisse un an avant Ambroise, on dirait qu'Honoré l'y a précédé, mais ils pouvaient très bien s'y trouver tous les deux en 1914. Seulement, si on ne veut pas trop s'éloigner de la version de Léopold, il faut présumer qu'Ambroise et Sara ont quitté Saint-Rémi pour Ferme-Neuve en 1915.

Le projet de coloniser Sainte-Anne est partagé par ce petit groupe de personnes apparentées.

Le facteur parenté est très présent dans toutes les colonies du territoire diocésain de Mont-Laurier. Plusieurs de ces premiers arrivants sont des frères, des beaux-frères, un père et ses fils établis sur des lots contigus. La majorité n'a rien d'autre que le courage et la ténacité; la présence de parents tout près devient précieuse. Au fil des saisons et des jours, ces familles se rendent de nombreux services : elles échangent du temps de travail, prêtent chevaux et instruments, veillent les malades, attellent pour aller chercher sage-femme, médecin ou prêtre, gardent les enfants pour celle qui accouche (...) <sup>81</sup>.

## Le projet de colonisation du canton Décarie en difficulté

Le curé Martin de Ferme-Neuve a planté sa croix sur le site de la future église de Sainte-Anne en mars 1914. À la fin de

---

<sup>81</sup> Chronique no 10 de l'histoire du diocèse de Mont-Laurier par Luc Coursol. <http://www.dioceseml.com/app/webroot/files/file/histoluccoursol.pdf>

l'année, le canton Décarie était cadastré, les lots désignés (numérotés).

Mais tout au long de l'année 1915, la Maclaren, compagnie forestière détentrice de ces concessions fait obstruction. Ce n'est qu'en décembre 1915 que le curé Martin et le pionnier Théodule Vanier obtiennent gain de cause contre elle. Je présume que le retard pris par le projet s'est répercuté sur la situation des colons auxquels on avait promis un lot, ce qui expliquerait que nos grands-parents soient demeurés à Ferme-Neuve deux fois plus longtemps que prévu (dans la version de Léopold ils sont restés un an à Ferme-Neuve, mais on sait que dans la réalité c'est deux ans).

La nouvelle de la victoire du curé doit s'être répandue rapidement, même au-delà de sa paroisse : quelques familles migrent de la région de Lanaudière à Sainte-Anne dès décembre 1915. Les lots seront mis en vente au début du mois de mai 1916. Dans ce contexte, on s'étonne de ce que notre grand-père s'apprête à faire.

## Une propriété à Saint-Jovite (28 janvier 1916)

Le 28 janvier 1916 « Ambroise Chalifoux, entrepreneur, de Ferme-Neuve » acquiert d'Eugène Gervais, Écuyer <sup>82</sup>, médecin, une propriété dans le village de Saint-Jovite, terrain et maison.

La propriété en question se situait où se trouve l'actuel supermarché Métro, au 1011 rue de Saint-Jovite. Le prix de vente est de 1500 piastres, payable 100 piastres ou plus le 28 janvier de chaque année, à commencer le 28 janvier 1918. Cette dernière date qu'Ambroise doit garder à l'esprit

---

<sup>82</sup> « En anglais le mot, sous sa forme esquire, est utilisé, placé après le nom, comme un titre de respect sans signification particulière pour indiquer un haut rang social mais indéterminé (abréviation Esq.). » Wikipédia.

désormais, pour les deux années à venir, ne sera pas celle de son premier versement comme il s'habitua à le croire. Ni lui ni son vendeur ni le notaire ne se doutent en la fixant dans ce bureau que le 28 janvier 1918 est le jour de son inhumation « à cent cinquante pieds du presbytère » de Sainte-Anne-du-Lac, comme on peut le lire dans son acte de sépulture.

Le taux d'intérêt, fixé à 6% annuellement, s'applique à compter de la signature de la transaction. Comme dans tout contrat de vente, il est spécifié que l'acquéreur doit aussi souscrire une assurance feu, payer les taxes, rentes d'occupation et impositions diverses. Une condition surprend : il doit bâtir « une écurie et autres dépendances » et « définir l'intérieur de la dite maison de manière à pouvoir obtenir une licence de maison de pension ». Ces travaux devront être réalisés d'ici un an.

Rien à payer dans l'immédiat donc, aucune mise de fonds requise, mais des dépenses à venir en matériaux de construction, peut-être aussi pour de la main-d'œuvre, et pour tout ce qu'on vient d'énumérer.

Le docteur Gervais possédait cette propriété depuis 1908. Il l'avait achetée de deux industriels en faillite de Saint-Jovite, en même temps que des lots, des infrastructures, des droits et des équipements pour produire de l'électricité, le tout payé cinq mille piastres comptant. Sans entrer dans les détails de sa biographie, disons qu'il ne faisait pas que de la médecine à Saint-Jovite, il y brassait des affaires (aqueduc, électricité). Peut-être avait-il besoin d'une maison de pension pour sa main-d'œuvre ou ses fournisseurs de passage. L'écurie aurait été nécessaire pour leurs chevaux. Mais c'est avant tout l'essor du tourisme ferroviaire qui a suscité la création de maisons de pension dans les Laurentides.

Le marchand voisin, Rodrigue Meilleur, mentionné dans ce contrat était marié avec Rosanna Piché, une des filles de Louis Piché et Victoria Cadieux (parente avec Sara, donc.)

(Acte de vente notarié dactylo, disponible au Registre foncier du Québec en ligne, Registre des mentions, Circ. foncière Terrebonne, 6367602 RA.)

Que se passe-t-il dans la vie de nos grands-parents? Sur le point de voir se concrétiser le projet qui les a amenés dans les Hautes-Laurentides, songent-ils à y renoncer et à revenir dans leur région d'origine?

Un « jobber » et une cuisinière de camp de bûcherons d'expérience sont bien placés pour ouvrir une maison de pension. C'est en 1916 qu'Aldéric Lauzon et Joséphine Labelle, la sœur de Sara, se lancent à Brébeuf dans le domaine de l'hôtellerie, qui deviendra le principal gagne-pain de ce couple sans enfants. Plus tard, une autre des sœurs Labelle, Emma, aidera Joséphine dans cette entreprise. Mais avec cinq enfants, dont trois en bas âge, et alors qu'elle n'en a pas fini avec les maternités, Sara pouvait-elle sérieusement envisager une telle option?

Si cette maison de pension n'était pas pour eux, il faut supposer qu'Ambroise a entrepris ce chantier dans le but d'une revente avec profit, ou d'une location. Cette hypothèse me semble tout juste un peu plus vraisemblable que la première. Ce contrat exige que les travaux soient terminés d'ici un an, et un colon doit aussi remplir certaines conditions l'année suivant la concession de son lot. Tout de même, cette double aventure était chose faisable, surtout s'il avait le financement nécessaire.

Cette transaction connaîtra son dénouement après le décès des deux signataires. Le docteur Eugène Gervais meurt un an après Ambroise, le 21 janvier 1919. « Il tenait sa fortune non pas de ses revenus de médecin (les colons payaient plus souvent en nature qu'en espèces) mais par la dot de sa femme Anna, née Archambault, dont le père et le grand-père ont fait

fortune en construisant des églises et des couvents<sup>83</sup>. » Ces riches notables ont laissé leur marque. L'école secondaire de Saint-Jovite, située sur le boulevard Docteur-Gervais, renferme une salle de spectacles appelée Anna-Archambault, de son vivant musicienne enseignante.

C'est un défaut de paiement des taxes (41,80\$) par un dénommé Ambroise Chalifoux annoncé dans la Gazette officielle du Québec en mars 1919 qui m'a conduite à ce contrat de vente, disponible au Registre foncier du Québec en ligne.

Le testament du docteur, daté de 1914, est plus contraignant que celui d'Ambroise. Il ne veut pas que son héritage profite à un nouvel époux, et il demande 60 messes grégoriennes.

La veuve de l'entrepreneur Chalifoux va rendre la propriété à la veuve du docteur Gervais. En lisant le document notarié passé entre les deux femmes, on n'en apprend pas davantage sur les intentions qu'avait eues Ambroise, et on n'est même pas certain que ce chantier ait connu un début d'existence.

En ce 5 avril 1919, Sara et Anna vont se retrouver devant le notaire Barrette, pour régler des comptes laissés en suspens par leurs défunts maris. Ambroise n'a pas payé (ou pas toujours?) sa rente d'occupation, et le docteur avait obtenu un jugement de la Cour Supérieure contre lui pour les intérêts hypothécaires non payés. C'est donc dire qu'Ambroise était en défaut de son vivant même. Peut-être n'a-t-il finalement jamais versé un sou au médecin, les sommes dues ne sont pas précisées. Le contrat entre les veuves ne mentionne pas non plus si Ambroise a réalisé des travaux sur la propriété comme il s'y était engagé, sauf que ce qu'il avait acheté était « un lot (...) avec une maison y

---

<sup>83</sup> Danielle Soucy, *La Vallée de la Diable : de la hache aux canons à neige*, 1983, p. 114.

érigées (*sic*) » et que ce que Sara revend est un « lot (...) avec maison **et dépendances** y érigées ». (Mais le pluriel dans le premier cas peut vouloir dire que le mot « dépendances » avait été omis par inadvertance...)

Ce contrat s'appelle une « dation en paiement ». Sara remet la propriété à Anna, en règlement de toutes les dettes d'Ambroise envers Eugène. Elle est présente dans le bureau si l'expression « A comparu » a tout son sens. Cependant, « la venderesse ayant déclaré ne savoir signer », c'est « Félix Labelle, cultivateur de Brébeuf, témoin » qui appose sa signature au bas du document. D'après tous les recensements, y compris celui de 1921, le père de Sara ne savait ni lire ni écrire. Mais il pouvait avoir appris à signer, chose après tout pas si difficile. Pourquoi résistait-elle à cet apprentissage tout à fait à sa portée? Était-ce orgueil, manque de confiance en soi, réticence au changement, méfiance? Peut-être tout cela. Je sais que je ne voudrais pas signer un texte écrit en hongrois.

En ce qui concerne les taxes impayées, il s'agissait d'un cumul, sur plus d'une année : 41,80\$ au total. Qui d'Anna Archambault ou de Sara Labelle les a acquittées?

(Acte notarié dactylo disponible au Registre foncier du Québec en ligne, Registre des mentions, Circ. foncière Terrebonne, 73145 RA.)

Anna Archambault revendra la propriété quelques semaines après l'avoir reprise, pour la somme de 1200\$ comptant, sans conditions.

## La mort de Simone (26 mars 1916)

À 28 ans, Sara n'a encore jamais fait l'expérience d'un décès dans sa famille, ce qui autrefois ne devait pas être si courant. Avec Simone, elle inaugure la série noire des deuils qui marqueront cruellement sa vie. Comme les quatre garçons de Victoria morts en bas âge, cette enfant n'a laissé aucune trace dans notre généalogie ou notre histoire familiale. Ma sœur et

moi sommes les seules à nous souvenir que notre grand-mère nous a parlé d'une Simone, décédée à huit mois et enterrée au cimetière de Ferme-Neuve. L'époque ne faisait pas grand cas de ces petits anges. Même ma mère Cécile omet de la mentionner en déclinant les principales dates de son histoire familiale dans son carnet de jeune fille.

Notre tante sera inhumée le lendemain de son décès. Ambroise, le curé Martin et le père de celui-ci, Moïse Martin, signent son acte de sépulture.

## La concession du lot à Sainte-Anne (mai 1916)

Les registres paroissiaux et les actes notariés des années 1915-1917 rendent compte du tournant de mai 1916, date à laquelle Ambroise reçoit concession de son lot (Demers p. 30) : il devient cultivateur tout en continuant de résider à Ferme-Neuve.

Juin 1915, lors de la naissance de la petite Simone : journalier de Ferme-Neuve;

Janvier 1916, chez le notaire Barrette de Saint-Jovite (pour la maison de pension) : entrepreneur de Ferme-Neuve;

Mars 1916, lors de l'enterrement de la petite Simone : journalier de Ferme-Neuve;

Septembre 1916, de retour chez le notaire Barrette pour un transfert d'hypothèque : farmer of Ferme-Neuve;

Février 1917, au baptême de Léopold : cultivateur de Ferme-Neuve.

## Le transfert de l'hypothèque d'Amherst (21 septembre 1916)

Au premier jour de l'automne 1916, Ambroise transfère à Thomas Graham l'hypothèque qu'il détient sur la maison de

Saint-Rémi qu'il avait vendue 700\$ à Célestin Thomas en avril 1913. L'hypothèque initiale de 600\$ (sans intérêts) se chiffre maintenant à 420\$. Thomas Graham la rachète au bas prix de 307,80\$, mais il paie comptant, et elle prend fin dans sept ans seulement. (Acte notarié manuscrit disponible au Registre foncier du Québec en ligne, Registre des mentions, Circ. foncière Papineau, 27509 RB. En anglais.)

Si Ambroise n'a pas de dettes (ou s'il fait fi de ce qu'il doit, comme par exemple sur cette propriété de Saint-Jovite), la somme ainsi obtenue constitue une bonne base pour s'établir comme colon.

Celui qui veut s'établir sur une terre boisée doit avoir quelque argent pour pouvoir vivre pendant au moins un an. Les travaux de chantiers et de la construction des routes publiques ne peuvent faire vivre un colon : c'est une aide, voilà tout!

On peut dire d'une manière générale qu'un colon sobre et laborieux peut être sûr de réussir avec un capital de deux à trois cents piastres<sup>84</sup>.

## La naissance de Léopold (8 février 1917)

Six semaines avant le déménagement de la famille dans la maison construite par Ambroise à Sainte-Anne, un trésor d'enfant voit le jour. Ses parrain et marraine seront Olidor, le grand frère (qui n'a que 12 ans), et Judith Giroux. Dire que cette naissance est pour la mère un heureux événement serait bien au-dessous de la réalité, comme l'avenir le montrera.

---

<sup>84</sup> *Le Guide du Colon* (de l'époque).

## Martin Labelle contre Ambroise Chalifoux (mars 1917)

Les deux beaux-frères ne se fréquentaient probablement pas beaucoup avant Ferme-Neuve : Martin vivait à Saint-Faustin, assez loin de Saint-Rémi pour que les rencontres soient rares. Ils ne deviendront pas des amis à mieux se connaître.

Un geste d'entraide est à l'origine d'un grave différend entre eux. Au début du mois d'octobre 1916, Martin aurait entreposé deux tonnes de foin dans la grange d'Ambroise et Sara, et quinze poches de pommes de terre dans la cave de leur maison, le tout valant selon lui 50\$.

Le 6 mars 1917 Martin va pour reprendre ses biens. « La femme du défendeur » lui livre trois poches de patates et lui demande de revenir chercher le reste le lendemain quand son mari sera là. L'affaire s'embrouille, difficile de départager les torts quand on lit les procédures découlant de l'action en justice intentée par Martin contre Ambroise<sup>85</sup>. L'affidavit permet de constater qu'au 13 mars 1917 Martin habite déjà à Sainte-Anne (canton Décarie), tandis qu'Ambroise n'a pas encore quitté Ferme-Neuve (canton Gravel).

On imagine à quel point cette histoire a dû empoisonner le dernier mois du séjour de nos grands-parents

---

<sup>85</sup> Fonds de l'avocat Ernest Charette (Fonds P20) déposé à la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides. Ailleurs, dans des procès-verbaux de la municipalité de Sainte-Anne-du-Lac (début années 1940), on peut lire : « Il est proposé par Philias Constantineau secondé par Albert Beaudry que le compte présenté par l'avocat Charette de M. Martin Labelle *le montant de 24.00* soit accepté en règlement de tout compte sur un montant de \$30.80 *telle* que réclamé. » Je ne sais pas trop ce que cela veut dire, mais ce recours à un avocat de la part d'un résident devait être très exceptionnel dans les affaires de la municipalité. Je n'ai pas lu mot à mot tous les vieux procès-verbaux, mais je les ai épluchés pendant deux semaines, et je ne me souviens pas d'un autre cas. Martin judiciairisait peut-être facilement un conflit.

à Ferme-Neuve et leur arrivée à Sainte-Anne. Cela commence donc le 6 mars, lorsque Martin se présente chez Sara pour récupérer ce qu'il considère comme son bien. La semaine suivante, les 13 et 16 mars, son avocat produit un affidavit et une déclaration. D'après le témoignage de Léopold, la famille serait déménagée à Sainte-Anne vers le 22 mars (il avait six semaines, dit-il, et il est né le 8 février). La défense de l'avocat d'Ambroise est signifiée à Martin le 26 mars. C'est donc dire que rien n'est réglé au moment où Ambroise et Sara déménagent à Sainte-Anne où sont déjà rendus Martin et Corine.

Le litige s'est probablement réglé hors cour : il n'y a pas de jugement dans le dossier archivé par l'avocat Charette.

À peine relevée de couches, entre ses responsabilités de mère de famille, dont celle de ce nouveau-né, la chicane opposant son frère à son mari, le problème de la « maison de pension » à Saint-Jovite et l'organisation du déménagement, Sara Labelle a eu besoin de bons nerfs pour traverser cette finale tumultueuse de l'étape de Ferme-Neuve. Mais ce genre de troubles finit par s'oublier s'ils ne brisent pas les familles. Ce qui ne s'oublie jamais, c'est une petite fille laissée derrière soi au cimetière.

## **Les débuts à Sainte-Anne (1915?-janvier 1918)**

Ça prend des braves pour s'engager parmi les tout premiers dans un projet de colonisation. Cette audace est tempérée chez Sara et Ambroise par une bonne préparation. Ils ont très bien fait leurs devoirs. D'abord, le lot 26 du rang 7 représente un choix parmi les meilleurs. Et puis, une maison, des dépendances et une écurie attendent la famille en mars 1917. Ce n'est pas le cas de tous les pionniers à Sainte-Anne; le *Récit*

*d'une épouse de colon*<sup>86</sup> dans Demers illustre les difficultés extrêmes d'une famille qui arrive sur son lot où rien n'a été encore construit.

Pour ce qui est de leurs conditions d'installation et du potentiel de leur terre, Sara et Ambroise semblent donc plutôt favorisés. Assez tôt ils vont constater la naissance d'une véritable paroisse, qui attire d'autres familles, un village se bâtit. Leur propre chantier progresse à un rythme rapide. En font foi les lettres patentes du lot 26, émises le 30 janvier 1920, ce qui signifie qu'à cette date on y compte déjà au moins 40 acres de terre en culture, soit le minimum exigé pour l'obtention du document.

Heureuses prémices donc, semble-t-il. Mais Ambroise connaît d'autres ennuis avec la justice après leur arrivée dans la nouvelle paroisse. Depuis qu'ils ont migré dans les Hautes-Laurentides, il n'est pas de tout repos le grand-père. Il se prépare même à infliger à sa famille le plus terrible des malheurs. Longtemps malade, il meurt le 25 janvier 1918. Sara reste seule sur leur terre en bois debout, avec cinq enfants.

## 1915 : Ambroise déjà à Sainte-Anne?

L'histoire officielle (Demers, se basant sur les archives de la Fabrique) fait arriver Ambroise Chalifoux à Sainte-Anne au mois de mai 1916, date de « la mise en vente des lots », c'est-à-dire de leur concession.

Mais je me demande s'il ne s'y trouvait pas dès 1915. Il n'y aurait peut-être pas vécu à plein temps, mais il y aurait passé de longues périodes. J'en suis venue à cette hypothèse après avoir reçu copie des Lettres Patentes afférentes au lot 26 du rang 7. À ma très grande surprise, elles ont été délivrées aux « Représentants légaux de feu Ambroise Chalifoux » aussi tôt que le 30 janvier 1920. Or, il fallait **cinq ans** de

---

<sup>86</sup> Par Dame Alphonse Rocheleau, p. 31 et 32.

résidence continue sur son lot pour obtenir ce précieux document<sup>87</sup> (et au moins 40 acres en culture, comme je l'ai mentionné plus haut). J'ai commandé les lettres patentes de trois autres pionniers de la première heure aux fins de comparaison : elles ont été délivrées en 1921 ou plus tard.

Est-ce donc qu'Ambroise aurait fait partie de cette poignée de colons dont parle Demers ? « En 1915, alors que les lots n'étaient pas encore en vente, quelques-uns s'étaient établis dans les chantiers et faisaient de la terre neuve<sup>88</sup>. »

J'imagine qu'à la fin de 1914, le cadastre du canton étant terminé, le projet de colonisation devenant officiel, le curé Martin a pu se dire qu'il pouvait commencer à attribuer des lots. Ambroise aurait obtenu le sien dans cette « prévente ». Par la suite, « la résidence continue » de ces pionniers d'avant l'heure aurait été reconnue à partir de la date de leur installation (dans son cas, janvier 1915) et non de la date de concession (mai 1916).

Le curé Martin était le maître d'œuvre du projet, comme en témoigne Louis Bigras. Bien que cet exemple se situe vraisemblablement en 1916 et non 1915, il montre l'autorité dont jouissait le prêtre.

*« Dans les premiers arrivés il y avait vos parents ? »*

—Pas mal mes parents, les Calvé, Ambroise Chalifoux, les Piché, les Vanier<sup>89</sup>. On était supposé nous

---

<sup>87</sup> « En aucun cas, les 'Lettres Patentes' ne seront émises aux concessionnaires desdits lots avant cinq ans de résidence continue. » *Le Canada*, Montréal, lundi le 8 mai 1916, p. 7. Article faisant la promotion du projet de Sainte-Anne-du-Lac.

<sup>88</sup> Demers, p. 27. « Concession » et « vente » sont des synonymes. Et le mot « chantier » dans le contexte de la colonisation réfère au chantier personnel du colon qui s'installe.

<sup>89</sup> Autre témoignage, de Marie Vaillancourt, arrivée à Sainte-Anne en 1918 à l'âge de 8 ans, qui donne ces trois noms à l'intervieweur qui lui demande qui étaient « les premiers arrivants » : « M. Chalifoux, M. Calvé, M. Coutu... » (M.V.)

autres avoir la terre de chez Albert Piché, mais finalement je sais pas ce qui s'est passé, le curé Martin dit à mon père...

[...]

—Oui, il avait le droit de dire ce qu'il voulait. Il a dit à mon père : « Piché est en avant de toi. Fait que si ça te fait rien, je vais te donner un numéro de lot puis va voir ce lot-là, il est l'autre bord de la rivière. C'est un beau lot, c'est supposé, je l'ai pas vu, mais y en a qui ont remarqué ça. » Fait que mon père est venu voir ça, puis c'était un beau lot. »

Le lot qu'avait obtenu Ambroise possédait plusieurs atouts exceptionnels. Aurait-il donc été un des tout premiers à manifester son choix au curé Martin? La route 309 qui le traverse, aussi appelée à cet endroit route de Sainte-Anne, ou route nationale, était autrefois le chemin de portage des compagnies forestières, emprunté par les pionniers. À l'extrémité est du lot coule la rivière Tapani, autre voie par laquelle arrivaient les pionniers.

Ce site à l'entrée du village est idéal. L'emplacement de la future église était déjà déterminé lorsque les lots furent distribués. Ce n'était pas toujours le cas dans les projets de colonisation. On saisit toute l'importance de ce détail quand on lit des récits de disputes entre colons, ailleurs dans les Laurentides, au sujet du site de la première chapelle :

Chaque fidèle désire que la chapelle soit construite sur le site le plus proche de chez lui, non seulement pour ne pas être tenu de parcourir de longues distances, mais aussi parce qu'il sait que l'emplacement de la chapelle

détermine, dans la plupart des cas, l'endroit où se situera le noyau du village<sup>90</sup>.

En plus d'être si bien placé, le lot comptait 154,5 acres, soit une fois et demie la superficie des lots standards (100 acres en général). Enfin, d'un point de vue agricole cette terre compte parmi les meilleures à Sainte-Anne, un sujet sur lequel je reviendrai.

### Un « Far West »

Les enfants de Léopold, mes cousins Yoland, Aline et Jean-Pierre Chalifoux, ont entendu dire par leur père qu'Ambroise aurait écopé d'une nuit de prison pour avoir agressé le colon C. sur les bords de la rivière Tapani. Il aurait purgé sa sentence au palais de justice de Mont-Laurier en jouant aux cartes avec son gardien jusqu'au matin. Le motif exact de son acte reste vague, mais c'était à propos de lots, semble-t-il. Se pourrait-il que les deux hommes aient convoité le même? Avant la vente officielle de mai 1916, ni l'un ni l'autre ne possédaient de titre écrit (en l'occurrence un billet de location), et chacun pouvait se croire autorisé par le curé Martin à s'établir ici plutôt que là.

Autre explication possible du délit à supposer qu'Ambroise se trouvait à Sainte-Anne en 1915 : il a pu être témoin ou même acteur des événements graves qui y sont survenus cette année-là.

En 1915, alors que les lots n'étaient pas encore en vente, quelques-uns s'étaient établis dans les chantiers et faisaient de la terre neuve. La compagnie (Maclaren) envoya un garde-forestier les déloger. Il brûle la maison de M. Bélisle et de M. Danis. Arrivé au camp de Louis

---

<sup>90</sup> Allard, p. 82.

Despatie, le garde-forestier ne peut brûler le chantier car il fut menacé de se faire tuer. (Demers, p. 27)

Est-ce qu'Ambroise se serait mis dans le trouble à ce moment-là? Serait-ce la circonstance qui lui a valu de prendre le chemin de la prison? Il serait bien intéressant de connaître le nom du garde-forestier. C. est arrivé à Sainte-Anne en 1915. Il déclare exercer ce métier dans les listes électorales de 1935 (garde-forestier) et 1949 (garde-feu). Par deux fois, dans les vieux procès-verbaux de la municipalité on a recours à lui pour le maintien de l'ordre, par exemple dans ce passage de février 1942: « ... que C. père soit autorisé pour le bien général de la municipalité d'empêcher tous les enfants de glisser dans les côtes du village. » C'était un gaillard de plus de six pieds, m'a dit son petit-fils, qui n'a jamais entendu parler de cette bataille entre nos grands-pères.

Mais le sujet du motif d'emprisonnement d'Ambroise n'est pas épuisé... Il me reste une source à citer, j'y reviendrai en 1917.

#### **Une chanson qui me fait penser à Ambroise Chalifoux en 1915 ou 1916**

##### Au chantier de la Tapanee

C'est le 25 juillet à Ste-Anne-du-Lac, il faut monter  
Faut monter sur la rivière en canot sur la Tapanee  
Plus souvent le pied par terre et notre charge sur le dos  
Là quand nous sommes rendus le long du cric McCormick  
L'on se bâtit des cabanes ce qu'on appelle des chantiers  
Des chantiers en bois rond et non pas carré

...

On se casse des lits de branches ce qu'on appelle du sapin  
Pour dormir plus à notre aise on met les plus grosses dessous les reins

...  
Il faut draver sur ce p'tit cric la pitoune, il faut draver  
Les mouches sont dans notre visage comme de vraies enragées

...  
Chanson composée par Pascal Cardinal. 25 juillet 1916 (reproduite  
dans Demers p. 189)



Vieille carte postale de l'ancien pont des Pionniers. La chaloupe se trouve presque en face de la terre d'Ambroise et Sara, située du côté opposé de la rivière.

## Entre Ferme-Neuve et Sainte-Anne

D'après le témoignage de Léopold, en 1916 son père s'affaire à construire maison, écurie et dépendances en prévision de la venue de la famille au printemps de 1917.

Olidor aura 12 ans au mois d'octobre 1916, il accompagne probablement son père à Sainte-Anne. Adoré qui atteint 10 ans au mois de juillet monte peut-être lui aussi travailler au chantier paternel. Sara et les jeunes enfants vivent à Ferme-Neuve pendant ce temps. Elle y gérât

probablement ce qui semble avoir été leur ferme à Ferme-Neuve, ils y avaient sûrement un potager, peut-être vache et poules, voire plus.

Dans son témoignage, Louis Bigras rapporte que des pionniers de la Tapani résidant à Ferme-Neuve retournaient chez eux les fins de semaine; ils utilisaient les chemins et les portages de la Maclaren. (L.B.)

Le trajet dans chaque direction prenait environ huit heures en canot. Ces allées et venues devaient permettre le réapprovisionnement en vivres et en matériaux.

Arrivait-il à Sara de repartir avec Ambroise? En citant les noms des pionniers débarqués en mai 1916, dont celui d'Ambroise Chalifoux, Demers emploie par deux fois le mot « famille » dans les paragraphes précédents. Sara fille de colon pouvait abattre beaucoup de besogne sur leur lot du printemps à l'automne. Elle était grande. La fille d'une pionnière de Sainte-Anne raconte : « Ma mère (...) faisait du travail d'homme. Elle était beaucoup plus grande que mon père. Elle travaillait aux champs et avait travaillé à la construction de la maison, autant que mon père. Elle préférait travailler à l'extérieur. À chaque année, mes parents défrichaient un peu plus sur le lot (...)»<sup>91</sup> Voir aussi le témoignage de Louis Bigras : « Ils [mes parents] ont pris un lot pis ils ont bâti en bois rond. » (L.B.) Mais en parlant de Sainte-Anne en 1916, Léopold ne fait référence qu'à son père.

Comme tout pionnier, Ambroise a eu besoin de l'aide d'autres hommes pour ériger sa maison et son écurie. Le colon préparait avec soin ces bis auxquels il conviait voisins et parents. Son épouse participait à ce branle-bas et nourrissait tout ce monde. Ce serait dans ce genre d'occasions qu'on aurait eu le plus de chances de voir ma grand-mère sur leur lot à Sainte-Anne en 1916, j'imagine. Mais les bis ne

---

<sup>91</sup>Daviault Coursol, Régina. *Une vie bien à mon goût, histoire de Roméo Coursol et Régina Daviault*. Consulté sur place à la Société d'histoire de Mont-Laurier.

duraient pas plus qu'une ou deux journées, le temps de dresser les charpentes, le travail de finition étant d'habitude laissé au propriétaire.

Pour se faire une idée du genre de vie que menait cette famille partagée entre deux paroisses, il faudrait surtout savoir ce qui pouvait retenir la mère à Ferme-Neuve. Plus elle y avait d'obligations, moins elle aura participé à l'ouverture de leur lot en 1916. De même pour Adoré, qui n'allait déjà plus à l'école probablement, et qui a pu faire la navette entre les deux localités selon les besoins de ses parents.

## Sainte-Anne en 1916

« De trente à quarante familles constituaient la paroisse de Sainte-Anne-du-Lac au moment de la fondation de la paroisse » en 1916 (Demers, p. 30).

Les projets de colonisation ne manquaient pas dans la Province de Québec à cette époque encore. On les annonçait comme aujourd'hui les projets de lotissements résidentiels. Voici le communiqué de presse du 8 mai 1916 vantant Sainte-Anne-du-Lac.

### À ceux qui désirent se faire colons<sup>92</sup>

#### **Une nouvelle région vient d'être ouverte à la colonisation**

Une nouvelle région (Le canton Décarie), située au nord de la paroisse de Ferme-Neuve, vient d'être ouverte à la colonisation. Ce territoire, où il se rencontre du terrain pour tous les goûts et à la portée de toutes les bourses, comprend une superficie de dix milles carrés; soit plus de quatre cents lots.

À noter cependant, que ces derniers ne seront concédés qu'aux personnes bien recommandées, et ce pour trente centins l'acre, payable au comptant, ou en cinq versements égaux, annuels et consécutifs avec l'intérêt en plus. En aucun cas, les

---

<sup>92</sup> *Le Canada*, Montréal, lundi le 8 mai 1916, p. 7.

« Lettres Patentes » ne seront émises aux concessionnaires desdits lots avant cinq ans de résidence continue, et sans en avoir rempli toutes les conditions d'établissement exigées par la Loi de colonisation.

La future paroisse sera sous le vocable de « Sainte-Anne du Lac » -- et canadienne-française avant tout. Le village, avec son église, son école et ses autres édifices, sera agréablement sis et situé à l'extrémité sud-est du Lac Tapanie : endroit idéal et l'un des plus beaux sites de la Province.

Le réseau de chemin de fer projeté – Montréal - Mont-Laurier, Témiscamingue – doit traverser ce beau pays et passer à proximité du village qui se trouvera à une distance de près de vingt milles de celui de Ferme-Neuve.

La gare actuellement la plus rapprochée est celle de Mont-Laurier. De cet endroit, de bons chemins conduisent à la région de colonisation sus mentionnée, et les voyageurs, s'ils le désirent, peuvent faire ce trajet en automobile<sup>93</sup>. Dès l'été prochain, le Gouvernement Provincial projette d'y faire ouvrir des chemins et des routes, en vue de faciliter les communications avec l'extérieur; il y sera également établi un courrier postal avec bureau de poste, et un réseau téléphonique, aussitôt que les circonstances le permettront.

Déjà plusieurs familles sont montées pour s'y établir d'autres suivent chaque jour. C'est dire que les lots s'enlèvent rapidement.

[...]

M. le curé Martin, de Ferme-Neuve, s'occupe activement de l'organisation paroissiale et civile de la nouvelle paroisse. Aussi, fait-il appel spécial à ses compatriotes, et plus particulièrement à ceux des villes et de l'étranger. En venant

---

<sup>93</sup> Je doute que des pionniers soient arrivés à la Tapanee en automobile en 1916! Selon ce qu'on peut lire dans l'autobiographie du Dr Albiny Paquette de Mont-Laurier, il n'y avait que cinq automobiles dans la région en 1919. Il précise qu'elles ne circulaient qu'en été, car les chemins étaient impraticables en hiver. Lui-même et ses confrères, les docteurs Cartier, Godard et Lachapelle empruntaient les lacs et les rivières pour se rendre chez les malades.

sans retard visiter cette intéressante région, qui, en raison de sa situation géographique, promet beaucoup pour l'avenir, il se dit convaincu qu'ils ne regretteront pas les dépenses et les fatigues d'un voyage, étant donné que, pour la plupart, ils y fixeront définitivement leur demeure.

[...]

Dans le reste de l'article, on propose les 300 lots restants de Ferme-Neuve pour « ceux qui désirent prendre des lots plus à proximité des grands centres », et on offre un billet de train à bon compte sur présentation à la gare d'un certificat « attestant que le porteur est un colon de bonne foi (...) signé par M. le curé du requérant ».

Sous le titre « Emparons-nous du sol », le même article paraîtra presque deux ans plus tard dans le journal *L'Avenir du Nord* de Saint-Jérôme (numéro du 15 février 1918), avec ces modifications : le coût d'un lot a grimpé de 30 cents à 60 cents l'acre; le village « est sis et situé » (et non « sera »); au lieu de « l'été prochain », on lit « l'été dernier »; et le courrier postal avec bureau de poste est établi.

## La messe de minuit de 1916

Aucun chemin de fer ne passera jamais par Sainte-Anne, mais la paroisse naissante a déjà un curé résident, Zénon Bélanger, jusqu'alors vicaire de Ferme-Neuve, et pour son premier Noël elle reçoit de la visite.

À la messe de minuit, dans la chapelle-presbytère-école dont on vient d'achever la construction, 250 personnes environ sont présentes, dont une majorité proviennent de l'extérieur. La nourriture du réveillon était apportée par les gens de Ferme-Neuve et Mont-Laurier. Des Amérindiens de la petite réserve Tapani y ont chanté des cantiques dans leur langue.

Parmi les paroissiens de Sainte-Anne dont le nom fut retenu dans les archives et qui sont de nos parents, on reconnaît : Paul Barbe, maître de chapelle et les chantres Jos. Barbe, Martin et Hector Labelle (le frère de Martin et Sara, alors âgé de 16 ans). L'aîné de Martin, Paul 9 ans, servait la messe avec un autre garçon. Si Ambroise ne chantait pas, Olidor et Adoré avaient l'âge d'être enfants de chœur. Il est bien possible que la famille n'ait pas participé à l'événement : on suppose que Sara en tout cas ne se sera pas risquée à faire le voyage, elle attend un enfant qui va naître le 8 février.

## 1917 : déménagement de la famille et nouveaux soucis

Six semaines après la naissance de Léopold, selon son témoignage, soit vers le 22 mars 1917, toute la famille déménage pour de bon sur le lot concédé.

Herméline Brooks dit être arrivée à Sainte-Anne avec son mari Paul Collin « par le dernier chemin d'hiver », « avec des chevaux », le 2 avril 1917. Elle avait 17 ans. « C'était les mêmes chemins qu'il y a là pour aller à Ferme-Neuve, seulement c'était les chemins faits par la compagnie Maclaren. » (H.B.)

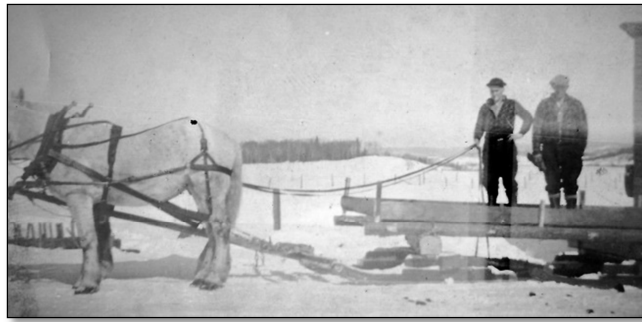
En réponse aux questions de l'intervieweur sur les voies de circulation à l'époque de son enfance, Léopold résume ainsi l'histoire du chemin à l'ouest de la rivière Tapani, l'actuelle route nationale, la 309, aussi appelée route de Sainte-Anne, qui traversait leur lot.

« ... quand mon père est venu ici, de Mont-Saint-Michel à venir ici, ils appelaient ça un portage. C'était un chemin défriché sans autres travaux que le défrichement, ils se promenaient là-dedans du mieux qu'ils pouvaient.

*Ils venaient comment, à pied?*

–En voiture, mais ça a dû brasser pas mal. [...]. Quelques années après, ils ont aplani le chemin, c'est ce qu'on appelait un chemin de terre. Les voitures roulaient plus facilement là-dedans. Ça resté de même jusqu'en 1930. En 1930, ils ont fait la route nationale. C'était le même chemin, ils mettaient du gravier. » (L.C.)

René Labelle témoigne de la venue de sa famille à l'hiver de 2017, alors qu'il avait 2 ans : « Dans ce temps-là, dit-il, c'était des *ouaguines*, des *jumpeurs* qu'ils appellent. Ils se sont rendus comme ça, dans les portages. » (R.L.)



Jumpeur, collection de Léopold Chalifoux.

On peut savoir que Martin Labelle et Corine Levert habitaient Sainte-Anne-du-Lac dès janvier 1917. Entre le 6 et le 23 (chiffre exact illisible), ils y font inhumer une petite fille, sans prénom et sans baptistère : c'est la première sépulture au registre de la paroisse, ouvert en octobre 1916 (la deuxième étant celle d'Ambroise un an plus tard).

Peut-être que les parents du petit Léopold ont voulu lui laisser le temps de prendre un peu de vigueur avant de le trimballer par les portages jusqu'à une terre boisée, loin des docteurs.

À quoi ressemblait leur terre en bois debout à la fonte des neiges? La maison et le potager se découvriraient sur une parcelle nettoyée, libre de souches ou presque. À la lisière de cette éclaircie commencerait une étendue de terre en culture, parsemée de souches coriaces, ce qui s'appelle un abatis<sup>94</sup>. Vers le fond se profilerait une forêt.

La Maclaren avait déjà abattu des arbres sur leur lot avant qu'ils s'y installent.

Quand le colon recevait son numéro de lot du Ministère de la Colonisation la compagnie s'était déjà empressée par elle-même et par de petits entrepreneurs forestiers de couper tout le bois commercial [...] ne laissant [...] que le bois invendable [...] bon à part le chauffage à brûler sur place. [...] Le colon avait à couper ce bois inutile.

... il lui fallait essoucher avec des chevaux ou des bœufs et à force de bras et placer ces arbres et ces souches en tas d'abatis. Cela allait bien pour les souches d'épinettes et de sapins à ras le sol, mais il n'en n'était pas ainsi des souches de merisiers verts et d'ormes. Les souches de pins résistaient et restaient encore longtemps au milieu des pièces de grain et de foin. On mettait le feu à ces abatis qui brûlaient longtemps dans la nuit. C'était l'apothéose du sol forestier converti en sol arable « passé au beau noir ». Naturellement tous les visages de la famille en étaient barbouillés de suie. Il fallait enfin labourer c'est-à-dire casser ce sol cousu de racines, le herser pour enfin l'ensemencer d'avoine de mil et de trèfle. (Demers, p. 79)

---

<sup>94</sup> Au Québec, le mot abatis a deux sens : 1° « Dans les régions en voie de défrichement, un terrain déboisé qui n'est pas encore complètement essouché » : on cultivait entre les souches. 2° « Un amoncellement d'arbres abattus, de branches, de débris ligneux de toutes dimensions que le défricheur doit faire brûler sur place pour préparer le sol à la culture. »

Je me souviens que Sara mettait le feu à la végétation derrière sa petite maison, au beau milieu du village. C'était une méthode de nettoyage et de régénération des sols, aussi dangereuse qu'excitante. Ma grand-mère arrivait à contenir l'incendie sur son terrain, chose qui achevait de m'impressionner. Je ne crois pas qu'elle demandait une autorisation pour lancer ces brûlis. Il en fallait une en 1917.

## Un brûlage d'abattis sans permis

Le journal *Le Devoir* du samedi 25 août 1917<sup>95</sup> signale en page 7 un jugement rendu à Mont-Laurier, « contre des colons et des 'squatters' accusés d'avoir mis le feu sans avoir obtenu un permis d'un garde-forestier et d'avoir ainsi causé des dommages au bois debout et aux jeunes arbres ». Parmi les six délinquants, Ambroise Chalifoux. Malheureusement il doit s'agir de notre aïeul, car à travers toutes mes recherches sur les contemporains de Sara, je ne suis jamais tombée sur un homme de ce nom qui ne s'avère pas être son mari.

Diverses réglementations avaient encadré le brûlage des abattis depuis 1870. Car « les colons, qui percevaient la forêt comme un ennemi à abattre, avaient l'habitude d'y laisser le feu se propager<sup>96</sup> ». La forêt aurait pu être la meilleure amie d'un bûcheron de métier comme Ambroise. Mais jusqu'à l'obtention de leurs lettres patentes, ce qui va prendre un minimum de cinq ans, les colons ne pouvaient pas tirer un sou du bois qui se trouvait sur leur lot, seulement l'utiliser pour se bâtir, se chauffer et se faire des clôtures. Une situation qu'ils acceptaient mal et que dénonçaient des politiciens dans leur propagande en faveur de la colonisation.

---

<sup>95</sup> La même nouvelle paraît dans *La Presse* du 21 août 1917.

<sup>96</sup> « Le permis de brûlage », capsule historique, ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs, Gouvernement du Québec, [mffp.gouv.qc.ca](http://mffp.gouv.qc.ca)

Qui plus est, à la Tapanee, la compagnie Maclaren s'était hâtée de couper les arbres de valeur avant l'arrivée des colons, leur en laissant les souches. La perspective d'exploiter ce bon bois commercial le jour où ils obtiendraient leurs lettres patentes se refermait ainsi pour ces colons. Même si Ambroise n'avait pas été un témoin direct des agissements de la Maclaren en 1915, de retour après une absence sur le lot 26 que le curé Martin lui avait probablement déjà promis, il aurait constaté les dégâts. C'est à se demander si l'achat de la propriété de Saint-Jovite en janvier 1916 n'est pas le signe qu'il avait perdu « son » lot parce qu'il se serait mal conduit à Sainte-Anne en 1915, ou qu'il y aurait renoncé de lui-même après ces ennuis, ou parce que le bois commercial sur lequel il comptait en avait disparu.

À partir du 16 mars 1916, l'obtention d'un permis de brûlage d'abattis devint obligatoire sur tout le territoire du Québec.

Le permis était gratuit, mais obligatoire. Au début de chaque saison, le garde-feu d'une région inspectait tous les abatis de son secteur. Il devait s'assurer que le défricheur avait ramassé tous les déchets d'abattage, les avait disposés en tas, en rangées ou en haies, à une distance d'au moins 50 pieds de la forêt. Le temps venu, le colon devait se procurer son permis chez le sous-garde-feu ou le garde-feu qui déterminait le jour du brûlage en fonction des conditions météorologiques. Le feu devait alors être allumé le jour prescrit sur le permis, après 16 h lorsque le vent avait cessé de souffler<sup>97</sup>.

---

<sup>97</sup> *Id.*

## POUR EVITER LES FEUX DE FORÊTS

POURSUITE CONTRE DES GENS  
QUI ALLUMENT DES FEUX ET  
METTENT LES BOIS EN DAN-  
GER.

L'Association Protectrice des Forêts de la Rivière Ottawa a poursuivi devant les tribunaux des colons et "squatters" accusés d'avoir mis le feu sans avoir eu un permis d'un garde-forestier et d'avoir ainsi causé des dommages au bois debout et aux jeunes arbres.

Les personnes suivantes ont comparu devant le juge C. B. Major, à Mont-Laurier, le 25 juillet et le 1er août 1917: Armos Montigny plaida non coupable; le 1er août, il fut trouvé coupable et condamné à payer \$25 d'amende et les frais ou à six jours de prison. Napoléon Jadon plaida aussi non coupable; le 1er août, il fut trouvé coupable et condamné à payer \$25 d'amende et les frais ou à deux jours de prison. Jules Roger plaida non coupable, mais il fut trouvé coupable, le 1er août, et on le condamna à choisir entre une amende de \$25, plus les frais, et six jours de prison. Ambroise Chalifoux ne comparut pas à la cour, le 25 juillet, mais il fut trouvé coupable et condamné à une amende de \$25 et les frais ou à quinze jours de prison. Georges Aumont plaida coupable; il fut condamné à payer une amende de \$25 et les frais ou à passer deux jours en prison. J. Hurtubise plaida aussi coupable, mais il fut condamné à \$25 d'amende et les frais ou à quinze jours de prison.

(Communiqué)

Le Devoir samedi 25 août 1917

Le montant de l'amende est le même pour les six inculpés (25\$), mais la durée de leur sentence varie (entre 2 et 15 jours). À première vue, Ambroise écope de la plus lourde, quinze jours, parce qu'il n'a pas comparu, contrairement aux autres. Mais on s'aperçoit que J. Hurtubise n'est pas moins puni que lui.

S'il s'agit bien de notre grand-père, ce serait ce délit qui lui aurait valu d'être incarcéré, une nuit, ou peut-être davantage. Aurait-il aggravé son cas en s'en prenant physiquement au garde-forestier? (En l'occurrence, C.?)

Mon frère Claude se souvient avoir entendu dire par Julien Labelle, un frère cadet de Sara qui n'a pas vécu à Sainte-Anne, qu'Ambroise avait eu maille à partir avec la justice pour avoir pêché illégalement. Un délit de braconnage maintenant!

Pour en revenir au séjour en prison, il faudrait pouvoir aller à la source de l'article du *Devoir*<sup>98</sup>.

Mais quel qu'ait été le motif de l'emprisonnement, quand on a connu la femme d'Ambroise Chalifoux, on devine qu'elle ne sera pas demeurée calme et sereine dans les circonstances. Les ennuis judiciaires, si possible, ce ne sera jamais sa tasse de thé, ni au civil ni au criminel. Comme cheffe de famille à partir de janvier 1918 et pour le reste de ses jours, elle n'en aura aucun, du moins selon mes recherches.

## Honoré Chalifoux

Heureusement Ambroise a son meilleur ami avec lui à Sainte-Anne. Honoré Chalifoux s'est établi sur le lot 28 du rang 6,

---

<sup>98</sup> À l'été de 2017, avec ma sœur Clarisse, on est allé au Palais de justice de Mont-Laurier. Tout ce qu'on a pu y apprendre, c'est que l'établissement avait ouvert ses portes en 1913, avec dix détenus logés dans une annexe derrière l'édifice. Les archives judiciaires de 1917 seraient-elles à Gatineau?

soit de l'autre côté de la rivière, à environ trois kilomètres au sud. Les deux frères se seront suivis toute leur vie, de Saint-Rémi à Ferme-Neuve à Sainte-Anne-du-Lac. Les archives de la Fabrique font arriver Honoré en septembre 1916, quelques mois après son aîné donc. Ils avaient peut-être décidé de se bâtir l'un après l'autre, de sorte à pouvoir se consacrer ensemble au même chantier.

Au printemps de 1917, le 30 avril, Honoré vend lui aussi une propriété à Saint-Rémi d'Amherst. Son acheteur est le même que celui qui avait acquis la maison d'Ambroise en 1913, Célestin Thomas. Cette transaction lui rapporte 220 piastres, comptant. (Le document manuscrit n'a pas été fait devant notaire, mais devant témoins, en bonne et due forme. Disponible au Registre foncier du Québec en ligne, Registre des mentions, Circ. foncière Papineau, 28461 RB.)

Célestin Thomas serait mort de silicose en 1938 à l'âge de 53 ans, si c'est bien lui qui figure dans la liste de la cinquantaine de mineurs emportés par cette maladie à Saint-Rémi, comme cela est vraisemblable. On se souviendra qu'Honoré recensé en 1911 à Saint-Rémi déclarait gagner sa vie comme mineur. Sa décision de devenir cultivateur lui a peut-être épargné de connaître le sort de ces hommes.

## La mort d'Ambroise (25 janvier 1918)

**S**e pourrait-il qu'Ambroise n'ait pas pu comparaître au tribunal de Mont-Laurier le 25 juillet 1917 parce qu'il était malade? (Toujours dans l'hypothèse où il s'agit bien de lui dans l'affaire du brûlage illégal.)

Sur ce qu'il vient de dire à propos de la maison construite par son père en 1916, prête à les recevoir au mois de mars 1917, Léopold enchaîne : « Mon père a vécu durant l'année 1917, il est mort en janvier 1918. Il a été à peine un an, il est décédé ici [à Sainte-Anne]. » Puis, à l'intervieweur qui avance l'hypothèse d'un accident Léopold répond : « Non, c'était une maladie. » (L.C.) Ma grand-mère disait que son mari était « mort consommation ». Le mal était répandu à l'époque.

Hippocrate, « le père de la médecine », donne le nom grec de phtisie à la tuberculose, ce qui signifie dépérissement. Pendant longtemps, la maladie est communément appelée « consommation », à cause de l'amaigrissement qui la caractérise, donnant l'impression qu'elle consomme ses victimes. [...]

La tuberculose est une maladie infectieuse causée par la bactérie *Mycobacterium tuberculosis* qui touche habituellement les poumons, détruisant les tissus et créant des cavités. Les principaux symptômes consistent en une toux persistante, un épuisement chronique, une perte de poids et d'appétit ainsi que des sécrétions contenant du sang. L'infection se transmet par des gouttelettes de salive en suspension dans l'air au moment de la toux et des éternuements. Certaines personnes peuvent être infectées par la bactérie sans

développer la maladie : cette forme latente de la maladie n'est pas contagieuse<sup>99</sup>.

Au cœur de leur premier hiver à Sainte-Anne, après des semaines ou (plus probablement) des mois de maladie, Ambroise migre dans l'au-delà. Rétrospectivement, l'impatience et la fièvre qu'avait manifestées ce colon, ses problèmes avec la justice, semblent pouvoir s'expliquer. C'était son baroud d'honneur. Il a 40 ans. Ça doit bien faire vingt-cinq ans qu'il gagne sa vie à la dure. Encore heureux quand les hommes comme lui peuvent travailler.

Les Canadiens-français constituent surtout une main d'œuvre de choix habitués qu'ils sont à être fiers de leur travail. C'est à qui aura la réputation d'être le meilleur bûcheron, le meilleur charretier, le meilleur jobber, le meilleur draveur. [...] Tout est mesuré à salaire de famine juste pour toujours vivre pauvrement. Car la main d'œuvre est si abondante que les compagnies ont le choix.

[..]

Et ceux parmi les Canadiens-français qui sollicitent des contrats d'exploitation comme entrepreneurs (jobbers) ne les obtiennent qu'au compte goutte de la valeur. Tant pis pour eux si une maladministration ou les intempéries des saisons jouent contre eux. (Demers, p. 106)

Les conditions de travail dans les chantiers forestiers avant 1940, dont traite plus en détail ce chapitre du livre de Demers, étaient rudes et impitoyables. Elles furent le lot d'Ambroise. Avec les années et l'expérience, un homme peut se révolter, d'autant plus s'il sait lire et s'intéresse à la marche du monde.

---

<sup>99</sup> « Le fléau de la tuberculose ». Archives de Radio-Canada.  
<http://archives.radio-canada.ca/sante/maladies/dossiers/1009/>

Braconner ou prendre le risque de déclencher un feu de forêt n'est pas bien, mais cela exprime peut-être un ras-le-bol du mode d'exploitation du territoire à l'avantage des puissants. Ou des Blancs, quand on est le petit-fils d'un Oueskarini élevé dans l'esprit que les ressources de la nature appartiennent à tous.

Le colon Ambroise Chalifoux sera exposé pendant trois jours, dans sa maison devenue cercueil, sur des planches qui sont probablement de sa réserve. Parents, amis et voisins affluent, les prières sont incessantes. Les dernières années de la vie de cet homme encore jeune font penser à la migration sacrificielle du saumon, remontant la rivière pour atteindre le lieu où il mourra, sa descendance assurée. En 1899, il avait perdu sa sœur aînée Eulalie et son frère cadet Jéria, dans la vingtaine tous les deux. Emportés comme lui par la consommation peut-être?

C'est « le premier mort » de Sainte-Anne, selon l'expression utilisée par les anciens. Soixante ans plus tard, une pionnière se remémore l'événement :

*« Avez-vous eu connaissance du premier enterrement qu'il y a eu? »*

—Oui, ça été M. Ambroise Chalifoux, le père de Léopold Chalifoux. » (H.B.)

Le principal soutien de Sara dans cette épreuve de la maladie et de la mort de son époux, c'est Honoré. Ils partagent l'inquiétude et l'angoisse de voir Ambroise dépérir, et un sentiment d'abandon lorsqu'il s'éteint. C'était leur aîné et leur guide dans ce pays neuf. Ils vivent ce deuil dans l'exil, loin de leurs familles, ce qui les soude encore davantage.

Il n'est pas impossible que des Labelle ou des Chalifoux aient fait le voyage pour les funérailles. On peut penser que des télégrammes ont été envoyés à partir du

bureau de télégraphe de Ferme-Neuve<sup>100</sup> : l'un destiné à la famille restée dans la région d'origine, soit les Labelle (Brébeuf, La Conception), Éléonore Chalifoux (Saint-Jovite), Régis Chalifoux (Vendée), Lumina Frison (Saint-Rémi d'Amherst). Un autre expédié vers Amos, où vivaient Albertine, Paméla et Marie Chalifoux, mais dans ce cas le déplacement d'aussi loin en plein hiver paraît peu probable. Quant à Exilda, la mère, nul ne sait si elle vivait encore au moment de la mort d'Ambroise, et si oui à quel endroit.

Le destin de mon dynamique grand-père fauché en pleine action me serre le cœur. Combien de projets et d'espoirs ont dû trotter dans sa tête pendant qu'il défrichait ce sol à force de bras et admirait l'étendue de son nouveau domaine?

## Que faire?

Que deviendra la famille sans lui? Olidor et Adoré ont 13 et 11 ans, Amable en aura bientôt 7, Cécile en a 4, et Léopold est sur le point de fêter son premier anniversaire. Sara a dû redouter de perdre Ambroise pendant plusieurs semaines, sinon quelques mois. Le docteur de Ferme-Neuve<sup>101</sup> n'y a rien pu.

La période de 1914-1918 est celle de la Première Guerre mondiale. Les agriculteurs du pays obtiendront éventuellement d'être exemptés de la conscription, en arguant qu'ils tiennent un rôle essentiel dans la production de la nourriture et qu'une ferme ne peut pas se passer d'un homme.

---

<sup>100</sup> À Ferme-Neuve, un bureau de télégraphe a été installé en 1913, et on a commencé à voir quelques téléphones dans les endroits publics comme les hôtels en 1917-1918.

<sup>101</sup> En 1915, le médecin de Ferme-Neuve était le Dr Henri Berthiaume. (Probablement encore lui en 1917?)

L'enrôlement d'un agriculteur a en effet des conséquences importantes pour l'exploitation de sa ferme, au contraire d'un citoyen qui peut aisément être remplacé à l'usine ou au magasin, souvent par des femmes. [...]

Il y a aussi les dépenses que l'exploitation occasionne; il faut donc produire pour pouvoir faire face aux créanciers, ce qui nécessite que les agriculteurs restent au pays<sup>102</sup>.

S'il faut un homme sur une ferme à l'époque, a fortiori sur une terre en bois debout. Quelles options s'offraient à Sara? A-t-elle délibéré longtemps sur ce qu'elle devait faire ou si sa décision de poursuivre seule l'entreprise est allée de soi?

Elle peut céder son lot, en tout ou en partie, à quelqu'un de la famille (enfants, parents, frères et sœurs, futur mari), par testament, contrat de mariage ou donation entrevifs :

26. Les lots vendus ou autrement octroyés pour fins de colonisation du 1<sup>er</sup> juillet 1909 au 19 mars 1921, inclusivement, ne peuvent, pendant cinq ans à compter de la date du billet de location, être vendus par le porteur du billet de location ni autrement aliénés, en tout ou en partie, excepté par donation entrevifs ou par testament, en ligne directe ascendante ou descendante ou en ligne collatérale, ou par succession *ab intestat*, ou par donation dans un contrat de mariage, ou par testament en faveur de son conjoint, et, dans ces cas, le donataire, le légataire ou l'héritier sont soumis à la même prohibition que l'acquéreur primitif<sup>103</sup>.

---

<sup>102</sup> « *Combattre ou cultiver* » : les agriculteurs canadiens face aux dilemmes de l'effort de guerre pendant la Première Guerre mondiale. Mourad Djebabla. Défense nationale et les Forces canadiennes, vol. 13, no 2.

<http://www.journal.forces.gc.ca/vol13/no2/page57-fra.asp>

<sup>103</sup> Loi des terres de colonisation, chapitre 102, Province de Québec.

Cette première option serait envisageable si les enfants étaient plus vieux. Pour l'instant, elle ne présente aucun intérêt.

Elle aurait aussi le droit de céder son lot à un étranger, pourvu que ce transfert (transport) ait été autorisé par le ministre et jugé conforme aux intérêts de la colonisation. Il faut comprendre par là que la candidature de l'aspirant-colon doit être agréée par le curé Bélanger, qui a remplacé le curé Martin dans ce rôle.

26. (suite) Néanmoins, tout autre transport fait après le 1er juillet 1909, pendant les cinq années à compter de la date du billet de location, est valable s'il a été préalablement autorisé par le ministre, sur preuve, à sa satisfaction, que ce transport est dans l'intérêt de la colonisation; le nouvel acquéreur est soumis à la même prohibition que l'acquéreur primitif. (Ce mode de cession comporte une restriction : le nouvel acquéreur ne doit pas détenir plus de trois cents acres de terre obtenus de cette manière.)

Les aspirants colons acceptables ne manquent sûrement pas. Mais dans ce pays de pauvres, il ne doit pas s'en trouver beaucoup qui puissent s'offrir un lot avec améliorations et constructions. Et où irait Sara avec ses cinq enfants? Quel travail lui permettrait de les faire vivre? Je me demande : si ses deux adolescents, de 13 et 11 ans, avaient été des filles, est-ce que la maison de pension à Saint-Jovite (qui reste sa propriété jusqu'en janvier 1919) n'aurait pas pu l'emporter sur la terre?

### Pionnière et défricheuse

En 1918, une mère monoparentale n'aurait pas acheté une terre, encore moins un lot de colonisation, même construit et partiellement défriché et cultivé. Mais Sara est probablement placée dans la situation où elle aurait bien plus à perdre en vendant son lot qu'en le gardant. L'intervieweur de Léopold se demande comment elle a pu faire.

« *Et puis, à ce moment-là, la vie devait être difficile?*

—Ç'a dû être très très difficile. Ils défrichaient dans ce temps-là à bras. Il n'y avait rien d'autres choses pour défricher une terre en bois debout (...) Elle partait le matin avec les deux plus vieux, c'était deux garçons, un de treize ans et un de onze ans [Olidor et Adoré]. Ils s'en allaient faire de la terre neuve, c'était du défrichage puis faire brûler ce qu'ils défrichaient. La garde de la maison était confiée au petit frère [Amable] qui avait six ans de plus que moi, il restait à la maison, il avait huit, neuf ans. » (L.C.)

Est-ce qu'une femme et deux adolescents peuvent venir à bout d'un gros arbre en maniant hache et godendart? Mais que de temps cela devait leur prendre à comparer d'Ambroise!

Sara avait trois frères cadets célibataires. Julien travaillait pour ses parents à Brébeuf, Omer n'avait pas encore l'âge de les quitter. Hector est le seul dont on ait la preuve qu'il soit venu à Sainte-Anne à cette époque. Né le 23 mars 1900, il a 16 ans lorsqu'il fait partie du chœur de chant à la messe de minuit de 1916, avec Martin Labelle et les Barbe. Il a probablement suivi ou rejoint son frère aîné dans ce pays de colonisation pour lui prêter main-forte et travailler dans les chantiers. (Paul, l'aîné de Martin, n'avait alors que 9 ans.) Lors de l'inhumation d'Ambroise le 28 janvier 1918, Hector Labelle et Édouilda Désalliers<sup>104</sup> apposent leur signature au registre comme témoins de sa sépulture. Le 24 février suivant,

---

<sup>104</sup> Possiblement la première institutrice de l'école du village fondée en 1917, voir Demers p. 178, « une demoiselle Désalliers ». Aussi, le témoignage de René Labelle, p. 4 : *Vous souvenez-vous de la première institutrice qu'il y avait?* « Oui, Donalda Désalliers. C'est la première maîtresse qu'il y a eu par ici. » Donalda au lieu d'Édouilda, mais il s'agit de la transcription écrite d'une entrevue orale. Des Désalliers parmi nos parents ou les familles pionnières de Sainte-Anne, je n'en vois pas.

le même couple sera parrain et marraine au baptême d'Édouilda, enfant de Martin Labelle et Corine Levert. À bientôt 18 ans, Hector possède la force physique qui manque à Sara et ses garçons, en plus de connaître la menuiserie et la mécanique, comme tout bon habitant. Il est peut-être venu à la rescousse de sa sœur pendant la longue maladie d'Ambroise. Il sera resté après son décès.

Combien de temps aurait pu durer cet arrangement? Des semaines? Des mois? Idéalement des années, mais rien n'est moins sûr. Quoi qu'il en soit, Hector deviendra indispensable à Brébeuf quand Julien se mariera au mois de juin 1920. Il y est recensé en 1921. Sara a certainement eu besoin d'engager des ouvriers dans les débuts, au moins ponctuellement, pour certaines tâches. Le plus possible, elle devait essayer de payer ces travailleurs avec des produits de sa terre ou avec la réciprocité d'un service.

Mais l'aide extérieure et celle des enfants, même grands, ne vaudra jamais le travail d'équipe d'un couple formé de deux personnes vaillantes et compétentes qui partagent la même ambition. Sara poursuivra dans une immense solitude l'œuvre qu'elle avait entreprise avec Ambroise. Combien de fois aura-t-elle espéré le voir revenir? Tout à coup en se relevant de son tabouret après avoir tiré une vache, elle l'apercevrait dans la porte de la grange? Ah, si la silhouette de l'homme qui se profile au bout de leur terre était celle d'Ambroise! Sa tasse, ses vêtements, son cheval préféré, tout crie son absence. Ambroise, Ambroise, pourquoi m'as-tu abandonnée?



(Photo de l'album noir de Sara, non datée.) Hector Labelle, à gauche, avec Sara et Martin. Ce cliché ne remonte pas à aussi loin, mais il montre le trio Labelle qui fut là au tout début de la paroisse.

## **La terre : lettres patentes, maison et bâtiments**

**Q**uand on montait à Sainte-Anne-du-Lac toute la famille, c'était à qui des enfants verrait le premier le clocher de l'église du village par-dessus les montagnes. On frétillait comme des ménés dans une chaudière sur la fin du voyage. La flèche du clocher se montrait et disparaissait, jusque dans les derniers détours. Enfin toute l'église et le village lui-même s'offraient à notre vue au bout de la route droite. À l'entrée de celui-ci, on passait devant chez mon oncle Olidor, qui cultivait la terre ayant appartenu à notre grand-mère, et où avait grandi notre mère. Peut-être n'ai-je pas de plus beau souvenir de mon enfance que cette arrivée en famille à Sainte-Anne. Mémère habitait alors dans le village, en face du lac.

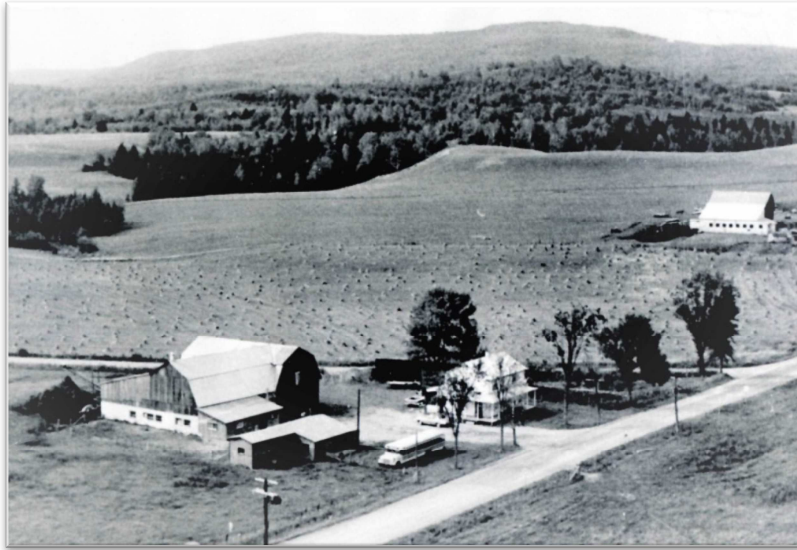


Cette scène se déroule à peu près en face de chez Olidor, en 1955<sup>105</sup>, soit deux ans après qu'il eut vendu la propriété à Delphis Millette. La terre se trouve de part et d'autre du chemin. La maison est du côté du cheval.

Voici une vue aérienne des bâtisses de la ferme au temps où Delphis Millette en était propriétaire, une photo prise dans les années 1970 si on se fie à la présence de l'autobus scolaire garé chez lui. Maison et grosse grange-étable étaient les mêmes à l'époque d'Olidor. Le chemin perpendiculaire à la route nationale est celui du Septième Rang Ouest; il marque la limite nord de la terre. Cet ensemble bâti n'existe plus aujourd'hui. La photo m'a été transmise récemment, nous n'en avons pas de la maison dans nos archives familiales.

---

<sup>105</sup> Sur le site de la BAnQ, on a un cliché un peu différent de la même scène -- source indiquée : l'Honorable Albiny Paquette, en 1955. C'est ce qui me permet de dater cette photo.



Mais nous en avons de la grange-étable (album noir de Sara, et donc antérieure à 1936 environ).



## **Les lettres patentes (30 janvier 1920)**

Deux ans presque jour pour jour après son inhumation, le lot numéro vingt-six du septième rang du canton Décarie est officiellement vendu « aux Représentants légaux de feu Ambroise Chalifoux » par le roi George V, au prix de « quarante-six piastres et trente-cinq centins ». Ce qui donne exactement 30 centins l'acre, puisqu'il contient 154,5 acres. C'est un grand événement. Jusqu'à ce que le colon décroche ce sésame, son lot demeure propriété de la Couronne. Des obligations et des restrictions s'y rattachent. Ce bout de papier l'affranchit.

(Signé)

C. Fitzpatrick

# CANADA : PROVINCE DE QUEBEC

**GÉORGES V.** par la Grâce de Dieu, Roi du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, et des possessions britanniques au-delà des mers, Défenseur de la Foi, Empereur des Indes.

A tous ceux à qui les présentes parviendront ou qu'icelles pourront concerner, SALUT :

Attendu que les Représentants légaux de nos Colonies, lesdits Représentants, ont

\_\_\_\_\_ dans Notre Province de Québec, \_\_\_\_\_ ont convenu avec Notre Ministre de Nos Terres et Forêts, d'acquiescer à ce que, en considération de la somme de \_\_\_\_\_ argent ayant cours dans Notre dite Province, l'acquisition des terres et propriétés ci-après mentionnées et décrites, dont Nous sommes saisi par droit de Souveraineté.

A ces causes sachez, qu'en considération de la dite somme de \_\_\_\_\_ et de la somme de \_\_\_\_\_ d'argent payée à Notre dit Ministre de Nos Terres et Forêts, pour Notre Usage, avant l'émission de Nos présentes Lettres Patentes, Nous avons octroyé, vendu, aliéné, transporté et assuré et par ces présentes octroyons, vendons, aliéons, transportons et assurons à \_\_\_\_\_ et à \_\_\_\_\_ hoirs et ayants cause à toujours tous \_\_\_\_\_ ce-morceau-de terre sis et situé \_\_\_\_\_ dans le canton de \_\_\_\_\_ dans le Comté de \_\_\_\_\_ dans Notre dite Province de Québec, contenant d'après arpentage \_\_\_\_\_ plus ou moins, avec la réserve ordinaire pour les chemins publics : le dit-morceau-de terre peut être autrement décrit—comme suit, savoir :

Le Lot n<sup>o</sup> 110000000000 (26) des sections 110000000000

des sections de \_\_\_\_\_, distraction faite des \_\_\_\_\_ constituant les parties

\_\_\_\_\_

Sous-Rég. Front.  
Enregistré le 7 Janvier 1910

Pour par Nos dits Concessionnaires \_\_\_\_\_ hoirs et ayants cause, tenir et posséder le dit-morceau—de terre octroyé — par Nous comme susdit, et en jouir à toujours, en pleine propriété. Cet octroi étant aussi dans tous les cas sujet aux lois et règlements concernant les terres publiques, les bois et les forêts, les mines et les pêcheries dans cette Province.

EN FOI DE QUOI, Nous avons fait rendre Nos présentes Lettres Patentes, et à icelles fait apposer le Grand Sceau de notre province de Québec.

TÉMOIN, Notre très fidèle et bien-aimé le très honorable sir CHARLES FITZPATRICK, membre de Notre très honorable Conseil privé et chevalier grand-croix de Notre ordre très distingué de Saint-Michel et Saint-Georges.

Lieutenant-Gouverneur de Notre province de Québec.

DONNÉ en Notre Cité de Québec, ce \_\_\_\_\_ jour de \_\_\_\_\_ dans l'année de Notre-Seigneur mil neuf cent \_\_\_\_\_ et de Notre règne la dixième

Par ordre,

(Signé) *C. J. Simard*

(Signé) *Ch. Fitzpatrick*

Réf. No. 34694

Sous-secrétaire de la Province.

Sous-ministre des Terres et Forêts.

Cr.

En sus de l'obligation de **cinq années de résidence continue** sur son lot, « ... il fallait 40 acres de terre en culture pour en obtenir la patente et en devenir propriétaire. » (Demers, p. 79) Cet objectif est donc atteint au mois de janvier 1920. Déjà!?

Quel était le score annuel moyen attendu des colons? La loi de la colonisation posait comme exigence la mise en culture d'un minimum de 10% de la superficie du lot au bout de quatre ans, sous peine de perdre sa concession. Les exemples dans la littérature d'alors faisant toujours référence à un lot standard de 100 acres, cela suppose un rendement de 2,5 acres par année. On rejoint ainsi un propos du curé Demers : « Cela va prendre au moins 40 à 50 acres en culture pour que le colon puisse commencer à vivre de sa terre et une vingtaine d'années au moins pour accomplir ce travail. » (Demers, p. 78)

Dans un autre passage du livre, il estime que « cinq acres d'abatis de défrichage et de labourage par an est un fort bon rendement » (Demers, p. 47). Avec cette dernière estimation, c'est huit années qu'il faudrait pour atteindre 40 acres. Ce rythme serait approximativement celui de Martin Labelle. Il obtient ses lettres patentes le 8 septembre 1925, pour ses deux lots qui totalisent 108 acres (28R7, 87 acres/33R8, 21 acres). Mais comme il les paye 60 centins l'acre au lieu de 30 centins, je fais l'hypothèse qu'il n'a pas gardé le lot qu'il avait reçu en concession en mai 1916. Il l'aurait quitté pour s'établir sur 28R7 et 33R8, en 1918 ou plus tard, alors que les tarifs avaient doublé, ce qui expliquerait qu'arrivé en même temps que Sara à Sainte-Anne, il ait mis presque six ans de plus qu'elle pour décrocher ses lettres patentes.

Chez Paul Collin (Herméline Brooks), bûcheron de métier, on défrichait 7 ou 8 acres par année : en dix ans ils eurent défriché tout ce qui devait l'être, 79 acres (H.B.). D'après le témoignage de Léopold, chez eux on défrichait 3 ou 4 arpents [1 arpent = 0,845 acre] par année, au maximum;

probablement moitié moins que si Ambroise avait vécu, quand on compare ce rendement avec celui des Collin.

La veuve Chalifoux doit cependant être parmi les tout premiers colons à avoir obtenu ses lettres patentes, sinon la première comme on le verra plus loin. Comment est-ce possible dans une famille monoparentale dont trois des cinq enfants sont encore en bas âge, et qui défriche au rythme de 3 ou 4 arpents par année? Sara a-t-elle réclamé avec insistance son titre de propriété comme je l'en crois bien capable? Ou bien n'a-t-elle fait que bénéficier d'un laxisme généralisé dans l'application de la loi : dans la réalité, en évaluant la durée de résidence continue et l'étendue de terre en culture, on aurait eu tendance à se montrer généreux, pour encourager les colons?

Pour pouvoir comparer sa situation avec celle d'autres pionniers de Sainte-Anne, j'ai commandé les lettres patentes de Médéric Coursol arrivé en décembre 1915, et de François-Xavier Courtemanche arrivé au mois de mai 1916. Médéric Coursol a obtenu les siennes le 4 février 1921 (lot de 115 acres, payé 33 piastres) et F.-X. Courtemanche, le 21 février 1922 (lot de 110 acres, payé 33 piastres). J'ai choisi ces deux colons parce que leur évaluation municipale en 1929 (première date où cette information est disponible) se situe, avec celle de notre lot, parmi les plus hautes à Sainte-Anne, ce qui suppose une bonne superficie en culture et des bâtisses convenables.

Ainsi donc, quelle que soit l'explication, Sara Labelle a obtenu ses lettres patentes un an avant Médéric Coursol, deux ans avant François-Xavier Courtemanche et six ans avant son frère Martin Labelle.

### Une terre « forte »

En 1974, Yvon Bigras, un neveu de Louis Bigras, acheta de Delphis Millette la terre que celui-ci avait acquise d'Olidor. J'ai rencontré Yvon et sa femme, Claudette Bélisle, à l'été de

2016, lors des célébrations du centième anniversaire de la paroisse. Je souhaitais ardemment obtenir une photo de l'ancienne maison du lot 26 telle que je l'ai connue, avant sa conversion en bungalow. Quelques mois plus tard, j'eus la joie de recevoir un courriel de Claudette auquel était jointe la photo de la ferme à l'époque de Delphis Millette, que j'ai publiée plus haut.

Yvon, Claudette et moi sommes de la troisième génération de Sainte-Anne. Eux y habitent toujours, ils n'en sont jamais partis. Ils ont fondé la quincaillerie Bigras, aujourd'hui propriété de leur fille. Vaste et moderne, semblable à un Rona, le commerce se déploie à l'entrée du village, sur un plateau qui faisait partie de la terre. Yvon et Claudette ont pris leur retraite, mais ils demeurent actifs dans la communauté.

Nous avons tant aimé notre bref séjour de 2016 à Sainte-Anne, ma sœur Clarisse et moi, qu'à l'été 2017 nous avons décidé d'y demeurer cinq semaines, au beau milieu du village, pour y faire des recherches dans les archives de l'hôtel de ville, et des rencontres avec des témoins, c'est-à-dire des vieux de notre génération, dont plusieurs qui avaient émigré en ville pour leur travail et qui sont revenus vivre à Sainte-Anne à l'âge de la retraite.

Yvon et Claudette nous ont procuré tous les renseignements possibles sur la terre. Ils nous en ont fait faire un tour guidé, et ils ont été jusqu'à nous prêter leur liasse de vieux documents notariés concernant la propriété. À leur époque, ils cultivaient du foin, de l'avoine pour les animaux. Ils avaient environ 35 vaches laitières et 15 vaches à bœuf. Ils ont aimé cette vie.

Enfant, il me semble que je n'entendais dire que du mal des terres de Sainte-Anne, des « terres de roches ».

C'est avec étonnement qu'en regardant la vidéo Lachapelle, j'entendis un autre son de cloche. Un témoin de deuxième génération, Réal Melançon, fils du pionnier Ovila

Melançon qui s'était établi à l'autre bout du lac en décembre 1915, y raconte comment ses parents et d'autres habitants de Saint-Côme avaient quitté leurs « terres de roches » en apprenant que Sainte-Anne offrait de bonnes terres à défricher. Effectivement, disait Réal, elles étaient bonnes, nommément celles du tour du lac.

Mais qu'en était-il de notre lot 26 qui ne se trouvait pas en bordure du lac? Je le demandai à Yvon et Claudette. « C'est une terre forte! » m'assurèrent-ils. Comme cultivateurs, ils en avaient été très satisfaits.

Je devais revoir l'expression « terre forte » dans une brochure gouvernementale de 1920, sous la rubrique Sainte-Anne-du-Lac. « Il y a encore de la colonisation à faire dans cette paroisse ; les sols se composent de terre jaune, parfois sablonneuse, et de terre forte d'une très grande fertilité<sup>106</sup>. »

Sur le site de l'Institut de recherche et de développement en agroenvironnement du Québec, on trouve des informations scientifiques relatives aux sols de la province<sup>107</sup>. Présents sur notre lot 26 (26A selon le cadastre actuel), le vert foncé (Mf) et le vert pâle (Bcl) indiquent la présence de sols loameux, les meilleurs possibles pour la culture. Le vert foncé est l'exception à Sainte-Anne et le vert pâle se trouve surtout autour du lac.

Ce sont d'excellents sols de culture, car ils présentent un bon équilibre du point de vue de l'aération, du drainage et de la rétention de l'eau et des éléments nutritifs. Ils sont également très fertiles. Ces sols conviennent à la plupart des cultures.

---

<sup>106</sup> Ministère de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, *Les régions de colonisation de la Province de Québec : La région de Labelle, Québec, 1920*. Ce n'est plus alors le curé Martin mais le curé Zénon Bélanger qui s'occupe d'informer et recruter les colons.

<sup>107</sup> Institut de recherche et de développement en agroenvironnement.  
<https://www.irda.qc.ca/fr/outils-et-services/informations-sur-les-sols/>

Au Québec, on rencontre surtout des sols argileux et sableux; les sols [...] loameux y sont plutôt rares.

Il est possible de corriger des sols sableux, argileux et limoneux en améliorant leur structure et en corrigeant leur pH au besoin. En ce qui a trait aux sols loameux, il s'agit de maintenir ou d'améliorer leurs propriétés en ajoutant régulièrement de la matière organique<sup>108</sup>.

Un outil de ce genre n'existait pas à l'époque. À quoi les colons reconnaissaient-ils donc un lot en bois debout qui ferait une bonne terre cultivée?

... Il faut particulièrement rechercher la proximité de l'eau où le sol est plus fertile. En évitant les pentes trop abruptes difficiles aux labours. Il faut aussi privilégier la proximité d'une bonne source pour alimenter maison et bâtiments. La qualité et la grosseur des arbres sont d'excellents indicateurs pour choisir un lot. Un sol où l'érable, l'orme, le frêne et les aulnes abondent est de première qualité; couvert d'arbres rabougris, de sapins, de bouleaux et d'épinettes sans mélange de cèdres ou de bois francs, le sol est de mauvaise qualité et souvent pavé de pierres. Le sol le plus avantageux est enveloppé d'une couche de mousse où résineux et feuillus s'entremêlent<sup>109</sup>.

Le lot 26 est borné à l'est par la rivière Tapani et traversé dans sa partie la plus à l'ouest par le ruisseau Rabot (autrefois Rainboth), il est donc bien arrosé. La proximité du village et

---

<sup>108</sup> Espace pour la vie Montréal. Carnet horticole botanique.

<http://espacepurlavie.ca/texture-du-sol>

<sup>109</sup> Chronique 23 de l'histoire du diocèse de Mont-Laurier par Luc Coursol.

<http://www.dioceseml.com/app/webroot/files/file/histolucoursol.pdf>

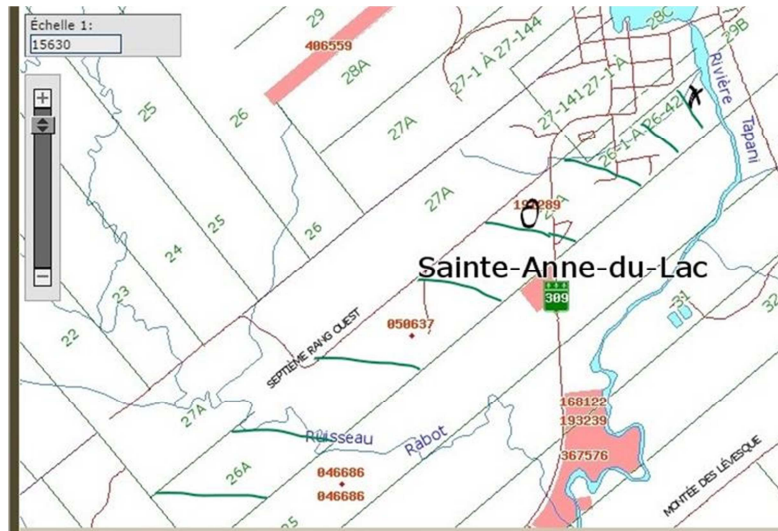
de la route constitue un autre avantage selon un Guide du colon de l'époque.

## **La maison et les bâtiments**

La première maison a dû être un camp de bois rond au bord de la rivière Tapani; la seconde est cette demeure en planches et madriers telle qu'on pouvait encore la voir jusque dans les années 1970, sur la route de Sainte-Anne (route 309).

Comme Ambroise est mort en janvier 1918 après une longue maladie, on ne sait pas si c'est lui qui a bâti la deuxième. Autre interrogation : est-ce qu'on voit la première sur une vieille carte postale du village? Peut-être est-ce elle, sinon ce serait la propriété de Jules Vanier.

Mon enquête sur ces deux sujets a suivi autant de méandres qu'en comporte la rivière Tapani, et à la fin, pas de réponse sûre.



Les stries : lot 26 (26A actuel)

Le X au bord de la rivière : site de la première maison

Le O à la jonction de la route 309 (route de Sainte-Anne) et du Septième Rang Ouest : site de la deuxième maison

Nous autres, enfants de Cécile et Léopold, ne nous souvenons pas avoir jamais entendu parler d'une première habitation au bord de la rivière. Anna Beauvais, l'épouse encore vivante de Léopold, non plus. En fait, nous les enfants de Cécile, nous ne savions même pas que la terre s'étendait à l'est de la route avant d'entreprendre ces recherches.

Voici ce que m'écrit Guylaine Melançon, fille de Bibiane Chalifoux, l'aînée des enfants d'Olidor née en 1936 dans la maison blanche à deux étages qu'on voit sur la photo de la ferme de Delphis Millette :

Pour ce qui est de la maison d'Ambroise, ma mère a toujours su de son père qu'Ambroise s'était établi sur le long de la rivière Tapani. À sa connaissance il se serait établi en ligne directe avec la maison où est née ma mère puisqu'il s'agissait de sa terre et qu'elle se rendait,

en ligne droite, jusqu'à la rivière Tapani. Toujours selon ce qu'elle a su, il se serait établi « en face » de Raoul Bélisle qui lui est l'autre bord de la rivière.

L'information est corroborée par Louis Bigras : « Calvé, Chalifoux, ça restait au bord de la rivière dans ce temps-là, mais là la terre est sur la route. » (L.B.)

De son côté, Léopold témoigne seulement que son père est venu construire « une maison, une écurie, des dépendances » sur leur lot à Sainte-Anne durant l'année 1916, en préparation de la venue de la famille au mois de mars 1917. On ne sait pas s'il fait référence à cette première maison au bord de la rivière ou à la deuxième sur la route. Et le sujet des constructions n'est plus abordé dans le reste de son entrevue.

La seule autre certitude qu'on ait, c'est que la famille habitait sur la route nationale en 1925, selon un document notarié de cette année-là.

Né le 4 janvier 1915, Louis Bigras dit être arrivé à Sainte-Anne « à peu près à 4 ans » vers « 1918, 1919 », **après** la mort d'Ambroise donc. Il se souvient de l'ancienne chapelle-presbytère-école, du bureau de poste qui se trouvait en bas, et où il allait chercher la malle, de l'incendie de cet édifice (1925), de la construction de la grosse église (1922-1923) et le reste. À la manière dont il s'exprime, il se remémore ce que lui-même a vu dans le village enfant.

Il faut que le petit Louis ait au moins 6 ans pour enregistrer de tels souvenirs : 1921 et plus. Ainsi donc, trois ans **après** le décès d'Ambroise, la famille habitait toujours au bord de la rivière si on se fie à son témoignage.

Ma sœur aînée a une meilleure mémoire que moi de ce que notre grand-mère disait, et pour elle, si la famille avait habité au bord de la rivière dans les débuts, on en aurait entendu parler. Son hypothèse est la suivante. Elle pense qu'Olidor a vécu dans la première maison au bord de la

rivière avec son père, mais que c'est dans la nouvelle maison bâtie sur la route que toute la famille a emménagé en arrivant au mois de mars 1917.

D'après les divers témoignages, la première maison des colons de Sainte-Anne était sans exception un camp de bois rond. Voici à titre d'exemple une photo affichée à l'hôtel de ville à Sainte-Anne, intitulée : Camp de colon « Les premières années » chez M. et Mme Eddy Collin.



Serait-ce le camp d'Ambroise qu'on aperçoit au bord de la rivière (y trempant presque), à gauche, sur la vieille carte postale ci-dessous?



Cette photo a été prise depuis le côté est de la rivière (côté Bélisle), non loin du pont des Pionniers (invisible, à droite), probablement au printemps à en juger par le niveau élevé de l'eau. On y voit l'église, construite en 1922-1923, mais pas le nouveau presbytère érigé en 1926.

Des détails du village se voient mieux sur le cliché ci-après. L'imposante construction dotée de trois fenêtres au deuxième étage doit être la chapelle-presbytère-école, qui a passé au feu en 1925 : cette photo nous en montre la façade la plus large, alors que la photo prise lors de la visite de l'évêque en septembre 1917 nous en faisait voir la plus étroite (« Ambroise Chalifoux : cimetière et petite photo », Première partie). L'édifice est flanqué d'une remise à pignon, comme dans cette photo de septembre 1917.

On pourrait donc situer ces deux vieilles images du village en **1923 ou 1924, ou début 1925.**



La longue bâtisse au bord de l'eau du premier cliché ne se trouve ni sur le lot 25 ni sur le lot 27. Elle est sur le lot 26. On en a une idée claire quand on superpose le tracé de la rivière, du plan cadastral à la photo (un procédé impossible à reproduire ici).

Tout le lot 26 appartenait à nos grands-parents, « distraction faite de 8½ acres » faisant partie du village, au bord de la rivière. Sur le cadastre actuel, c'est le rectangle portant les numéros 26-1 à 26-42. À l'intérieur de ce rectangle on peut reconnaître des éléments de la topographie du village (portions des rues Saint-Pierre, Sainte-Anne, Principale).

À l'époque de ces vieilles photos, la rue Sainte-Anne débouchait sur le chemin de la campagne (Demers, p. 52), sans doute un chemin le long de la rivière, lequel n'existe plus à présent.

### Jules Vanier ou Ambroise Chalifoux?

Si cette longue bâtisse n'est pas la première maison de nos grands-parents, pourrait-elle avoir appartenu à l'un des propriétaires du village s'étant construits sur l'un des terrains de la parcelle de 8½ acres du lot 26 en 1925 ou avant?

En 1918 : terrain no 13 du lot 26 : H. Côté. M. Bolduc

En 1923 : terrain no 6 du lot 26 : Jules Vanier (l'acte de vente précise qu'il en avait « la possession depuis longtemps »)

En 1925 : terrain no 17 du lot 26 : Majoric Bolduc jr<sup>110</sup>

Ce n'est pas le terrain 17 : Majoric Bolduc était bâti sur la rue Principale, trop haut. Terrain no 13? No 6? Jules Vanier avait sa maison sur la rue Sainte-Anne.

**La longue bâtisse serait donc la maison de Jules Vanier ou celle d'Ambroise Chalifoux.**

À supposer que la maison définitive sur la route soit un legs d'Ambroise, il l'aurait bâtie dès 1916 ou 1917. Chose possible : c'est durant la période 1916-1930 que se sont édifiés à Sainte-Anne « ...les plus splendides maisons de cultivateurs et les plus grands bâtiments de ferme » (Demers, p. 78).

Nous avons dans la collection familiale une photo de la maison de Joseph Coutu (moulin à scie), datée de 1927 au verso. Elle aurait été construite vers 1910 selon le rôle d'évaluation municipale (1914 selon d'autres sources). Elle est considérée comme la première maison à Sainte-Anne.

---

<sup>110</sup> Sources : Demers p. 53-54 (sauf Jules Vanier 1923), et Registre foncier du Québec (sauf Côté et Bolduc, 1918).



Sans doute que Sara et Ambroise ont toujours eu comme plan de s'établir au bord de la rivière pour des questions de transport et de logistique par voie d'eau au début, et de construire ensuite la maison définitive et la ferme plus haut sur la route, alors chemin de portage des compagnies forestières. C'est par ce chemin et en « jumpeur » que la famille est arrivée en mars 1917 (mais comme il se prolongeait jusqu'à la rivière on ne peut pas en déduire qu'il était plus simple de déménager sur la route qu'au bord de la rivière).

Il serait étonnant que nos grands-parents aient déjà envisagé d'installer maison et bâtiments pour de bon au bord de l'eau. « Les terrains du lot 26, rang 7, sont dans un marécage à eau croupissante rempli de quenouilles et d'aulnaies qui se déverse lentement dans la rivière Tapanee. » (Demers, p. 52) Plus loin (p. 83), Demers raconte comment le curé Sicotte a fait réaménager ce secteur du village en 1933, pour l'extraire des marécages.

Au bout du compte, il n'y a pas moyen de déterminer qui a bâti la maison sur la route, mais nous avons l'impression que c'est Ambroise.

## La succession d'Ambroise

En 1910, alors qu'il jobbait, mon grand-père possédait une assurance-vie de 1300\$. L'avait-il encore en janvier 1918? Une

de mes cousines du côté paternel, Jeanne Mailloux, nous racontait que lorsque son père est décédé au mois de mars 1942, à l'âge de 38 ans, il avait cessé depuis le mois de décembre précédent de payer ses primes d'assurance-vie pour réduire les dépenses du ménage (il travaillait comme infirmier). La famille de quatre enfants habitant Montréal est demeurée sans ressources, la mère et les plus vieux ont travaillé d'arrache-pied, mal payés, il leur a fallu des années pour se sortir de la pauvreté.

Si Ambroise est mort sans autre dette que celle de Saint-Jovite (laquelle sera effacée avec la dation en paiement signée par Sara en 1919), et qu'il a laissé une assurance-vie de 1300\$, la famille avait de quoi vivre quelques années, et ce pourrait être ce qui explique qu'elle a pu garder et améliorer son lot.

Au mieux, lorsque Sara devient veuve, Ambroise a eu le temps de bâtir la deuxième maison sur la route, d'ouvrir convenablement leur lot, il laisse une assurance-vie qui ne peut pas faire l'objet d'une saisie par ses créanciers, et il n'a pas d'autres dettes que celles de la maison de pension à Saint-Jovite. Au pire, il est endetté, n'a plus d'assurance-vie et Sara doit se mesurer au bois debout et entreprendre ou achever les constructions sur la route. La réalité se situe probablement entre ces deux extrêmes.

## Le recensement de 1921

Cinq ans après la fondation de la paroisse de Sainte-Anne, trois ans après le décès d'Ambroise, a lieu le recensement fédéral qui se tient tous les dix ans<sup>111</sup>.

La population totale de cette nouvelle colonie est de 826 personnes<sup>112</sup> (englobant un secteur de Saint-Michel-des-Cèdres), pour 161 ménages recensés, ce qui est l'indication de grosses familles.

### Sara, Martin et Honoré

On peut y lire que la maison de **Sara Chalifoux** est en bois et possède trois pièces. On imagine une grande pièce sans division, et deux chambres, une pour la mère et la fille, et une autre pour les garçons. Il pourrait s'agir aussi bien d'un camp de bois rond que d'une maison en planches : étant donné la topographie des voies de circulation en ce temps-là, je n'arrive pas à les situer géographiquement à partir du porte-à-porte du recensement (bord de la rivière ou route?).

La veuve chef de famille est cultivateur, seule personne de sexe féminin dans ce cas à Sainte-Anne. Sont aussi cultivateurs ses fils Olidor 16 ans et Adoré 14 ans. Amable 10 ans et Cécile 8 ans vont à l'école. Le petit Léopold 4 ans n'est pas encore scolarisé.

---

<sup>111</sup> Le recensement de 1921 est le dernier auquel nous avons accès, celui de 1931 deviendra disponible en 2021.

<sup>112</sup> Les données de la paroisse de Sainte-Anne pour 1921 sont différentes : 713 âmes pour 123 familles (Demers, p. 77).

No. of household	NAME of each person in family, household or institution.	PLACE OF BIRTH.		Sex	Age	Marital status	Profession, occupation, or trade	Religion	Literacy	Whether blind, deaf, mute, idiot, insane, or other	Whether born in Canada	Whether naturalized citizen	Whether alien
		Province or territory	Country										
No. of household	NOM de chaque personne dans la famille, le ménage ou l'établissement.	D'ORIGINE.		Sexe	Âge	État mariage	Profession, occupation, ou métier	Religion	Savoir lire	S'il est aveugle, sourde, muet, idiot, insane, ou autre	Né en Canada	Citoyen naturelisé	Étranger
		Pays ou territoire	Pays										
90	Coutu Joseph	Quebec	Canada	M	50	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Coutu Raymond	Quebec	Canada	M	25	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Coutu Eva	Quebec	Canada	F	20	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Coutu Georges	Quebec	Canada	M	15	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Coutu Joseph	Quebec	Canada	M	10	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Coutu Roland	Quebec	Canada	M	5	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Coutu Marie	Quebec	Canada	F	4	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Coutu Marcel	Quebec	Canada	M	3	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Coutu Adolphe	Quebec	Canada	M	2	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Coutu Joseph	Quebec	Canada	M	1	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
91	Garneau Albert	Quebec	Canada	M	35	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Garneau Marie	Quebec	Canada	F	30	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Garneau Joseph	Quebec	Canada	M	25	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Garneau Marie	Quebec	Canada	F	20	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Garneau Joseph	Quebec	Canada	M	15	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Garneau Marie	Quebec	Canada	F	10	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Garneau Joseph	Quebec	Canada	M	5	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Garneau Marie	Quebec	Canada	F	4	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Garneau Joseph	Quebec	Canada	M	3	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Garneau Marie	Quebec	Canada	F	2	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Garneau Joseph	Quebec	Canada	M	1	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
92	Dumoulin Joseph	Quebec	Canada	M	35	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Dumoulin Marie	Quebec	Canada	F	30	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Dumoulin Adolphe	Quebec	Canada	M	25	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Dumoulin Marie	Quebec	Canada	F	20	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Dumoulin Joseph	Quebec	Canada	M	15	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Dumoulin Marie	Quebec	Canada	F	10	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Dumoulin Joseph	Quebec	Canada	M	5	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Dumoulin Marie	Quebec	Canada	F	4	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Dumoulin Joseph	Quebec	Canada	M	3	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Dumoulin Marie	Quebec	Canada	F	2	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Dumoulin Joseph	Quebec	Canada	M	1	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
93	Chalifoux Sarah	Quebec	Canada	F	35	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Chalifoux Adolphe	Quebec	Canada	M	30	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Chalifoux Marie	Quebec	Canada	F	25	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Chalifoux Joseph	Quebec	Canada	M	20	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Chalifoux Marie	Quebec	Canada	F	15	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Chalifoux Joseph	Quebec	Canada	M	10	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Chalifoux Marie	Quebec	Canada	F	5	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Chalifoux Joseph	Quebec	Canada	M	4	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Chalifoux Marie	Quebec	Canada	F	3	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Chalifoux Joseph	Quebec	Canada	M	2	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Chalifoux Marie	Quebec	Canada	F	1	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
94	Coudreau Joseph	Quebec	Canada	M	35	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Coudreau Marie	Quebec	Canada	F	30	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Coudreau Joseph	Quebec	Canada	M	25	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Coudreau Marie	Quebec	Canada	F	20	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Coudreau Joseph	Quebec	Canada	M	15	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Coudreau Marie	Quebec	Canada	F	10	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Coudreau Joseph	Quebec	Canada	M	5	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Coudreau Marie	Quebec	Canada	F	4	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Coudreau Joseph	Quebec	Canada	M	3	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Coudreau Marie	Quebec	Canada	F	2	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Coudreau Joseph	Quebec	Canada	M	1	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
95	Laforce Michel	Quebec	Canada	M	35	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Laforce Marie	Quebec	Canada	F	30	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Laforce Joseph	Quebec	Canada	M	25	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Laforce Marie	Quebec	Canada	F	20	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Laforce Joseph	Quebec	Canada	M	15	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Laforce Marie	Quebec	Canada	F	10	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Laforce Joseph	Quebec	Canada	M	5	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Laforce Marie	Quebec	Canada	F	4	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Laforce Joseph	Quebec	Canada	M	3	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Laforce Marie	Quebec	Canada	F	2	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Laforce Joseph	Quebec	Canada	M	1	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
96	Leblond Joseph	Quebec	Canada	M	35	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Leblond Marie	Quebec	Canada	F	30	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Leblond Joseph	Quebec	Canada	M	25	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Leblond Marie	Quebec	Canada	F	20	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Leblond Joseph	Quebec	Canada	M	15	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Leblond Marie	Quebec	Canada	F	10	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Leblond Joseph	Quebec	Canada	M	5	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Leblond Marie	Quebec	Canada	F	4	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Leblond Joseph	Quebec	Canada	M	3	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Leblond Marie	Quebec	Canada	F	2	F	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes
	Leblond Joseph	Quebec	Canada	M	1	M	Farmer	Roman Catholic	Yes	No	Yes	Yes	Yes

Vue partielle du recensement de 1921 (13 colonnes sur 35). À noter, les voisins de Sara Chalifoux : Dumoulin (sera remplacé en 1927 par Martin Labelle), Poudrier, et Barbe (sera remplacé en 1924 par la famille d'Alfred Léonard). Joseph Coutu, le moulin à scie.

## Scolarité/travail des enfants

L'agent recenseur devait obtenir « la description la plus précise du métier pour chaque personne âgée de plus de 10 ans ». S'agissant des femmes et des jeunes filles, il inscrivait machinalement partout « aucun ». Les fils de cultivateur qui ne vont plus à l'école sont eux-mêmes considérés pour la plupart comme des cultivateurs. À Sainte-Anne en 1921, en plus d'Olidor et Adoré, seize autres adolescents sont « cultivateurs », dont leurs cousins Arthur Chalifoux, fils d'Honoré, et Paul-Émile Labelle, fils de Martin, tous deux âgés de 14 ans. (Et dans une famille Allard, le garçon de 15 ans travaille comme « journalier-bûcheron ».)

Dans la population mâle, cela fait donc 19 adolescents travailleurs; c'est sans compter des garçons à la maison dont les parents auront déclaré qu'ils n'avaient « aucun » métier, comme les jeunes filles, et qui probablement les aidaient sur la ferme autant que ceux auxquels on reconnaissait le statut de cultivateur. Donc, une bonne vingtaine d'adolescents qui travaillent, contre 7 « écoliers », ceux-ci âgés de 12 et 13 ans. Chez les filles, j'ai compté 5 écolières de 12 à 14 ans. C'était donc l'exception à Sainte-Anne en 1921 qui fréquentait l'école après l'âge de 11 ans.

Ce qui m'a le plus intriguée dans ce recensement, c'est le cas d'une famille monoparentale de dix enfants avec un père veuf à sa tête, Joseph Bélisle, colon cultivateur au bout du lac. Deux de ses petits-enfants que j'ai rencontrés à Sainte-Anne-du-Lac m'ont raconté l'histoire. En 1918, ce pionnier a perdu sa femme, Emma Proulx. Il ne s'est jamais remarié. L'aînée de la famille, Malvina, avait 12 ans. C'est elle qui a tenu maison et élevé les plus jeunes. Cette famille a très bien fait par la suite. Marié à Damien Bélec, Malvina est morte à 58 ans de diabète.

**Martin Labelle et Corine Levert** ont huit enfants en 1921. Les cinq premiers sont nés à Saint-Faustin (Paul-Émile

14 ans, Blanche 13, Aldéric 10, Jeanne 8, René 7); la suivante à Ferme-Neuve (Reine-Aimée 5 ans); et les deux dernières à Sainte-Anne (Édouilda 3 ans, Laurette 1). Habite chez Martin **Téléspore Labelle**, natif de L'Ascension, journalier et bûcheron, 20 ans, célibataire, cousin de Martin et de Sara. Il s'agit d'un fils de l'oncle Joseph Labelle, le frère cadet du père de Sara. Quatrième d'une famille de sept enfants, Téléspore émigrera à Pittsfield, Massachusetts, où le suivront ses trois cadets. Les quatre frères sont enterrés aux États-Unis.

Cinq enfants sont recensés chez **Honoré Chalifoux et Marie-Louise Turcotte**, à peu près du même âge que ceux de Sara : Arthur 14 ans et Maria 10 ans, natifs de St-Rémi d'Amherst; Aurore 7 ans, née à Ferme-Neuve; Rose 4 ans et Louis 2 ans, nés à Sainte-Anne.

Corine Levert et Marie-Louise Turcotte savent lire et écrire, contrairement à leurs époux. Elles auraient aussi en commun de ne pas avoir de parenté à Sainte-Anne, à l'opposé de Sara qui en a beaucoup, si je me fie aux données à ma disposition.

Les enfants de Sara et ceux de Martin ont la possibilité de se voir très souvent. Pour aller d'une maison à l'autre, il n'y a que le village à traverser, et leur école se trouve au milieu de celui-ci.



Vers 1927, Léopold, 1<sup>re</sup> rangée, deuxième à partir de la gauche. Photo de l'album noir de Sara.

Par contre, les cousins Chalifoux habitent relativement loin dans la campagne du rang 5, aux limites de Mont Saint-Michel. On doit tout de même les rencontrer de façon régulière à l'église le dimanche et les jours de fête. Les documents d'archives des décennies postérieures montrent des liens serrés entre les familles d'Honoré et de Sara.



École du rang 5 et 6, en 1919. Photo publiée sur Facebook. Il devrait y avoir un ou deux enfants d'Honoré Chalifoux dans ce groupe.

## Services et commerces

En 1921 Sainte-Anne offre déjà à sa population les principaux services et commerces, tous situés à distance de marche de chez Sara.

Le **curé** est **Zénon Bélanger**, qui avait servi comme vicaire à Ferme-Neuve avant sa nomination à Sainte-Anne. Demers dit de lui qu'il est arrivé à Sainte-Anne « après plus de 15 ans de ministère pour la paroisse de Vendée »; Ambroise et Sara l'avaient donc probablement connu, dans cette dernière paroisse, et ensuite à Ferme-Neuve.

Le **moulin à scie** de Joseph Coutu serait devenu fonctionnel aux environs de 1915. C'est l'industrie la plus importante en pays de colonisation. Elle permet de construire en planches et madriers, et pas seulement en bois rond ou équarri.

En 1921 le **fromager Alfred Lebeau** acquiert un terrain avec bâtisses de Martin Labelle, faisant partie du lot de celui-ci. Il y ouvre sa fromagerie en 1923. À cette époque, c'était des fromageries surtout qui achetaient le lait des cultivateurs. Dix

ans plus tard, il cédera son entreprise à Gérard Touchette qui la convertira en beurrerie. Ces Lebeau venaient de Brébeuf; selon le recensement de 1911, ils habitaient à six portes de chez Félix et Elphire. Ils seront toujours des amis de Sara.



Famille d'Alfred Lebeau (1868-1953) et Caroline Hervieux (1870-1955). La fillette est leur benjamine Donald, née en 1914. Ils posent devant leur maison, côté nord de la rue de l'Église dans le village (plus tard propriété d'Albert Giroux). L'autre maison est celle de Jos. Paquet, un petit-cousin de Sara. La photo faisait partie de l'album noir de Sara, et c'est en la publiant sur Facebook que nous avons pu identifier la famille.

Le **premier magasin général** a été bâti à l'été de 1917 par Arthur Forget de Mont-Laurier (H.B.). En 1921, il appartenait à Joseph Lacasse. Il deviendrait en 1930 et pour très longtemps la propriété de Victor Courtemanche.



Magasin de Victor Courtemanche, rue Principale, vers 1930. Photo publiée sur Facebook.

Autres métiers recensés à Sainte-Anne en 1921 : **forgeron** (Arcade Ouellette), **postillon** (Ferdinand Doré), **restaurateur** (Augustin Doré), **manufacturier général** (Osias Légaré), **boucher** (Martial Desloges), **mécanicien** (Arthur Pharand), **chauffeur** (Ernest Pharand fils d'Arthur).

### Parents et connaissances originaires de Brébeuf et Saint-Rémi

Le lieu de naissance de la personne recensée ainsi que celui de son père et de sa mère sont indiqués. Ces informations m'ont été très utiles, dans le cas des épouses surtout, bien difficiles à suivre à travers le temps parce qu'elles perdent leur nom de jeune fille en se mariant. Grâce à ces précisions, j'ai pu repérer des colons de Sainte-Anne parents avec Sara. Il s'agit de liens au deuxième ou troisième degré, plutôt éloignés donc, mais tout ce monde a vécu en même temps qu'elle le long de la Rouge à Brébeuf, et à quelques kilomètres de distance les uns des autres. Elle les connaît depuis toujours.

Ainsi, il m'a été possible de déterminer que madame Marcelline Paquette recensée à Sainte-Anne-du-Lac en 1921 est la fille d'Adolphe Labelle et de Marie-Anne Marier, ce

couple composé du grand-oncle paternel de Sara et de sa grand-tante maternelle, qui fut à l'origine de la colonisation de Brébeuf et qui avait aidé Félix et Elphire nouvellement mariés à s'y établir. (Voir « Les Labelle, Marier et Piché, pionniers de Brébeuf, Première partie ».)

En 1901, **Marcelline Labelle** habitait sur la terre de ses parents à Brébeuf, avec son mari Édouard Paquette et leurs sept enfants : Adolphe, Félix, Marie-Anne, Joseph, Octave, Jules et Alcide. Vers 1905, Adolphe Labelle et Marie-Anne Marier ont quitté Brébeuf à 70 ans passés, pour aller rejoindre leurs deux autres filles, établies à Lebret en Saskatchewan, où ils sont décédés (voir « Les Labelle, Marier et Piché, pionniers de Brébeuf », Première partie). Marcelline et Édouard sont quant à eux restés à Brébeuf sur la terre familiale, où ils étaient encore recensés en 1911.

On les découvre à Sainte-Anne, lors de ce recensement de 1921. Ils y élèvent les deux derniers de la famille : une fille de 12 ans, Hathée et un garçon de 8 ans, Bruno. Eux-mêmes ont maintenant respectivement 50 et 58 ans, Édouard est cultivateur.

Au moins quatre de leurs enfants adultes sont également recensés à Sainte-Anne en 1921 : Félix (voisin immédiat de ses parents), Joseph, Adolphe et Marie-Anne. C'est probablement ce qui explique qu'un couple de leur âge soit venu s'établir en pays de colonisation. Ils y finiront prématurément leurs jours : Marcelline en 1923 et Édouard en 1927.

Fille de Marcelline Labelle, et donc petite-fille d'Adolphe Labelle et Marie-Anne Marier, **Marie-Anne Paquette** est de la génération de Sara. Toutes les deux ont convolé à Brébeuf, la même année, en 1910. Marie-Anne Paquette y a épousé Bruno **Millette**. Leur fils Delphis, qui a un an lors de ce recensement de 1921, allait un jour devenir propriétaire de la terre de Sara. (Des Marier, Paquette et Millette habitaient les uns près des autres à Brébeuf.)

Trois garçons de Marcelline Labelle et Édouard Paquette devaient se marier à Sainte-Anne-du-Lac : Ovila avec Yvonne Bigras en 1927, Rodrigue avec Adrienne Thibault en 1932, et Bruno avec Emma Hogue en 1936. Au hasard de mon survol du registre de la paroisse (en fait sur la même page qu'un acte de sépulture que je cherchais), je découvre que ma grand-mère fut la marraine d'une petite-fille de Joseph Paquette, marié à Alphonsine Miron. Cette enfant d'Onias Paquette et Marie-Ange Giroux, baptisée en 1934, porte les prénoms de Marie-Denise-Clarisse, exactement les mêmes que ceux qui seront donnés à ma sœur, filleule de ma grand-mère en 1941! Une autre filleule de notre grand-mère fut baptisée Clarisse en 1940, petite-fille de son frère Jos. Labelle. Le fait n'aurait rien de notable si ce prénom de Clarisse n'était pas aussi rare.

C'est ainsi qu'on trouve une nombreuse descendance d'Adolphe Labelle et Marie-Anne Marier à Sainte-Anne, nommée Paquette et Millette. Sans compter les filles qui ont changé de nom de famille en se mariant.

Parmi d'autres patronymes répandus à Sainte-Anne-du-Lac, celui qui représente le mieux la lignée maternelle de Sara, c'est celui de Piché. Il faut se rappeler que ses grands-parents maternels (François Xavier Marier et Philomène Piché) étaient des cousins germains Piché : Thérèse Piché, la mère de François-Xavier, étant la sœur de Joseph Piché, le père de Philomène.

Un frère de Philomène, Louis, est l'ancêtre de la nombreuse descendance du nom de Piché de Sainte-Anne. Ce grand-oncle de Sara, marié à Victoria Cadieux, a fait partie des pionniers de Brébeuf. (Voir « Les Labelle, Marier et Piché, pionniers de Brébeuf, Première partie ».)

**Anthime Piché** était le fils benjamin de Victoria et Louis. Quoique cousin de la mère de Sara, il est de l'âge de cette dernière, et natif de Brébeuf comme elle. À Sainte-Anne, il fera partie de la liste des colons du mois de mai 1916, en même temps qu'Ambroise, Charles Carrière et Martin

Labelle. En juin 1919, il cède son lot à son neveu **Stanislas Piché** qui arrive de Brébeuf, et lui-même s'achète un terrain dans le village l'année suivante. Il y est recensé en 1921, avec sa femme Laura Dufour qu'il a épousée à Ferme-Neuve en 1914, et leurs trois jeunes enfants. Il a alors 34 ans et travaille comme journalier.

Stanislas s'était marié à Brébeuf avec Philomène Charbonneau, une fille de Wilfrid Charbonneau, le voisin de Félix et Elphire. Elle est décédée à Sainte-Anne en 1926 à l'âge de 29 ans. Veuf avec quatre enfants, Stanislas se remarie avec Jeanne Coursol de Sainte-Anne, avec qui il aura neuf enfants. Il construisait des ponts et avait une terre.

**Omer** et **Albert Piché** sont des frères, cousins de Stanislas et neveux d'Anthime. Ils ont quitté Brébeuf pour échapper à la conscription pendant la guerre de 1914-1918. Comme d'autres jeunes hommes célibataires, ils sont venus à Sainte-Anne pour se dissimuler. Ils y sont recensés en 1921 avec leurs nouvelles épouses et chacun un jeune enfant. Ils y finiront leurs jours. Omer Piché et sa femme Marie Forest ont eu 17 enfants selon le site ancestry.com. Marie est décédée en 1945, à l'âge de 45 ans, un an après la naissance de leur petite dernière. Albert Piché et sa femme Laura Grenier auraient eu cinq enfants.

Stanislas, Albert et Omer cultivent la terre en 1921. Les lots des trois Piché sont contigus. Dans le cas de Stanislas, on a son adresse exacte : 5, route de Sainte-Anne. Albert se trouve être le deuxième voisin d'Honoré Chalifoux.

Autres parents de Sara établis à Sainte-Anne : les Barbe et Léonard. Dans ce cas, il faut remonter à Angélique Piché, sœur de Philomène et de Louis, et le fil généalogique est plus difficile à suivre. Délima Léonard, fille d'Hubert Léonard et d'Angélique Piché, grand-tante de Sara, était l'épouse d'Alfred Barbe, le fermier de la ferme Tapani dont on a parlé plus haut. En 1921, un fils de Délima et Alfred, est voisin immédiat de Sara. Il s'agit d'**Hector Barbe**, 28 ans, cultivateur, célibataire, habitant une maison en bois d'une

pièce, qui avait eu comme parrain Hubert Léonard, probablement son grand-père. En 1924, Hector Barbe a vendu son lot (27A sud-ouest du rang 7), à **Alfred Léonard**, marié à Angéline Therrien, pour la somme de 2000\$. (Et c'est en 1926 qu'Emma Labelle, sœur cadette de Sara, épouse à Brébeuf Jos. Barbe, frère cadet d'Hector.) En 1939, Alfred vendra à son tour la terre à son fils **Hubert Léonard**, pour la même somme de 2000\$.

Quel rôle a pu jouer Hector Barbe célibataire dans la vie de Sara veuve? On imagine qu'ils ont pu se rendre des services, chacun dans sa « spécialité ». Pour ce qui est de la famille d'Alfred Léonard, qui devait le remplacer dès 1924, elle devait toujours compter à Sainte-Anne parmi les meilleures relations de ma grand-mère, comme je l'ai constaté enfant alors qu'ils n'étaient plus voisins depuis longtemps.

Un autre frère Barbe, fils de Délima Léonard et Alfred Barbe, a vécu à Sainte-Anne dans les premières années. **Paul (Paul-Augustin, Paul-Auguste) Barbe**, maître de chapelle lors de la messe de minuit de 1916, aurait exercé cette fonction dans la paroisse pendant quinze ans. Il habitait au village et travaillait dans les chantiers. Il a épousé **Alice Renaud** de Brébeuf, fille de Joseph Renaud et de sa deuxième épouse, Glorivina Godin; ce Joseph avait eu comme première femme, Philomène Labelle, grand-tante de Sara. (Voir « Les Labelle, Marier et Piché, pionniers de Brébeuf », Première partie.)

**Alfred Barbe** était marguillier à Sainte-Anne en 1919. Il doit s'agir de l'aîné de la famille.

Si plusieurs des habitants de Sainte-Anne en 1921 proviennent des régions de Sainte-Agathe ou Saint-Jovite, nommément de Brébeuf pour quelques-uns d'entre eux, j'en ai repéré deux seulement qui aient déclaré Saint-Rémi d'Amherst comme lieu de naissance (mis à part Olidor, Adoré, Honoré Chalifoux, sa femme Marie-Louise et leurs aînés Arthur et Maria). Une certaine **Alphonsine** mariée à Josias Laurin, déclare être née à Saint-Rémi d'Amherst, ainsi

que son père. Après recoupements de données, on peut déterminer qu'il s'agit d'une fille de Raphaël **Chalifoux**. C'est possiblement une petite-cousine d'Ambroise et Honoré, Raphaël étant le parrain de leur jeune frère Régis. Cette Alphonsine se trouve être voisine de Martin Labelle dans le recensement de 1921.

L'autre natif de Saint-Rémi d'Amherst est **Norbert Thomas**, 37 ans, célibataire, vivant seul sur sa terre (lot 25 du rang 9, donc loin de chez Sara et de chez Honoré), dans sa maison d'une pièce. Il se prénomme comme son père, qui fut un des pionniers de Saint-Rémi<sup>113</sup>. Je me souviens de lui à Sainte-Anne, dans les années 1950 : il menait une vie d'ermite, c'était un marginal absolu.

Ce ne fut pourtant pas toujours le cas. Il avait été jobber dans les débuts : on peut voir une photo de son camp de bûcherons sur les murs de l'hôtel de ville à Sainte-Anne.

En plus de « jobber », Norbert participait à la vie communautaire dans ce temps-là. Son nom figure dans des extraits de comptes rendus d'assemblées, cités par Demers au début de son livre, il se borne à y seconder des propositions. Il jouera un rôle plus actif dans le Cercle paroissial La fanfare, qui a fonctionné de 1919 à 1924, auquel appartenait aussi Martin Labelle (Demers, p. 66). Il en sera l'assistant secrétaire et l'un des syndics ou auditeurs dans les premiers temps. Puis : « Au mois de décembre 1922, la Fanfare donne un concert au camp Thomas dans le rang 7 » : c'est la dernière mention d'un dénommé Thomas dans Demers (p. 68).

À l'époque de mon enfance, vers 1955, Norbert Thomas vivait toujours seul sur sa terre dans le rang 9. Je n'ai pas l'impression qu'il y faisait de l'agriculture. Il venait à pied

---

<sup>113</sup> Vingt ans plus tôt, en 1901, le jeune Norbert était recensé chez ses parents dans cette localité, voisins de son frère Octave et de l'épouse de celui-ci. Au recensement de 1911, la petite famille d'Octave s'est considérablement agrandie, tandis que le vieux Norbert père et sa femme sont partis habiter seuls ailleurs dans Saint-Rémi. Pamela Chalifoux et Raoul Arcand, encore sans enfants, les ont remplacés comme voisins d'Octave. (Notre Norbert fils recensé à Sainte-Anne en 1921 est introuvable dans le recensement de 1911.)

au village, une besace sur l'épaule, accoutré comme un quêteux mais droit, agile et solide sur ses jambes. Il faisait sa tournée : bureau de poste, magasins. J'entendais dire qu'il était instruit et qu'il avait tellement lu que ça l'avait rendu fou. Preuve d'une certaine érudition : en parcourant le Fonds de l'avocat Ernest Charette à la Société d'histoire de Mont-Laurier récemment, je suis tombée sur une lettre qu'il avait adressée à Wilson & Lafleur le 19 juin 1920, des libraires éditeurs de livres de droit, qui ont encore aujourd'hui pignon sur rue à Montréal. Il leur devait de l'argent.

Dans mon enfance à Sainte-Anne, on racontait aussi que Norbert Thomas restait longtemps debout la nuit à étudier les étoiles dans le ciel, autre signe d'un esprit dérangé. À mon souvenir, il ne paraissait jamais à l'église. J'ai encore en mémoire sa physionomie, plutôt souriante, avenante et calme. Il n'y avait rien d'étrange ou d'inquiétant chez lui. Il m'était sympathique. Je l'ignorais, mais en 1955, à part ma grand-mère, il ne restait plus qu'une seule personne à Sainte-Anne-du-Lac ayant connu Ambroise Chalifoux à Saint-Rémi d'Amherst, et c'était cet excentrique personnage qui m'intriguait et me fascinait.

## Voisins

Pour survivre en pays neuf, les colons s'appuyaient sur trois réseaux : la famille, le rang, la paroisse. Le rang, dans le cas de Sara, c'était ses voisins cultivateurs sur la route et ceux des premières maisons du village. Dans la vidéo Lachapelle, Fidèle Cardinal parle des habitants de Sainte-Anne, et en particulier de ceux de son rang (5 et 6), « très charitables » les uns envers les autres. En cas de malheur, de maladies, d'incendie, tous se portaient au secours de la famille éprouvée, dit-elle. Les bis s'organisaient pour aider à la construction de maisons et de bâtiments. Aux temps des fêtes, les habitants du rang se réunissaient pour célébrer.

Du côté nord de chez Sara, en allant au village, son voisin immédiat fut le célibataire **Hector Barbe** jusqu'en 1924,

remplacé cette année-là par la famille d'**Alfred Léonard** dont Sara demeurerait une amie jusqu'à la fin de sa vie. Ces Barbe et Léonard lui étaient apparentés comme je l'ai déjà dit. (Lot 27 du rang 7)

Du côté sud, en direction de Mont Saint-Michel, vécut la famille de **Joseph Dumoulin et Marie-Anne Vanier** jusqu'en 1927. L'aîné des enfants, Aldéopold (il se ferait appeler Joseph Paul, adulte), avait le même âge que Mignonne (Cécile), 8 ans en 1921. On le reverra avec elle sur des photos, alors qu'il se trouve en visite à Sainte-Anne vers 1937. À partir de 1927, la famille de **Martin Labelle** remplace les Dumoulin, partis vivre à Kapuskasing, Ontario. (Lot 25 du rang 7)



En 1921, la famille de Joseph Dumoulin et Marie-Anne Vanier comptait cinq enfants, âgés de 2 à 8 ans. Cette photo a donc été prise beaucoup plus tard. (Album noir de Sara)

Les deuxièmes voisins de Sara vers le village étaient **Richmond Poudrier et Zéphérina Daoust**, une cousine de mon grand-père paternel (lots 27B et 28 du rang 8). L'aîné, Fernand, est du même âge que Léopold (4 ans en 1921) et né

comme lui à Ferme-Neuve. Les deux garçons deviendront inséparables. (Lots 27B et 28 du rang 8).



En 1921, les enfants, Fernand, Hervé et Solange, ont respectivement 4, 3 et 1 an. Ils sont nés à Ferme-Neuve. Leur mère, Zéphérina, est décédée en 1924. La photo est postérieure à cet événement.

Richmond va se remarier le 15 août 1929, avec une institutrice de Mont Saint-Michel, Hélène Lebeau, qui lui donnera d'autres enfants, avant de s'éteindre prématurément à son tour, en 1937. Il fut maire en 1936-1937, puis de 1942 à 1945, et de 1950 à 1953.

On s'aperçoit qu'Honoré Chalifoux, Sara, les plus ou moins cousins Piché, Barbe et Léonard habitent tous entre Mont Saint-Michel et Sainte-Anne, dans la vallée de la rivière Tapani. Il y a aussi dans ce groupe des gens qu'on a connus pendant l'étape de Ferme-Neuve, comme les Coutu, Dumoulin et Poudrier. Quand le curé Martin dit à Edmond Bigras à propos d'un lot : « Albert Piché est avant toi », il

s'efforce probablement d'accéder au désir d'Albert de s'établir près des autres Piché.

Un regroupement semblable de colons originaires de la région de Lanaudière s'observe sur les bords du lac Tapani : les Aumont, Beaudry, Lachapelle, Lefrançois, Melançon, Landry. Si on se base sur les documents d'archives des décennies postérieures, les familles d'Ovila Melançon (Évelyne Venne), Simon Landry (Emma Pagette) et Narcisse Lefrançois (Alexina Melançon) vont jouer un rôle dans la nôtre, par les amitiés, les alliances ou les affaires, plus important que, par exemple, les Piché.

### Atikamekws (la petite réserve Tapanee, qui n'est pas dans ce recensement)

Dans son témoignage pour la Société d'histoire, René Labelle évoque tous ces camps en toile des Indiens qu'il voyait au bord du lac à Sainte-Anne enfant. Ils portaient encore leurs habits traditionnels. Ils faisaient des échanges avec son père : poisson et gibier contre farine et sucre par exemple. Les témoignages montrent que Blancs et Indiens vivaient en très bonne entente à Sainte-Anne.

C'était des Atikamekws, cousins des Oueskarinis présents dans la région de Brébeuf et Labelle, de la grande famille algonquine. Ils habitaient principalement près du pont des Pionniers, et aussi plus loin sur la « grosse île » du lac Tapanee. On aurait pu en voir également le long de la rivière Tapanee entre Mont-Saint-Michel et Sainte-Anne. Ils appartenaient à « la petite réserve Tapanee ».

Catholiques, ils ont chanté à la messe de minuit de 1916 dans leur langue. Sur les 15 baptêmes enregistrés à Sainte-Anne-du-Lac en 1916-1917, cinq étaient de nouveaux indiens, le tiers donc. Il y en eut un seul en 1918, un autre en 1919, puis aucun. En 1919, 2 sépultures; en 1936, 1 mariage,

et en 1940, 1 mariage et 1 sépulture<sup>114</sup>. Leur population a progressivement migré, principalement vers la réserve de Maniwaki, mais une famille au moins habitait toujours Sainte-Anne dans les années 1940.

Sara aura donc voisiné des Indiens toute sa vie, en plus d'avoir épousé un métis. Je me rappelle les noms Toinish et César dans sa bouche. Enfant, me fascinait la « grosse île » qui abritait le cimetière des Indiens selon ses dires : un fait dont je ne trouve pas mention dans les livres ou documents d'archives, mais qui doit s'avérer puisque des familles y vivaient autrefois.

Les Indiens de la petite réserve Tapanee avaient des droits de chasse et pêche sur ces territoires que leur enviaient les colons blancs. Herméline Brooks explique comment son mari Paul Collin s'est associé à ces « privilégiés » :

« Ils avaient leurs réserves pour chasser et puis les blancs, il y en avait bien qui aimaient pas ça. Mon mari a fait 'chum' avec et puis c'est avec ça nous autres qu'on s'est relevés, avec la chasse. » (H.B.)

De leur site les Atikamekws pouvaient monter vers les nombreux lacs de la région. Herméline Brooks qui en a connu plusieurs très bien raconte une histoire à glacer le sang :

« Ils ont voulu nous donner une petite Indienne puis j'ai pas voulu. J'ai dit : « Après ça ils viendront nous achaler. » Une belle petite fille, c'était une blanche, elle était belle. Son grand-père est venu pour nous la donner parce qu'il montait à la chasse puis il dit : « Les blancs, c'est pas bon pour venir

---

<sup>114</sup> Détails complets p. 34 du livre de Jean-Paul Raby, *Histoire de Mont-Saint-Michel depuis cent ans*, 2001. Cet ouvrage très riche n'était disponible qu'à la Société d'histoire de Mont-Laurier à l'été de 2018. On n'en avait même jamais entendu parler à la bibliothèque municipale ou à l'hôtel de ville de Mont-Saint-Michel! (Non plus que dans les bibliothèques municipales de Ferme-Neuve et Sainte-Anne-du-Lac.) Et il n'a malheureusement pas été déposé à la BANQ, semble-t-il.

dans le bois. » Elle était toute petite, elle était jeune pauvre petite. Ils l'ont tuée, ils l'ont pas amenée. » (H.B.)

Dans les années 1950, je crois qu'on ne voyait plus d'Indiens à la Tapani, sauf le 26 juillet, à la grande fête de Sainte-Anne qui attirait des gens de partout. Les autochtones vénèrent particulièrement cette sainte parce que les grands-parents sont importants dans leur culture, ai-je lu. Ils arrivaient en foule ce jour-là, probablement de la réserve de Maniwaki. Si certains se mêlaient au reste de la population, je n'en ai pas eu connaissance. Ils formaient un bloc compact, toujours à part des autres, j'observais ce phénomène avec beaucoup de peine. Suivaient-ils la procession? Dînaient-ils à la salle paroissiale? Je les revois seulement à l'église et aux alentours. Ils ne nous chantaient plus de cantiques dans leur langue comme en 1916, ils se faisaient aussi discrets que possible.

\*\*\*

## **De 1925 à 1935 sur la terre**

Des événements familiaux majeurs marquent cette période.

La paroisse a neuf ans en 1925. Il faut payer ses taxes municipales et scolaires, sans quoi on risque de perdre sa propriété. Beaucoup de colons sont dans l'incapacité de le faire, y compris Sara. Elle va se débrouiller pour éviter cette faillite.

Durant l'été Amable meurt, à 14 ans.

Jos. Labelle vient s'établir à Sainte-Anne l'année suivante : comme Sara, il y sera très éprouvé par les deuils, le nouveau pays deviendra pour lui le tombeau d'une partie de sa famille. Martin Labelle connaît également son lot de malheurs et de problèmes.

Adoré se marie au printemps de 1930. Jeanne Labelle, fille de Martin, cousine et grande amie de Cécile, convole à son tour au printemps de 1931 : elle épouse Wilfrid Daoust, mon futur oncle paternel.

Chez Honoré Chalifoux, Arthur se marie en 1931, et Maria s'éteint en 1933, à 20 ans.

À l'automne de 1934, Cécile entre au couvent. Elle en sort un an plus tard. Pendant son absence, Sara a acheté un magasin au village sur la rue du Lac, Olidor s'est marié, et il continuera d'exploiter la terre avec sa nouvelle épouse.



## 1925 : Donation de la terre à Olidor et mort d'Amable

Dans le témoignage que Léopold livre à la Société d'histoire de Mont-Laurier, ses propres souvenirs des débuts de la famille à Sainte-Anne remonteraient au plus loin à 1923 environ, année de son sixième anniversaire de naissance. Disons donc qu'il parle ici de la période de 1923 à 1935 :

*« (...) Et puis, à ce moment-là, pour vivre, pour manger, comment la vie se déroulait? Est-ce qu'il y avait de l'argent qui circulait?*

– Il y avait pratiquement pas d'argent.

[...]

*Vous viviez surtout de quoi?*

– De ce qu'on pouvait récolter sur la terre.

*Est-ce qu'il y avait quelque chose que vous vendiez? Il y avait pas d'échanges?*

– Ah, pas grand-chose. Fallait se contenter de ce qu'il y avait sur la terre. » (L.C.)

Ce qui ressort toujours dans les témoignages des colons, c'est le manque d'argent. On avait un toit sur la tête, on mangeait ses trois repas par jour, on pouvait même posséder des valeurs et des biens, on travaillait sans relâche, mais le bas de laine restait vide.

### Un avis de vente pour taxes impayées

À l'index des immeubles du Registre foncier du Québec, on découvre l'inscription d'un avis de vente pour taxes impayés sur le lot de Sara, en date du 9 février 1925.

Le retrait de cet avis est enregistré le 31 mars suivant, ce qui signifie que la dette est réglée et la menace levée. (Je n'ai pas pu accéder au texte même de ces documents, j'ignore donc le montant en cause.)

Le Registre foncier du Québec indique pareillement une inscription d'avis de vente pour taxes impayées sur le lot de mon grand-père Daoust à Sainte-Anne (no 12 du rang 5), à la même date du 9 février 1925; lui est arrivé ici après 1921, année où il était recensé à Mont-Laurier. Dans son cas cependant, le 31 mars 1925, au lieu que l'avis soit retiré comme chez Sara, son lot est effectivement « vendu pour taxes ».

Mon grand-père Daoust figure dans la liste de 37 propriétaires de Sainte-Anne-du-Lac qui font l'objet d'une annonce dans la Gazette officielle en janvier 1925. Les sommes réclamées pour taxes impayées varient de 4,97\$ à 150,56\$ :

**PROVINCE DE QUÉBEC**  
**MUNICIPALITÉ DU COMTÉ DE LABELLE.**  
Avis est par le présent donné par le soussigné  
que les terrains ci-après décrits seront vendus par  
encan public, au Village de Mont-Laurier, en la  
salle municipale du comté. MERCREDI le  
QUATRE MARS prochain (1925) à DIX heures  
du matin, pour les taxes municipales et scolaires  
et autres redevances dues aux municipalités intéressées  
sur les susdits terrains, à moins qu'elles  
ne soient payées, avec les frais, avant la vente.

Si, comme on peut le penser, plusieurs contribuables ont acquitté leur dû comme Sara sans attendre de figurer dans la Gazette officielle, le nombre d'habitants de Sainte-Anne qui se trouvaient en défaut devait être bien supérieur à 37.

Celui qui tout de même voulait coloniser a dû le faire gratuitement au gouvernement sans n'en rien recevoir pour son travail. Il lui fallait pour des années vivre lui et sa famille, se nourrir et s'habiller, s'acheter des outils

pour ce travail en essayant de gagner ailleurs mais pas par son travail de colon. Le gouvernement s'améliore foncièrement à même ce sol colonisé et ouvert au progrès et taxe aussitôt le colon pour les chemins et les ponts. Voilà en peu de mots l'iniquité accomplie dans la campagne québécoise depuis 1791. (Demers p. 78)

La belle grande église et le gros presbytère représentent un autre type d'impositions, contre lesquelles il ne s'élève pas tellement d'objections chez ces paroissiens pauvres, mais pieux et fiers.

Est-ce que 1925 est la première année où on sévit contre les contribuables en défaut à Sainte-Anne? Je n'ai pas trouvé d'avis de vente pour taxes impayées dans cette municipalité avant cette année-là.

Serait-ce cette opération qui explique les chiffres suivants? On passe de 713 âmes en 1921 à 624 en 1926, un chiffre qui aura remonté à 720 l'année suivante. (Données extraites de Demers, p. 77. Aucune donnée disponible de 1922 à 1925.)

### Prêt hypothécaire de Jules Jarry notaire à Dame Sara Labelle (12 mai 1925)

Sara contracte un emprunt de 200\$, pour un terme de cinq ans, au taux de 8%. Le notaire Victor Louis Collette ne lésine pas sur les écritures quand il s'agit des intérêts de son confrère Jarry, le document est le plus long et le plus détaillé que j'ai recensé aux fins de ma recherche.

(Acte notarié manuscrit disponible au Registre foncier du Québec en ligne, Registre des mentions, Circ. foncière Labelle, 7605 RB.)

## Donation de la terre (19 mai 1925)

Une semaine après avoir obtenu cette hypothèque, Sara repasse chez le notaire avec Olidor.

Bibiane Chalifoux, fille d'Olidor, née en 1936 sur cette terre et y ayant grandi, ne sait pas comment son père en est devenu propriétaire. « A-t-il racheté de Sara, qui aurait pu en hériter, a-t-il hérité d'une partie et racheté le reste aux autres ou est-ce que ç'a été vendu à un étranger et il aurait racheté plus tard », m'écrit Guylaine Melançon, fille de Bibiane qui a questionné sa mère pour moi. Il se peut bien que chez Olidor comme chez les autres descendants on ait oublié ce qu'on avait déjà appris à ce sujet : personne de la famille ne pouvait m'éclairer sur la manière dont la terre était passée de Sara à Olidor.

En mai 1925, la famille se compose comme suit : Sara 37 ans, Olidor 20 ans, Adoré 18 ans, Amable 14 ans, Cécile 12 ans, Léopold 8 ans.

Olidor et Adoré gagnent leur vie dans les chantiers l'hiver, selon le témoignage de Léopold. La coutume voulait que le garçon qui devait hériter de la terre remette le plus gros de ses gages à ses parents. La contribution des autres enfants à la vie économique de la famille variait. Les garçons économisaient en vue de s'établir plus tard, les filles montaient leur trousseau de mariage qui pouvait consister dans tout le nécessaire de maison, y incluant les meubles.

D'habitude les parents sont vieillissants lorsqu'ils décident de donner leur terre à un de leurs garçons, en contrepartie de l'assurance qu'il s'occupera d'eux jusqu'à leur mort. Ce fut le cas chez Félix Labelle et Elphire Marier, les parents de Sara, qui ont passé ce contrat avec leur benjamin Omer au moment où il a convolé en 1927. Ils avaient respectivement 71 et 64 ans, Omer les a gardés jusqu'à la fin de leurs jours. Mais Claude-Henri Grignon, déjà, faisait dire à Séraphin que la cohabitation avec la bru ne marchait jamais, cet arrangement était à proscrire. Aussi, bien souvent,

l'entente consistait plutôt dans le versement d'une rente à vie par le fils à ses parents, partis vivre au village, ou dans une maison bâtie pour eux sur la terre. Cette solution comportait aussi ses désavantages; en faisant mes recherches dans les archives de l'avocat Charette de Mont-Laurier, je suis tombée sur une mise en demeure envoyée au fils d'un vieil homme complètement démuné, lui rappelant l'obligation de sa rente. La pension de vieillesse n'existait pas alors.

Le contrat est passé entre « Dame Sara Labelle, veuve et légataire universelle de feu Ambroise Chalifoux, en son vivant cultivateur du canton de Décarie. Laquelle a fait donation entrevifs et irrévocable à Monsieur Olidor Chalifoux, cultivateur du même lieu ici présent et acceptant ». Il s'inspire du modèle traditionnel de donation d'une terre par les parents à leur fils, mais il est adapté à leur situation particulière. En voici les principaux points, mis en contexte :

- C'est la partie ouest du lot qui est donnée à Olidor, avec maison, bâtiments et tout leur contenu. Cette partie ouest se trouve délimitée à l'est par le chemin public (c'est-à-dire la route de Sainte-Anne) et de tous autres côtés par les lots avoisinants.
- (Implicitement, Sara conserve donc la partie est du lot, qui va de la route de Sainte-Anne jusqu'à la rivière. Cela équivaut à un peu moins du quart de la terre, et sur ce quart subsistent peut-être les constructions primitives du bord de l'eau. Les colons laissaient leur première maison sur place, comme relique et bâtiment secondaire.)
- Sara se réserve « un lit garni, deux vaches et un moulin à coudre ».
- Elle était propriétaire du tout, pour moitié en vertu de la communauté légale de biens et pour moitié comme légataire universelle d'Ambroise.
- Sa propriété est libre d'hypothèque, sauf une de 200\$ en faveur du notaire Jules Jarry, qu'Olidor devra payer de même que les taxes dues et à venir.

- Olidor s'engage aussi à verser une rente à vie à sa mère, de 120\$ annuellement, payable chaque mois. Mais aussi longtemps qu'ils vivront sous le même toit, il en est dispensé.
- Olidor s'engage également à nourrir, loger et vêtir jusqu'à l'âge de dix-huit ans, ses frères et soeur Amable, Cécile et Léopold, sous son toit, « mais en autant qu'ils lui rendront les services qu'ils seront en mesure de lui rendre ». (Amable décédera deux mois plus tard.)

(Acte notarié manuscrit disponible au Registre foncier du Québec en ligne, Registre des mentions, Circ. foncière Labelle, 7639 RB.)

Quels sont exactement les revenus du jeune Olidor pour qu'il puisse ainsi éponger une dette de taxes et assumer de nouvelles charges dans l'avenir? Interrogé sur la paye dans les chantiers, où lui-même n'est jamais allé, Léopold témoigne que son frère le plus vieux y avait gagné 65\$ en tout, pour 100 jours de travail à 0,65\$ par jour, de septembre à fin janvier, sans revenir à la maison pour les fêtes. Il ne dit pas en quelle année. Demers cite des gages de 1,00\$ à 1,50\$ par jour. Entre 1926 et 1937, la paye était de 2\$ par jour d'après une autre source<sup>115</sup>. Paul Collin, le mari d'Herméline Brooks, travaillait dans un chantier au bout du lac, près d'où ils habitaient, il revenait chez lui toutes les fins de semaine, il gagnait 60\$ par mois.

La municipalité confiait aux hommes de Sainte-Anne les travaux de construction et d'entretien des chemins et ponts, mais encore là pour des gains minimes comme on le constate à la lecture des procès-verbaux. En dehors des chantiers forestiers et de la voierie, il y avait aussi un peu d'ouvrage : guidage, surveillance de la tour à feu, travaux sur

---

<sup>115</sup> *Ferme-Neuve 1901-1976*, La Corporation du 75<sup>e</sup> anniversaire de Ferme-Neuve inc.

d'autres fermes... Ceux qui faisaient le commerce de fourrure (qui trappaient) s'assuraient de bons revenus.

Comme l'écrit Demers, l'argent se gagnait « ailleurs mais pas par son travail de colon ». Quand bien même Sara défrichait, cultivait, récoltait, faisait boucherie, cuisinait, élevait les enfants, gérait maison et terre avec compétence, elle ne voyait presque pas la couleur du numéraire, indispensable pour faire des achats et payer ses taxes.

Heureusement, Olidor était un jeune homme digne de confiance. Avec lui, la ferme continuera de prospérer et la famille connaîtra dix années de ce qui semble avoir été une vie paisible.

« Toujours. Elle travaillait! »

La ponctuation dans ce titre n'est pas de moi, mais de la personne qui a transcrit le témoignage oral de Léopold. À l'évidence, Léopold a lui-même observé le zèle de sa mère, ce qu'un enfant ne peut faire qu'à partir de l'âge de 8 ans, et donc ce propos s'appliquerait à la période de 1925 et au-delà.

Car il ne faut pas croire que Sara s'est moins investie dans la terre à compter du moment où elle l'a donnée à Olidor.

Vers 1920, lorsqu'Amable, le petit frère gardien de la maison mentionné par Léopold, a l'âge que celui-ci lui attribue (« huit, neuf ans »), Olidor a 15-16 ans, et Adoré 13-14 ans. Les enfants gardés par Amable sont Cécile 6-7 ans et Léopold 2-3 ans. Avec cette organisation, la famille est sur la voie de l'autonomie. J'entendais ceci hier dans un épisode de la vieille série des *Belles histoires des pays d'en haut* : une terre qui a besoin d'aide extérieure ne permet pas d'en vivre.

L'intervieweur de Léopold, sur le rôle du petit Amable :

*« Seigneur, c'était des responsabilités ça! (...) c'est les enfants avec votre mère qui ont...*

– Qui ont défriché le terrain.

*Est-ce que vous avez vécu ça?*

– Oui, j'en ai défriché moi-même plus tard.

*Ça devait être difficile défricher ça à la main. Comment est-ce qu'ils procédaient, l'outillage? Est-ce que votre mère a travaillé à défricher?*

– Une hache puis un cheval, tirer le bois.

*Et puis votre mère faisait ça?*

– Ah oui!

*Elle avait du courage votre mère. Ça devait pas être drôle parce qu'on dit déjà que c'est de l'ouvrage, le labeur d'un homme qui est assez difficile, si c'est une femme qui l'a fait, c'est pas mal courageux je pense. Comment ça devait prendre de temps? Défricher, ça devait prendre du temps.*

– Ah, ça prenait du temps. Ils défrichaient quelques arpents par année, trois, quatre arpents par année [1 arpent = 0,845 acre]. Ça, c'était le maximum.

*Je suppose aussi, lorsque vos frères, les plus vieux, travaillaient, ils travaillaient de quelle heure à quelle heure?*

– C'était... Dans le temps c'était, le jour, le matin au jour puis ça allait à la noirceur.

*Ça, c'était l'été parce qu'on sait bien que l'hiver il fait noir de bonne heure, mais l'été, ça allait jusqu'à la noirceur? Jusqu'à dix heures certain?*

– Toujours. Elle travaillait! »

*(...) le dimanche elle travaillait aussi?*

– Le dimanche, non. Ça arrêtait le dimanche. »

On remarque que l'intervieweur s'informe de l'horaire de travail des frères plus vieux, et que Léopold lui répond par

celui de Sara. Les enfants étant ce qu'ils sont, ils ne pouvaient pas partager l'ambition de leur mère. La terre restait sa priorité absolue, tandis que ses fils adolescents s'étaient émancipés de son zèle envahissant, et découvraient à l'extérieur d'autres occupations rémunératrices et libératrices. Tôt dans la vie, j'ai appris qu'elle nous traitait, nous ses petits-enfants, bien différemment de ses enfants qui l'avaient connue sévère et autoritaire. Mais c'est un leitmotiv dans les témoignages d'enfants de colons : parents sévères. Difficulté supplémentaire dans le cas de cette femme monoparentale : les deux plus vieux étaient ses beaux-fils, une réalité qui à cette époque de l'importance des liens du sang a dû entraîner des tensions qui n'auraient pas eu lieu autrement. Mais la famille s'en est sortie, et si elle a réussi à traverser ces années très rudes qui ont suivi la mort du père, c'est grâce à ce singulier trio : Sara, Olidor et Adoré, cultivateurs.

Ma sœur aînée avec qui j'ai cette conversation me rapporte avoir entendu dire par mémère Chalifoux : « J'ai tellement forcé en défrichant que j'en ai une descente de cœur! »

## **Mort d'Amable (16 juillet 1925)**

À 14 ans, le gardien de la petite Mignonne et du petit Léopold, qui ont maintenant 12 et 8 ans, disparaît. Il meurt comme son père de consommation, si j'en crois le souvenir de ce que me dit ma grand-mère, mais ma sœur a quant à elle retenu qu'il avait été emporté par une appendicite. Anna Beauvais croit se rappeler comme moi que la cause du décès avait à voir avec les poumons.

« Un glaive de douleur transpercera ton âme », avait prédit le vieux Siméon à la Vierge Marie lors de la Présentation de l'Enfant-Jésus au temple. L'enfant de tous tes

espoirs sera anéanti. Je peux imaginer la douleur de Sara, parce qu'elle était mortellement inquiète de ce qui pouvait m'arriver. Un jour où dans une rue de Sainte-Anne un gros chien m'a attaquée, sans me blesser, elle a eu si peur en voyant de loin cette scène qu'elle en a fait une crise cardiaque qui aurait pu la tuer.

Amable fut inhumé le surlendemain de son décès. On n'embaumait pas autrefois, l'été il ne fallait pas tarder à mettre la dépouille en terre. Les témoins de sa sépulture au registre paroissial sont Olidor, Albert Légaré et Honoré Chalifoux. Nous n'avons pas d'autre photo de notre oncle Amable que celle de son exposition sur les planches à la maison.



Ma cousine Aline, fille de Léopold, est frappée par les rites de l'époque : « Pas de cercueil, corps reposant sur un lit impeccable avec un oreiller, beau costume foncé, gerbes de fleurs (en été?). » Je me demande quant à moi ce qui est arrivé aux cheveux d'Amable, si sa calvitie apparente n'est qu'un effet d'optique ou le résultat d'un rasage.

Il a déjà eu une pierre tombale dans le cimetière de Sainte-Anne, je m'en souviens, elle s'y trouvait encore au début des années 1960. Je suppose qu'elle a disparu dans le réaménagement de 1969 :

Le terrain commun [...] est rempli de buttes et de trous. Les pierres tombales en ciment de construction domestique, sont placées assez pêle-mêle suivant deux rangées parallèles à la clôture du fond qui biaise avec la clôture de l'entrée. Toutes ces pierres tombales sont enlevées pour niveler le terrain. Celles qui sont bonnes sont replacées [...] (Demers p. 161)

Le décès d'Amable fut annoncé dans *La Presse* du samedi 25 juillet 1925. Contrairement à ce qui se passe aujourd'hui, étant donné la lenteur des moyens de communication de l'époque, on rendait compte des funérailles plutôt que d'y inviter les gens.

Feu A. Chalifoux

(Du correspondant de la PRESSE)

Sainte-Anne du Lac, 25 - Ces jours derniers ont eu lieu, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis les funérailles d'Amable Chalifoux, fils de Mme veuve Ambroise Chalifoux. Outre sa mère, le défunt laisse trois frères : Olidor, Adoré et Léopold, et une sœur, Cécile.

Les porteurs étaient MM. Aldéopold Dumoulin, Émile Lebeau, Aldéric Labelle et Elzéar Roy.

Dans le cortège on remarquait : Mme Félix Labelle, de Brébeuf, Mme Edmond Pilon, de La Conception, MM. Martin Labelle, Paul-Émile Labelle, Honoré Chalifoux, Anthime Piché, Médéric Coursol, Jos. Dumoulin, Alp. Bédard, Arsène Bédard, Alf. Lebeau, Jules Vanier, Mmes Alfred Pharand, Edmond Daoust, Alf. Lebeau, Anthime Piché, Martial Desloges, Jos. Lanthier, veuve Félix Chalifoux.

L'article est du « correspondant de la Presse », le plus important journal de la province : de qui donc pouvait-il s'agir dans ce village reculé? Les Bédard peut-être, une famille de Montréal, le père, Charles, était un homme instruit, qui s'impliqua beaucoup dans la communauté (dans le cortège sont cités son fils Arsène et le grand-père Alphonse). Charles fut secrétaire de la municipalité; la qualité de son écriture (règlements municipaux) suggère qu'il a dû faire des études supérieures. Il cultivait la terre, non loin de chez Martin Labelle, selon le recensement de 1921. Mais ce sont trois propriétés à son nom dans le village qui sont vendues pour taxes en 1925, d'après l'avis de la Gazette officielle que j'ai déjà cité. La famille devait quitter Sainte-Anne au mois de septembre 1926. Cécile Bédard fut une amie de ma mère.



« Cécile Bédard », fille de Charles Bédard, « et Antoinette Coutu » fille de Joseph Coutu, « photographiées le 10 septembre 1926 au départ de Cécile B. pour Montréal » (noté au verso par ma mère).

Les porteurs mentionnés dans l'article sont des adolescents. Aldéopold Dumoulin, petit voisin d'Amable, Émile Lebeau,

fils d'Alfred Lebeau originaire de Brébeuf, et Elzéar Roy, qui habite dans le village, ont 12 ou 13 ans; Aldéric Labelle, fils de Martin, est le plus vieux, à 15 ans.

La mère et la sœur de Sara -- Elphire Marier (Mme Félix Labelle) et Elphire Labelle (Mme Edmond Pilon) -- sont présentes, et aussi ma grand-mère paternelle, Céline Savoie (Mme Edmond Daoust).

On dit que les adolescents en fin de vie craignent d'être oubliés après leur mort. Amable, à ma manière, je me souviens de toi.

### La vie quotidienne; l'école

La terre appartenait maintenant à Olidor, mais il semble bien que l'on considérait toujours Sara comme cheffe de la famille; c'est chez elle qu'on allait acheter du lait ou des œufs, c'est chez Mme Chalifoux que se passe le dîner de mariage d'Adoré en 1930.

Sur la photo ci-dessous, Olidor est l'homme aux bottes, Léopold le jeune garçon, Cécile la fille en tablier avec un seau, et derrière elle, probablement Sara, qui elle aussi transporte une chaudière. On ne sait pas qui sont les deux visiteuses endimanchées. Cette photo aurait été prise vers 1926 : elle est identique dans sa facture (papier, teinte, bordure, format) à celle d'Amable (1925) et à celle de la maison Coutu (datée au verso de 1927).



*On laissait les souches dans le champ 12 et parfois 15 ans pour leur donner le temps de pourrir. [...]<sup>116</sup>*

Il n'y avait pratiquement pas d'argent, ni coupons, raconte Léopold dans son témoignage pour la Société d'histoire. Des échanges? Très peu. Ils vivaient de ce qu'ils pouvaient récolter. Ils élevaient un petit bœuf. L'hiver ils mangeaient surtout du bœuf, parce que ça se gardait gelé. De temps à autre, ils attrapaient un lièvre, mais ce genre d'activités n'était pas trop leur fort<sup>117</sup>. Au printemps ils tuaient un cochon et salaient le lard, dans des barriques, avec de la saumure, seule façon l'été de conserver de la viande. Au menu, donc, bœuf l'hiver, lard salé l'été. Ils fabriquaient leur beurre, avec une

---

<sup>116</sup> Témoignage d'un fils de colon, dans *Ferme-Neuve 1901-1976*, La Corporation du 75<sup>e</sup> anniversaire de Ferme-Neuve inc., p. 34.

<sup>117</sup> Contrairement à chez Louis Bigras, par exemple. Son père, cultivateur et trappeur, vendait ses pelleteries « ... 135\$, de la loutre 70\$, 75\$, le castor était 50\$, 60\$ ». (L.B.) On trappait également chez les cultivateurs Melançon et Collin, d'après le témoignage de Réal Melançon (vidéo Lachapelle) et celui d'Herméline Brooks (H.B.). C'était des activités plus payantes que la terre ou les chantiers. Si Ambroise avait vécu, peut-être que la famille aurait connu ce côté des choses. Bien que... Je ne sais pas pour Sara, Olidor et Adoré, mais pour Cécile, trapper aurait dû être impensable et je croirais que Léopold partageait sa sensibilité à l'égard des animaux.

baratte. Le matin, ils déjeunaient de galette de sarrasin. Le midi, c'était des patates avec un peu de ? Il y avait toujours des œufs, des légumes l'été. Chaque dimanche, une volaille.

Ils dormaient sur des paillasses de paille : « Il y aurait dû avoir une espèce de drap par-dessus puis des couvertes. » (L.C.) (Selon l'usage que j'ai moi-même connu dans mon enfance, Sara et Cécile ont probablement toujours couché dans le même lit.) Les enfants ont commencé à aider vers 6, 7 ans. À 8 ans, ils commençaient à traire les vaches, faire le train, matin et soir, avant et après l'école. Quand Léopold avait une dizaine d'années (comme sur la photo ci-dessus), ils possédaient sept ou huit vaches. Trois ou quatre membres de la famille les trayaient. Plus tard, chacun a eu trois ou quatre vaches à traire. On se levait l'été pour aller chercher les vaches au pâturage, vers quatre heures et demie, cinq heures. On terminait sa journée vers huit, neuf heures le soir.

Léopold a laissé l'école à 11 ans, en 1928 donc. Pourquoi? lui demande l'intervieweur. « Pour travailler sur la terre. Mes frères les plus âgés allaient au chantier eux autres. Ils partaient. Ils partaient au mois de septembre, il restait les labours à faire sur la terre. Rendu à l'hiver on commençait à avoir un peu plus d'animaux sur la ferme, ça occupait quelqu'un. » (L.C.) Yvonne Poudrier (née Raymond en 1923, épouse de Fernand Poudrier), dans la vidéo de Lachapelle, explique : « Le père, quand son garçon avait 11 ans, il le retirait de l'école, il en avait besoin pour travailler sur la terre, s'il partait travailler dans le bois. »

Les enfants du village n'étaient pas forcément plus scolarisés. Anna Beauvais, fille de boucher, aimait beaucoup l'école : elle en fut à son très grand regret retirée à 12 ans, pour aider ses parents. Par contre, sa sœur Georgette ne demandait pas mieux que d'arrêter ses études le plus tôt possible, elle les avait en aversion.

Jusqu'en quelle année ma mère Cécile a-t-elle pu s'instruire? On ne le sait pas. Elle vient d'avoir 12 ans

lorsqu'Amable s'éteint le 16 juillet 1925. Olidor et Adoré vont aux chantiers, Léopold n'a que 8 ans. Je doute que la famille ait pu se permettre de laisser la jeune fille retourner à l'école au mois de septembre dans les circonstances.

Léopold avait une sixième année selon sa fille Aline. C'était probablement le cas de Cécile.

## 1929 (évaluation municipale)

Le rôle d'évaluation municipale de Sainte-Anne le plus ancien qui soit venu jusqu'à nous remonte à 1944, le suivant à 1950. Les lots des cultivateurs sont évalués selon les critères suivants : superficie du terrain, valeur du terrain, valeur des bâtisses, nombre d'acres améliorés, nombre d'acres non améliorés, nombre d'acres en forêt.

À défaut des rôles d'évaluation eux-mêmes pour les années antérieures à 1944, on glane des informations sur le sujet dans les comptes rendus des réunions du conseil municipal à partir de 1929, première année où ces procès-verbaux sont disponibles (avant cette date, ils ont été perdus). À la réunion du 5 août 1929, sont votées des augmentations ou diminutions (rarissimes) de l'évaluation d'environ 140 propriétés, sans autres données que le numéro de lot et le nom du propriétaire<sup>118</sup>. Olidor Chalifoux voit la sienne passer de 875\$ à 1400\$; il comptait parmi la demi-douzaine de contribuables le plus taxés avant cette hausse, et après ce bond, particulièrement prononcé par rapport aux autres augmentations, il se hisse à la deuxième place, le premier étant Médéric Coursol, qui passe de 950\$ à 1450\$.

On peut savoir que la partie de la terre que Sara a gardée pour elle n'entre pas dans ces calculs, puisqu'elle-

---

<sup>118</sup> La paroisse compte seulement 117 familles en 1929 (Demers). Mais des résidents et quelques personnes de l'extérieur possèdent aussi un lot de 100 acres en forêt, évalué 100\$ en général. Ce sera le cas d'Olidor au rôle d'évaluation de 1944 (lot 30 du rang 10), et c'est celui de Martin Labelle en 1929 (lot 37 du rang 8).

même a ses soucis de propriétaire : à la réunion du conseil du 5 mai 1930, il est décidé « de notifier Madame Ambroise Chalifoux de voir à faire sa clôture de la montée Be?. à 18 pds de la ligne de se conformer à l'article 468 du code municipal ».

Ce terrain à l'est de la route dont Sara reste propriétaire n'est pas mentionné dans cette longue liste d'augmentations de 1929 sans doute parce qu'il est demeuré à peu près inchangé depuis 1925. Alors que la partie à l'ouest, appartenant à Olidor, aurait accru sa superficie en culture et se serait vu dotée de constructions notables (la grosse grange, par exemple?).

En 1929, comme en 1925, on s'occupe des contribuables délinquants. Au mois de novembre, « à une assemblée spéciale tenue au Bureau du secrétaire secrètement », conseillers et commissaires de la municipalité établissent « la liste des lots qui seront envoyés au conseil de comté ». Il s'agit des lots en défaut de paiement des taxes, au total un peu plus de 75. Le lot d'Olidor n'y est pas. Il n'y sera plus jamais dans les opérations semblables à venir (la prochaine aura lieu en 1933, avec à peu près le même nombre de délinquants).

La situation financière de la famille de la veuve Chalifoux est donc assainie. Ils ne sont pas riches, absolument pas, mais ils n'ont plus de dettes. La terre ne sera pas réhypothéquée.

\*\*\*

Il ne faut pas croire que le conseil municipal passait tout son temps sur les comptes à payer, les taxes à percevoir et l'entretien des chemins et ponts. D'autres problèmes y sont abordés, ainsi : « *Mr Jos Lemay propose que le secrétaire soit autorisé d'acheter une douzaine de crachoirs pour le conseil secondé par Victor Courtemanche. Adopté unanimement.* » (Réunion du 7 avril 1931)

## 1930 : Fête chez Alfred Lebeau et mariage d'Adoré

**E**n 1930, 1931 et 1932, l'hebdomadaire *L'Avenir du Nord* publie dans ses pages consacrées aux actualités locales quelques rubriques intitulées Sainte-Anne-du-Lac, une petite dizaine en tout d'après mes recherches. Je crois que celle-ci fut la première.

### La fête des Rois chez Alfred Lebeau (6 janvier 1930)

*L'Avenir du Nord*, vendredi, 24 janvier 1930

STE-ANNE DU LAC

Lundi le 6 janvier eut lieu chez M. Alfred Lebeau une réunion intime de parents et d'amis. Il y eut souper, chant et musique. Parmi les invités on remarquait: MM. et Mmes Médéric Coursol, maire, Alphonse Groulx, Albert Courtemanche, Omer Beauvais, Gérard Touchette, Alfred Léonard, Martin Labelle, Calixte St-Jean, Camille Chalifoux, Charles Bolduc, Cléophas Plouffe, Georges Désourdy, Alfred Lebeau, Xavier Courtemanche. MM. Henri Groulx, Joseph Tourangeau, Achille Courtemanche, Wilfrid Daoust, Aldéric Labelle, Arthur Chalifoux, Elzéar Roy, Emile Lebeau. Mlles Jeanne Marcotte, institutrice; Blanche Labelle, Donalda Lebeau, Eugénie Carrière, Jeannette Labelle, Flore Groulx, Alice Coursol, Yvonne Tourangeau, Bernadette Beauchamp, institutrice; Ida Groulx, Rose-Anna St-Jean.

[...]

*[Autres nouvelles]*

Dimanche soir un grand nombre de parents et amis se rendirent chez M. Albert Giroux pour prendre le souper. Après le repas, il y eut chant, musique et danse.

M. Alphonse Groulx est parti pour aller demeurer à Paumin [Pontmain]. Il a vendu son magasin général à M. Victor Courtemanche de Mont-Laurier.

## Le mariage d'Adoré (23 avril 1930)

Sur les quelques photos de lui que nous a laissées Sara, le jeune Adoré a une belle tête et s'habille avec élégance, dans un style décontracté : bas golf, tricots et blouson, comme on l'a vu sur la première page de l'album (« Ambroise Chalifoux : cimetièrre et petite photo », Première partie). Il a encore cette allure des années plus tard, lorsqu'il pose dans un studio de Montréal avec une demoiselle qu'il enlace par les épaules. Au verso, ce message :



Montréal 13 nov.

*Cher frère un mot pour te donner de mes nouvelles qui sont assez bonnes pour le présent. Je travaille à Montréal et je pense de partir dans quelques jours pour l'île Anticosti. Je te donne de mes nouvelles plus tard. Au revoir bon (? illisible) Adoré*

La jeune fille n'est pas sa future femme. Il reviendra à Sainte-Anne et y épousera Rose Alba Melançon, fille des pionniers

Ovila Melançon et Évelyne Venne. L'événement est rapporté dans *L'Avenir du Nord*.

*L'Avenir du Nord*, vendredi, 16 mai 1930  
SAINTE-ANNE DU LAC

N.B. Nous recevions, cette semaine, les nouvelles ci-dessous, de Sainte-Anne du Lac. Nous demanderions aux personnes qui nous les ont fait parvenir de bien avoir l'obligeance de nous faire connaître leurs noms. *L'Avenir du Nord*

Le 23 avril, dans l'église de Sainte-Anne du Lac, fut béni le mariage de M. Adoré Chalifoux avec Mlle Rose-Alba Melançon. M. le curé Z. Bélanger officiait. M. Rosaire Villeneuve accompagnait le marié et M. Ovila Melançon servait de témoin à sa fille. Les invités étaient: MM. et Mmes Venne, Arthur Venne, Siméon Hatin, de Mont-Laurier, François Raymond, Simon Melançon, N. [*Narcisse*] Lefrançois, Landry, Arthur Melançon, de Sainte-Anne du Lac, Isidore Pilon, de Saint-Michel des Cèdres, C. [*Camille?*] Chalifoux, P. [*Paul?*] Labelle, M. et Mme Chs. Bolduc, de Sainte-Anne du Lac, Gérard Touchette, secrétaire de Sainte-Anne du Lac.

Garçons d'honneur et filles d'honneur. M. O. [*Olidor*] Chalifoux et Mlle Clara Melançon, M. T. Melançon et Mlle A. Raymond, M. G. Melançon et Mlle Venne de Mont-Laurier, M. E. [*Émile*] Lebeau et Mlle C. [*Cécile*] Chalifoux de Sainte-Anne-du-Lac, M. Albert Beaudry et Mlle Rose Melançon, MM. et Milles Al. Melançon, B. Landry, L. Bélisle, B. Melançon, O. Roy, A. Beauchamp, R. Saint-Jean, A. Lefrançois, F. Constantineau, L. Raymond, N. Beaudry, Art. [*Arthur*] Chalifoux, R. Millette, G. Millette, H. [*Honoré*] Chalifoux, A. [*Aldéric?*] Labelle accompagnait Mlle R. H. [*Rose-Hélène*] Lincourt, autrefois de Mont-Laurier, M. Noé Touchette accompagnait Mlle Alice Coursol, fille du maire Coursol, de Sainte-Anne du Lac. Le diner fut servi par Mme Chalifoux, mère du marié. Le souper et la danse furent donnés par M. Ovila Melançon, père de la mariée. Tout s'est passé dans le

calme et la joie, sauf un évènement qui aurait pu être tragique. Mme la maïresse fut prise subitement d'une maladie de cœur. Pendant qu'on allait chercher le curé, M. le maire était obligé d'aller quérir sa fille qui assistait aux noces, mais heureusement à leur arrivée, la malade avait repris son état normal.

Remarques sur certains invités :

Les Venne : famille d'Évelyne Venne, mère de la mariée. Narcisse Lefrançois, oncle de Rose Alba, marié à Alexina Melançon. Fille d'honneur avec Olidor dans le rôle de garçon d'honneur : Clara Melançon, sœur de Rose Alba. (Ma mère) Cécile 16 ans et Émile Lebeau 16-17 ans, fils du fromager Alfred Lebeau, originaire de Brébeuf.

Beaudry, Landry : des familles originaires de la région de Lanaudière comme les Melançon, et établies comme eux sur les rives du lac Tapani.

Adoré et Rose-Alba cultiveront la terre dans le rang 8 à Sainte-Anne. Dix enfants naîtront de leur union. Ils déménageront à Val Saint-Gilles en Abitibi en 1941 ou 1942. Lorsqu'ils revenaient en promenade sur les lieux de leur jeunesse, ils allaient surtout chez les Melançon, dans la famille de Rose-Alba. Ils s'étaient convertis à la religion baptiste. Anna se souvient de discussions vives, mais amicales, entre Adoré et ses frères au sujet de la religion. Je sais par ses filles qu'il n'aimait pas les curés; tandis qu'Olidor, selon son gendre, était proche d'eux. Anna à qui je rapporte ces deux témoignages de sources différentes me dit que Léopold et elle étaient comme Olidor des gens proches des curés.



Adoré et Rose Alba. Photo non datée (album noir de Sara).

### Un autre mariage à Sainte-Anne en 1930

Quelques semaines après les noces d'Adoré, on célèbre celles d'Omer Roy avec Alice Beauchamp. Plusieurs de nos parents comptent parmi les invités. Olidor semble de nouveau accompagner Clara Melançon.

L'Avenir du Nord, vendredi, 13 juin 1930  
SAINTE-ANNE DU LAC

Ces jours derniers, dans l'église de Sainte-Anne du Lac, eut lieu le mariage de M. Omer Roy avec Mlle Alice Beauchamp. M. le Curé Z. Bélanger officiait; M. Eliodore Roy servait de père au marié et M. Côme Beauchamp était témoin de sa fille.

Étaient garçon d'honneur, M. Elzéard Roy, frère du marié et fille d'honneur, Mlle Fernande Constantineau. Après la cérémonie, tous se rendirent chez M. Martial Desloges pour y prendre le vin. Ensuite tous se rendirent chez Mme Joseph Roy, mère du marié pour y prendre le diner où l'on s'amusa très bien et dans l'après-midi tous repartirent pour se rendre chez M. Côme Beauchamp, où eut lieu le souper et la soirée. Y assistaient, outre les nouveaux époux, M. et Mme Omer Roy couple d'honneur. Elzéard Roy, témoin de M. Constantineau, M. Eliodore Roy témoin du marié, M. et Mme Côme Beauchamp, parents de la mariée.

Parmi les invités, on remarquait: MM. et Mmes François Roy, Omer Beauvais, Paul Labelle, Charles Bolduc, Léo Beauchamp, Mlle Blanche Landry, MM. et Mmes Eliodore Roy, Martial Desloges, Adélard Roy, Ernest Miller, Arthur Pharand, David Cardinal, Japhet Beauchamp; de Ferme-Neuve, Wilfrid Vaillancourt, Wilbrod Beauchamp, de Ferme-Neuve, Odilon Desjardins, de Mont Saint-Michel, J.-B. Desloges de Mont-Laurier, Camille Chalifoux, Mme Limoges, MM. et Mmes Louis Piché de Ferme-Neuve, Wilfrid Bertrand de Mont-Laurier, William Chalifoux, Joseph Doré et leurs deux filles, Cécile et Jeanne, Ferdinand Millette de Ferme-Neuve, Osias Légaré, Gérard Touchette, Albert Giroux, Ferdinand Doré, Victor Courtemanche, Martin Labelle, Emmanuel Manta, Joseph Calvé, père, Sinai Robitaille de Ferme-Neuve, Henri Pilon, Félix Doré, Paul Collin, Paul Legault, Joseph Calvé fils, M. Albert Nadon, Ferme-Neuve, M. et Mme Auguste Bolduc, Mme Ferdinand Lamarche de Mont-Laurier, M. Jos. Courtemanche de Ferme-Neuve. MM. et Mlles Camille Boucher, Simonne

Labelle, Joséphat Boucher. Philomène Boucher, Aldéric Labelle, Yvette Desjardins, Gilbert Doré, Marie-Ange Millette, Lionel Millette, Simonne Doré, Ludger Daoust, Maria Beauchamp, Armand Brisebois, Jeanne Beauchamp, Emile Roby, Lucienne Légaré, Albert Légaré, Rachel Descoteaux, Alfred Trudel, Berthe Roby, Paul Desjardins, Joanne Doré, Henri Bélair, Blanche Labelle, Wilfrid Daoust, Jeanne Labelle, Antonio Charbonneau, Laurette Cardinal, Zéphir Cardinal, Germaine Carrière, Antonio Vaillancourt, Aldéa Labelle, Olidor Chalifoux, Clara Melançon, Édouard Beauchamp, Maria Chalifoux, Noé Touchette, Elodia Cardinal, Émile Lebeau, Rose-Hélène Lincourt, Alfred Melançon, Laura Tourangeau, Arthur Chalifoux, Yvonne Tourangeau, Albert Beaudry, Lucie Anna Melançon, Lionel Courtemanche, Jeanne Marcotte, Cécile Roy, Laurette Labelle, Amos Paquette, Rosario Robitaille, A. Dessert, Alfred Beauchamp, Louis Boie, Lucien, Arthur, Edouard et Henri Hogue.

Nous souhaitons beaucoup de bonheur aux nouveaux époux.

*[Autre nouvelle]*

- Un incendie a détruit, dernièrement, l'habitation de M. Eliodore Roy, sa grange etc... ainsi que tous ses instruments aratoires pte... Les pertes s'élèvent à plusieurs cent piastres.

## Jos. Labelle, Martin Labelle et Honoré Chalifoux

**J**oseph, frère cadet de Sara et Martin, arrive à Sainte-Anne-du-Lac vers 1926, avec sa femme Élixa Doré et leurs trois jeunes enfants : Aldéa, Philomène et Gérard. Il y demeurera jusqu'aux environs de 1955, sauf pendant quelques années vers la fin de cette période semble-t-il.

Lawrence Odillon	Ambroise Bibeau	P	Blond B. 4	Époux	31
" " Matrona	" " " "	"	"	épouse	24
" " René	" " " "	"	"	fil	3
" " Baptiste	" " " "	"	"	filles	2
" " Mathilde	" " " "	"	"	époux	71
Labelle Julien	Ambroise Bibeau	P	Blond B. 5	Époux	22
" " Blanche	" " " "	"	"	épouse	24
" " Marcel	" " " "	"	"	fil	72
Labelle Félix	Ambroise Bibeau	P	Blond B. 6	Époux	65
" " Elphire	" " " "	"	"	épouse	58
" " Hector	" " " "	"	X	fil	27
" " Emma	" " " "	"	"	filles	19
" " Omer	" " " "	"	X	fil	18
" " Antoinette	" " " "	"	"	filles	75
Labelle Joseph	Ambroise Bibeau	P	Blond B. 4	Époux	30
" " Elisa	" " " "	"	"	épouse	28
" " Alda	" " " "	"	"	filles	7
" " Philomène	" " " "	"	"	filles	5
" " Gérard	" " " "	"	"	fil	2

On peut voir dans cet extrait du recensement de 1921 que Félix et Elphire, les parents de Sara et Jos., continuaient de cultiver leur terre à Brébeuf avec l'aide de leurs quatre grands enfants qui vivaient encore avec eux. Ils avaient pour voisins de chaque côté, leurs fils mariés Julien et Jos., aussi cultivateurs, et un peu plus loin, leur fille Malvina ayant épousé Odilon Laurence, qui lui avait acheté la terre de ses parents (et gardait sa mère veuve comme on le constate). Dans le cas de Julien et de Joseph, on peut penser que l'un ou l'autre, sinon les deux, exploitaient en fait une partie de la terre familiale. Ce morcellement n'aurait pas été économiquement viable.

La terre familiale ira à Omer, le dernier des fils, lorsqu'il se mariera en 1927, en contrepartie de l'engagement de garder ses vieux avec lui. Julien, Omer et Malvina demeureront voisins, mais Jos. quittera le rang des Collines pour la Tapani.

Je ne crois pas qu'il était à Sainte-Anne-du-Lac en 1925 : aux funérailles d'Amable, sa présence n'est pas signalée. La première indication de son appartenance à la paroisse de Sainte-Anne se trouve dans l'extrait de baptême de sa benjamine, Marie-Anne, née le 24 septembre 1926. D'après ce document, il est cultivateur. Ce statut de Brébeuf l'aurait-il suivi, sans rapport avec sa nouvelle situation? Car en 1928 et en 1929, dans l'enregistrement d'un dernier baptême et celui de la sépulture de cette enfant (Antoinette), il est désigné comme journalier, et je ne vois pas où il aurait eu sa terre.

En 1930, il achète le lot 21 du rang 7, à une distance d'environ trois kilomètres de chez Sara, derrière chez elle. On l'apprend par le procès-verbal du conseil municipal du 5 mai : « *M. Jos Lemay propose que le secrétaire et maire soit autorisé de vendre le lot No 21 R7 à Jos Labelle à raison de \$75 dont M. Labelle s'engage à donner \$10 par mois jusque à complet paiement et s'engage au taxe à l'avenir et clôture et à sa part de monté. Secondé par Félix Doré.* » À ce prix, on comprend qu'il doit s'agir d'un lot boisé de plus ou moins 100 acres, sans bâtisse, à défricher (il avait appartenu à Jos. Coutu, propriétaire du moulin à scie, qui l'avait perdu pour taxes impayées). Le lot a sa façade sur le chemin du rang Saint-Jean, il jouxte perpendiculairement celui de Sara. Je suppose que c'est avec cette acquisition que Jos. redevient officiellement cultivateur, comme le montre l'extrait de baptême d'une enfant de sa fille Aldéa dont il est le grand-papa parrain en 1932.

Cette terre de l'arrière-pays est constituée presque entièrement de « sols Sainte-Agathe ». « Les SOLS Sainte-Agathe sont naturellement peu fertiles. Ils sont très acides. La topographie et la quantité de pierres à la surface et dans le

profil causent un sérieux obstacle à toute culture. Ils ont surtout une vocation forestière<sup>119</sup>. »

Comme bien d'autres habitants, Jos. devait gagner sa vie tout autrement qu'avec l'agriculture. Lors de l'attribution des « travaux d'entretien d'hiver des lots, ponts et montées » décidée le 22 novembre 1933 par le conseil municipal, l'entretien de son lot est confié à Martin Labelle, pour \$3.00, une somme que Jos. devra rembourser à la municipalité. Ce détail pourrait s'interpréter de la façon suivante : Jos. monte travailler au chantier l'automne, tandis que Martin, à 47 ans, ne bûche plus et passe l'hiver chez lui, il pourra s'occuper du lot de son frère. Ou bien Jos. n'a pas l'équipement de base que possède normalement tout cultivateur pour faire le travail.

Sara a dû beaucoup se réjouir de l'arrivée de son frère à Sainte-Anne. Mais après quelques années il y connaîtra lui aussi de très grandes épreuves.

Sa femme (et cousine) Élisabeth Doré meurt le 11 février 1933, à l'âge de 40 ans. Je me souviens qu'elle habitait dans le village dans les années 1950 Lauré Doré, dont je réalise aujourd'hui qu'il était un neveu d'Élisabeth. Parmi les Doré de Sainte-Anne, il s'en trouvait sûrement d'autres qui descendaient d'Olivine Labelle et Honoré Doré. Ceux-là se trouvaient donc être cousins ou petits-cousins avec Sara.

Au moment du décès d'Élisabeth, Aldéa l'aînée, qui avait épousé Antonio Vaillancourt le 29 décembre 1930, habite Sainte-Anne, mais Jos. veuf ne doit pas trop pouvoir compter sur ce jeune ménage; Antonio figure dans la liste d'une vingtaine de nécessiteux de la municipalité en 1932<sup>120</sup>. Jos. a

---

<sup>119</sup> Gouvernement du Canada. Études pédologiques détaillées.  
[http://sis.agr.gc.ca/siscan/publications/surveys/pq/pq56/pq56\\_report.pdf](http://sis.agr.gc.ca/siscan/publications/surveys/pq/pq56/pq56_report.pdf) p. 64.

<sup>120</sup> En 1932 le conseil municipal de Sainte-Anne adopte une proposition pour la demande d'un octroi de 600\$ au « Secours direct du chômage », dont le tiers sera fourni par la municipalité, « pour secourir les plus nécessiteux ». Ce programme gouvernemental vient d'être mis en place pour soulager les misères de la crise économique.

encore trois enfants à la maison : Philomène 17 ans, Gérard 14 ans et Marie-Anne 6 ans.

En 1935, Philomène épouse Aurèle Leduc. C'est ce couple qui deviendra le soutien et le bénéficiaire de Jos. à Sainte-Anne. Bientôt, il n'aura d'ailleurs plus qu'eux, à part la petite Marie-Anne.

Le 12 juillet 1938 est un jour terrible dans sa vie. Deux de ses quatre enfants sont inhumés : Aldéa décédée la veille, à l'âge de 21 ans, et Gérard le jour même, de diphtérie précise-t-on dans son cas, à l'âge de 19 ans.

Jos. qui n'avait qu'un garçon le perd. Un procès-verbal du conseil municipal de 1939 nous renseigne sur la suite : cette année-là, le lot 21 du rang 7 ouest passe de Jos. Labelle à Aurèle Leduc, par suite d'une « résignation produite à la municipalité le 29 août 1938 par M. Jos. Labelle » (soit tout juste après le décès de son fils Gérard). En 1941, Aurèle Leduc le vendra 200,00\$ à René Leduc, et dès l'année suivante, celui-ci l'aura revendu, 550,00\$, à Joseph Lévesque. Ce n'est pas cher payé en 1942.

Deux ans plus tard, le 8 novembre 1944, Aurèle Leduc achète le lot 20 du rang 6, dont le terrain de 125 acres est évalué à 900\$ et les bâtisses à 450\$ au rôle municipal de la même année. Quant à Jos. Labelle, en 1944, il possède le lot 15 du rang 7, soit 100 acres, évalué pour le terrain à 175\$ et les bâtisses à 50\$, ce qui pourrait signifier qu'il en cultive une parcelle ou y coupe du bois, et qu'il y entretient un bâtiment rudimentaire.

Aurèle Leduc vendra sa terre en 1948, 6050\$ comptant, au « cultivateur Arsène Piché demeurant avec son père », (Arsène fils d'Omer Piché, 24 ans, se marie la même année). C'est aussi en 1948 que la benjamine de Jos., Marie-Anne, épouse Albert Daviault à Sainte-Anne.

Je n'ai pas trouvé Jos. Labelle sur la liste électorale de Sainte-Anne de 1945, mais il figure sur celle de 1949, journalier : son nom apparaît entre celui d'Aurèle Leduc,

journalier, et de Mme Aurèle Leduc, et donc il semble bien qu'il vive avec sa fille Philomène.

La liste électorale de 1953 montre que Philomène et Aurèle ne sont plus à Sainte-Anne (ils auraient refait leur vie à Val Barrette). Le nom de Jos. Labelle, journalier, s'insère cette fois entre celui de Martin Labelle, rentier (pas d'épouse), et René Labelle (fils de Martin), journalier, suivi du nom de l'épouse de celui-ci, comme si ces quatre personnes avaient habité la même maison. Albert Daviault, taxi, et sa femme sont eux aussi encore à Sainte-Anne en 1953, mais en 1957, d'après la liste électorale de cette année-là, plus personne de la famille de Jos. Labelle ne s'y trouve.

Jos. est décédé à Chomedey, Laval, le 3 octobre 1970, et on l'a inhumé à Brébeuf. Marie-Anne et Albert ont péri dans un accident de voiture en 1974; leur monument funéraire se trouve dans le cimetière de Saint-Martin, Laval.

Tout comme Sara, Jos. ne s'est jamais remarié. Les parents vieillissants de cette époque n'avaient pas le choix que de compter sur leurs enfants adultes, après les avoir aidés si possible à s'établir. Dans son cas, il semble y avoir eu une période Philomène, suivie d'une période Marie-Anne. Était-il pauvre? En tout cas, si on se fie à ses seules possessions immobilières à Sainte-Anne (procès-verbaux, rôles d'évaluation, registre foncier du Québec), il ne s'y est pas enrichi. Cependant, il a pu contribuer au patrimoine bâti au nom d'Aurèle Leduc, ou donner de l'argent à ses filles.

Sara fut marraine d'une fille de Philomène Labelle et Aurèle Leduc née le 19 décembre 1940, avec Jos. parrain. L'enfant est décédée trois mois plus tard. Elle avait été baptisée (Marie-Gertrude) Clarisse. Ma sœur, qui devait naître le 8 août 1941, eut les mêmes parrains et reçut le même prénom (qui avait déjà été donné à une autre filleule de Sara, en 1934, comme on l'a vu plus haut).

On est quelques-uns dans la famille à très bien se souvenir qu'en parlant de ce frère, Sara ne l'appelait jamais

autrement que « Jos. Labelle ». C'était un monsieur digne et aimable. Ma sœur se rappelle qu'un frère de notre grand-mère a vécu un temps chez elle; ce pourrait être lui.

## **Martin Labelle**

J'avais 20 ou 30 ans, un été, en visite à Sainte-Anne. Devant la tombe de ce grand-oncle au cimetière, je ne sais plus qui dans la famille a dit qu'il était mauvais (ou violent?) et s'était marié trois fois. Une de ses petites-filles que j'interrogeais sur lui récemment a employé le même mot : mauvais. Ma sœur a entendu dire par ma grand-mère qu'il était dur avec ses femmes. Denise Lebeau, fille d'Émile, qui enfant vivait près de chez lui à l'époque où il avait pris sa retraite dans le village, m'apprend que pépère Labelle, comme l'appelaient les jeunes, pouvait se mettre à crier et lancer des objets par les fenêtres de la maison. Interrogé sur la pratique religieuse de ses parents pour la Société d'histoire, René Labelle répond que son père était catholique au point qu'il faisait sa prière le matin, sa prière le soir : « Quand on était grands un peu, si on n'avait pas été à la messe, il nous aurait sacrés dehors. » (R.L.)

Lettres patentes, actes notariés et procès-verbaux nous donnent un aperçu du parcours mouvementé de cette famille à Sainte-Anne.

Corine, Martin et les enfants arrivent au début de l'année 1917 sur le lot de colonisation qui leur avait été concédé en mai 1916. Je crois qu'ils n'y sont pas restés. Je fais l'hypothèse que pour une raison quelconque ils ont quitté leur lot originel pour aller s'établir sur les lots contigus 28 du rang 7 (87 acres) et 33 du rang 8 (21 acres), près du pont des Pionniers. Ils ont obtenu leurs lettres patentes pour ces lots le 8 septembre 1925, presque six ans après Sara, donc, et ils les ont payés deux fois plus cher qu'elle, 60 centins l'acre au lieu de 30. En 1916, le prix de l'acre était fixé à 30 centins, et en

1918 à 60 centins, d'après les articles de journaux de ces deux années faisant la promotion du projet de colonisation de Sainte-Anne. Leur départ du lot qu'ils auraient occupé en arrivant à Sainte-Anne, pour ceux dont ils deviendront propriétaires, pourrait donc avoir eu lieu en 1918 ou après.

Mais pour simplifier les choses, disons que la première terre de Martin et Corine est celle du lot 28 rang 7. Entre 1921 et 1925, Martin en vend des parcelles à Alfred Lebeau, A. Pharand et W. Lebeau. J'ai vérifié seulement la première de ces ventes : c'est « un lopin de terre » d'environ 25000 pieds carrés « avec bâtisses sus-érigées », voisin de la propriété du vendeur, qu'Alfred Lebeau, un fromager venu de Brébeuf, paye entièrement l'année même de la transaction (1921), 800\$. Martin déclare en être propriétaire « pour l'avoir acquis avec plus grande étendue de la Couronne suivant lettres patentes à être émises sous peu ». C'est à cet endroit que Lebeau ouvrira sa fromagerie<sup>121</sup>.

À partir de 1927, entre en scène dans la vie « immobilière » de Martin Labelle un cultivateur de Ferme-Neuve, Alphonse Lacasse. Cet homme a de l'argent, assez pour détenir une hypothèque sur la terre de Joseph Dumoulin (lot 25 du rang 7 ouest), voisin de Sara. Dumoulin quittant Sainte-Anne par suite d'une faillite dans le commerce de bois, à l'été 1927 il vend sa terre à Lacasse, le 28 juillet exactement, 2500\$ comptant. Chez le notaire, le même jour, Lacasse revend le bien à Martin, au même prix. Il lui accorde un prêt hypothécaire de 2500\$, payable 100\$ par année, au taux de 8%, dont le premier versement deviendra dû le 1<sup>er</sup> avril 1928. Aucune mise de fonds n'est requise. Le lot est

---

<sup>121</sup> « Plusieurs colons commencèrent bientôt à posséder des vaches laitières et vers 1923, M. Alfred Lebeau venu de Brébeuf ouvrait une fromagerie dans le village. Il céda son entreprise dix ans plus tard à M. Gérard Touchette qui la convertit en beurrerie. » (Demers, p. 186)

alors évalué 1085\$ d'après un procès-verbal du conseil municipal d'août 1929<sup>122</sup>.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1927, date prévue d'occupation, Martin et Corine deviennent donc voisins immédiats de Sara, à la place des Dumoulin.

Je ne sais pas qui envoyait des nouvelles de Sainte-Anne au journal *L'Avenir du Nord*, mais la famille de Martin y fait parler d'elle plus souvent qu'à son tour en 1930-1931. (Par exemple, le mariage d'Aldéa Labelle fille de Jos. en décembre 1930 n'y est pas rapporté; chez Jos. on pratique la discrétion autant que chez Martin on s'affiche.)

## Le mariage de Paul Labelle (3 mars 1930)

*L'Avenir du Nord*, vendredi, 14 mars 1930

STE-ANNE DU LAC

Lundi, le 3 mars, dans l'église de Sainte-Anne du Lac, fut célébré le mariage de M. Paul Labelle et de Mlle Divina Beauchamp. Aussitôt après le mariage, tous les gens de la noce se rendirent chez M. Martial Deslorges, pour prendre le vin, et ensuite se rendirent chez M. Côme Beauchamp, père de la mariée, où le dîner fut servi et dans le cours de l'après-midi, la grande filée de voitures s'arrêta à la porte de M. Martin Labelle, pour y prendre le souper et s'amuser. Une adresse fut lue par Mlle Lorette Labelle, petite soeur du marié et les nombreux cadeaux furent présentés par le couple d'honneur, Mlle Blanche Labelle et M. Albert Légaré. Parmi les invités on remarquait: M. et Mme Paul Labelle, nouveaux mariés, Mlle Blanche Labelle et M. Albert Légaré, couple d'honneur, MM. et Mmes Martin Labelle, Omer Beauvais, Gérard Touchette, Albert Giroux, Osias Légaré,

---

<sup>122</sup> D'autres transactions à Sainte-Anne à cette époque, quand elles ne sont pas intrafamiliales, montrent un écart semblable du simple au double (et plus), entre l'évaluation municipale et le prix de vente.

Martial Desloges, Jos. Lévesque, de Ferme-Neuve, Jos Calvé père, Wilfrid Vaillancourt, Bruno Millette, Jos. Calvé fils, Camille Chalifoux, Charles Bolduc, Ferdinand Doré, A. Constantineau, M. A. Daviault, MM. Albert Nadon, de Ferme-Neuve, Bruno Boileau, de L'Annonciation, Wilfrid Daoust, Aldéric Labelle, Léo Beauchamp. Zéphir Cardinal, Louis Boie, Rodrigue Paquette, René Labelle, Jos. Doré, Henri Bigras, Lionel Courtemanche, Téléphore Melançon, Alfred Melançon, Fernand Constantineau, Henri Groulx, Emile Lebeau; Mlles Jeannette Labelle, Laurette Cardinal, Jeanne Beauchamp, Lucienne Légaré, Yvonne Lorrain, Blandina Turpin, Régina Millette, Cécile Chalifoux, Fernande Constantineau, Reine-Aimée Labelle, Laurette et Edouilda Labelle.

[Autre nouvelle]

Mlle Donalda Lebeau est revenue d'une promenade chez sa soeur, Mme Nap. Bolduc de Ferme-Neuve.

## Le mariage de Blanche Labelle (30 septembre 1930)

*L'Avenir du Nord*, vendredi, 3 octobre 1930

SAINTE-ANNE DU LAC

Nous avons le regret d'annoncer le départ de notre chère amie, Mlle Blanche Labelle qui a épousé mardi le 30 septembre, M. Henri Bélair de Val-Morin. Vendredi dernier, un groupe de plus de cinquante Dames et jeunes filles de Ferme-Neuve et Sainte-Anne du Lac, se dirigeaient vers la demeure de Mlle Labelle pour lui offrir leurs meilleurs vœux de bonheur. Parmi celles-ci, on remarquait: [ce sont toutes des femmes] Mmes Isaïe Godmer, Alfred Pharand, Léonard, Lafontaine, Blais, Maximilien Meilleur, Médéric Coursol, Ferdinand Doré, Camille Chalifoux, Ambroise Chalifoux, Omer Beauvais, Côme Beauchamp, Albert Giroux, Jos Calvé sr., Ferdinand Lamarche de Mont-Laurier, Mmes Omer Roy, LsMarie Lafleur, Eugène Carrière, Martin Labelle, Paul

Labelle, Mlles Blanche et Jeanne Labelle, Blanche et Jeanne Godmer, Marie-Anne et Bernadette Lafontaine, Bérangère et Aldéa Clavel, Laurette Touchette, Ida Groulx. Gilberte Samson, Marie-Anna et Lucille Meilleur, Reine-Aimée Labelle, Elodia Cardinal, Anita Raymond, Lucienne Légaré, Gabriel Lévesque, Léa Millette, Cécile Chalifoux, Agathe Valiquette, Jeanne Tourangeau, Yvonne Lorrain, Marie Lacasse, Odila Léonard, Alice Coursol, Flore Groulx, Reine-Aimée, E. [*Édouilda*] et Laurette Labelle.

M. Louis Boie [*seul homme*] et Mlle Ida Groulx, violonistes. La future mariée a reçu plusieurs jolis cadeaux. L'entrain a régné jusqu'à une heure assez avancée de la nuit.

## Le mariage de Jeanne Labelle avec Wilfrid Daoust (8 avril 1931)

Jeanne (ou Jeannette) est née en 1913, comme sa cousine Cécile ma mère. Toutes deux arrivées à Ferme-Neuve vers 1915 et à Sainte-Anne en 1917, elles ont vécu leur enfance et leur jeunesse dans le même village, sont allées à la même école. Vers l'âge de 14 ans, lorsque la famille de Jeanne déménage sur la terre des Dumoulin, elles deviennent en plus voisines immédiates.

Un jour elles seront belles-sœurs. Elles vont épouser les deux frères, des Daoust, mais à huit années de distance : Jeanne se marie avec Wilfrid en 1931 et Cécile avec Raoul en 1939. Bien que nous ayons toujours vécu assez loin d'elle, notre tante Jeanne nous était très chère.

On apprend par leur acte de mariage que Wilfrid est fromager, qu'il habite la paroisse de Sainte-Anne et que ses parents Edmond Daoust et Céline Savoie sont quant à eux des résidents de Montréal. Son frère Léonard (dont on sait qu'il est cultivateur à Sainte-Anne) lui sert de témoin. Seul autre membre de la famille Daoust présent à leurs noces, le

troisième frère, mon père Raoul, ainsi qu'on peut le lire dans le journal.

*L'Avenir du Nord, vendredi, 17 avril 1931*

SAINTE-ANNE DU LAC

À l'occasion du mariage de M. Wilfrid Daoust, un grand nombre de jeunes gens se réunirent pour le fêter. Un joli cadeau lui fut présenté. Tous les invités s'amuserent jusqu'à une heure avancée et retournèrent enchantés de leur soirée.

Mercredi dernier, dans l'église de Sainte-Anne du Lac, fut béni le mariage de M. Wilfrid Daoust avec Mlle Jeannette Labelle. Après le mariage, un dîner fut servi chez M. Alfred Lebeau.

Le soir les époux se rendirent chez M. Martin Labelle pour y prendre le souper et s'amuser à qui mieux mieux.

Parmi les invités on remarquait : M. et Mme Wilfrid Daoust, M. Aldéric Labelle, Mlle Élodie Cardinal, couple d'honneur; M. et Mme Martin Labelle, père de la mariée, M. et Mme Paul Labelle, M. Raoul Daoust, Mlle Marie Blanche Landry, MM. et Mmes Alfred Lebeau, Médéric Coursol, Bruno Millette, Adoré Chalifoux, Mme Vve Ambroise Chalifoux, MM. et Mmes Martial Desloges, Georges Désourdi, Omer Roy, Albert Giroux, Côme Beauchamp, Osias Légaré, Aldéric Cardinal, Charles Bolduc, Omer Beauvais, Rosaire Villeneuve, MM. Olidor Chalifoux, Cécile Chalifoux, Gabriel Melançon, Téléphore Melançon, Emile Lebeau, Albert Beaudry, Mmes Donalds Lebeau, Rose Melançon, Claire Melançon, Rose-Hélène Lincourt, Fernande Constantineau, Lucinna Melançon, R. Millette, Yvonne Lorain, Lucien Labelle, Lucienne Légaré, Alice Coursol, Maria et Aurore Chalifoux, Henriette Bigras, Rose-Aimée, Edouilda et Laurette Labelle, MM. Alfred Melançon, Richard Constantineau, Henri Bigras, Ernest Lorrain, Zéphir Cardinal, Lionel Légaré, René Labelle, Léo Beauchamp, Arthur Chalifoux, Jean Bolduc, Arthur et Henri Hogue, Félix Millette, Lucien Langlais, Léo-Paul Chalifoux, Bruno Paquette, René Cardinal et Martial Desloges, violonistes. Après le souper, il y eut chant, musique et

danse. Les nouveaux époux demeureront désormais à Brébeuf.

Les premières années de vie commune de Jeanne et Wilfrid seront assez nomades, au gré de la recherche d'emploi. En 1938 ils s'établissent définitivement à Notre-Dame-du-Laus, où grandiront leurs huit enfants. Wilfrid y gagnera sa vie comme beurrier, gérant de la Coopérative agricole et de la Caisse populaire. Le couple fonde en 1948 la Boulangerie Daoust, qui existe encore aujourd'hui en 2019. « Succès presque instantané, ce commerce est une fierté à Notre-Dame-du-Laus<sup>123</sup> ». Nous trouvions notre tante Jeanne très douce, mais ses enfants ont gardé le souvenir d'une mère autoritaire et sévère, qu'ils ont cependant beaucoup aimée. C'est elle qui gérait la boulangerie et l'a fait prospérer. Ses filles étaient loin de jouir de la même liberté de sorties que leurs frères, me dit l'une d'elles qui a souhaité partir jeune de la maison pour cette raison.

Jeanne aura fait un meilleur mariage que sa mère. De l'avis général et selon nos souvenirs, Wilfrid était un homme très bien, sous tous rapports.

Nous possédons cette photo du jeune couple (non datée).

---

<sup>123</sup> Andrée-Martine Normandin, « La Boulangerie Daoust et fils, une histoire de famille » dans la revue *La Laurentie*, no 23, automne 2018, Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides.



## Les noces d'argent de Corine et Martin (17 septembre 1931)

*L'Avenir du Nord*, vendredi, 2 octobre 1931

SAINTE-ANNE DU LAC

Jeudi dernier, le 17 septembre à Sainte-Anne du Lac, a été célébré le 25<sup>ième</sup> anniversaire de mariage de M. et Mme Martin Labelle (née Corinne Levert). Une grande réunion de parents et d'amis eut lieu à cette occasion. M. Paul Labelle a présenté une bourse. Mme Wilfrid Daoust (née Jeannette Labelle), a lu une adresse et Mlle Laurette Labelle présenta un bouquet. Ce sont tous des enfants des jubilaires.

Les réjouissances se continuèrent pendant toute la veillée qui se termina assez tard et les invités emportèrent un excellent souvenir de cette belle fête de famille.

Au moment de cette fête, la famille de Martin habite toujours à côté de celle de Sara. Plus pour très longtemps.

Deux ans après avoir acheté de Lacasse cette terre ayant appartenu aux Dumoulin, soit le 28 mai 1929, Martin a vendu au même Lacasse sa première terre (lot28R7) « distraction faite des trois parcelles » qui ne lui appartiennent plus. Il en obtient 700\$, comptant, somme qui paraît bien modeste, mais d'après le même procès-verbal du conseil municipal d'août 1929, la propriété ne vaut plus que 350\$ après ces dépèchements. Les taxes impayées sur le lot seront acquittées par le nouveau propriétaire.

Que fait Martin de cette rentrée de 700\$? En tout cas, il ne s'en servira pas pour rembourser l'hypothèque qu'il doit à son acheteur sur la terre des Dumoulin. Le 19 avril 1933, Lacasse fait exécuter un jugement obtenu de la Cour supérieure : Martin a des arrérages de paiement qui se chiffrent à 768\$, ce qui revient à dire qu'il n'en a pas encore fait un seul (5 ans x 100\$, plus les intérêts correspondent à peu près à la réclamation). Il lui est ordonné de quitter les lieux dans les trente jours.

Où va la famille après cette expulsion? L'histoire ne le dit pas. (Aldéric, le plus vieux des garçons encore célibataires, se marie un mois plus tard, le 20 mai.)

L'année suivante est encore plus dramatique. Le 4 mars 1934, Corine meurt, à 46 ans. Elle avait mis au monde onze enfants, dont quatre ont été emportés en bas âge. La plus jeune de la fratrie survivante suivra bientôt sa mère dans la tombe : Laurette disparaît le 19 août, à la veille de ses 14 ans. Témoins de sa sépulture : Martin Labelle, Wilfrid Daoust, Léopold Chalifoux, Aldéric Labelle, Olidor Chalifoux.

René Labelle, dans son témoignage, dit que sa mère s'était ennuyée de ses parents à Sainte-Anne. Si je me base sur mes seules recherches, elle n'y avait pas de famille. Cléophas Levert son père est un des témoins signataires de son acte de sépulture, avec Martin et les garçons de la famille, Paul, Aldéric et René.



La jeune femme en robe blanche est ma mère Cécile. Complètement à droite, Martin Labelle; peut-être est-ce Corine à ses côtés, il y a une certaine ressemblance avec Jeanne. La fillette serait-elle Laurette? Photo sans date. Maison des Dumoulin probablement. Deuxième homme non identifiable.



Martin veuf a encore trois grands enfants à la maison : René, Reine-Aimée et Édouilda, qui ont dans les 18-20 ans.

Le 18 juin 1935, il convole en secondes noces avec Dorina Nadon, veuve de Médéric Coursol depuis 1931. Il a comme témoin Olidor, et Dorina, Stanislas Piché son gendre. Elle possède toujours la terre qu'elle a défrichée avec Médéric. C'est le lot 24 du rang 7 ouest, voisin donc de la terre de Dumoulin qu'avait achetée Martin en 1927 et perdue en 1933. Pendant cette période de six années, Dorina et Martin ont donc vécu voisins, ils se connaissent bien. Il faut croire qu'elle n'a pas peur de lui et qu'il a des qualités rachetant ses défauts. Martin est « journalier » lorsqu'il se remarie. Chose rare, l'acte au registre paroissial précise que « les parties ont déclaré avoir signé un contrat de mariage chez le notaire Jules Jarry de Mont-Laurier ». La nouvelle Mme Martin Labelle demeure propriétaire de sa ferme. Dorina et Martin semblent avoir formé une véritable famille recomposée, puisqu'en 1938 Marie-Ange Coursol se marie, « en présence de Martin Labelle beau-père et témoin de l'épouse », et qu'en 1941, celui-ci devient parrain avec sa femme d'un nouveau-né Coursol.

Reine-Aimée épouse Lorenzo Deslauriers en 1936 et Édouilda, Paul Charbonneau en 1938. René va demeurer garçon jusque dans les années 1950. Il épousera une femme avec deux enfants, et ils en auront ensemble cinq autres.

Dorina avait toujours sa terre en 1939, année où, sous le nom de Mme Martin Labelle, elle fait partie de la longue liste de contribuables dont les lots devront être vendus pour taxes, ce qui sera fait en 1941. Armand Bissonnette l'achètera en 1943 : au rôle d'évaluation de 1944, ce lot est évalué à 1950\$. Au même rôle, Martin possède un terrain dans le village, évalué à 150\$; son fils René, un lot en forêt (15 R6, 100 acres) évalué à 125\$.

Dans ses vieux jours, Martin fut à l'occasion chargé de l'entretien de la salle paroissiale. Il fut aussi sacristain, de

novembre 1943 à avril 1948, et de mars 1949 à janvier 1951. Sur la liste électorale de 1949, son métier est bedeau, et il a une épouse (Dorina); René, journalier, célibataire, ne semble pas vivre avec eux. Sur celle de 1953, le père est rentier et le fils toujours journalier, mais il y a maintenant une Mme René Labelle (Juliette Thibaudeau), et plus de mention de Mme Martin Labelle. Où serait passée Dorina? Ce n'est que trois ans plus tard qu'elle décède, le 19 février 1956, à l'âge de 70 ans. Aurait-elle été placée pour cause de maladie? Se seraient-ils séparés? En 1957 (liste électorale), il ne reste plus à Sainte-Anne que René Labelle et sa femme. On m'a dit que Martin avait habité chez sa sœur Joséphine (Aldéric Lauzon) à Brébeuf. Il s'y est remarié le 25 octobre 1958, avec Yvonne Rivest. Il ne figure pas sur la liste électorale de Sainte-Anne en 1958, mais il y est revenu sur la suivante (1962) pas d'épouse. Il meurt en 1966, quatre ans après Sara. Il est inhumé à Sainte-Anne, auprès de Corine. Tandis que Dorina y a rejoint Médéric son premier mari.



Famille Martin Labelle : Aldéric (dit Pit), Reine-Aimée, René, Blanche, Martin, Jeanne, Paul. (Photo non datée.)

## Honoré Chalifoux

Je n'ai aucun souvenir de ce grand-oncle, parti de Sainte-Anne-du-Lac dans les années 1940.

Pour rappel, il avait épousé Marie-Louise Turcotte à Saint-Rémi d'Amherst. Leurs deux premiers enfants, Arthur et Maria étaient natifs de cet endroit, la troisième, Aurore, de Ferme-Neuve, et les deux derniers, Rose et Louis, de Sainte-Anne.

En 1928, à 21 ans et célibataire, Arthur achète d'A. Courtemanche le lot 28 du rang 6, contigu aux lots 24 et 25 du rang 5 qui appartiennent à ses parents Honoré et Marie-Louise. D'après l'évaluation municipale de 1929, la terre au nom d'Honoré Chalifoux vaut 500\$ et les bâtisses dessus 155\$; la terre au nom d'Arthur vaut 1025\$ et ses bâtisses 70\$.

En 1931, Arthur épouse sa petite voisine Yvonne Tourangeau.

Le 26 décembre 1933, à l'Hôtel-Dieu de Montréal, à 20 ans, s'éteint Maria (qui avait l'âge de ma mère Cécile). Olidor et Arthur Chalifoux sont les témoins signataires de sa sépulture avec Adrien et Henri Courtemanche (le futur député et ministre). On mourait beaucoup de maladie autrefois, et à tout âge. Les jeunes vivaient avec le spectre de la mort comme aujourd'hui nous autres septuagénaires.

Sur la liste électorale de 1935, Arthur Chalifoux est enregistré comme marchand, et Honoré toujours cultivateur.

En 1936, Aurore épouse Elmer Courtemanche de Ferme-Neuve.

(Pour la suite de l'histoire de cette famille, que Cécile et Raoul vont côtoyer à Mont-Laurier après 1945, voir « Cécile et Raoul en affaires à Mont-Laurier », Troisième partie.)

## Photos de la terre (septembre 1932)

Les inventions modernes commencent à changer la vie jusque dans les campagnes reculées. Les véhicules motorisés amènent de la visite, dont une amie de Sara, Mme Henri Cyr, une Montréalaise, femme de policier, propriétaire d'un petit chalet à Brébeuf. On pense que c'est elle qui possédait l'appareil photo qui a croqué des images de la terre en septembre 1932. Sara a alors 44 ans, Olidor bientôt 28, Cécile 19 et Léopold 15 (pour la première fois me frappe la faible différence d'âge entre la mère et son beau-fils : seulement seize ans). Avec une équipe pareille, il ne doit pas être nécessaire de recourir à de la main d'œuvre extérieure, abondante et bon marché en ces temps de crise économique.

La visite se photographie « En route pour Ste-Anne du Lac, 8 sept. 1932 » selon une note au verso.



Cécile avec le troupeau, 11 septembre 1932.



Léopold à gauche, et un autre homme qui peut ressembler à Olidor. La femme au chapeau serait Mme Henri Cyr, l'autre femme Joséphine Labelle, sœur aînée de Sara, toutes deux de Brébeuf. 11 septembre 1932.



Cécile avec Mme Henri Cyr. À propos de ce chien, me dit ma sœur, notre mère racontait que dès que quelqu'un dans la maison prononçait les mots « chercher vaches » il s'élançait joyeusement dehors par la fenêtre. Ce devait être l'employé le plus enthousiaste de Sara... 11 septembre 1932.

Dans le groupe photographié plus bas, on reconnaît Sara 2<sup>e</sup> à partir de la gauche, Wilfrid Daoust complètement à droite, Martin Labelle 3<sup>e</sup> à partir de la droite, René Labelle et Léopold à sa gauche, Cécile 1<sup>re</sup> rangée à droite.



Sara avec Mme Cyr. Selon ma sœur et selon Yvon Bigras, le chemin qu'on voit derrière est la route de Sainte-Anne qui, à l'époque, n'était pas surélevée comme aujourd'hui. Anna Beauvais se souvient d'une rumeur qui avait circulé lorsqu'elle était enfant : Cécile Chalifoux aimait tellement les animaux qu'elle gardait des poules dans la maison.



Autre photo, non datée, peut-être postérieure à 1935 : le temps des foins (?).



## Cécile en amour et au couvent

1933-1935

J e n'ai qu'un vague souvenir de ma mère et j'en ai très peu entendu parler. Elle était « profonde » me dit une de ses amies d'autrefois que j'ai rencontrée il y a une trentaine d'années. Elle va se marier tard (25 ans presque 26), contrairement à ses cousines. Elle avait perdu son père à 4 ans, son frère le plus proche à 12 ans, elle avait vu sa mère s'esquinter à faire vivre la famille, et des tantes ayant la chance d'avoir quant à elles un mari bien vivant être malheureuses en ménage. Tout cela vous porte à réfléchir au seuil d'une vie de femme. Et puis, faute d'un modèle conjugal à la maison, les enfants hésitent plus longtemps à se jeter dans l'aventure du mariage peut-être : Olidor et Léopold ne s'y précipiteront pas eux non plus. Mais ce peu d'empressement pourrait aussi s'interpréter comme le signe d'une vie bonne chez eux. Cécile s'attarderait volontiers dans sa jeunesse heureuse, elle peine à se détacher du foyer. *Demain l'âge sérieux!*

Dans sa quête d'un absolu, dont le premier signe aura été à l'âge de 15 ans la volonté de se consacrer à Dieu, l'unique fille de Sara et comme elle profondément croyante, va d'abord découvrir les tourments d'une passion amoureuse bien humaine, et puis, après une année de noviciat, se rendre compte qu'elle n'a pas la vocation.

Ces deux expériences fortes sont évoquées dans deux carnets noirs qui sont heureusement parvenus jusqu'à nous. On ne sait plus si c'est ma grand-mère ou mon père qui les avait gardés.

## Premier carnet : avoir 20 ans, aimer

Rébus, devinettes, questionnaires, principales dates de l'histoire familiale, règles de bienséance à table, « Conseils », « Pensées », « Poésies »... remplissent ce carnet de jeune fille.

Cécile aime en secret un garçon.

*Je t'aime et je n'ose te le dire  
Mais dans mes yeux, tu devrais le lire  
À mon réveil je te vois  
Avant d'avoir vu la lumière  
Et mon cœur est plus vite à toi  
Que naît le jour à ma paupière  
J'aime ton sourire  
Aussi le son de ta voix  
Et surtout, j'aime à te le dire  
Et déjà tu le sais  
Il n'y a pas de roses sans épines  
Il n'y a pas d'amour sans souffrance*

Ces poèmes amoureux se suivent sur une trentaine de pages non datées, interrompus seulement au tiers par un texte en prose écrit le 18 mai 1933, veille de son anniversaire de naissance. C'est l'inscription de cette date (après coup, d'une encre différente) qui nous permet de situer dans le temps le coup de foudre qui a enflammé sa plume.

Mes vingt ans

L'atmosphère est grise et morne, c'est bien l'automne éclairant de sa lumière indécise la mort de tout. La neige tombe mélancolique, à flocons de plus en plus pressés, tout disparaît sous une épaisse couche de neige qui évoque l'idée du grand sommeil... La nuit tombe... et voilà l'obscurité, qui m'envahit laissant mon âme dans une nostalgie de souvenir.

Mélancolique et rêveuse, je songe... à mes vingt ans... qui bientôt iront s'engouffrer dans cet abîme insondable qu'on appelle le passé... Un frisson étrange passe en mon être, une sombre tristesse étreint mon âme. Je pleure la mort de cette amie.

Ô mes chers vingt ans, je ne vous reverrai donc plus! Que me restera-t-il? Que le « souvenir », seul charme qui reste ici-bas dans la déroute de tout... Vingt ans! comme c'est court lorsqu'on les a vécus! Compterai-je encore autant d'anniversaires? Mystérieux problème et réponse impossible!

Demain les nuages s'amoncelleront-ils sous le ciel de ma vie?  
Demain l'âge sérieux!

Adieu donc, mes chers vingt ans! vous qui m'avez apporté tant de bonheur! Impossible, hélas! de vous retenir puisque :

*Le livre de la vie est le livre suprême  
Qu'on ne peut ni fermer, ni ouvrir à son choix  
On voudrait revenir à la page où l'on aime  
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts<sup>124</sup>*

Oh! dernier soir de mes Vingt ans.

18 mai 1933. Cécile

Un peu comme elle a recopié des chansons entières dans un autre cahier, maman transcrit des passages d'auteurs qu'elle a lus, mais en y mettant du sien. Par exemple, « Mon cœur est plus vite à toi Que le jour naît à ma paupière » appartient à une très vieille chanson française, accessible sur internet, tandis que le reste du poème est probablement de son cru.

Pour ce qui est du texte, Google me renvoie à deux passages d'un roman français<sup>125</sup> :

---

<sup>124</sup> Alphonse Lamartine. Il manque les deux vers du milieu : *Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois / Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même.*

<sup>125</sup> Paru en 1899 et diffusé en 370 000 exemplaires en 1930 : *La Grande Amie*, de Pierre L'Ermite, pseudonyme d'Edmond Loutil, lu par plusieurs générations successives de catholiques (Wikipédia). Il avait été publié en feuilleton dans *Le Courrier de Saint-Hyacinthe* en 1903, journal numérisé et mis en ligne par la BANQ; les passages que je cite sont contenus dans les numéros des 24, 28 et 31 octobre 1903.

« Malheureusement, l'atmosphère est grise et morne, c'est bien un jour d'hiver, éclairant de sa lumière indécise la mort de tout. »

« Et Odile se lève, va, vient dans la grande pièce, s'arrête à la haute baie qui domine toute la vallée, et regarde la neige qui tombe, toujours, mélancolique, à flocons de plus en plus pressés. Les bois, les champs, (...), les deux routes et les sentiers de culture, (...), tout disparaît sous un linceul immaculé, et la campagne entière s'enveloppe de ce silence étrange des temps de neige, qui évoque l'idée du grand sommeil, de la grande paix froide dans le néant de tout. »

Je cherche à en connaître davantage sur ce livre qu'aurait lu Cécile au début des années 1930. Ma curiosité est d'autant plus grande que je ne saurai jamais ce qu'elle a pu lire d'autre dans sa vie. Je trouve le résumé suivant dans Babelio :

« À l'heure de l'industrialisation, la terre, « grande amie » de l'humanité qu'elle nourrit depuis des siècles, la terre se trouve menacée. Un jeune propriétaire terrien, Jacques de la Ferlandière la défend de tout son pouvoir. Mais son cœur va se trouver aussi à la croisée de deux chemins: celui de la riche et altière Alberta, et celui d'Odile, amie d'enfance, fragile de corps et de sensibilité. Les ombres de la mort rôdent: mort de la terre, mort des corps, mort des âmes, mort des espoirs et des idéaux... L'histoire d'une société et celle d'un homme vont se trouver indéfectiblement mêlées, portées par une analyse psychologique puissante et par un souffle poétique aux accents bouleversants<sup>126</sup>. »

Ajoutons qu'Odile est une orpheline, bien traitée par sa tante, et qu'elle a un chien, lui-même personnage de l'action du roman.

---

<sup>126</sup> <https://www.babelio.com/livres/LErmete-La-grande-amie/427249>

« A ce moment, Djinn, l'épagneul d'Odile — encore un cadeau de Jacques — entra par la porte restée entrouverte, et vint mettre sa tête sur les genoux de sa maîtresse, avec ce bon regard des bêtes qui semblent comprendre notre tristesse et vouloir demander : — Je ne puis rien pour toi? Odile le caressa doucement... et, comme le chien semblait prolonger son interrogation, elle se pencha sur lui, et, les yeux pleins de larmes, l'embrassant sur sa tête soyeuse : — Djinn, murmura-t-elle tout bas, je l'aime... Puis elle remonta dans sa chambre pour éviter le récit des gros riens de sa tante... Le lendemain, afin de n'avoir pas l'air de bouder, Odile partit à la Ferlandière par la grande route, avec Djinn. La nuit avait laissé tomber sur Odile son influence reposante... [...] Malheureusement, l'atmosphère est grise et morne, c'est bien un jour d'hiver, éclairant de sa lumière indécise la mort de tout. »



Cécile avec le chien de la ferme, 1932.

Jusque dans l'abondance des points de suspension, « Mes vingt ans » emprunte au style de « La Grande Amie ». Mais la plume vagabonde et se laisse entraîner vers une expression plus personnelle. À l'évidence maman était douée d'une sensibilité littéraire, malgré qu'elle n'avait pas plus qu'une sixième année d'école et vivait dans un désert de livres (comme c'était encore le cas dans mon enfance à Sainte-Anne).

On lit avec tristesse : « Compterai-je encore autant d'anniversaires? » Pas tout à fait.

Vers la fin les poèmes semblent s'adresser plus ouvertement à l'aimé, qui aurait répondu à ses sentiments, mais qui serait loin et peut-être pas tout à fait conquis. Par exemple :

*Puisque loin de toi  
Par la providence  
Je suis retenue  
Malgré nos amours  
J'accepte le mot  
Courage-Espérance  
Que tu m'as donné  
Comme un doux secours*

Deux pages dédiées à sa propre histoire familiale (baptêmes, mariages, décès) suivent cette section lyrique : elles sont datées du 22 octobre 1937, ce qui me fait me demander si les derniers poèmes s'adressent au même garçon que le 18 mai 1933.

## Deuxième carnet : la novice (18 sept. 1934 – 6 nov. 1935)

L'autre carnet de Cécile dont nous avons hérité est le journal spirituel qu'elle a tenu pendant son noviciat à la maison mère des Sœurs de Sainte-Croix à Ville Saint-Laurent. Il commence avec des textes religieux qu'elle a recopiés à l'encre avec soin. Suivent des notes personnelles au crayon à mine. Les petites marques indéfrichables dans une grille-calendrier concernent ses devoirs d'état : Exercices spirituels, Obéissance, Charité, Silence, Mortifications... Au bas de ce calendrier, elle note ses réflexions. Fin septembre 1935 la novice donne des signes de défaillance : « (...) et après la tempête se fera une grande sérénité. Quand? Quand on commence à ne plus avoir le temps de faire notre chemin de la Croix, notre étude

religieuse et autre, on est bien près de quitter la belle paix de la communauté.»

Les choses ne s'arrangent pas au mois d'octobre. À partir du 7 novembre, le commentaire occupe tout l'espace des deux pages du mois.

Départ pour le monde 6 nov. 1935 à 1 hre ½ de l'après-midi, ça ne me coûte plus du tout mes bonnes sœurs ont tant prié avec moi, chère Sr Marie de St-Bernard de Côteaux, supérieure, n'est-elle pas une vraie maman pour nous toutes, elle en souffre presque, parce que dit-elle : « Elle ne sait ce que le monde me réserve. » Ce monde que j'ai trop connu, je crois que si j'eus entré en religion à 15 ans comme ce fut mon grand désir j'y serais sans doute restée mais maintenant comment couper tous ces liens ces amitiés, qui ne me laissent pas et ne m'ont jamais laissée même pendant mes prières. Cet ennui continuel de la petite fille de 20 ans jamais partie du foyer.

Les dernières pages contiennent des notes diverses, dont celle-ci qui m'a fourni la date de son entrée au couvent : « Arrivée ici le 18 sept. [1934] Départ le ? 6 nov. [1935] » (elle a fait suivre le point d'interrogation par la réponse). Sur deux de ces pages, une série de questions banales, par exemple : « Voulez-vous être assez bonne de me dire le jour de l'heure d'adoration et l'heure? », et une requête pressante (je laisse la grosse faute d'accord dans le texte) : « Voulez-vous me permettre d'écrire à mon mère s'il vous plaît. S'il vous plaît, s'il vous plaît. S'il vous plaît. »

Chez les Sœurs de Sainte-Croix, le mot « mère » est réservé à la supérieure du couvent, mais une novice parlant de celle-ci à une autorité dirait plutôt « notre mère », me semble-t-il. Et puis, serait-ce lui faire une faveur inouïe que de lui permettre d'adresser un billet à sa supérieure?

J'en déduis que Cécile demande la permission d'écrire à Sara. Se sont-elles vues pendant cette année de noviciat? À quel rythme ont-elles pu se donner des nouvelles?

Il s'en passe des choses à Sainte-Anne vers la fin de cette période d'essai de la vie religieuse à Montréal! Sara a acheté un magasin au printemps et Olidor vient de se marier. Cécile était partie de la ferme, elle va rentrer chez sa mère marchande au village.

Autre nouveauté: les Sœurs de Sainte-Croix qui avaient accepté au mois de mars 1934 de venir enseigner dans la nouvelle école du village après sa construction, y sont à l'œuvre depuis le 1<sup>er</sup> septembre 1935. Cette communauté était très présente dans le diocèse, notamment à Nominigüe depuis 1887. Demers (p. 110) cite la coutume des retraites fermées à Mont-Laurier pour les hommes de Sainte-Anne « dès 1934 », ajoutant : « Des paroissiennes dames et jeunes filles se rendent aussi aux retraites fermées de Nominigüe. » Serait-ce dans cette circonstance que Cécile a décidé d'embrasser la vie religieuse?

Enfant j'ai entendu dire qu'on destinait une novice aux travaux domestiques dans sa communauté d'enseignantes parce qu'elle n'avait pas assez d'instruction. Est-ce ma grand-mère qui m'a confié cela? À propos de ma mère?

Selon un souvenir plus fiable de ma sœur aînée, Cécile leur disait en leur faisant faire leurs devoirs : « Vous irez à l'université plus tard. »

Plus j'avance dans mes recherches, plus j'ai l'impression que ce que j'appelle depuis le début « l'album noir de Sara » est l'œuvre de ma mère. C'est son écriture au verso de quelques-unes des photos. À la mort de Cécile, mon père aurait légué l'album à Sara, chez qui je l'aurais feuilleté enfant. Léopold l'aurait récupéré quand sa mère est décédée.



École du village, Sainte-Anne-du-Lac, vers 1956, dans une salle du couvent strictement réservée aux sœurs, où on nous avait invitées par faveur, nous « les aspirantes », un nom qu'elles nous avaient donné un peu en blague pour signifier leur espoir qu'on devienne un jour leur relève.

Les filles sont, de gauche à droite autour de la table : Françoise Tourangeau, Monique Léonard, Rachel Tourangeau, Nicole Melançon, Lise Daoust (moi), élève ??, Marie-Claire Doré. (Je ne reconnais pas les trois religieuses.) Je ne crois pas que nous ayons eu plus que d'autres la vocation; notre point commun me semble avoir été qu'on habitait assez près du couvent. Mais j'ai hérité de ma mère son goût de « la belle paix de la communauté ». Cet environnement me plaisait beaucoup, propre, de bonnes odeurs, calme, dédié aux études et à la prière, alors que dans une grosse famille de cultivateurs où j'allais chercher du lait, l'impression d'un incessant travail, la tralée d'enfants agités, les mouches et la senteur me rebutaient. Le travail surtout...

## 1935 : L'achat du magasin et le mariage d'Olidor

Dans le témoignage de Léopold pour la Société d'histoire, on passe du chapitre de la terre à celui du magasin avec la question suivante :

« *Vous travailliez strictement à la ferme?*

– Oui, j'ai jamais été aux chantiers. À dix-sept ans, mon frère le plus vieux s'est marié puis il a gardé la ferme. Puis avec ma mère, on a acheté un petit magasin. » (L.C.)

En fait, c'est en 1935, comme il le précise plus loin, que sont survenus ces événements, et dans cet ordre : le 8 février il fête ses 18 ans, sa mère achète le magasin le 25 juin, Olidor se marie le 23 octobre. Mais peut-être que l'installation au magasin a eu lieu en 1934, car apparemment il était désaffecté.

Le principal dans la réponse de Léopold, c'est qu'on peut savoir que ce que Sara a acheté est « un petit magasin »; l'acte de vente fait seulement référence à terrain et bâtisses, contrairement à ce qu'on devrait lire s'agissant d'un commerce, même à cette époque d'imprécision. Il n'y a peut-être plus grand-chose dans les rayons. Le vendeur est la Fabrique et non un marchand, et on ne mentionne aucun inventaire. La Fabrique était à l'origine propriétaire des lots du village, elle les vendait aux particuliers<sup>127</sup>. S'ils faisaient

---

<sup>127</sup> Demers, p. 52. À l'origine, les terrains et rues du village « sont la propriété de la Fabrique qui peut vendre les terrains à son profit par le curé et les marguilliers, en recevoir le prix et en donner quittance ». Elle les avait reçus en cadeau de la Couronne.

défaut de payer leurs taxes, elle pouvait les racheter du Conseil de comté, pour les remettre sur le marché. C'est sans doute ce qui se sera passé dans ce cas. Dans l'acte de vente elle déclare être « propriétaire de l'immeuble pour l'avoir acquis avec plus grande étendue de la Couronne en vertu de Lettres Patentes ».

Bizarrement, la fiche relative à cet immeuble au Registre foncier du Québec commence avec cette vente à Sara en 1935. Pourtant, nous savons qu'il y a eu (au moins) un propriétaire avant elle.

### Albert Piché : premier propriétaire

En 1923 Albert Piché, jusqu'alors cultivateur, acquérait de la Fabrique le lot 38-B dans le village (Demers p. 54), sur lequel il devait faire bâtir ce magasin. Sa fille Simone y est née en 1926. Je l'ai rencontrée souvent à l'été de 2017. Elle m'a raconté que son père avait fait faillite dans le commerce de bois, et que vers 1930, ils étaient partis vivre à Montréal pendant deux années.

Albert était l'associé de Joseph Dumoulin, ainsi que j'ai pu le découvrir dans un registre de raisons sociales à la BANQ (document manuscrit, no 144).

*Province de Québec  
District de Montcalm*

*Nous soussignés, Joseph Dumoulin et Albert Piché, tous deux cultivateurs du Canton Décarie, mariés sous le régime de la communauté légale de biens, certifions par les présentes que nous entendons faire le commerce de bois en société pour le compte de The National Paper Co. en société sous le nom de « Dumoulin et Piché », que la dite société existe depuis le premier juin dernier et que nous avons été depuis le dit jour les seuls membres de la société.*

*Signé à Mont-Laurier, ce vingt-huit juin mil neuf cent vingt-six.  
(Signé) Jos. Dumoulin, Albert Piché  
Témoin (signé) Jules Jarry, notaire*

Contrairement à Dumoulin qui a quitté Sainte-Anne pour de bon après leur banqueroute, Piché y revient, vers 1932. Simone me dit qu'ils n'ont pas réintégré le magasin qu'ils avaient eu dans le village, ils sont retournés sur leur terre (lot 17 du rang 5). (La famille s'est bien remplumée : elle devait compter parmi les plus prospères du village comme je l'ai appris d'autres sources.)

Le magasin serait-il donc demeuré vacant de 1930 à 1935, sauf peut-être pour la partie logement?

### **L'achat du magasin (25 juin 1935)**

La Fabrique vendeuse est représentée au contrat par le curé Anthime Sicotte et un marguillier. L'acheteuse est « Dame Sarah Labelle, domiciliée au dit lieu de Ste-Anne du Lac, la veuve de feu Ambroise Chalifoux, en son vivant cultivateur de la dite paroisse ».

La date d'occupation : immédiate.

Le prix : 793\$, payable comme suit : 200\$ comptant à la Fabrique et une hypothèque de 193\$ à 6% en sa faveur; une deuxième hypothèque, de 400\$ à 3%, payable à Simon Landry, qui est partie prenante de cette transaction et signe lui aussi.

(Acte notarié manuscrit disponible au Registre foncier du Québec en ligne, Registre des mentions, Circ. Labelle, 15669 RB.)

Les notes dans la marge gauche du document font référence au sort de l'hypothèque détenue par Simon Landry. Dès 1936, il est forcé de la céder à ses créanciers. Deux inconnus qui ne sont pas de Sainte-Anne deviennent donc les créanciers hypothécaires de Sara, ce qui ne change pas les

choses pour elle en principe<sup>128</sup>. Elle l'aura remboursée dans le temps prescrit, soit le 23 juin 1939.

### **Le mariage d'Olidor (23 octobre 1935)**

L'aîné de la famille a rempli les engagements qu'il avait pris dix ans plus tôt en recevant la terre : « nourrir, loger et vêtir jusqu'à l'âge de dix-huit ans, ses frères et soeur (...), mais en autant qu'ils lui rendront les services qu'ils seront en mesure de lui rendre ». Depuis le 8 février 1935, date anniversaire de la naissance de Léopold, cette obligation est prescrite. Demeure celle de payer une rente de 120\$ par année à Sara si elle ne vit plus sous son toit.

On suppose que ces obligations expliquent qu'il ait attendu tout ce temps pour se marier – il va avoir 31 ans le 26 octobre – alors qu'il ne doit pas manquer de demoiselles intéressées par ce jeune homme sérieux, paraissant bien, propriétaire foncier d'une certaine importance à Sainte-Anne, et conseiller municipal depuis 1933. Or, sa petite-fille Guylaine Melançon n'a jamais entendu dire que ses responsabilités familiales avaient empêché son grand-père de se marier plus tôt, mais elle connaît cette version de l'événement : au moment où furent publiés les bans, on ne savait pas avec quelle fille (il y en avait une autre dans le décor, on ignore qui).

Le voici devant la salle paroissiale en galante compagnie, lui et elle parés comme pour aller aux noces : serait-ce Clara Melançon, avec qui il formait le couple d'honneur au mariage d'Adoré et Rose Alba en avril 1930?

---

<sup>128</sup> Lorsque Sara revend son magasin en 1945, il est écrit qu'elle l'a acquis de la Fabrique, « avec le concours et l'intervention de Simon Landry ». Je me suis demandé s'il en avait été le propriétaire juste avant elle, mais il ne semble pas.



En plus d'être conseiller municipal, Olidor se dévoue à la paroisse. Lui et son cousin Arthur Chalifoux font partie de la dizaine d'acteurs (hommes seulement) qui jouent le plus souvent dans les séances organisées par le curé Anthime Sicotte depuis l'arrivée de celui-ci en 1932, au profit de la Fabrique, avec l'entrée à 10 sous pour les enfants et 25 sous pour les adultes. (Demers p. 116) Il aura aussi son tour comme marguillier, nommé en 1952. (Demers, p. 121)

Il est aux noces d'Agathe Dupras et Joseph Hogue le 12 juillet 1930, et il va à Ferme-Neuve un dimanche soir de juin 1932 avec quelques amis, gars et filles.

*L'Avenir du Nord*, vendredi, 30 juillet 1930  
SAINTE-ANNE DU LAC

Le 12 juillet, eut lieu, à la paroisse de Sainte-Anne du Lac, le mariage de Mlle Agathe Dupras à M. Joseph Hogue. Mlle Agathe Dupras est la fille de Mme Maxime Landry. M. Joseph Hogue est le fils de M. John Hogue de Sainte-Anne du Lac. Après la cérémonie, tous se rendirent chez M. Maxime Landry, où fut servi le diner, et le souper fut servi chez M. John Hogue. Parmi les invités, on remarquait M. et Mme Maxime Landry, M. et Mme Hogue, Demoiselle d'honneur Mlle Anita Raymond. Garçon d'honneur Lucien Hogue, frère du marié, M. et Mme Simon Landry, M. et Mme Paquette de Montréal, M. et Mme Joseph Constantineau, Mlle Jeanne Constantineau, M. Harry Morand, Mlle Eva Constantineau de St-Faustin, M. Arthur Hogue, Fernande Constantineau, Yvonne Melançon. MM. Edouard et Henri Hogue, M. et Mme Omer Belisle, M. Albert Beaudry, Mlle Marie-Blanche Landry, M. et Mme Simon Melançon, M. et Mme David Melançon, Mme Ovila Melançon, M. et Mme Arthur Melançon, M. et Mme Adoré Chalifoux, M. et Mme Arcade Sirard, M. et Mme Emmanuel Mantha, M. et Mme Arthur Bélec, M. et Mme Sinaie Robitaille, M. et Mme Alphonse Daviault, M. Alfred Melançon, Mlle Clara Melançon, M. Albert Aumond, Mlle Rose Melançon, M. Richard Constantineau, Mlle Lucienne Melançon. M. Léopold Raymond, Mlle Bernadette Beaudry, M. Onias Paquette, Mlle Henriette Bigras, M. Raoul Lachapelle, Mlle Marguerite Chaboyer, M. Léopold Lachapelle, Mlle Juliette Chaboyer, M. Emile Raby, Mlle Lucienne Légaré, M. et Mme Albert Légaré, M. Willie et Eva Guindon, M. Hervé Guindon. Mlle Lafleur, M. Isaie Godmer hôtelier de Ferme-Neuve, MM. Lionel, Joseph, Arthur et Henri Bélisle, Pierre et Emile Bélec, MM. Valmor et Gabriel, Anna Landry, Fernand Constantineau, Pit Lépine, Fernand Péladeau, Noé Deau, Mme Vve Emerie Lachapelle, MM. Lionel Courtemanche, Louis Bois, Olidor Chalifoux et plusieurs autres. Il y eut chant, musique et danse.

*L'Avenir du Nord*, vendredi, 10 juin 1932  
SAINTE-ANNE DU LAC [...]

Mlle Marie Blanche Landry est revenue parmi nous après un séjour  
d'un an à Montréal.

[...]

Dimanche soir, Mlles Aurore Sirard, Fernande Constantineau,  
Donalda Lebeau, Marie-Blanche Landry, Clodia Paquette,  
Marie-Jeanne Tourangeau, MM. Wilfrid Tourangeau,  
Arthur Hogue, Téléphore Melançon, Emile Lebeau,  
Aldéric Labelle, Olidor Chalifoux et Louis Boie sont allés en  
soirée chez M. Urgel Sirard à Ferme-Neuve. Ils ont passé  
une agréable veillée.

M. (et Mme) Urgel Sirard à Ferme-Neuve étaient les parents  
d'Aurore Sirard, qui va épouser Wilfrid Tourangeau en 1934;  
Rachel et Françoise Tourangeau avec qui je suis  
photographiée vers 1956 chez les sœurs sont deux de leurs  
enfants. Au moins quatre des filles de la bande d'Olidor ont  
le même âge que Cécile ou sont plus jeunes.

Le mariage d'Olidor avec Rose-Hélène Lincourt est  
célébré dans la cathédrale de Mont-Laurier. Dans la liste des  
invités aux noces d'Adoré en avril 1930 on prenait la peine de  
préciser le lieu d'origine de Rose-Hélène : « A. Labelle  
accompagnait Mlle R. H. Lincourt autrefois de Mont-  
Laurier » (possiblement Aldéric, fils de Martin Labelle). Lors  
de ces épousailles de son frère en avril 1930, Olidor formait le  
couple d'honneur avec Clara Melançon (sœur de Rose Alba la  
mariée), qu'il accompagnera de nouveau aux noces d'Omer  
Roy et Alice Beauchamp au mois de juin suivant, où Rose-  
Hélène semble cette fois être en compagnie d'Émile Lebeau.  
Au mariage de Jeanne Labelle en 1931, la liste des invités  
comprend encore les noms d'Olidor et de Rose-Hélène, mais  
dans une section pêle-mêle qui ne permet pas d'identifier des  
couples. Guylaine me dit que Rose-Hélène était venue à

Sainte-Anne pour aider sa sœur Alphonsine Lincourt, épouse de Gérard Touchette, avec ses jeunes enfants.

Richmond Poudrier sert de témoin au marié. Malheureusement, plus personne n'écrit sur ce qui se passe à Sainte-Anne dans *L'Avenir du Nord*, on ne saura rien sur ces noces. En tout cas, Cécile ne peut pas y être, c'est seulement dans deux semaines qu'elle sort du couvent. (Tout ceci doit la travailler pendant qu'elle essaie de se concentrer sur son étude religieuse...!)

Olidor et Rose-Hélène auront ensemble sept enfants : Bibiane, Denise, Yolande, Germain, Maurice, Gilles et Rachel. Elle aussi a laissé le souvenir d'une femme autoritaire et sévère, à l'opposé de son mari, décrit comme très doux et pacifiste, n'élevant jamais la voix.

## Liste électorale fédérale de 1935

Les élections ont eu lieu le 14 octobre 1935. Au moment de la confection des listes, Cécile était au couvent et Léopold n'avait pas atteint 21 ans, l'âge requis. D'après la position des noms, Mme Ambroise Chalifoux, femme mariée (#95), ne vit plus sous le même toit qu'Olidor Chalifoux, cultivateur (#127), qui épousera bientôt Mlle Rose-Hélène Lincourt, fille majeure (#230).

Quelques autres parents :

Adoré Chalifoux, cultivateur et Mme... femme mariée (#64 et 65)

Honoré Chalifoux, cultivateur et Mme... femme mariée (#98 et 99)

Arthur Chalifoux, marchand et Mme... femme mariée (#104 et 105)

Joseph Labelle, cultivateur (#200, pas de Mme, on le sait veuf depuis 1933)

Martin Labelle, cultivateur (#211, pas de Mme, on le sait veuf depuis 1934)

Wilfrid Daoust, journalier et Mme (#115 et 116).

(Léo Daoust et Mme... cultivaient la terre à Sainte-Anne, ils y ont fait baptiser en 1933 et 1936, mais ne sont pas sur cette liste.)

La population de Sainte-Anne en 1935 selon Demers : 995 âmes, 155 familles.

Au provincial, les femmes n'obtiendront le droit de vote qu'en 1940.



Sara à gauche, Mme Henri Cyr et Mlle Sauvé, vers 1935.

On a aussi des loisirs.

## **Cécile : foudre, J.P. Dumoulin et mariage avec Raoul**

**L**e 13 juillet 1936, un lundi, pendant la messe du matin, la foudre tombe sur l'église. « M. le curé [Sicotte], ses servants de messe et des assistants sont partiellement électrocutés. » (Demers, p. 92) Cécile fait partie des personnes blessées. Selon le récit de cet événement transmis dans la famille, le tonnerre a frappé la lampe du sanctuaire, qui s'est écrasée au sol, alors que les fidèles se trouvaient agenouillés à la balustrade pour la communion. Notre mère en devint amnésique pendant quelque temps, ne sachant plus lire ni écrire. Le curé fut le plus atteint; à partir du mois de novembre, il se mettra en congé de maladie et des vicaires le remplaceront.

### **J. P. Dumoulin de Kapuskasing photographe**

« J.P. Dumoulin de Kapuskasing photographe » est un personnage iconique de mon enfance, un homme fort beau, que j'ai connu par les seuls clichés qu'il a pris de ma mère, ma grand-mère et lui-même, à l'époque du magasin. Ma grand-mère m'a sûrement dit qui il était, mais l'ayant oublié, il est demeuré pour moi jusqu'à ce jour très lointain et très mystérieux. La réalité est pourtant toute proche.

Joseph Paul Dumoulin a vu le jour à Ferme-Neuve le 17 juillet 1912. Enfant il portait le prénom d'Aldéopold. Il était l'aîné des enfants de Joseph A. Dumoulin et Marie-Anne Vanier, la famille de colons cultivateurs voisine immédiate de Sara à Sainte-Anne. À peu près du même âge qu'Amable et Mignonne Chalifoux, Aldéopold et Aldéonia Dumoulin ont dû faire avec eux le « chemin des écoliers » entre la maison et le village, et partager leurs jeux.

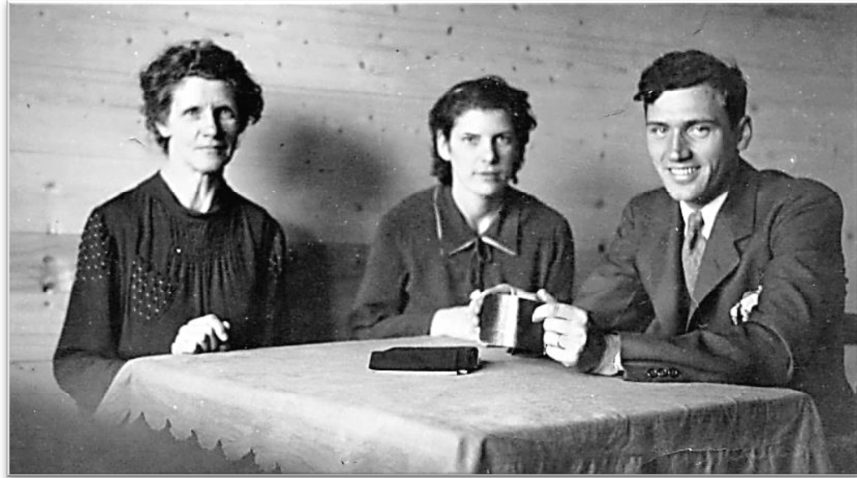
À la suite de sa faillite dans le commerce de bois avec son associé Albert Piché, Joseph A. Dumoulin quitte Sainte-Anne pour Kapuskasing en Ontario. Il a vendu sa terre à Martin Labelle (par l'intermédiaire de Lacasse), qui l'occupera à partir du 1<sup>er</sup> septembre 1927 : je suppose que c'est l'année du départ de la famille. Aldéopold avait alors 14-15 ans, Mignonne 13-14. À ce moment-là elle avait changé de nom, mais lui peut-être pas encore : dans l'annonce du décès d'Amable du 25 juillet 1925, où on mentionne sa présence comme porteur, il s'appelle toujours Aldéopold, et la sœur du défunt, Cécile.

Sur la liste électorale de Kapuskasing de 1935, parmi beaucoup de noms francophones, au numéro 138 figure Paul Dumoulin, photographe, qui vit avec sa mère et son père journalier.

Nous possédons quelques photos de Cécile et Sara, seules ou en compagnie de Paul, portant au verso le sceau du studio de J. P. Dumoulin de Kapuskasing. En voici quatre – on pourrait les dater de 1937 environ, d'après le contexte et la plaque d'immatriculation d'une voiture : Ontario 1937. (J'ajoute un cliché du village, qui n'est probablement pas de Paul.)



(« We guarantee fadeless photos » : en effet, 80 ans plus tard ces photos ne se sont pas dégradées. Les initiales J. P. sont pour Joseph Paul. D'après une généalogie de ces Dumoulin, les sept garçons portaient aussi le nom de Joseph en plus de celui par lequel on les appelait dans la vie de tous les jours. Un double prénom officiel était la coutume dans la province anglophone de l'Ontario dont leur père était originaire.)



(Agrandissement.)



Cécile avec automobile immatriculée Ontario 1937 et sur le pont Reid à Mont-Laurier en compagnie de Paul. Une autre photo nous le montre assis sur le bras du fauteuil qu'elle occupe et tendrement penché contre elle, comme s'ils formaient un couple d'amoureux.



Sainte-Anne dans les années 1930? L'automobile ressemble à celle de la photo plus haut. Complètement à droite au fond, le magasin.



Sara dans la cour de son magasin.

Aldéopold alias Paul pourrait-il être le jeune homme pour lequel Cécile se languissait d'amour à 19-20 ans? Pas selon l'indice principal qu'elle nous a laissé de son identité :

« Les cinq lettres de ton nom forment dans mon cœur une couronne qui ne s'effacera jamais. » (Le souligné est d'elle.)

En fait Paul Dumoulin avait été baptisé Joseph Aldéo Paul comme le révèle son acte de naissance, et même quand tout le monde avait fini par écrire Aldéopold (un prénom inexistant selon Google), familièrement on l'appelait peut-être Aldéo tout court?

Anna Beauvais a des souvenirs de Paul Dumoulin de Kapuskasing, qu'Aline sa fille a bien voulu recueillir pour moi : « [Il] allait quelques fois faire des achats à l'épicerie-boucherie Beauvais pour la famille Vanier ses hôtes. Même si elle était très jeune à l'époque, [Anna] se souvient qu'il était très beau. Cependant, elle ne se souvient pas qu'il ait été l'amoureux de votre mère. » « Elle croit se souvenir qu'il était un visiteur chez les Théodule Vanier et qu'il semblait très apprécié par mémère Chalifoux. Elle dit, en constatant le nombre de boutons sur la manche du veston du monsieur, qu'il avait sûrement une belle position. Ça a l'air que le statut social s'évaluait au nombre de boutons à cette époque. Elle a même ajouté que les hommes de Sainte-Anne n'avaient jamais plus d'un bouton!!! »

Ainsi donc, Paul venait se promener dans sa parenté à Sainte-Anne, partant d'aussi loin que Kapuskasing à 785 kilomètres. S'il a eu une idylle avec son amie d'enfance Mignonne, ce n'était pas su, pas d'Anna en tout cas. Et pour ma tante, il s'appelait Paul, pas Aldéo.

Nous avons d'autres photos de notre mère jeune fille en compagnie de garçons de son âge (pas toujours identifiables), mais elle n'y pas cet air doux et brumeux qui fait penser à l'amour. C'était peut-être la simple expression du bonheur qu'elle avait de renouer avec un bon ami d'enfance? Je les imagine se souvenant ensemble de leurs jeunes années, d'Amable qu'ils avaient perdu trop tôt et qu'ils vont saluer au cimetière.



Le beau Paul a épousé une certaine Anita Béland (date et lieu inconnus, photo internet). Ils ont eu cinq enfants. Lui est décédé en 1992, elle en 2011. Sont accessibles en ligne plusieurs cartes postales anciennes de la ville de Kapuskasing réalisées par Paul.

L'album noir de Sara contient également une demi-douzaine de photos d'Aldéonia Dumoulin prises à Kapuskasing avec un appareil photo ordinaire, pas très bonnes<sup>129</sup>.

---

<sup>129</sup> À ma connaissance, il n'y a pas eu d'autres familles Dumoulin à Sainte-Anne. Joseph A. Dumoulin était natif de Clarence Creek, Ontario, à 35 km de Montebello. À Ferme-Neuve, en 1910, il épouse Marie-Anne Vanier, fille de Jules Vanier et Onésime Locas qui ont dans la soixantaine au recensement de Sainte-Anne de 1921, et vivent au village. Une sœur de Marie-Anne, Exilia, mariée à Jos. Doré (à ne pas confondre avec Josaphat Doré) est décédée à Sainte-Anne en 1928. Théodule Vanier est un cousin de la famille. Onésime et Jules, les grands-parents maternels de Paul, sont décédés à Sainte-Anne, elle en janvier, lui en novembre de l'année 1940. Parmi les quatre hommes témoins de la sépulture de Jules : Théodule Vanier et Jos. Doré.

Le vieux Jules Vanier avait un fils, aussi prénommé Jules, qui demeurait à Ottawa. Au mois d'août 1929, en visite en automobile à Sainte-Anne, il a eu un accident dans lequel est mort son garçon de 7 ans, Lionel. Cette histoire circule encore à Sainte-Anne, je l'y entendue à l'été de 2017, précisions en moins (trouvées au registre paroissial, l'enfant ayant été inhumé sur place), mais avec un épilogue : « ces gens-là ne sont jamais revenus ».

## Le mariage de Cécile et Raoul (14 février 1939)

Raoul Daoust aussi est bel homme.



Cécile et Raoul, sur la galerie du magasin.

Moins souriant que Paul Dumoulin, mais il a plus de boutons que lui. On en devine une série au poignet de la manche de veston, et sa veste n'en manque pas. Par-dessus tout me séduisent ses splendides guêtres avec leur ligne sinueuse de

boutons-pression qui épouse le galbe de son mollet. Son habit lui va mieux, parfaitement ajusté. Et avec Raoul au moins, il n'y a pas d'embrouille avec le nombre de lettres de son prénom, c'est cinq sans discussion.

Cécile aurait-elle donc épousé en 1939 le garçon qui avait troublé son cœur en 1933?

On ne connaît pas la date de cette photo, mais elle porte le sceau de Dumoulin. Nous en avons une autre (sans ce sceau), de papa jeune homme avec des amis, une fille et deux garçons lors d'une baignade, tout ce monde en costume de bain sur le quai d'un lac et d'humeur très gaie. Un des gars nous semble être Paul (on ne peut identifier les autres).

Né le 23 avril 1908, sixième d'une fratrie de dix enfants, dont huit survivants, dans une famille de colons de Lac-des-Écorces, mon père n'a pas de racines à Sainte-Anne. D'après les actes de baptême des enfants plus vieux, ces Daoust sont arrivés au Lac-des-Écorces entre 1899 et 1902. Ils y vivent toujours lors du recensement de 1911, dans lequel je note au passage qu'Edmond (cultivateur), Céline et les jeunes d'âge scolaire savent lire et écrire, et même la grand-mère Odile Savoie 80 ans qui vit avec eux. Pourtant, on se rappelle que pépère Dault était complètement illettré. (Les Daoust de cette génération s'appelaient Dault.) Il a appris à signer passé 70 ans pour toucher ses chèques de pension de vieillesse.

La famille déménage à Mont-Laurier entre 1911 et 1914. Les deux petits derniers, Cléophas et Germain, y naissent en 1914 et 1916, tandis qu'Aurore, l'aînée s'y marie en 1915. J'aurai connu tous mes oncles et tantes, sauf celle-là, décédée en 1929, à l'âge de 29 ans.



Léo assis à gauche, Aurore debout derrière lui, Edmond le père tenant Élisabeth, la mère Célina Savoie, Delphine, Raoul le blond et Wilfrid. 1915.

Selon le recensement de 1921 de Mont-Laurier, Célina la mère et Delphine 18 ans sont sans occupation, Léo 17 ans est journalier comme son père, tandis que Wilfrid (aussi dit Alphéus) 15 ans, Raoul 13, Élisabeth 10 et Cléophas 7 vont à l'école; le petit Germain 5 ans n'est pas encore scolarisé. Raoul aurait laissé l'école à 14 ans d'après ma sœur Clarisse (il

aurait donc fait une 8<sup>e</sup> année). La famille est propriétaire de la maison détachée en bois qu'elle habite.

À cette lointaine époque nos grands-parents déménageaient pour suivre le développement du chemin de fer, Edmond travaillait au C.P.R. (Canadien Pacifique). Il a aussi été à l'emploi de l'Eagle Lumber à Mont-Laurier.

Quelque part entre 1921 et 1925, nouveau déménagement, à Sainte-Anne cette fois. Edmond, alors dans la cinquantaine déjà, y avait de la parenté : ses cousins Anthime et Zéphérina Daoust, frère et sœur, celle-ci première épouse de Richmond Poudrier, décédée en 1924. Est-ce seulement une coïncidence? L'espoir de voir le prolongement du chemin de fer de Mont-Laurier à Sainte-Anne était à son plus fort dans ces années-là.

Dans les derniers dix ans, les fils des pionniers ont pénétré plus avant dans la forêt et ont fait surgir Sainte-Anne du Lac, sentinelle avancée qui, au milieu des Laurentides, veille sur le domaine du curé Labelle. Ses regards sont encore tournés vers le Nord; elle attend le mot prophétique « Emparons-nous du sol », et l'assistance d'un chemin de fer pour continuer sa course plus loin encore dans la vallée merveilleuse afin d'y fonder de nouvelles paroisses<sup>130</sup>.

Henri Bourassa, député de Labelle de 1925 à 1935, devait mettre un terme à ce « rêve déraisonnable », selon Demers.

Les Daoust nouveaux venus s'établissent sur les lots 12 et 13 du rang 5. Ils perdront le premier après une vente pour taxes impayées (avis daté du 9 février 1925), le second le 26 mars 1926, date à laquelle Edmond le restitue à Hormidas Ouellet de Mont-Laurier qui le lui avait vendu -- sauf réserve

---

<sup>130</sup> *L'Avenir du Nord*, numéro du vendredi 31 octobre 1924, citant un article du *Droit d'Ottawa*.

en sa faveur « de l'usage de l'écurie pour hiverner ses animaux » jusqu'au printemps de 1927. Ces lots jouxtaient perpendiculairement ceux d'Honoré Chalifoux, aux limites de Mont Saint-Michel.

D'autres documents montrent que la famille habite Sainte-Anne en 1925 et 1926 : me frappe en particulier l'article de *La Presse* qui mentionne la présence de Mme Edmond Daoust aux funérailles d'Amable Chalifoux. Élisabeth et Cléophas peut-être, Germain probablement, ont dû poursuivre leur scolarité dans une école de rang de Sainte-Anne ou de Mont Saint-Michel.

Qu'advient-il de la famille ayant abandonné sa terre? Léo, l'aîné, en acquiert une autre sur la rive est de la Tapani, où il s'établit définitivement avec Simone Bélisle après leur mariage en 1926. Le deuxième des garçons, Wilfrid, est aussi de la paroisse lorsqu'il y épouse Jeanne Labelle en 1931. L'acte de mariage précise qu'il est fromager et que ses parents habitent Montréal. À part Léo, son témoin, le seul de la famille présent à ses noces est le troisième des garçons, Raoul, dont on ne peut pas savoir où il est domicilié : Sainte-Anne comme ses deux frères aînés, Montréal comme ses parents et les plus jeunes, ou ailleurs? Encore adolescents, Cléophas et Germain ne figurent pas dans la liste des invités. Non plus que leurs sœurs. Delphine et Élisabeth deviendront de vraies citadines, par goût ou par nécessité. Au temps de leur jeunesse, il n'y avait pas de travail dans une région agroforestière comme celle de Mont-Laurier pour les femmes. Elles épouseront des Montréalais.

Il est possible que Raoul ait fait partie des hommes exilés à la campagne faute de travail en ville au plus fort de la crise économique de 1929-1933.

Réal Melançon (né en 1926) raconte dans la vidéo Lachapelle qu'après les chantiers d'hiver, des hommes venaient travailler chez eux, sur leur terre, lorsqu'il était enfant. Pour seuls gages : les repas, le tabac, et peut-être 25

cents par jour. Ils logeaient à la maison de pension (au village?). Il n'y avait pas tant que ça d'ouvrage dans les chantiers, dit encore Réal, le gouvernement donnait 6\$ l'acre pour le défrichage<sup>131</sup>. Le fait est rapporté ailleurs :

Nous voici à l'été du début des années trente. La nécessité et la misère poussent d'autres hommes vers l'arrière-pays. On dit qu'ils furent nombreux à demander pour seul salaire le gîte et la nourriture.

Les colons des premières années sont devenus de petits fermiers et riches de l'abondance de la nature les pauvres aident les plus pauvres. C'est l'époque où l'homme engagé apporte un peu de répit à la femme. Car, en ce temps-là, même à l'été les hommes partaient, laissant la famille et les travaux de la ferme. Ils vont « guider » ou surveiller à la tour à feu<sup>132</sup>.

Aux noces de sa cousine Jeanne Labelle avec Wilfrid Daoust en avril 1931, Cécile est accompagnée de Gabriel Melançon (semble-t-il), un garçon de son âge. Au même événement, Raoul a quant à lui pour cavalière Blanche Landry, qui appartient comme les Melançon au clan originaire de Saint-Côme installé sur les rives du lac Tapani. Vive et gaie, Blanche rayonnait de sa présence en société, me dit-on. Ces Landry sont voisins des Hogue : Lucien Hogue était déjà ou deviendrait un très bon ami de mon père. Raoul et Blanche demeureront eux aussi liés à travers le temps, comme on le verra quand j'aborderai les années 1950.

---

<sup>131</sup> Contrairement à ce qui s'était passé au 19<sup>e</sup> siècle, il n'était pas possible d'émigrer aux États-Unis, qui avaient fermé la frontière à l'immigration à cause de la crise. Les gouvernements encourageaient le retour à la terre des citadins chômeurs avec des mesures telles que le paiement du défrichage à l'acre.

<sup>132</sup> Paulette Dupuis. *Chroniques de l'arrière-pays : Sainte-Anne-du-Lac en soixante-quinze ans*. 1992.

Rien d'autre que cette mention comme invité aux noces de son frère Wilfrid en 1931 ne signale la présence de Raoul à Sainte-Anne entre 1926 et 1938. Ses parents sont toujours montréalais au début de l'année 1939.

Le premier indice que j'ai pu trouver de son lieu de résidence au cours de cette décennie arrive tard. En 1937, d'après le Lovell, il habite avec sa sœur Delphine célibataire au 2127 de la rue Saint-André à Montréal. Son occupation est « emp CNR rms » (employé à la compagnie de chemins de fer du Canadien National, Roads & Maritime Services). En 1938-1939 et jusque dans les années 1950, Delphine logera au 3510 Jeanne-Mance, app. 2, d'abord seule, puis avec son mari Valdemar Hansen. Peut-être est-ce à partir de ce déménagement de sa sœur que Raoul a pensionné à Montréal chez un cousin de sa mère, François Laurin. Née en 1932, Huguette Laurin, fille de François, me dit se rappeler que mon père la berçait en chantant « Bercés par la houle » : elle avait 4 ou 5 ans, elle entendait « Bercés par Raoul (Laoul) ». La chanson date de 1936.

La seule chose qu'on sait pour sûr concernant la relation de mes parents avant le mariage, c'est donc qu'ils ont assisté, chacun de son côté, aux noces de Jeanne et Wilfrid en 1931. Et on connaît cette photo d'eux sur la galerie du magasin, qui doit avoir été prise au moins six ou sept ans plus tard. Jeanne et Wilfrid ont quitté Sainte-Anne après leur mariage. Ils sont revenus y vivre durant une année en 1933, et de nouveau pour une brève période en 1935 hébergés cette fois par Léo et Simone. Comme Cécile était très proche de sa cousine et Raoul de son frère Wilfrid, ont-ils eu plus d'occasions de se rencontrer en 1933 (année des poèmes amoureux de ma mère)?

Une autre qui, comme Jeanne et Wilfrid, part de Sainte-Anne après leurs noces où elle accompagnait Raoul, c'est Blanche Landry, selon ce qu'on peut lire dans *L'Avenir du Nord*, sous la rubrique Sainte-Anne-du-Lac, du 10 juin 1932,

que j'ai déjà reproduite plus haut : « Mlle Marie Blanche Landry est revenue parmi nous après un séjour d'un an à Montréal. »

De nouveau, on apprend par l'avis de décès de son frère Valmore, que Blanche habite Montréal en octobre 1937 et n'est (apparemment) toujours pas mariée.

*L'Avenir du Nord*, vendredi, 22 octobre 1937

À Sainte-Anne du Lac

Le samedi, 9 octobre dernier, dans la salle paroissiale, avait lieu une séance organisée par les membres de la ligue du Sacré-Coeur, au profit des oeuvres paroissiales. Les pièces furent très bien réussies. Les membres de la fanfare de Ferme-Neuve sont venus se joindre aux nôtres. Les recettes furent de \$221.55. Nous remercions tous les étrangers et aussi les paroissiens de Sainte-Anne du Lac qui sont venus en aussi grand nombre encourager notre fabrique.

Nous annonçons avec regret la mort de M. Valmore Landry, fils de M. Maxime Landry, de Sainte-Anne du Lac, qui s'est noyé mardi dernier dans les environs de Maniwaki. Les funérailles ont eu lieu en l'église de Sainte-Anne du Lac, le vendredi 15 octobre. Les porteurs étaient le beau-frère du défunt M. Omer Bélisle, MM. Zénon Melançon, Germain Desloges, Germain Daoust, Léo-Paul Chalifoux, Léo-Paul Raymond. Le défunt laisse dans le deuil son père, sa belle-mère, un frère Gabriel Landry, trois soeurs : Mme Omer Bélisle (Florentine), Marie-Blanche, de Montréal, et Anna. Nos plus sincères sympathies à la famille éprouvée.

Germain Daoust, frère de Raoul, et Léopold Chalifoux comptent parmi les porteurs aux funérailles, de même que Zénon Melançon : les trois ont environ 20 ans, comme le défunt. Raoul aurait-il fait le voyage avec son amie et concitoyenne montréalaise Blanche pour l'occasion? (Je n'ai pas pu trouver la date des épousailles de Blanche avec un

dénoté Lucien Gordon, mais ce patronyme n'appartient pas à la région de Mont-Laurier.)

Sur la page centrale du carnet de jeune fille de ma mère, écrit de sa main, mais sous la dictée, on trouve ce tercet isolé. Ce sera le dernier dans le genre sentimental.

*L'abeille voltige sur les fleurs  
Pour cueillir leur doux parfum  
Et moi je cherche à cueillir l'amour de ton cœur.  
Donné par ... le 12 oct. 1937*

Toujours ces pointillés pour préserver le secret : elle les a utilisés souvent en remplacement du nom de l'aimé dans ses poèmes. La date est celle de la noyade de Valmore Landry, soit le mardi suivant le long weekend de l'Action de Grâce.

J'aime à croire que ces vers galants sont de Raoul. Sa cour commence alors ou franchit une étape plus sérieuse. Dans un an et quatre mois, ils deviendront mari et femme. Sous ce poème, Cécile a inscrit les dates de trois mariages célébrés chez des Daoust en 1939 et 1940. N'était-ce de ce dernier détail, on pourrait également attribuer le cadeau à Paul Dumoulin, dont la présence à Sainte-Anne au mois d'octobre 1937 est aussi fort plausible si on en juge d'après les photos que j'ai publiées plus haut (plaque d'immatriculation 1937, vêtements des femmes, paysage d'automne ou de printemps).

Le mariage de mes futurs parents a lieu en plein hiver, chose courante à cette époque chez les cultivateurs, me dit-on. On est mardi, jour de la Saint-Valentin, fête des amoureux. Le vicaire Florent Sylvestre officie. Les entrées au registre paroissial ne sont plus signées Anthime Sicotte, curé; depuis qu'il a été électrisé par la foudre en 1936, un vicaire ou un autre le remplace.

On ne sait rien de plus sur l'événement que ce que contient l'acte signé à l'église, sinon qu'il faisait une grosse tempête de neige, cause probable de la très mauvaise qualité des quelques photos que nous en avons (voir l'une d'elles dans « T'en rappelles-tu?... souvenirs de Claude »).

Sara et Cécile dans sa robe de noces se sont fait prendre en photo l'été suivant, avec une troisième femme non identifiée, qu'on voit aussi sur l'autre photo avec Raoul et Germain Daoust (à gauche).



M. 2  
 soit Raoul  
 et  
 Chalifoux  
 Le-Mignonneau

Le quatorze février mil neuf cent trente-  
 neuf, vu la dispense d'un banns de mariage  
 accordée par l'Ordinaire de ce diocèse, vu  
 la publication des deux autres bans, faite  
 au prône des messes paroissiales de St. Anne-  
 du-Pas, entre Raoul blaout, cultivateur  
 de cette paroisse, fils majeur de Edmond  
 blaout, journalier, et de Hélène Lavoie  
 de la paroisse de l'Immaculée Conception à  
 Montréal d'une part; et Lucile-Mignonneau  
 Chalifoux, de cette paroisse, fille majeure  
 de feu Ambroise Chalifoux, de son vivant  
 cultivateur, et de Sarah Patelle de cette  
 paroisse d'autre part; nous prêtre  
 soussigné, vicaire de St. Anne-du-Pas,  
 dûment autorisé, ne s'étant présenté  
 aucun empêchement au dit mariage, avons  
 requis et reçu le mutuel consentement  
 de mariage des parties contractantes, et nous  
 avons donné la bénédiction nuptiale  
 en présence de Léonard blaout, frère  
 et témoin de l'époux, et de Ulysse Cha-  
 lifoux, frère et témoin de l'épouse, lequel  
 ainsi que les époux ont signé avec nous  
 lecture faite. Les parties ont déclaré  
 n'avoir pas signé de contrat de mariage

Lucile Chalifoux  
 Raoul blaout  
 Ulysse Chalifoux  
 Léonard blaout

Lucile Chalifoux  
 Raoul blaout  
 Ulysse Chalifoux  
 Léonard blaout

Le surlendemain de leur mariage, Cécile et Raoul s'installent sur la terre de Lucien Hogue à trois kilomètres du village. Papa travaille peut-être au chantier de celui-ci, à une distance lui permettant de revenir à la maison les fins de semaine.

Le 10 octobre suivant, ils vont habiter au village dans la maison d'Henri Cardinal, voisine de la beurrerie d'un côté et non loin de chez Léo de l'autre en allant vers la campagne, et où Cécile donnera naissance à Claude le 25 novembre. Ses grands-parents paternels sont parrain et marraine au baptême de l'enfant, célébré par le vicaire Florent Sylvestre<sup>133</sup>.



Le plus jeune des Daoust, Germain, épouse Laurette Melançon (sœur de Rose Alba, Clara, Gabriel, Zénon, Réal...) à Sainte-Anne le 13 avril 1940. Le même jour Raoul part pour Montréal, où Delphine se prépare à convoler à son tour, avec Valdemar Hansen, le 18 mai. On ne connaît ni la durée ni le but de ce voyage, dont ma mère nous a laissé seulement la date de départ dans ses notes.

---

<sup>133</sup> Edmond et Céline reviennent vivre à Sainte-Anne en 1939, dans le village, en face de la beurrerie, et donc tout près de leurs fils Léo et Raoul. Sur la liste électorale fédérale de la municipalité dressée le 14 février 1940, figurent : M. et Mme Edmond Daoust rentier, M. et Mme Léonard Daoust cultivateur, M. et Mme Raoul Daoust journalier, Cléophas et Germain célibataires journaliers.

Durant l'été qui suit, mes parents sont photographiés à Montréal avec Claude (voir « T'en rappelles-tu?... souvenirs de Claude »).

Ont-ils déjà envisagé de s'installer en ville? Si oui, pour une raison quelconque, ils n'ont pas donné suite à ce projet. Le 7 octobre 1940, ils achètent la terre d'Henri Therrien, lot 45 du rang 7 Est, située dans l'arrière-pays, à proximité du lac Hamel. Le contrat permet au vieux couple Therrien de demeurer sur place. Le prix de vente est de 2500\$, payable 140\$ comptant et le solde sur une période de 25 ans, sans intérêt. (Acte notarié manuscrit disponible au Registre foncier du Québec en ligne, Registre des mentions, Circ. foncière Labelle, 19570 RB.) Mes parents vont garder cette terre quatre ans. Ma sœur Clarisse y a vu le jour le 8 août 1941. Sara et Jos. Labelle furent sa marraine et son parrain.

Tout comme Wilfrid et Jeanne, après ces années de vaches maigres Cécile et Raoul finiront par trouver leur place au soleil, à force de travail et de débrouillardise. Mais dans leur cas, tragiquement, le mariage ne durera que douze ans.



Famille Daoust, Sainte-Anne-du-Lac, juillet 1943, au mariage de Cléophas avec Thérèse Giroux. De gauche à droite : Wilfrid, son épouse Jeanne Labelle, Delphine, Élisabeth (veuve depuis 1942), Cléophas, Thérèse Giroux, Edmond le père, Simone Bélisle, épouse de Léo, Céline Savoie la mère, Léo, Cécile Chalifoux et Raoul (qui ont alors deux enfants, Claude et Clarisse). Il manque Germain et Laurette Melançon. Le garçon serait Réal Mailloux, fils d'Élisabeth. Les cinq frères Daoust auront épousé des filles de Mont Saint-Michel ou Sainte-Anne.

## **Léopold : restaurateur épicier et mariage avec Anna**

**L**éopold qui avait 17 ou 18 ans lorsqu'ils ont emménagé au magasin en compte 22 en 1939, année du mariage de sa sœur. Il sera jusqu'en 1945 l'associé indispensable de Sara. Comme Olidor, il a tôt fait la preuve qu'« aux âmes bien nées, la valeur n'attend point le nombre des années ».

### **Vente par Sara Labelle à Olidor Chalifoux (16 juin 1939)**

La dette hypothécaire du magasin envers les créanciers de Simon Landry a été remboursée en entier dans le temps prescrit, soit le 23 juin 1939. (Il reste encore trois ans sur celle de la Fabrique, un solde de 68\$ à 6%.)

Le 16 juin précédent Sara a vendu à Olidor la partie de la terre qu'elle avait gardée pour elle-même lors de la donation en 1925. Aurait-elle eu besoin de cet argent pour se sortir d'affaire à l'échéance de l'hypothèque Landry? Ou concrétisaient-ils une entente de longue date intervenue entre eux : il lui remet 792\$, alors qu'elle avait payé son commerce 793\$ en 1935 (comme si peut-être elle avait alors reçu de lui 1\$ en guise de dépôt les engageant tous deux, elle à ne vendre à personne d'autre, lui à « payer » le prix que coûtait le magasin?). Les parties au contrat sont ainsi désignées : « Dame Sarah Labelle, domiciliée à Ste-Anne du Lac, veuve de feu Ambroise Chalifoux, en son vivant cultivateur de la dite paroisse (...) Olidore Chalifoux, son fils, aussi cultivateur de la même paroisse ». (Acte notarié manuscrit disponible au Registre foncier du Québec en ligne, Registre des mentions, Circ. foncière Labelle, 18472 RB.)

Marielle Bélisle a publié sur Facebook cette photo d'un calendrier de 1939 (imprimé en couleurs) qu'elle possède toujours. Léopold « aimait tellement les chats », dit sa veuve aujourd'hui devant cette image. La copie de la facture était dans la famille.



Tout est au nom du jeune Léopold. Au cours de mes recherches à la Société d'histoire de Mont-Laurier, je suis même tombée sur une Mme Léopold Chalifoux en 1939-1940, qui n'est autre que ma grand-mère (Léopold ne se mariera qu'en 1943) : elle fait partie d'une liste de créanciers<sup>134</sup>. Le débiteur en question lui doit 50\$.

<sup>134</sup> Fonds P29 S4 Société d'histoire de Mont-Laurier, Série Office du crédit agricole (pour 1937-1940). À la dernière page : OCAQ-D-32601 « (Nom du débiteur) - 1939-1940 - Canton Décarie/Rang10/Lot45. Payer des dettes. Créanciers : Lucien

À l'intervieweur de la Société d'histoire qui l'interroge sur le magasin, Léopold raconte que c'était un petit magasin, un peu général, épicerie surtout. Ils vendaient de la farine, du sucre, du savon, aux 100 livres. Un 100 livres de farine coûtait 1\$, de sucre 2\$. Ils tenaient aussi des cannages de tomates, fèves, pois, tout ça, mais ça ne se vendait pratiquement pas. Ils servaient comme repas des mets simples : sardines, œufs dans le vinaigre, langues... Une boîte de sardines avec quelques biscuits soda, ça pouvait coûter 10 ou 15 cents, des langues 10 cents. Il n'était pas le seul magasin ou restaurant à Sainte-Anne. Léopold faisait aussi du taxi avec son automobile. Leurs revenus se situaient aux alentours de 5000 ou 6000\$ par année, bruts. L'horaire de travail ne laissait pas beaucoup de loisirs : de 7 heures le matin à 11 heures le soir, 7 jours par semaine, sauf le dimanche -- on fermait l'avant-midi.

Nous savons qu'ils ont eu au moins une employée, probablement pas toujours la même. Cécile a travaillé pour le magasin, avant son mariage c'est certain, mais on ignore si elle a continué de le faire après, sans doute cela dépendait-il des circonstances.

## Liste électorale fédérale du 14 février 1940

Mme Vve Ambroise Chalifoux (#135)  
Léopold Chalifoux, rest. (restaurateur #136)  
Olydore Chalifoux, cult. et Mme... (#139 et 140)  
Adoré Chalifoux, cult. et Mme... (#137 et 138)  
Raoul Daoust, journalier et Mme... (#170 et 171)  
Arthur Chalifoux, marchand et Mme... (#141 et 142)  
Edmond Daoust, rentier et Mme... (#172 et 173)

---

Hogue, Mme Gérald Touchette, Mme Léopold Chalifoux, J.A. Génier, Mlle M. Lélia Phaneuf. » Remarque d'Anna Beauvais : il y a aussi une petite erreur dans le nom de Mme Touchette, son défunt mari, qui avait la beurrerie, se prénommaît Gérard.

Léonard Daoust, cultivateur et Mme... (#165 et 166)  
Cléophas et Germain Daoust, journaliers (pas de Mme, ils sont  
célibataires, #161 et 167)  
Martin Labelle, cultivateur et Mme... (#237 et 238, sa deuxième  
épouse, Dorina)  
Joseph Labelle, cultivateur (#283, pas de Mme, veuf depuis 1933)  
La population de Sainte-Anne en 1940 selon Demers : 1176 âmes,  
200 familles.

## **Le mariage de Léopold (20 octobre 1943)**

Anna Beauvais, fille de Rose-Alma Millette et Omer Beauvais, propriétaires de l'épicerie-boucherie qui se trouvait à quelques portes du magasin de Sara, vit encore aujourd'hui, je l'ai déjà citée à quelques reprises. C'est la seule survivante de cette génération dans notre famille. Dans son témoignage pour la Société d'histoire, on lui fait raconter comment elle a connu Léopold.

« – [...] moi j'allais encore à l'école, parce qu'on a huit ans de différence [...] j'allais acheter mes cahiers puis mes crayons de mon mari. [...] Pendant nos fréquentations on s'est laissé probablement trois, quatre fois. Et puis, quand on se laissait, souvent on se rencontrait puis on ne se regardait même pas. La dernière fois, ç'a duré à peu près un mois. Et puis, je crois qu'on a eu peur tous les deux que ça ne revienne pas. Quand ç'a repris...

*Qui a fait les premiers pas?*

– C'est difficile à dire, je pense qu'on les a faits tous les deux. » (A.B.)

Léopold travaillait tard : les bons soirs (mardi, jeudi, samedi, dimanche) elle l'attendait patiemment à sa fenêtre.



Dans ce qui suit, certaines informations proviennent de cette entrevue, d'autres d'échanges récents avec Anna.

Le jour de leur mariage, ils se sont rendus à pied à l'église, comme leurs invités, parce que personne d'autre que Léopold ne possédait de voiture. Ils ont fait leur voyage de noces en Abitibi : pour une raison dont ma tante ne se souvient pas, ils ont alors loué (emprunté?) l'automobile d'un M. Lauzon, le grossiste fournisseur d'épicerie à Mont-Laurier. C'était un beau « p'tit char coupé neuf ».

Anna est allée demeurer chez son mari. Elle nous dit que ses parents avaient encouragé leurs fréquentations, parce qu'il avait un gros magasin. Les petits luxes que se payaient Léopold et Sara impressionnaient la jeune épouse. Ils mangeaient différemment. Il y avait une toilette à l'intérieur. Chez elle, ils étaient trop nombreux pour avoir chacun son thé ou sa confiture préférée, et on se soulageait dans des bécosses dehors.

À l'occasion d'un rassemblement Beauvais en 2003, la fille de Léopold et Anna, ma cousine Aline, a retracé l'histoire de la famille de sa mère. Voici un large extrait de son texte :

Tout commence par une belle histoire d'amour.

1919, le monde vit l'horreur de la première grande guerre. Le jeune Omer, encore célibataire, quitte sa famille de Val-Morin pour fuir la conscription. Il s'établit à Ste-Anne-du-Lac qui comptait alors près de 700 habitants. Il vit assez pauvrement dans le rang 5 et 6. Sa petite maison est divisée en deux parties : la première section lui sert de résidence tandis que la deuxième abrite son cheval et quelques coqs et poules. Ses voisins s'appellent Ida Millette et Côme Beauchamp.

Un beau jour de l'année 1920 arrive, chez ses voisins, de la grande visite de la « ville » : les deux sœurs célibataires d'Ida, Bernadette et surtout Rose-Alma qui a alors 20 ans. Comme c'est la coutume, on invite le voisin célibataire à venir souper et veiller.

Il ne fallut que quelques regards pour qu'Omer et Rose-Alma tombent en amour. Rose-Alma n'est jamais retournée à Montréal. Quelques semaines plus tard elle épouse Omer pour le meilleur et pour le pire. Et elle va habiter la maison de son nouveau mari. Quelques animaux, un minuscule lopin de terre suffit aux tourtereaux.

Les premiers enfants du couple naissent dans la modeste maison du sixième rang. Marcel l'aîné voit le jour le 4 août 1921; puis un deuxième garçon, Roger arrive le 3 octobre 1922. Ensuite, la première fille, Anna, le 6 mars 1925, puis Georgette, le 3 mai 1929. La maison se fait de plus en plus étroite pour loger toute cette marmaille. Avec quatre enfants à nourrir, Omer décide qu'il est

temps d'aller gagner sa vie au village. Entrepreneur naturel, Omer n'a pas à réaliser une longue étude de marché pour se rendre compte que le village a besoin des services d'un boucher. Donc en 1929, peu conscient de la crise économique qui allait secouer le monde, il installe toute la famille dans une nouvelle maison au bord du Lac Tapanee, au centre du village de Ste-Anne-du-Lac. Anna se souvient encore de ce déménagement : « J'avais à peine 4 ans, mais on m'avait confié une tâche extrêmement importante. Je devais transporter une petite chaudière remplie de lait et je savais qu'il ne fallait pas en perdre une goutte... »

Le métier de boucher n'est pas de tout repos à l'époque. Il faut acheter les bêtes, les tuer soi-même, les saigner, les dépecer, hacher la viande, faire du boudin et des saucisses, etc., et enfin passer de porte en porte dans toute la région pour vendre cette production. Omer ne se contente pas d'être boucher, il se diversifie et devient également épicier.

En 1934, c'est la naissance de Jean-Paul. Et trois ans plus tard, le dernier enfant de la famille voit le jour : Réal. (...)

Tous les petits-enfants se souviennent encore aujourd'hui des rencontres chez « pépère et mémère Beauvais », surtout celles du traditionnel Jour de l'An. Famille par famille, on arrive chez pépère par la porte d'en arrière. Aussitôt la porte refermée sur le froid hivernal, sans se déshabiller, on s'agenouille pour recevoir la bénédiction paternelle de « pépère ». Ce qu'il fait avec beaucoup de sérieux, lui d'habitude si blagueur. Après, ce sont les poignées de mains, les becs et les souhaits d'usage. Une immense table occupe tout l'espace de la cuisine et du salon. Il faudra quand même plusieurs tablées pour réussir à faire manger tout le monde. Que c'était bon! Pour faire de la place, on a le droit d'aller s'asseoir dans le magasin mais on est bien averti qu'on ne touche à rien... Le grand escalier qui mène aux chambres du deuxième étage et longe le poêle à bois, constitue un terrain de jeux intéressant pour tous ces petits-enfants, au grand désespoir des parents.

## 1945 : La vente du magasin et le départ de notre famille

**L**e 11 septembre 1944, soit environ deux mois après ma conception, mes parents vendent leur terre. Ils en obtiennent 2360\$, le prix qu'ils l'avaient payée. L'hypothèque en faveur de Therrien est transférée à l'acheteur, Marcel Giroux. (Acte notarié manuscrit disponible au Registre foncier du Québec en ligne, Registre des mentions, Circ. Labelle, 24383 RB.) Situé à proximité du lac Hamel, d'un point de vue agricole, c'est un lot de qualité semblable à ceux qui bordent le lac Tapani, et donc même si on est dans un rang de l'arrière-pays, il s'agit d'une assez bonne terre.

Cécile et Raoul partaient-ils travailler dans les chantiers l'hiver pour revenir chez eux ou chez ma grand-mère au village pendant le temps des fêtes? Les vieux Therrien se seraient occupés de leurs animaux pendant leur absence? Claude n'a pas de souvenir hivernal de cette terre.

Claude et Clarisse se rappellent le camp de bûcherons de Lucien Hogue où ils ont vécu durant l'hiver 1944-1945. Papa y bûchait et au printemps il aurait fait la drave. Notre famille avait son propre petit camp sur le chantier. Elle y avait déménagé toutes ses pénates, sur un « boat ». En fait, on le réalise aujourd'hui, nous n'avions plus de maison au début de l'hiver 1944, la terre avait été vendue, mais c'était peut-être aussi un rituel annuel?

Il paraît que quand j'étais petite on disait de moi que je sacrais à cause de tout ce que j'avais entendu dans le ventre de notre mère pendant cet hiver au chantier. Claude se rappelle la grande salle remplie d'hommes.

## Les derniers mois du magasin

Sara avait ses quartiers au deuxième étage, Léopold et Anna au premier. C'était deux logements complets, séparés. Vers la fin de l'hiver 1944-1945 (ou peut-être à partir du temps des fêtes?), nous allons vivre chez ma grand-mère, se souviennent mes aînés. C'est là où je viens au monde le 27 mars 1945. Mes parrain et marraine : Olidor et Rose-Hélène.

Claude se rappelle :



... le fameux et mystérieux « back-store » où était entreposé un lot impressionnant de marchandises... des matériaux de construction... de l'huile à lampe en baril... des outils... des tuyaux de poêle, etc. Il y avait aussi la pompe à essence qui fonctionnait à bras (à l'avant gauche sur la photo).

Pendant les mois qui précèdent la vente du magasin y vivent donc : au rez-de-chaussée Léopold et Anna avec leur bébé Yoland, né à l'hôpital de Mont-Laurier le 25 novembre 1944; en haut, ma grand-mère avec Cécile et Raoul et leurs trois enfants en bas âge. (Anna nous explique qu'elle a accouché de Yoland à l'hôpital parce qu'il s'agissait de son premier bébé.)

Raoul Daoust journalier et Mme Raoul Daoust figurent dans la liste électorale de Sainte-Anne dressée le 7 mai 1945. Cette même année, ils vont quitter Sainte-Anne et devenir restaurateurs, rue du Portage, à Mont-Laurier. (La date exacte de leur départ ne coïncide pas nécessairement avec celle de la vente du magasin, puisque ma grand-mère devait y conserver son logement jusqu'en 1948.)

## **La vente du magasin (15 juin 1945)**

La principale raison invoquée par Léopold pour procéder à cette vente, nous dit Anna, c'était la difficulté de se faire payer, ils commençaient à avoir des problèmes financiers à cause du crédit.

Fidèle Cardinal dans la vidéo de Lachapelle : « On avait conté au curé Sicotte qu'il y avait du monde qui vivait pas une cenne dans la maison, il ne croyait pas ça. Puis il y en avait beaucoup. » Dans ce temps-là, les gens faisaient « marquer », les cartes de crédit n'existaient pas. Je me souviens d'une boîte pleine de ces factures impayées à jamais irrécupérables qui gisait au fond de la grosse malle de ma grand-mère. « Le crédit est la ruine de la plupart des marchands », disait le curé Labelle. La veuve Chalifoux avait le front d'aborder quelqu'un dans la rue pour lui demander son dû, m'a raconté dernièrement une vieille femme à Sainte-Anne, en guise d'exemple de sa dureté en affaires à l'époque où elle était marchande : « Elle savait pas lire ni écrire, mais elle savait compter! Elle était radine. » Et puis, comme pour se reprendre un peu et ménager ma sensibilité : « Mais c'était une femme intelligente. »

Je ne crois pas que ni Léopold ni Cécile se soient rendus détestables en collectant des gens de Sainte-Anne. Soit qu'ils s'y prenaient mieux que leur mère ou qu'ils ne s'en mêlaient pas trop. Leur réputation au village reste à ce jour

excellente. Par exemple, de Cécile : « Elle, elle était fine », c'est-à-dire pas vilaine comme sa mère. Au hasard des rencontres dans nos vies d'adultes, nous aurons entendu trois autres personnes, dont une employée du magasin, dire que notre grand-mère était une « haïssable ». La chose est pour nous inimaginable. Ces médisances nous laissent bouche bée, mais elles sont probablement fondées au moins en partie. En même temps, il nous arrive des échos d'une réputation à l'opposé, d'une femme chaleureuse, accueillante et aimable, dans laquelle on reconnaît notre grand-maman.

Le magasin payé 793\$ en 1935 va se vendre 6760\$ en 1945. Il est libre de toute hypothèque ou dette. La somme obtenue sera répartie comme suit : Sara reçoit 3000\$ comptant; le solde de 3760\$ consiste en une hypothèque en faveur de Léopold, à 3,5%, pour des paiements de 376\$ annuellement, dont le premier versement deviendra dû dans un an.

Extrait de cet acte de vente :

(...) Dame Sarah Labelle domiciliée à Ste-Anne du lac, veuve de feu Ambroise Chalifoux, en son vivant cultivateur de ladite paroisse (...) Bruno Paquette ci-devant cultivateur du canton Décarie (...) un immeuble (...) avec les bâtisses et dépendances dessus érigées notamment un magasin et ses accessoires qui s'y trouvent actuellement comme aussi toute marchandise qui s'y trouve actuellement en magasin, les parties déclarant qu'ils ont pris connaissance de toute cette marchandise contenue non seulement dans le magasin mais dans les dépendances, ayant pris eux-mêmes un inventaire de chacun des items (...) attendu qu'ils ont la copie de l'inventaire pour leur propre compte. La venderesse ayant été assermentée sur les Saints Évangiles a déclaré qu'elle ne doit absolument rien aux fournisseurs, marchands de Gros ou autres relativement à ce fond de commerce. (...) La venderesse est propriétaire de l'immeuble (...) pour l'avoir acquis de l'Oeuvre et Fabrique de la Paroisse de Ste-Anne du Lac, avec le concours et l'intervention de Simon Landry (...) Cette vente est faite en outre pour et moyennant la somme de six mille sept cent soixante piastres

en déduction de laquelle somme l'acquéreur a payé comptant à la venderesse qui le reconnaît et lui en donne quittance celle de trois mille piastres. Et quant à la balance de trois mille sept cent soixante piastres, elle sera payée à l'acquit de la venderesse à Léopold Chalifoux, son fils [description de l'hypothèque : 3700\$, payable en 10 versements annuels de 376\$ chacun, avec intérêt à 3,5%] que la présente venderesse consent à transporter à son fils Léopold Chalifoux (...) pour acquitter pareille somme que ladite venderesse devait à son dit fils, dont quittance.

(Signé : Léopold Chalifoux, Sara Labelle, Bruno Paquette, J.M. L'Allier Notaire.)

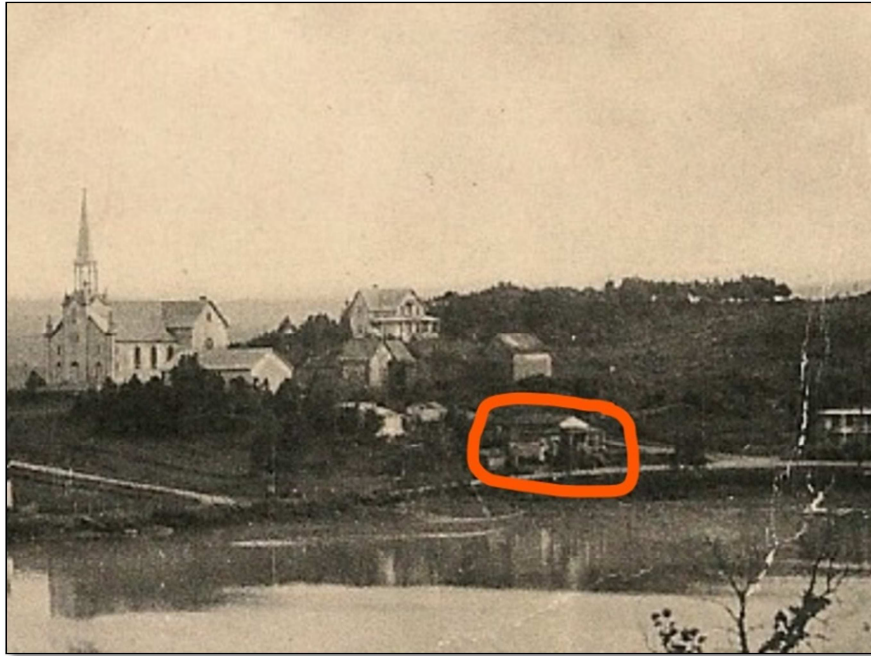
Source : Registre foncier du Québec en ligne, Registre des mentions, Circ. Labelle, 25482 RB.

Apparemment, cette fois Sara a signé, mais les signatures n'étant pas reproduites aux livres, on ne peut voir cette écriture. L'acheteur, Bruno Paquette, était un des garçons d'Édouard Paquette et Marcelline Labelle, fille d'Adolphe Labelle de Brébeuf. Au rôle d'évaluation de 1944, il possédait le lot 32 du rang 7, évalué à 1400\$.

Il ne gardera pas la propriété plus que quelques mois. Il va la revendre à Zénon Melançon (marié à Géraldine Beaulieu) dès le 6 novembre suivant, aux mêmes prix et conditions, dont l'hypothèque en faveur de Léopold.

## Photos du magasin

**L**e magasin n'avait-il qu'un étage quand ma grand-mère l'a acheté en 1935?



Bâtisse encerclée, correspondant à l'emplacement du magasin. La photo a été prise entre 1932 et 1935, puisque la salle paroissiale construite en 1932 y est visible, mais pas le couvent bâti en 1935. Et le presbytère se trouve encore sur le haut talus derrière l'église, il a été déménagé plus bas en 1935. Simone Piché pense que le magasin de ses parents n'avait qu'un étage.



Léopold sur la galerie du magasin (photo non datée). Deux étages. On voit le quai du lac. Les photos suivantes ont été publiées sur Facebook par différentes personnes.



Si Sara et Léopold ont fait agrandir la bâtisse (et ajouté un étage?), cela expliquerait qu'il témoigne qu'ils avaient acheté un petit magasin, et que les parents d'Anna aient vu en lui un bon parti pour leur fille parce qu'il possédait un gros magasin. Et aussi qu'on ait pu le revendre 6700\$ dix ans après l'avoir payé 793\$.



À gauche Zénon Melançon et Cécile en manteau pâle. Autres personnes non identifiées. Sans date. Zénon avait l'âge de Léopold. Je le précise parce que je ne crois pas qu'il ait pu être le jeune homme au prénom de cinq lettres qu'a aimé ma mère en 1933 : je doute qu'une jeune fille de 20 ans puisse s'éprendre éperdument d'un ado de 16 ans. Et comme je l'ai déjà dit nous avons bien d'autres photos de Cécile jeune fille avec des gars (pas toujours identifiables).

En 1962 Zénon revendra le magasin, 11500\$, à François Chalifoux (sans lien de parenté avec nous), marié à Marguerite Beauvais, nièce d'Omer Beauvais venue d'Abitibi pour travailler à l'épicerie-boucherie de son oncle. Y ayant pris mari, Marguerite ne devait plus quitter Sainte-Anne, elle y vit encore aujourd'hui, à 90 ans. Le magasin a brûlé en

entier le dimanche matin 1<sup>er</sup> avril 1973. Encore au lit au deuxième étage, la famille avait dû sortir précipitamment par les fenêtres sur le toit de la galerie. À l'origine de cet incendie : des travaux récents de filage électrique.

Trois maisons sont aujourd'hui érigées sur le lot qu'occupait le magasin, rue du Lac : au no 4, le bungalow qui a remplacé le commerce brûlé et qu'habite toujours Marguerite, veuve; au no 6, une roulotte de vacances appartenant à Odette Melançon, fille de Zénon; et au no 8, un gros splitlevel construit par Zénon vers 1960 pour lui-même et sa famille, qui a connu quelques propriétaires depuis. C'est dans cette dernière maison que nous avons séjourné ma sœur et moi au cours de l'été de 2017 et celui de 2018. Comme nous fréquentions en plus Simone Piché, nous nous sommes fait la remarque que des descendantes de tous les propriétaires passés du magasin (ou la propriétaire elle-même dans le cas de Marguerite) se trouvaient sur le site.

### Liste électorale fédérale du 7 mai 1945

Mme Ambroise Chalifoux, marc. (#135)  
Olidor Chalifoux, cultivateur et Mme... (#138 et 139)  
Paul Chalifoux, commis (#81, ce doit être Léopold, pas d'épouse, Anna n'a pas l'âge de voter)  
Raoul Daoust, journalier et Mme... (#161 et 162)  
Arthur Chalifoux, marchand et Mme... (#136 et 137)  
Edmond Daoust, rentier et Mme... (#163 et 164)  
Léonard Daoust, cultivateur et Mme... (#159 et 160)  
Cléophas Daoust, cultivateur et Mme..., cultivateur (#188 et 189) : une femme cultivateur même pas veuve! Erreur ou réponse donnée par ma tante ou mon oncle?  
Martin Labelle, bedeau et Mme... (#234 et 235, sa 2<sup>e</sup> épouse Dorina)  
Absents de la liste : Joseph Labelle, veuf depuis 1933, et Honoré Chalifoux, veuf depuis 1944.  
La population de Sainte-Anne en 1945 selon Demers : 1187 âmes, 209 familles.

## **Sara Labelle, veuve de feu Ambroise Chalifoux, en son vivant cultivateur**

Tout au long de sa vie active, ma grand-mère aura été considérée comme une veuve sans occupation, elle qui a tant travaillé et entrepris. En fait, il y a deux occurrences d'une désignation de métier dans son cas, qui surprennent tellement elles font exception. Dans le recensement de 1921, elle est cultivateur et dans la liste électorale fédérale de 1945 marchande. En 1921, il n'y avait pas d'homme à la maison, et au moment de la confection de la liste électorale de 1945, un mois avant la vente notariée du magasin, on peut supposer que Léopold avait déjà déménagé et commencé sa nouvelle carrière, sa position dans la liste ne jouxte plus celle de sa mère, et il est « commis » (sur la liste de 1940 il était restaurateur).

Dans tous les actes notariés, même en 1945 quand elle vend son commerce, ma grand-mère est « Sara Labelle, veuve de feu Ambroise Chalifoux, en son vivant cultivateur » - pas elle-même cultivatrice ou marchande, comme ce serait le cas pour Ambroise si c'était lui le survivant. La petite histoire de Sainte-Anne-du-Lac a de fait retenu qu'Ambroise Chalifoux avait été l'un des propriétaires du magasin, comme je l'ai lu sur Facebook -- un défunt : je suis intervenue dans cet échange pour rectifier l'information.

Rendons justice à Sara Labelle. Comme je l'ai déjà montré, comparaisons à l'appui, elle est peut-être la première à avoir obtenu ses lettres patentes pour son lot de colonisation, au mois de janvier 1920. Lorsqu'elle fait donation de cette terre au jeune Olidor en 1925, celle-ci est une des plus fortement évaluées au rôle municipal, et pas seulement à cause de sa superficie. « Une terre vaut surtout ce que vaut celui qui la travaille », disait le curé Labelle. Devant quitter la ferme, Sara s'achète ce « petit magasin », un pari difficile pour toute personne sans expérience du commerce.

Sa double réussite, comme colon-cultivateure et comme marchande, me rend très fière d'elle. Elle a négocié habilement, pris au moment opportun des décisions judicieuses, su enrôler dans ses entreprises les jeunes Olidor, Cécile et Léopold -- heureusement talentueux, ce qui peut être considéré comme un autre de ses mérites puisqu'elle les a élevés.

Et puis : « Toujours, elle travaillait! »



## Annexe : La famille d'origine de Sara Labelle

Voir section « Enfance, adolescence et jeunesse de Sara » dans la Première partie.

**Elphire Marier, mère** Naissance le 8 avril 1863 à Saint-Jérôme.

Décès le 14 février 1937, sépulture le 16, à Brébeuf; âge 73 ans. Elle a sa pierre tombale avec sa fille Exilia décédée le 12 février 1937, voir ci-dessous : **Exilia née en 1895.**

**Mariage entre Elphire Marier et Félix Labelle le 16 janvier 1882 à St-Jovite.**

**Félix Labelle, père** Naissance le 24 avril 1856 à Saint-Sauveur-des-Monts.

Décès le 5 février 1929, sépulture le 7, à Brébeuf; âge 72 ans. Pierre tombale au cimetière de Brébeuf.



*Leurs enfants :*

**Félix** Naissance le 6 octobre 1882. Décès le 6 mai 1884.

**Elphire** Naissance en 1883. Mariage avec Edmond Pilon en 1901. Décès en 1953, à 70 ans. (Voir « Les mariages d'Elphire, Joséphine et Martin » dans la Première partie.) Résidence : La Conception. Pierre tombale au cimetière de La Conception.

**Joséphine** Naissance en 1885. Mariage avec Aldéric Lauzon en 1905. Décès le 8 septembre 1965, à 80 ans. (Voir « Les mariages d'Elphire, Joséphine et Martin » dans la Première partie.) Résidence : Brébeuf. Pas trouvé leur pierre tombale.

**Martin** Naissance en 1886. Premier mariage, avec Corine Levert en 1906. Deux autres mariages. Décès en 1966, à 80 ans. (Voir dans la Première Partie « Les mariages d'Elphire, Joséphine et Martin », et plusieurs passages dans la Deuxième partie, en particulier « Jos. Labelle, Martin Labelle et Honoré Chalifoux ») Résidences : Saint-Faustin, Sainte-Anne-du-Lac. Pierre tombale au cimetière de Sainte-Anne-du-Lac.



(**Sara** Naissance en 1888. Mariage avec Ambroise Chalifoux en 1910. Décès en 1962, à 74 ans. Pierre tombale au cimetière de Sainte-Anne-du-Lac.)

**Exilia** ou **Auxilia**. Décès le 5 août 1890, à l'âge de 5 mois.

**Joseph** Naissance en 1891. Mariage avec sa cousine germaine Éliisa Doré en 1912. Décès le 3 octobre 1970, à 79 ans. (Voir « Jos. Labelle, Martin Labelle et Honoré Chalifoux » dans la Deuxième partie.) Résidences : Brébeuf, Sainte-Anne-du-Lac, Laval.

**Blandine (Fidélia)** Naissance en 1896. Mariage avec Isidore Clément de La Conception le 5 avril 1920, à Brébeuf.

Blandine et Isidore habitaient rue Lamoureux à Montréal-Nord. Ils étaient propriétaires d'une modeste maison en bois, joliment entretenue, sise sur un beau grand terrain, où je suis déjà allée en visite avec Sara. Les listes électorales de 1938 et 1974 attestent de la résidence d'Isidore Clément et de son épouse à cette adresse (plus précisément au 11651 Lamoureux dans celle de 1974). Le couple a eu des enfants. Je ne sais pas quel était le métier d'Isidore.

Je n'ai pas la date de décès de Blandine. Résidence : Montréal-Nord.

**Exilia** Naissance en 1895. Mariage avec son voisin Mathias Laurence le 28 juillet 1914, à Brébeuf. Ils auront 15 enfants.

Mathias a travaillé à Montréal, comme débardeur au port puis dans une brasserie. À la suite d'un grave accident de travail qui l'a immobilisé pendant deux ans, ils sont revenus vivre à Brébeuf et il y a repris la terre de son père Grégoire. « Ils ont travaillé fort sur leur ferme. Leurs parents et amis de Montréal venaient les visiter souvent. » (Livre du centenaire de Brébeuf, p. 216.) Résidences : Montréal, Brébeuf.

Exilia meurt le 12 février 1937 des suites d'un accouchement. Elle avait 41 ans. Son nouveau-né, prénommé André, sera adopté aussitôt par sa sœur Emma. Le 14, sa mère disparaît à son tour. Toutes les deux seront inhumées à Brébeuf. Pierre tombale au

cimetière de Brébeuf, avec la photo du frère André en médaillon (qui était décédé le 6 janvier 1937).

*L'Avenir du Nord* 26 février 1937 À Brébeuf — M. et Mme Mathias Laurence, font part à leurs parents et amis, de la naissance d'un fils baptisé Joseph-Judes-André. Parrain, M. Albert Doré, cousin, marraine Juliette Laurence, sœur de l'enfant. Porteuse Orience Laurence, sœur de l'enfant. — Mlle Marie-Antoinette Coupal, est en visite chez des parents à Montréal et à Saint-Philippe de Laprairie. — Mme Sylvio Fleurent et sa fillette Lise, sont en visite chez M. et Mme P.-E. Fleurent. — Mlle O. Laurence, de Saint-Faustin, est en promenade chez M. et Mme Patrick Bertrand. — Décédée le 12 février, Mme Mathias Laurence, née E. Labelle, inhumée le 15. Elle laisse son époux et dix enfants. — Décédée le 14 février, Mme Félix Labelle, née E. Marier, inhumée le 15 [mais selon le registre paroissial, elle a été inhumée le 16], à l'âge de 74 ans. Nos sympathies à ces familles éprouvées.



**Malvina** Naissance en 1896. Mariage avec son voisin Odilon Laurence, frère de Mathias, le 27 novembre 1916. Odilon achète la terre de ses parents. Ils auront 13 enfants, dont 11 survivants.

Vers la fin des années 1930, trois des garçons font la drave, et trois des filles s'en vont en ville pour travailler. Les filles plus jeunes feront de même

chacune à leur tour. Yvon le cadet entre au séminaire en 1950.

En 1947, Malvina et Odilon vendent la ferme et déménagent à Ville Saint-Laurent pour se rapprocher de leurs enfants.

Odilon s'est éteint en 1969. Malvina a passé les dernières années de sa vie au centre d'accueil de Sainte-Dorothée. Elle y est décédée le 15 juillet 1990, à l'âge de 93 ans. Résidences : Brébeuf, Ville Saint-Laurent. Pierre tombale au cimetière de Brébeuf.

**Julien** Naissance en 1899. Mariage avec Marie-Blanche Giroux le 16 juin 1920, à La Conception. Ils ont élevé une famille de 12 enfants sur leur ferme de Brébeuf, dans le rang des Collines (voisine ou faisant partie de la terre d'Elphire et Félix?). Julien fut tour à tour marguillier, conseiller municipal, commissaire d'école, directeur de la Coopérative d'électricité, draveur, un des fondateurs de la Caisse populaire et aussi un membre actif de l'Union catholique des cultivateurs.

Après la reprise de la ferme par leur fils Lionel en 1962, ils s'installèrent au village. Julien travailla pour la voierie pendant environ cinq ans. Devenu veuf en 1984, il demeura seul chez lui jusqu'en 1993, année où il décida d'aller finir ses jours au manoir Fortin à Saint-Jovite. (Livre du centenaire de Brébeuf, p. 194.) Il est décédé en 1996, à 96 ans. Résidence : Brébeuf. Pierre tombale au cimetière de Brébeuf.

**Hector** Naissance en 1900. Mariage avec Gabrielle Goyette le 12 janvier 1925, à Vendée. Ils auraient eu cinq enfants.

À 16 ans, Hector était présent à la messe de minuit de 1916 à Sainte-Anne-du-Lac, en compagnie de Martin. On le retrouve à Sainte-Anne à l'hiver de 1918, comme témoin de la sépulture d'Ambroise en janvier, et comme parrain d'une enfant de Martin en février.

Hector demeurait en ville; il y travaillait pour une prison. Il s'est éteint en 1986, à l'âge de 86 ans. Je crois que son épouse l'avait précédé dans la mort. Il repose au cimetière de Saint-Jérôme. Résidence : Montréal?

**Emma** Naissance en 1901. Mariage avec Joseph Barbe le 25 mai 1926, à Brébeuf. (Au sujet de Joseph Barbe, voir « La famille Léonard-Barbe à la ferme Tapanee en 1900 » dans la Deuxième partie.)

Le couple est sans enfant lorsqu'Exilia meurt en mettant au monde un fils en 1937. Emma qui assistait sa sœur lors de cet accouchement, décide sur-le-champ de faire sien le bébé. « Les règles de cette époque étaient dures pour les épouses infertiles. Elle venait de poser un geste qui lui rendait dignité, respect et reconnaissance auprès du curé du village », écrit ce fils adopté, André Laurence (Barbe), dans le livre du centenaire de Brébeuf (p. 216-217). Sa tante et son oncle « seront pour lui des parents attentionnés et présents. Il sera pour eux un fils aimant et reconnaissant ».

« Emma était une femme accueillante, généreuse, serviable et dévouée. Elle fut maîtresse de poste de 1950 à 1970. La partie avant de leur maison avait été transformée en bureau de poste et c'est là que les gens de Brébeuf venaient chercher leur courrier et faire du « social ». [...] Joseph Barbe fut sous-chef de police à Montréal-Nord, durant la crise de 1929. Il a aussi travaillé dans les chantiers d'exploitation forestière de la coopérative et comme cantonnier durant plusieurs années. Il a été copropriétaire de l'hôtel de Brébeuf avec Aldéric Lauzon. » (Dans ce même livre du centenaire de Brébeuf, p. 208, Antoinette Laurence, fille de Malvina, et donc nièce de Joséphine et Emma, raconte pour sa part avoir travaillé dans les années 1940, « à l'hôtel du village appartenant à ses tantes ».

(Les femmes mariées, ayant le statut de mineures sans capacité juridique, détenaient très rarement une propriété à leur nom.)

Joseph Barbe s'est éteint le 9 mars 1990, à l'âge de 89 ans. Emma a fini ses jours au CHSLD Saint-Jude de Laval. Elle y est décédée le 14 octobre 1992, à 91 ans. Résidences : Brébeuf, Laval. Pierre tombale au cimetière de Brébeuf.

**Omer** Naissance le 28 septembre 1904. Mariage avec sa cousine germaine Gertrude Geoffroy en 1927. Elphire et Félix font don de la terre familiale à ce fils en contrepartie de son engagement à les garder avec lui jusqu'à leur mort. Omer est décédé à l'Hôtel-Dieu de Montréal le 10 février 1984, à 79 ans, Gertrude dix ans plus tard. Jusqu'à la disparition d'Omer, le couple a habité rang des Collines à Brébeuf. Ils avaient eu neuf enfants. Résidence : Brébeuf. Pierre tombale au cimetière de Brébeuf.

**Antoinette** Naissance le 4 juin 1905. Filleule de Sara. Décès le 6 juin 1926, sépulture le 10. Inhumée au cimetière de Brébeuf. Sa disparition est annoncée dans *La Presse* du 28 juin 1926, sous la rubrique des nouvelles de « Brébeuf » : *Est décédée, dernièrement, Mlle Antoinette Labelle, à l'âge de 21 ans. Elle laisse dans le deuil son père et sa mère, M. et Mme Félix Labelle, plusieurs frères et sœurs.* Pierre tombale au cimetière de Brébeuf.



Antoinette Laurence (fille de Malvina), née en 1927, et Antoinette Labelle (fille de Joseph), née en 1928, doivent sans doute leur prénom à cette tante décédée prématurément.

### *Les visites à Brébeuf*

Il y a eu cinq mariages chez les Labelle à Brébeuf entre 1916 et 1927. On ne sait pas si Sara a pu y assister. Mais elle est probablement allée aux funérailles d'Antoinette en juin 1926. (Sa mère et sa sœur Elphire étaient venues à celles d'Amable en juillet 1925.)

### **Février 1929 : La mort du père**

Nous avons quatre photos des sœurs et frères Labelle (sauf Julien), prises le même jour, à l'hôtel de Joséphine et Aldéric à Brébeuf. En voici deux :



De gauche à droite, 1<sup>re</sup> rangée : Blandine, Malvina et Emma. 2<sup>e</sup> rangée : Elphire et Exilia. 3<sup>e</sup> rangée : Joséphine et Sara.



De gauche à droite : Joseph, Omer, Hector et Martin.

Elles pourraient avoir été prises à l'occasion de la mort du père en février 1929. La neige recouvre le sol et les toits, c'est l'hiver. Les figures sont graves. Parmi les filles, il manque la benjamine Antoinette, décédée en 1926. J'ai envisagé un moment que ce soit sa disparition, la première dans la famille, qui ait suscité ce rassemblement familial, mais elle est morte au mois de juin. Impossible qu'on soit en février 1937, date du décès de la mère, car une des sept sœurs photographiées, Exilia, venait alors de succomber elle-même à un accouchement. Ces photos des sœurs et frères Labelle adultes nous venant de Sara sont les seules à se situer à Brébeuf avec certitude et à regrouper toute la fratrie (sauf Julien). Elle nous en a laissé quelques autres, prises à diverses périodes de sa vie, se situant à Sainte-Anne ou dans un lieu indéterminé, mais ils n'y sont jamais plus que deux ou trois Labelle réunis.

#### **Été 1931 : Deux promenades**

Une bande de jeunes de Sainte-Anne vont à Brébeuf le 11 juillet. Dans *L'Avenir du Nord* du 17 juillet 1931, sous la rubrique « Sainte-

Anne-du-Lac », on peut lire : « Samedi dernier, un groupe de Sainte-Anne-du-Lac avait le plaisir d'aller visiter parents et amis de Brébeuf et Conception. Dans le groupe on remarquait : MM. et Mmes Ferdinand Doré, Paul Labelle, Aldéric, René et Laurette Labelle, Cécile et Léo Paul Chalifoux, Émile Lebeau et Louis Boie. À Brébeuf, ils ont visité M. et Mme Félix Labelle, M. et Mme Aldéric Lauzon, Odilon et Mathias Laurence, Julien et Omer Labelle, M. et Mme Wilfrid Daoust; à la Conception, M. et Mme Edmond Pilon. Ils sont revenus tous enchantés de leur voyage. » Paul, Aldéric, René et Laurette Labelle sont les enfants de Martin Labelle, Émile Lebeau, le fils d'Alfred Lebeau. Cécile et Léopold qui font partie du voyage ont alors respectivement 18 et 14 ans. Mariés depuis avril seulement, M. et Mme Wilfrid Daoust (Jeanne Labelle, fille de Martin) ont quitté Sainte-Anne un mois après leurs noces pour aller vivre chez les grands-parents paternels de Jeanne à Brébeuf (ils n'y resteront que six mois). De fait, le grand-père, Félix Labelle, est décédé en 1929, la grand-mère est donc veuve, comme on l'indique correctement dans la rubrique mentionnée ci-dessous.

Au mois d'août, c'est au tour de Sara, accompagnée d'Olidor, de rendre visite à la parenté de Brébeuf. On le lit cette fois dans la rubrique de nouvelles de Brébeuf du vendredi, 4 septembre 1931, du même journal, *L'Avenir du Nord* : « M. et Mme Jos. Barbe, M. et Mme H. Labelle, M. et Mme Hurteau, M. Benoit, Mlle Bonhomme, Mme A. Chalifoux son garçon Olidor de Montréal, M. Labelle, de Sainte-Anne du Lac, ont rendu visite à Mme Vve Félix Labelle, M. Laurence, Odilon Laurence, J. Labelle, O. Labelle, W. Daoust. Ils sont tous retournés enchantés de leur voyage. » Il n'y a pas de virgule entre Mme A. Chalifoux et son garçon Olidor, comme si tous deux étaient de Montréal. Sûrement pas le cas de Sara, et quant à Olidor, j'en doute fort.

La nouvelle précédente dans cette rubrique se lit comme suit : « M. et Mme G. Gauthier, des États-Unis, M. et Mme O. Gauthier et M. V. Gauthier, de Montréal, étaient en promenade chez Aldéric Lauzon. » Mme O. Gauthier pourrait bien être Sara Labelle, qui s'était mariée et installée à Montréal avec Ovila Gauthier en 1891. Cette tante paternelle de notre grand-mère était aussi sa marraine. Elle est décédée en 1953. Ainsi, marraine et filleule se seraient retrouvées en même temps à Brébeuf.

### Été 1944 : Un séjour de Sara

*L'Avenir du Nord* du 23 juin 1944, sous la rubrique « À Brébeuf » :  
« Mme Ambroise Chalifoux de Ste-Anne-du-Lac, est en promenade  
chez ses parents pour quelque temps. »

Sara est allée plusieurs fois dans sa parenté à Brébeuf. On l'y a accompagnée dans les années 1950 : le voyage s'effectuait en une journée, si je me souviens bien, on ne couchait pas. Je ne peux pas me rappeler qui nous conduisait, probablement Léopold.



Hôtel Brébeuf, de Joséphine Labelle et Aldéric Lauzon. Photo BAnQ, carte postale, non datée.

**TROISIÈME PARTIE 1945-1962**  
**GRAND-MAMAN**

*Sainte-Anne, Mont-Laurier, Chomedey*

*Le cœur est une forte pièce.*

MARIE DE L'INCARNATION

**D**epuis son arrivée dans les Hautes-Laurentides, Sara a connu des tragédies personnelles et suivi de loin des catastrophes planétaires inquiétantes mais dont la vie au fond des campagnes vous préservait : Guerre mondiale de 1914-1918, Grande Crise économique de 1929-1933, Deuxième Guerre mondiale 1939-1945. Même un journal régional comme *L'Avenir du Nord* faisait une large place aux événements internationaux (telle bataille, tel jour, etc.). Elle a vu de plus près les effets de la grippe espagnole de 1918 qui a frappé jusqu'à Sainte-Anne, mais pas dans sa famille. Au troisième temps de sa vie, elle sera encore une fois très durement éprouvée, ce dont je ne me rendais pas compte alors, car je voyais ma grand-mère de bonne humeur la plupart du temps : en 1951 meurt sa fille, la personne dont elle était le plus proche. Conséquence de cet événement, elle ne raccrochera pas de sitôt son tablier.

Nous irons voir mémère Chalifoux dans son logement au deuxième étage du magasin jusqu'en 1948. Cette année-là elle fait des projets de mariage avec Narcisse Lefrançois, veuf depuis le printemps d'Alexina Melançon. Narcisse et Sara appartiennent tous deux à la génération des pionniers de Sainte-Anne. Hélas, au cours de l'automne, il succombe à une crise cardiaque en revenant des funérailles de son frère à Montréal. (Nous n'avons pas les dates exactes de décès d'Alexina et Narcisse, seulement la saison.) La mort, encore elle, enlève à Sara un ami qui aurait pu adoucir les dernières années de sa vie. C'était un homme engagé dans sa communauté : il fut marguillier, et il a siégé au conseil municipal en même temps qu'Olidor. Si notre grand-mère a eu d'autres prétendants avant lui, comme nous n'étions pas encore au monde et que le sujet n'a pas été abordé avec nos parents, on ne l'aura pas su. Mais avec qui aurait-elle pu se

remarier pendant ses années actives, sinon un veuf ayant des enfants, qui aurait pris la tête de leur famille recomposée?

C'est au mois d'octobre 1948 que Léopold achète la petite maison à pignon qui sera la dernière demeure de sa mère. Elle lui coûte 1500\$ comptant. Maintenant démolie, son adresse actuelle serait 17 rue Saint-François-Xavier. Le rez-de-chaussée se composait d'une pièce de séjour et d'une minuscule cuisine. La toilette s'encastrait sous l'escalier montant aux deux chambres, séparées par un rideau. Il fallait passer par celle de ma grand-mère pour accéder à l'autre donnant sur la rue.

Dans le bon vieux temps on n'avait pas besoin d'être grandement pour vivre à plusieurs sous un même toit. L'intimité était un luxe. Ma grand-mère loge presque toujours une, deux ou même trois personnes.

Parmi ses pensionnaires ou colocataires : Un de ses frères Labelle (Jos. ou Martin ou Hector, selon Clarisse).

Marguerite Beauvais et son mari François Chalifoux durant une année à partir de leur mariage en novembre 1949.

Thérèse Léonard célibataire, dans les années 1950.

Muguette Proulx, voir Facebook : elle parle de Thérèse Lévesque, mariée à un Mousseau, qui a accouché là. Ils avaient leur chambre tandis que Muguette célibataire (née en 1937), dormait dans l'autre, avec ma grand-mère, dans le même lit.

Denise Landry, adolescente, pendant un mois, pour une question d'école. Elle épousera Yoland Chalifoux, le fils aîné de Léopold.

Dans les années qui ont suivi la vente du magasin, Sara a aussi pris des emplois. Elle travaille dans les cuisines de l'hospice de Mont-Laurier, on ne sait pas exactement pendant combien de temps, mais elle est inscrite comme « pensionnaire » de cette institution sur la liste électorale de 1949. Elle aurait aussi été ménagère au presbytère de Lac-des-Écorces, pour le curé Lavergne qu'elle connaissait depuis Vendée.

Vers 1950, l'électricité arrive dans le village de Sainte-Anne<sup>135</sup>. Elle refuse qu'on l'y branche. Nul besoin, dépense inutile. Elle finira par céder aux pressions de Léopold.

À Sainte-Anne récemment on nous a raconté que ma grand-mère aurait demandé à une couturière du village qui avait fait un petit travail pour elle de lui charger moins cher et de se reprendre quand elle aurait affaire à sa bru Anna, plus riche. L'anecdote fait sourire, et pourtant nous sommes mal placés pour comprendre la condition très précaire de ces vieux d'autrefois.

Sara avait 57 ans lorsqu'elle a vendu le magasin. Il lui fallait prévoir disposer d'assez d'argent pour une vingtaine d'années, puisque n'existait pas encore la pension de vieillesse. Entre 1946 et 1950, le taux d'intérêt d'une obligation canadienne était de 2,75% : 3000\$ (somme qui lui restait de la vente)  $\times$  2,75% = 82,50\$. Supposons qu'Olidor lui a effectivement versé une rente annuelle de 120\$ jusqu'au mois d'avril 1953, cela voulait dire des revenus annuels de 200\$. C'est possible qu'elle ait eu d'autres économies que le fruit de la vente du magasin, mais il se peut également qu'elle ait donné un coup de pouce financier à Cécile et Raoul qui se lançaient au même moment dans la restauration. Disons donc que c'était un capital de 3000\$ qu'elle surveillait à la cenne près, alors qu'elle devait budgéter des dépenses d'au moins 800\$ par année sur vingt ans<sup>136</sup>. Les vieux de mon enfance m'avaient l'air pauvres et ils l'étaient. En tout cas, ils vivaient de l'insécurité financière,

---

<sup>135</sup> P.-v. du conseil municipal de déc. 1949, résolution pour un permis de passage des lignes électriques dans les limites de la municipalité. P.-v. déc. 1951, résolution autorisant le changement des « lumières de rue pour des 100 watts au lieu des 60 watts »!

<sup>136</sup> 800\$ de 1950 sont l'équivalent de 8800\$ de 2019. Actuellement la pension de vieillesse à partir de 65 ans incluant le SRG pour une personne seule sans revenu est de 18000\$ et elle peut compter sur le filet social : assurance maladie, médicaments, etc.

d'autant plus qu'il leur fallait craindre de tomber malade et de se ruiner avec des frais d'hospitalisation. C'est en 1952 que fut instaurée la pension de vieillesse universelle, pour les plus de 70 ans. Le programme représenta au moins un horizon rassurant pour Sara, qui en avait alors 64. Elle en bénéficiera à partir de février 1958.



Sara avec inconnu sur le quai à Sainte-Anne, années 1950.

## Léopold gérant de la Caisse populaire et de la Coopérative agricole

**E**n 1945 Léopold et Anna ont quant à eux emménagé dans la maison voisine de la beurrerie, sur l'ancienne terre de Martin Labelle, près du pont des Pionniers (rue Sicotte).



J'en ai pris cette photo en 2018. Dans mon enfance, années 1950, la rallonge arrière avait une porte sur le devant, qui donnait accès à la caisse populaire, fondée en décembre 1944 par Olidor chez lui; elle comptait quatre membres quand Léopold lui succéda, pour un salaire annuel de 1\$ au début. Parmi les tout premiers numéros de folio, se souvient Anna, il y avait Arthur Bélec, Albert Aubin et Omer Beauvais.

Comme ça se faisait souvent chez les couples mariés à l'époque, sans consulter son épouse, Léopold avait accepté la gérance de la Caisse populaire. Cela fut une grosse surprise pour Anna. Plus jeune, elle avait dit à ses parents que jamais elle n'irait habiter de l'autre côté du pont. La Caisse venait d'y acheter cette maison, après la démission d'Olidor. Toute la famille a couché dans la chambre du rez-de-chaussée, avant que soient aménagées les chambres à

l'étage : Anna trouvait cela bien pratique pour surveiller ses trois enfants en bas âge. Elle avait moins apprécié les bécoses dehors, au début.

Derrière la maison se dressait l'imposant entrepôt de la Coopérative agricole, également gérée par mon oncle Léopold. Les cultivateurs avaient créé cet organisme en 1936, après la mort du beurrier Gérard Touchette dans un accident d'automobile où périrent trois autres hommes de Sainte-Anne.

De l'autre côté du chemin qu'on aperçoit, deux bâtiments abritaient la beurrerie, qu'opérait Noé Touchette, le fils de Gérard. Beaucoup plus tard, s'ajouterait au « complexe » un garage pour les autobus scolaires, une autre entreprise de Léopold. Ce chemin est aujourd'hui celui du Rang 7 Est, mais de mon temps c'était une voie desservant l'ensemble de ces services. Anna aidait son mari dans ses tâches, et il eut aussi comme assistant à la Coopérative Marcel Giroux, l'acheteur de la terre de mes parents dans le rang 7 (et qui avait participé enfant ou adolescent à la translation des restes d'Ambroise).

Je ne compte plus mes bons souvenirs de cette maison. À eux seuls, ils mériteraient tout un chapitre. C'est là qu'est née Aline, le 27 novembre 1945. Y viendrait aussi au monde Jean-Pierre, le benjamin, le 24 janvier 1947.



Léopold, Anna, Aline, Jean-Pierre et Yoland devant leur maison, alors abritée derrière deux beaux grands arbres qu'avait plantés mon oncle.

Léopold fut également secrétaire-trésorier de la municipalité de 1945 à 1947, mais il ne brigua jamais aucun siège au conseil municipal et refusa la mairie.

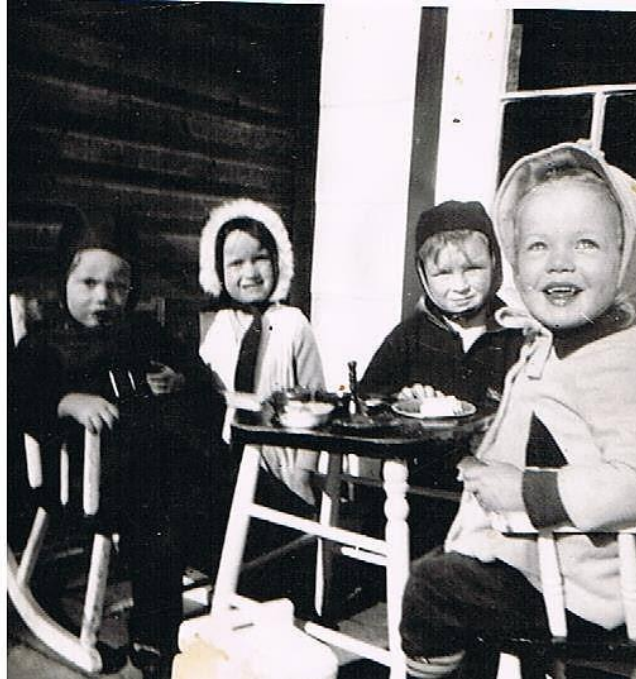
La famille s'est plus tard fait bâtir un grand bungalow en briques, à côté du nouvel édifice de la Caisse, en face de l'église. Ainsi Léopold a fini ses jours sur l'emplacement où on avait inhumé son père en 1918.

Mon oncle a succombé à un infarctus, le 15 septembre 1983, alors qu'il se trouvait en visite chez son garçon Jean-Pierre à Laval. Il avait 66 ans. On l'a inhumé à Sainte-Anne, d'où il n'était jamais parti, contrairement à ses frères et sœur. Habitent aujourd'hui à Laval : Anna, Aline et Jean-Pierre; à Sherbrooke, Yoland. Il n'y a plus un seul descendant de Sara et Ambroise à Sainte-Anne. (Ni, à ma connaissance, et sous toute réserve, de Jos. Labelle et Honoré Chalifoux; quant à Martin Labelle, je suis moins certaine.)

Léopold et Anna auront été le bâton de vieillesse de Sara, veillant sur elle et sa santé jusqu'à la fin. Elle était avec raison très fière d'eux. Tout autant que son mari, ma tante était dégourdie et travaillante, ce qui lui valait l'estime de ma grand-mère, peu patiente avec les pas d'allure et les paresseux. En parlant avec Anna de sa première année de mariage, au magasin, je lui suggère que la vie avec sa belle-mère autoritaire et bosseuse n'a pas dû être toujours facile. Peut-être qu'elle a trop de délicatesse pour s'en plaindre devant moi : elle dit seulement que les sœurs Labelle avaient la réputation d'être malcommodes, mais qu'elles possédaient d'autres qualités. « Et moi, elle m'aimait. »

La bonne réputation de Léopold et Anna à Sainte-Anne, jusqu'à aujourd'hui, est tout à leur honneur : dans un petit village, gérer caisse populaire et coopérative agricole, faire prospérer ces organisations, en toute discrétion et sans faire de mécontents (du moins à notre connaissance), constitue un accomplissement. Léopold avait plus le tour que sa mère avec la clientèle. Un peu d'instruction, moins de misère économique, un statut social plus élevé (homme marié versus veuve), plus l'exemple, maternel, de ce qu'il ne faut pas faire, ont adouci les mœurs. Aucun des enfants d'Ambroise et Sara n'a hérité de leur caractère. À temps durs, personnages durs. (Car je présume à partir de ce que j'ai trouvé sur lui que le grand-père n'était pas un agneau non plus.) Que Martin Labelle le plus vieux des garçons chez Sara ait été un dur et Omer le plus jeune un doux ne relève

peut-être pas du hasard. Martin a été un enfant colon, privé d'école, obligé de se faire une situation à l'âge adulte par ses seuls moyens. Omer fut fils de cultivateurs, scolarisé, héritier de la terre familiale. Martin et Ambroise, qui s'affrontent à la fin du séjour à Ferme-Neuve, avaient en commun d'être l'aîné des garçons sur le lot de colonisation de leurs parents.



Pique-nique sur le perron de la Caisse populaire, vers 1948. La fillette à droite est Aline. On ne sait pas qui sont les autres enfants, peut-être Yoland complètement à gauche.

## Olidor de cultivateur à marchand

**A**u rôle de 1944, les 154 acres du lot d'Olidor sont évalués 1650\$ et ses bâtisses 950\$. C'est l'évaluation la plus haute pour une terre à Sainte-Anne.

Au mois de février 1947, il l'hypothèque pour une somme de 1100\$, auprès de Léopold personnellement qui devient son créancier. Il a fini d'acquitter cette dette en 1949.

En 1952 la Commission scolaire lui achète un terrain de 40000 pieds carrés, 1250\$. Cette transaction marque le début de l'envahissement de la terre par le village, du côté est de la route. Sur ce haut plateau on érigea le collège (école des garçons), qui abrite aujourd'hui l'hôtel de ville. En 1952, pour les 128 acres restants de sa terre, l'évaluation municipale d'Olidor sera de 4300\$ terrain et bâtisses.

Le 9 avril 1953 il passe chez le notaire avec Sara, qui le libère de l'obligation de lui verser une rente annuelle de 120\$ (à partir du moment où elle ne vivrait plus sous le même toit que lui, ce qui arriva en 1935), obligation qu'il avait contractée lors de la signature de l'acte de donation de la terre en 1925. (Quittance notariée dactylo, disponible au Registre foncier du Québec en ligne, Registre des mentions, Circ. foncière de Labelle, 8692. «Madame Sarah Labelle...veuve en premières noces et non remariée de Monsieur Ambroise Chalifoux, en son vivant cultivateur... (...) La donataire par acte de donation par elle consentie à Monsieur Olidor Chalifoux, cultivateur...(...) Laquelle par les présentes donne quittance... ».)

Olidor revient le lendemain chez ce même notaire avec Léopold comme gérant de la Caisse populaire, l'institution lui accordant une hypothèque de 4000\$. Au mois d'octobre suivant, il vend sa terre, moins une parcelle, 9000\$, à Delphis Millette.

C'est probablement en 1953 (lorsqu'il prend cette hypothèque de 4000\$ en avril?) qu'il achète le magasin de son cousin Arthur Chalifoux à l'angle des rues de l'Église et Saint-Pierre. Sur la liste électorale du 2 juillet 1953, il est épicier-boucher. (Je n'ai pas trouvé la fiche immobilière de cette propriété au registre foncier.)

De 1947 à 1955, Olidor remplace Léopold comme secrétaire-trésorier de la municipalité. Il aura aussi siégé comme conseiller municipal pendant de nombreuses années. Ci-dessous deux échantillons de son travail en tant que secrétaire, qui nous donnent en même temps un aperçu des mentalités de cette époque (comme ailleurs dans les citations, j'ai corrigé quelques fautes plutôt que de recourir aux encombrants *sic*) :

#### Règlement no 80 en 1949 : Costumes indécents

Attendu que depuis quelque temps des personnes se permettent de circuler sur nos routes et même dans le Village de Ste-Anne du Lac en costume indécent.

Attendu que cette manière d'agir ne peut être tolérée.

En conséquence il est proposé par M. le Conseiller Albert Beaudry et résolu qu'il soit décrété et statué par le Règlement no 80 ce qui suit :

1. Il est défendu à toute personne portant un costume de bain de quitter la plage et circuler dans les limites de la municipalité.
2. Le baignage mixte est complètement interdit.

#### Règlement no 81 en 1949 : Vente de terrains à des Israélites ou Syriens (orthographié « Siriens »)

Attendu que la population de notre municipalité a besoin de toutes ses ressources pour progresser.

Attendu que quand le commerce passe en des (?mains) de nations israélites ou siriennes l'argent est drainé vers l'étranger.

En conséquence il est proposé par M. le Conseiller Joseph Cardinal et résolu qu'il soit décrété et statué par le Règlement no 81 ce qui suit :

Il est défendu de vendre ou d'échanger tout terrain ou partie de terrain de même que toute bâtisse à des individus ou sociétés israélites ou siriennes.

En parcourant les écritures d'Olidor comme secrétaire, à différentes dates et sur divers sujets, je m'émerveillais qu'on écrive si bien avec une deuxième année d'école. Guylaine Melançon, sa petite-fille qui l'a bien connu, partage mon sentiment. « J'ai souvenir que mon grand-père lisait beaucoup et c'est chez lui quand j'étais petite que je lisais le Reader's Digest. J'ai aussi toujours entendu mon père [Réjean Melançon] parler de lui comme un autodidacte. Mon père disait avec beaucoup d'admiration qu'Olidor avait tout appris par lui-même. »

Bien longtemps après qu'il n'en sera plus propriétaire, toute la terre à l'est de la route (qu'avait conservée Sara jusqu'en 1939) perdra sa vocation agricole : y apparaîtront peu à peu motels, restaurant, sentier de motoneige, patinoire et nouvelles rues résidentielles. Mais la centaine d'acres de la terre à l'ouest de la route reste encore aujourd'hui zonée agricole et est exploitée comme telle.

Mes aînés Claude et Clarisse ont des souvenirs de fêtes familiales chez Olidor du vivant de notre mère, sur la terre. Claude surtout :

J'ai souvenir d'être allé au deuxième étage écouter des « plates » sur le gramophone avec une quantité d'aiguilles. La chanson qui m'a marqué c'était « Quand Polion va voir Nina ». Aussi mon oncle aimait bien jouer des tours, dont deux mémorables, « regarder la lune dans une manche de coat » et « la pesée des moutons », je vous fais grâce des détails de ces jeux, ce serait un peu long. Une chose que je trouvais bien

étrange c'était que le petit dernier s'appelait Gilles par un des parents et Roger par l'autre. Ma tante Anna est bien bonne de dire que les enfants étaient un peu turbulents.

Anna précise que Rose-Hélène et Olidor n'apportaient pas leur progéniture en visite chez eux, bien qu'elle invitait toute la famille. Tandis qu'ils allaient chez Olidor avec leurs trois enfants.

Les plus jeunes d'entre nous se rappellent seulement la période où notre oncle tenait magasin. Mes cousins et cousine de chez Léopold devaient être bien gourmands : ils ont été marqués par la bonne crème glacée, et le merveilleux gâteau de ma tante Rose-Hélène. Moi, par une petite toupie que j'ai reçue en cadeau (moment de joie, d'excitation), et le magasin lui-même, où j'allais faire des commissions, seule ou en compagnie de ma sœur ou ma grand-mère.

## **Cécile et Raoul en affaires à Mont-Laurier**

**N**otre famille habite toujours à Sainte-Anne le 7 mai 1945, selon les listes électorales fédérales (en haut du magasin chez ma grand-mère). Au cours des semaines ou mois suivants, nous déménagerons rue du Portage, dans le quartier Rapide de l'Original à Mont-Laurier. Mes parents y louent un restaurant dans un immeuble appartenant à Ben Laurin, un monsieur dont Claude se souvient. Parmi nos voisins immédiats se trouve la buanderie d'Elmer Courtemanche, le mari d'Aurore Chalifoux, fille d'Honoré, cousine de Cécile. Peut-être nous ont-ils cédé leur local en changeant de domaine d'affaires? Sur la liste électorale du Rapide de l'Original datée du 4 mai 1945, Elmer Courtemanche est restaurateur, et non buandier.

2 Charbonneau, Mme Joseph — Mont-Laurier.  
3 Courtemanche, Elmer, rest., Mont-Laurier.  
4 Courtemanche, Mme Elmer — Mt-Laurier.  
5 Chamard, Aimé, cult., Mont-Laurier.  
6 Chamard, Mme Aimé — Mont-Laurier.



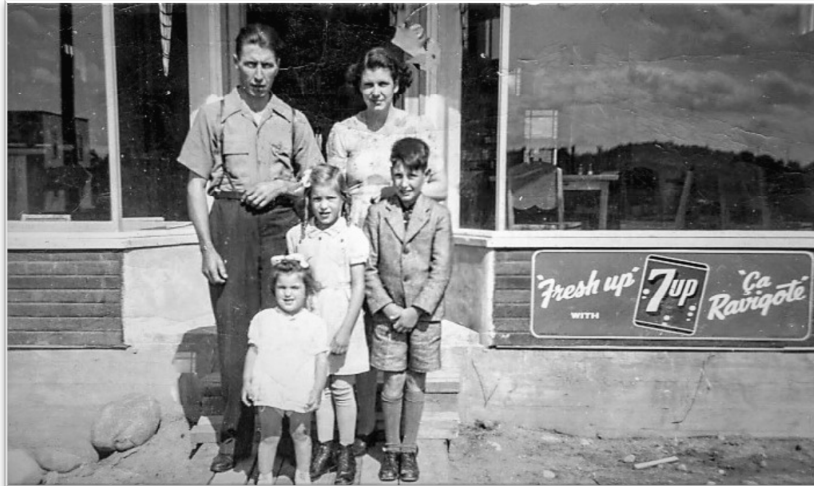
Restaurant au Rapide de l'Original, vers 1945. Raoul à gauche, avec Walter Hansen (mari de Delphine Daoust) à droite, et un ami de celui-ci. Le garçon est Claude.

#### **Honoré Chalifoux et sa fille Aurore à Mont-Laurier**

En 1936, Aurore Chalifoux (1914-1998) épouse Elmer Courtemanche (1911-1972) de Ferme-Neuve.

Huit ans plus tard, le 1<sup>er</sup> mai 1944, Honoré perd sa femme, Marie-Louise Turcotte, morte à l'âge de 63 ans. Honoré ne figure pas sur la liste électorale de Sainte-Anne de 1945 : j'ai l'impression qu'il est parti vivre auprès de sa fille Aurore à Mont-Laurier. Il s'y remarie le 10 novembre 1946, avec Angéline Daoust (1887-1966), veuve Lauzon, fille d'Hormidas Daoust, cousine de mon père.

Ce premier restaurant de mes parents s'avère trop petit. Le 3 mai 1946, ils achètent un terrain rue de la Madone (au 143, aujourd'hui 305) sur lequel ils feront bâtir un grand restaurant, mieux éclairé. Le lot leur coûte 1400\$, et ils emprunteront 3000\$ de la Caisse populaire en 1947 pour défrayer les coûts de construction. En voici une photo; on habite en haut.



Impossible de savoir combien leur a coûté en tout cette propriété neuve, mais ils y ont investi au moins 4400\$. En 1948 le docteur Lemieux la convoite, il veut en faire son bureau. L'acte de vente sera signé le 27 juillet, l'offre doit être irrésistible, il paie 17500\$ comptant! Le docteur revendra l'immeuble à Arthur Chalifoux quatre ans plus tard.

#### **Honoré Chalifoux et son fils Arthur à Mont-Laurier**

Arthur s'est mêlé d'affaires municipales à Sainte-Anne, en même temps que Léopold et Olidor. Il y fut maire de 1947 à 1949 (Léopold secrétaire de 1945 à 1947, Olidor de 1947 à 1955). D'après les listes électorales de 1949, Arthur habite toujours à Sainte-Anne (marchand) cette année-là, mais pas son père.

Le 7 novembre 1952, il achète du docteur Lemieux l'immeuble construit par mes parents rue de la Madone, 20000\$ : il y ouvre une ferronnerie. Son magasin de Sainte-Anne est vendu à Olidor (date exacte inconnue).

En 1953, figurent sur la liste électorale de Mont-Laurier, Arthur marchand et Honoré rentier, plus leurs épouses. Le Lovell de 1954 précise qu'Arthur tient commerce au 143 rue de la Madone. Honoré habite à côté de son fils au 125A rue Brunet.

Honoré meurt le 26 juillet 1954 à Mont-Laurier. Il a son monument funéraire au cimetière de Sainte-Anne. Le seul autre nom sur sa tombe est celui de son petit-fils André Chalifoux (garçon d'Arthur) décédé en 2002.

Angéline Daoust sa seconde épouse avait eu deux maris avant lui, les frères Ferdinand et Aimé Lauzon. En 1957 elle convolera de nouveau, avec Hormidas Ouellet. Quatre mariages donc pour cette femme.

Arthur disparaît en 1957, mais le Lovell de Mont-Laurier de 1959 mentionnera toujours la Ferronnerie Chalifoux au 143 de la Madone. Yvonne Tourangeau sa femme lui survit jusqu'en 1996, c'est elle qui a repris le commerce, avec l'aide de son fils André.

Le 2 août suivant la vente de notre restaurant au docteur Lemieux, mes parents achètent un terrain rue Frontenac, 1000\$ comptant, et y font bâtir une modeste maison. Robert y viendra au monde le 30 octobre 1948.

Pour subvenir à nos besoins, papa devient entrepreneur en puits artésiens. Nous sommes des enfants très choyés, avec d'excellents parents.



Notre famille rue Frontenac en 1949. De gauche à droite : Claude, Clarisse, Cécile tenant Robert et Raoul derrière moi.



En 2015 devant la maison de la rue Frontenac. Robert, à gauche, Clarisse et Claude.

Très proche de sa fille, Mémère Chalifoux tenait une grande place dans nos vies. Après notre déménagement à Mont-Laurier en 1945, on allait lui rendre visite à Sainte-Anne, et elle venait passer du temps chez nous. Elle devait nous être indispensable à certaines périodes, par exemple lorsque maman a donné naissance à Robert peut-être.

Sa présence était une fête pour ses petits-enfants. Clarisse se rappelle qu'un après-midi, en 3<sup>e</sup> année, elle avait quitté l'école avant la fin des classes, obsédée par la pensée déprimante que ce jour-là mémère s'en retournait chez elle. Après chaque séjour de notre aïeule, ma sœur traversait une période d'ennui et de tristesse. On l'envoyait se faire garder chez elle à Sainte-Anne. On mettait la petite Clarisse sur l'autobus à Mont-Laurier, on la confiait au chauffeur, qui la déposait devant le magasin, terminus de la ligne, où sa grand-mère l'attendait.



Studio Boudreault, vers 1947. Sara et Cécile, avec Claude, Clarisse et moi à 2 ans. D'autres photos ont été prises à cette occasion : Sara avec les enfants sans Cécile et Sara avec Cécile sans les enfants.

## La mort de Cécile (8 mai 1951)

**E**n 1951 maman attend un autre bébé. Le lundi 7 mai, vers 7 heures du soir, elle nous envoie chez une voisine, Mme Moreau, jusqu'au lendemain, tandis qu'une autre voisine, Mme Dufour, vient prêter main forte à notre grand-mère, qui se trouve chez nous. Papa est absent, il creuse des puits dans l'Outaouais. Le docteur Lemieux doit être là pour l'accouchement. *Est-il arrivé quand André naît vers 11 heures et demie du soir?* Plus personne ne le sait. La suite se passe mal. Maman saigne. On appelle le docteur, qui vient faire une piqûre. Mais l'hémorragie continue après son départ. Maman rentre à l'hôpital en ambulance. Ma tante Anna croit se rappeler qu'on aurait demandé à mon oncle Germain (Daoust) de se rendre auprès de Cécile à l'hôpital; il y serait allé mais ne serait pas resté comme prévu. Ce qui fait que notre mère serait décédée sans personne avec elle. Le moment du décès selon Clarisse : le matin vers 6 heures.

Quand on rentre de chez Mme Moreau, mémère nous dit que maman est à l'hôpital. Adolescente, je l'ai entendue raconter à quelqu'un qu'il n'y avait pas eu moyen de joindre papa, toutes les lignes téléphoniques étant occupées. Prévenu enfin, papa arrive vers 10 heures et demie pensant lui aussi que maman est seulement hospitalisée. « Elle est chez Ouellet », lui apprend mémère. Le nom du salon mortuaire : Claude comprend aussitôt « MORTE ». Je n'ai pas l'âge de me rendre compte, je n'ai gardé aucun souvenir de cette journée. Clarisse se rappelle un détail : « On a envoyé le matelas sur lequel maman avait accouché à la buanderie d'Elmer Courtemanche. »

Aline m'écrit : « Ma mère se souvient très bien comment elle, elle a appris le décès subit de ta mère. Elle était en train d'étendre du linge sur la corde (tu te souviens?

La corde entre la fenêtre de ma chambre et la beurrerie). Elle était donc à la fenêtre quand Alphonse Daviault lui a apporté la nouvelle. Pourquoi M. Daviault? Parce qu'il était l'un des rares à avoir le téléphone. Ma mère aurait aimé que M. Daviault aille le dire à mon père mais il n'a pas voulu. »

L'An mil neuf cent cinquante-et-un, le vingt-sixième jour de juillet.

Devant J.M. L'Allier, soussigné, Notaire pour la Province de Québec, résidant et pratiquant à Mont-Laurier.

Comparaît:-

Raoul, Daoust, contracteur de Mont-Laurier.

Lequel, conformément à sa déclaration reçue en brevet par le Notaire soussigné, le vingt-six juillet mil neuf cent cinquante-et-un, requérant la nomination d'un tuteur et d'un subrogé-tuteur à Claude Daoust, agé de onze ans, Clarice Daoust, agée de neuf ans, Lise Daoust, agée de six ans, Robert Daoust, agé de deux ans et André Daoust, agé de deux mois, enfants encore mineurs issus de son mariage avec la dite Dame Cécile Chalifoux.

A fait comparaître devant le Notaire soussigné

Monsieur Léo Daoust, restaurateur de Ste-Anne du Lac, oncle paternel des dits mineurs,  
Léopold Chalifoux, secrétaire de la Caisse Populaire de Ste-Anne du Lac, oncle maternel des dits mineurs,  
Dame Anna Beauvais, domiciliée à Ste-Anne du Lac, épouse de Léopold Chalifoux, sus-nommé, tante maternelle des dits mineurs,  
Germain Daoust, commis de magasin de Mont-Laurier, oncle paternel des dits mineurs,  
Richard Constantineau, garde-chasse de Mont-Laurier, ami des dits mineurs,  
Roger Legault, journalier de Ste-Anne du Lac, cousin des dits mineurs,  
Emilien Aumont, restaurateur de Mont-Laurier, ami des dits mineurs.

Et les parents ci-dessus nommés, ici présents, après avoir prêté serment devant le Notaire soussigné et avoir eu lecture de la déclaration du comparant, ont tous été d'avis que Raoul Daoust, fut nommé tuteur de ses enfants mineurs, et que Léopold Chalifoux fut nommé leur subrogé-tuteur.

Puis Raoul Daoust et Léopold Chalifoux ici présents, ont accepté leur charge respective et promis, sous serment prêté devant le Notaire soussigné, de remplir les devoirs de leur charge.

Fait en brevet à Mont-Laurier, les jour, mois et an susdits.

Et le comparant et tous les parents ont signé avec le Notaire et en sa présence, après lecture faite.

(signé) Raoul Daoust

(signé) Léopold Chalifoux

André, le nouveau-né, est recueilli par mon oncle Cléophas (Daoust) et ma tante Thérèse (Giroux), qui l'élèveront comme leur enfant. Ils avaient déjà un garçon, Jean, et ils adopteront plus tard une petite fille, Joane. Il n'a guère connu Sara et en avait peu de souvenirs.

Je dois écrire « avait » parce qu'il n'est plus de ce monde; mon formidable petit frère André, vif d'esprit, bon, adorable, que Cécile aurait tant aimé, nous a quittés le 1<sup>er</sup> décembre 2017. Le dernier de la famille s'en est allé le premier.

Il est photographié dans les bras de mon père en 1951, avec le reste de la famille, devant la foreuse de puits artésien. Une autre photo nous le montre (à gauche) en compagnie de Robert à Chomedey en juillet 1957.





L'histoire familiale se répète de manière troublante. Le 8 mai 1951, onze jours avant son 38<sup>e</sup> anniversaire de naissance, Cécile meurt des suites d'un accouchement, comme deux de ses tantes : Éléonore Chalifoux, le 26 mai 1921, à 38 ans (dates et âges similaires), et Exilia Labelle, le 12 février 1937, à 41 ans. Le nouveau-né d'Exilia avait lui aussi été baptisé André (Laurence). Le surlendemain du décès d'Exilia, sa mère s'éteignait à son tour. Le drame du double enterrement de la mère et de la fille à Brébeuf en 1937 ne se répétera pas, mais Sara tombe malade. Enfin, certaines circonstances du décès d'André me font penser à la manière dont Cécile est partie. Au cours des semaines précédant sa disparition, il avait vu deux fois son médecin de famille pour un mal de tête violent qui le frappait par intermittences. Les analgésiques recommandés par le docteur ne le soulageaient pas. Des examens à l'hôpital devaient suivre, mais il n'en a pas eu le temps. Le rapport du coroner sur sa mort subite :

une hémorragie cérébrale consécutive à la rupture d'un anévrisme. Ce matin-là, après déjeuner, il avait soufflé la neige légère dans son entrée, puis échangé quelques mots dehors avec sa femme Lorette qui partait faire des commissions. Il est mort pendant sa courte absence, seul, dans la maison.

Je viens d'avoir 6 ans quand je perds ma mère. Je me rappelle le salon mortuaire et l'enterrement. Ce n'est pourtant pas alors que tout bascule dans le malheur, le manque et l'absence. Bientôt rétablie mais cardiaque, ma grand-mère décide de rester avec nous. À mes yeux d'enfant, tout continue comme avant, notre vie ne change pas. Pour moi, c'est au printemps de 1952 que je deviens orpheline. Malade, mémère s'en retourne vivre chez elle à Sainte-Anne. Papa engagera une femme puis une autre pour la remplacer, ça ne fera que quelques semaines. C'est à ce moment-là qu'on casse maison, qu'on est « placés » ailleurs.

Pendant trois années à partir de l'été 1952, Clarisse et moi serons pensionnaires à l'hospice de Mont-Laurier, à cinq minutes de marche de notre ancien chez nous. Du bocage de la cour des filles, on peut observer la vie des gens qui occupent notre maison rue Frontenac, les enfants inconnus qui y jouent à notre place. Je les croyais alors propriétaires, mais j'ai découvert récemment par le registre foncier du Québec que papa n'a revendu la propriété qu'en 1955, 4000\$. C'était donc ses locataires.

Nous n'avons pour ainsi dire jamais de parler, même quand papa habite rue du Pont, tout près : il y tient un magasin de vêtements pour hommes, son nouveau gagne-pain. Claude et Robert sont placés ailleurs à Mont-Laurier. J'ai un magnifique souvenir de mémère Chalifoux arrivant seule dans la cour de l'hospice où j'étais en train de jouer. Ce fut une brève rencontre. Elle contournait les règles de visite, quelqu'un l'avait déposée ici et viendrait la reprendre.

Clarisse et moi aurons la très grande chance de passer nos vacances scolaires de 1953, 1954 et 1955 à Sainte-Anne, moi toujours chez mémère, elle en partie chez mon oncle Léopold. À la fin de l'été de 1955, on ne retourne pas à l'hospice, notre grand-mère nous garde chez elle. Je vais à l'école de Sainte-Anne, j'y fais mes 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> années. Clarisse y fait sa 9<sup>e</sup> année, puis redevient pensionnaire à Mont-Laurier, cette fois à l'École normale, car la 10<sup>e</sup> ne se donne pas à Sainte-Anne. Au début de l'été 1957, toute la famille sera de nouveau réunie sous un même toit à Chomedey (Laval), incluant Sara.



Cimetière Notre-Dame-de-Fourvière, Mont-Laurier.

## Mes souvenirs d'enfance chez Sara



Mémère Chalifoux et moi sur sa galerie, vers 1955. Sara se tient le bras replié comme sa mère sur une photo de celle-ci avec trois petits enfants, voir « Enfance, adolescence et jeunesse de Sara » dans la Première partie.

**L**a colocataire de notre grand-mère à Sainte-Anne dans les années 1950 était une femme célibataire de l'âge de nos parents, Thérèse Léonard, fille d'Alfred, la famille de cultivateurs voisine de la terre de Sara. Sans doute que Thérèse s'absente par périodes ou qu'elle sera déménagée pendant que j'y étais, car j'ai bien des souvenirs de moi seule avec ma grand-mère. J'ai peur du vent, du tonnerre, des éclairs, des crises de coeur, de la mort, j'attends toujours une visite de papa (qui vient peut-être deux fois par année, plutôt à l'improviste il me semble), je suis encore une enfant pas comme les autres, sans vrai foyer, mais je vis avec ma bonne grand-maman, c'est le jour et la nuit avec l'hospice. Ici, très loin d'être un numéro parmi d'autres, je suis une vedette, objet de toutes les attentions et même d'admiration. D'ailleurs, en parlant de moi ou en m'appelant, elle dit toujours « la Lise », un privilège de diva réservé à moi seule dans son entourage, mais que je partage avec son poêle à bois et un chat du voisinage – « la Lise viens icitte, chauffe le poêle chauffe, le chat ôte-toé de là ». Les soirs tranquilles, elle aime m'entendre chanter, elle m'adresse des demandes spéciales : tel cantique, telle vieille chanson de folklore. J'ai l'impression qu'elle m'écoute avec ravissement. Pendant que je m'exécute, elle ne fait rien d'autre que se bercer, elle a mis de côté le tapis qu'elle tressait, son reprisage, son jeu de patience. Un jour, je pense lui faire très plaisir avec une nouvelle chanson qui parle de grand-mère et que je viens tout juste d'apprendre. Je l'entonne avec cœur : « Grand-mère est déjà vieillotte/Elle n'a qu'un seul défaut/Toujours elle radote... » Hommage raté, elle ne m'écoute pas et m'évite du regard.

On mène une vie de village. Des gens entrent et sortent, des conversations s'engagent sur la galerie. Je suis frappée par un mot bref et net qui revient souvent : aqueduc. C'est un mystérieux et grave problème sur fond de discorde. Le litige est expliqué dans un jugement de la Cour suprême qu'on peut lire sur internet. Il suffit de taper « Olidor

Chalifoux » dans Google pour y avoir accès : j'éprouve une satisfaction particulière à comprendre enfin ce qui tracassait tant les grandes personnes. (Olidor en tant que secrétaire-trésorier de la municipalité au début de toute cette affaire.)

Sara, réputée avoir été sévère avec ses enfants ne l'est pas avec nous ses petits-enfants. Je jouis d'une grande liberté. Il y a tout de même des interdits, pas toujours compréhensibles. Un hiver, Mme X organise une « séance »; je suis de la troupe d'enfants qu'elle doit faire répéter le soir à la salle paroissiale. Un exercice (le premier?) se prolonge passé les neuf heures. Quand je rentre, mémère m'attend avec une brique et un fanal : fini pour moi la séance de Mme X. Mes supplications désespérées ne l'ont pas attendrie. J'ai cru comprendre qu'en plus d'être en retard, je revenais d'une activité peu recommandable. (Mais j'ai fait partie d'autres spectacles organisés par l'école à la salle paroissiale.)

Une autre fois, nous étions dans la cuisine et pour je ne sais plus quelle raison, elle s'est fâchée si fort contre moi qu'elle m'a poursuivie jusque dans l'escalier où je me sauvais, en brandissant la poignée de cuillères qu'elle avait dans la main comme pour me frapper. Elle n'est pas montée. Des plus hautes marches je lui ai lancé quelque chose à propos de papa - peut-être que je lui rapporterais ce qui se passait là, ou que je lui demanderais de venir me chercher, je ne me souviens plus exactement. Elle n'a pas répliqué à cette risible menace; sa colère ne l'aveuglait pas.

Elle nous protégeait avec des talismans et nous soignait avec des remèdes de son temps : médailles et scapulaires, huile de saint Joseph, carrés de camphre, liniment Ménard, mouches de moutarde, vermifuge censé éliminer les vers responsables de ma bougeotte qui sortait de l'ordinaire selon elle. La mode était à la peau blanche et je brunissais facilement au soleil; le commis-voyageur Familex lui a vendu une lotion au citron pour sa petite sauvageonne.

En fait, tout ce que je viens d'énumérer était l'usage dans beaucoup de foyers des années 1950, pas seulement chez les vieilles personnes. Mais le pot de chambre en réserve sous le lit, le crachoir pour hommes et le tabac à priser, toutes choses présentes chez elle, ne se voyaient plus guère dans les maisons de la génération de mes parents. La tabatière rangée dans un tiroir de son moulin à coudre ne me semblait jamais baisser, quoiqu'elle en sniffait à l'occasion.

Sur ce moulin à coudre elle nous cousait des vêtements dans du vieux. Je m'en servais quant à moi pour jouer à l'école en faisant mes devoirs : il représentait mieux le pupitre de la maîtresse que la table de cuisine. Ma méthode était celle de la sœur qui nous enseignait. J'avais comme elle une pile de petits cartons portant les noms des élèves de ma classe, j'en pigeais un et posais ma question. Si sa réponse n'était pas la bonne après vérification dans mon livre, je reprenais l'élève et lui expliquais en long et en large ce qu'elle aurait dû savoir; si elle avait répondu correctement, je disais simplement « bien » ou « très bien ». Ma voix autoritaire s'élevait dans la pièce où ma grand-mère vaquait à ses occupations, quand elle ne faisait pas que se bercer en regardant dehors. J'ai déjà tenté, avec Thérèse Léonard, de lui montrer à écrire : je pensais que cela pouvait s'apprendre en quelques soirs, nous n'avons pas persévéré dans notre mission.

Avant notre ère d'abondance et de prospérité, les gens ne se débarrassaient pas de leurs affaires dans des bazars, les friperies n'existaient pas. On donnait à la parenté ou aux amis ce qui ne servait plus. Les livres, les bicycles, les instruments de musique et les jouets, tout ce qui peut tenter un enfant, ça ne se vendait pas de seconde main. Je me souviens d'une paire de pardessus et d'une traîne sauvage qu'elle m'a achetées au magasin à Sainte-Anne. Un jour on attendait la livraison d'un matelas en mousse neuf pour son lit. Le camion arrive de Mont-Laurier, le chauffeur en descend et constate qu'il a perdu sa cargaison en chemin.

Partie au vent. Il repart et revient avec le matelas qu'il a récupéré au bord de la route.

La radio apportait les nouvelles du monde, des chansons françaises, le bruit mystère commandité par la soupe Aylmer, les décès. La vaisselle du souper faite, à sept heures moins quart il fallait presque cesser de respirer : elle rapprochait l'oreille du poste pour ne rien manquer de *Séraphin*. Le feuilleton quotidien d'une douzaine de minutes s'appelait en réalité *Un homme et son péché*, *Une autre des belles histoires des pays d'en haut*. L'histoire se passe à Sainte-Adèle au temps de la colonisation avec le curé Labelle. Les personnages sont des contemporains des grands-parents paternels de Sara, qui avaient été colons dès 1853 de la paroisse voisine de Saint-Sauveur-des-Monts créée par le curé en 1855, qu'ils quitteront vers 1880 pour fonder plus au nord un autre de ses villages : Labelle. Ce monde de jadis fictionnalisé par Claude-Henri Grignon, elle l'avait connu à travers ses grands-parents et son père, peut-être même en possédait-elle certaines clés (je le réalise aujourd'hui).

Tout de suite après *Séraphin*, à sept heures, le cardinal Léger entonnait le chapelet depuis la *cathédrrrale Marrie Rrraine du Monde*, avec ses mystères joyeux, douloureux et glorieux. Il fallait s'agenouiller et répondre. Je ne retrouve plus malheureusement le fil Facebook où quelques enfants du village de ma génération racontaient comment ma grand-mère les attirait dans sa maison à l'heure du chapelet, en leur donnant un popsicle ou une pièce de cinq ou dix cents. J'ai probablement été témoin de ce prosélytisme, mais je n'en ai aucun souvenir.

Messes, rosaire le samedi soir, salut du saint sacrement le dimanche, advent, carême, mois de Marie, neuvaine, chapelet et prière du soir, toutes ces dévotions rythmaient notre quotidien d'un soleil à l'autre. Notre pratique religieuse était à peine moins stricte qu'à l'hospice, mais elle se passait dans des conditions plus agréables. On

devait compter parmi la vingtaine de personnes les plus dévotes à Sainte-Anne, la proximité de l'église nous facilitant sa fréquentation. Hubert Léonard chantait seul les basses messes de la semaine. Il était rejoint le dimanche à la grand-messe par la chorale des filles dont je faisais partie, dirigée par une sœur de notre école. Nous chantions aux funérailles, où on se rendait en classe quand elles avaient lieu la semaine.

Je n'oublie pas certaines morts.

On exposait encore dans les maisons. En compagnie de ma grand-mère, j'ai vu sur les planches dans son salon un villageois encore jeune qui s'était noyé après avoir sauvé les touristes qu'il guidait : Antonio Raymond. Au dernier ou avant-dernier jour de son exposition, on apprend qu'une théière reposant sur la table près du lit où sa petite fille de trois ans dormait s'est renversée sur l'enfant; elle succombera à ses brûlures. Leurs funérailles se suivent de près.

Par un après-midi ensoleillé d'été, une chaloupe déserte à la dérive sur le lac sème l'inquiétude dans notre voisinage. La nouvelle se répand qu'on est à la recherche de Jacques Rocheleau, 14 ans. J'assisterai aux opérations déployées pour le retrouver, toujours craintive que les longues perches des hommes qui prospectent le fond de l'eau touchent le garçon et l'éventrent. Je verrai son repêchage et le corps étendu sur la berge.

Dans une grande maison près de l'église, un homme se pend.

Drames et tragédies étaient-ils plus courants à Sainte-Anne qu'ailleurs? Sans doute pas, mais c'est une impression partagée par beaucoup de ses habitants. Questionnée vers 1980 sur des « faits spéciaux », des « choses à raconter sur Sainte-Anne », la pionnière Herméline Brooks répond :

« Ici, ç'a été quasiment une place renommée pour les noyés. Il y en a bien, je pense qu'il y en a douze ou treize qu'on comptait. Après ça, il y en a un qui s'est pendu. Il y en a un qui s'est tué à la carabine. Là, ma petite nièce s'est tuée il y a pas longtemps, avec une carabine. » (H.B.)

La plus obsessionnelle et angoissante de mes peurs, c'était celle des « crises de cœur » de ma grand-mère. À notre connaissance elle n'a jamais été médicamentée ni pour sa haute pression ni pour sa maladie coronarienne. Il n'existait probablement pas de traitement pour sa condition à l'époque. Voici ce que m'écrit Aline qui a posé quelques questions à sa mère sur le sujet :

Elle ne se souvient pas si Sara prenait des médicaments mais elle pense qu'elle souffrait d'une maladie de cœur. À une certaine époque, mais c'est moins précis dans ses souvenirs, Sara aurait peut-être eu des problèmes de poumons. Garde Grenier, de l'Unité sanitaire, venait visiter Sara quand elle faisait sa tournée à Sainte-Anne. L'infirmière était venue à la maison avertir mes parents de ne pas la garder parce qu'elle aurait été contagieuse. Il semble que mon père ne s'était pas préoccupé de cet avertissement. Plus tard, à quelques reprises, Sara aurait dit à son fils qu'il faudrait la « placer ». Elle disait cela quand elle était malade et changeait d'idée aussitôt que ça allait mieux.

Un petit flacon de brandy qui lui durait des mois ou peut-être des années, du pain brun au lieu de pain blanc, une poignée de gros sel pour se frotter le bras quand ça n'allait pas, des compresses, c'était tout ce avec quoi elle se soignait d'après nos souvenirs. Au retour de l'école, je pouvais la découvrir prostrée dans sa chaise berçante en train de se frictionner le bras. Une heure plus tard, elle faisait à souper, plus rien n'y paraissait. Il devait s'agir d'angine de poitrine.

La crise « survient généralement pendant un effort physique, un bouleversement émotionnel ou toute autre situation exigeante pour le cœur<sup>137</sup>. » Ses crises les plus graves étaient sans doute des infarctus. Une fois au moins j'ai cru qu'elle n'y survivrait peut-être pas. C'était le dimanche 3 février 1957. Je viens de pouvoir dater l'événement grâce à un petit agenda dont Clarisse m'avait fait cadeau à Noël : je l'avais oublié au fond de mes tiroirs, elle ne s'en souvient pas elle non plus, et on se demande toutes les deux où elle avait pu prendre l'argent pour me l'acheter -- c'est un ouvrage très catholique, alors peut-être l'avait-elle eu comme prix à l'École normale.

### Janvier et février 1957

Pendant les deux premiers mois, je note l'heure de mon lever, de mon coucher et les événements du jour. (Les dix mois suivants, je n'écris plus rien.) La semaine, je me lève vers 7 heures quand je vais à la messe (deux ou trois matins sur cinq), sinon vers 8 heures moins quart, l'école commençant à 9 heures. Je me couche le soir entre 9 heures moins quart et 10 heures. Le samedi lever vers 9 heures ½, petit ménage, le dimanche un peu plus tôt, à temps pour la grand-messe.

Dans l'extrait qui suit, j'ai éliminé la plupart de ces faits de routine, presque tous les actes religieux à l'église ou à la maison, jeux et événements scolaires, pour me concentrer sur ce qui illustre le quotidien de ma grand-mère, avec ses enfants, petits-enfants, voisins et amis. Son réseau de parents proches s'appauvrisait naturellement : Olidor et Martin Labelle avaient quitté Sainte-Anne, comme, avant eux, Honoré Chalifoux et Jos. Labelle. Sainte-Anne se dépeuplait.

---

<sup>137</sup> Fondation des maladies du cœur et de l'AVC du Canada. [www.coeuretavc.ca](http://www.coeuretavc.ca)

Pour comprendre ces notes, précisons qu'au début de l'année 1957, papa et Claude habitent et travaillent à Montréal, Clarisse est pensionnaire à l'École normale de Mont-Laurier, Robert vit dans la famille Latreille rue Frontenac à Mont-Laurier, et moi avec ma grand-mère.

Le mardi 1<sup>er</sup> janvier. Chez oncle Léopold sont venus nous souhaiter la bonne année durant le jour. Le soir, mon oncle est revenu (faire quelque chose, illisible).

Le mercredi 2 janvier. Nous n'avons pas été à la messe parce qu'il faisait très froid. J'ai le rhume depuis hier. Je me suis levée à 11 heures et demie. Clarisse et Robert [*en visite pour le temps des fêtes*] sont allés chez oncle Léopold. Denise Doré et Huguette Daoust [*de mon âge*] sont venues alors que j'étais couchée. Veillé à la maison.

Le jeudi 3 janvier. Messe de mariage pour Cécile Cardinal et Armand Daviault voisin de chez grand-mère. Aline est venue l'après-midi. Le soir, grand-mère a été aux noces.

Le vendredi 4 janvier. Couché toute l'après-midi. Dans l'avant-midi, jeux dehors avec Robert.

Le samedi 5 janvier. Départ de Robert. Couché toute l'avant-midi. L'après-midi j'ai lu et chanté. Après le Rosaire à l'église, veillé toute seule avec grand-mère et Clarisse.

Le dimanche 6 janvier, jour de l'Épiphanie. Messe le matin, bénédiction des enfants l'après-midi, veillée des Lacordaire le soir.

Le lundi 7 janvier. Premier jour de classe. (...) Soirée chez M. le curé, il nous a bénis. M. Arcade Doré déménage.

Le mardi 8 janvier. Départ de Clarisse.

Le vendredi 11 janvier. Commissions pour les sœurs. Commissions avec grand-mère. J'ai été chez Lebeau pour un xylophone, il n'y en avait plus. Glissé avec Orise Melançon et Julienne Miller.

Le samedi 12 janvier. Petit ménage. On n'a pas lavé le plancher. Commissions. Rosaire le soir.

Le dimanche 13 janvier. Glissé un peu dans l'après-midi. Nicole Melançon [*filie de Zénon, future épouse de Jean-Pierre Chalifoux, fils de Léopold*] est venue. Dans la veillée, grand-mère est allée chez M. et Mme Daviault, Monique Daviault [*de mon âge*] est venue<sup>138</sup>.

Le mercredi 16 janvier. J'ai écrit à Clarisse. J'ai appris la nouvelle que grand-père Daoust était mort.

Le jeudi 17 janvier. Glissé à l'école en soucoupe volante avec Lise Bélisle.

Le vendredi 18 janvier. Il faisait trop froid je n'ai pas pu aller à la messe de l'école. On a fait le ménage le soir.

Le samedi 19 janvier. Lever 10 heures 10, grand-mère qui m'a réveillée. Thérèse [Léonard] est venue environ un quart d'heure. Son frère Hubert est venu la chercher.

Le dimanche 20 janvier. Glissé dans l'après-midi à l'école avec Aline. Salut, Aline et moi avons aidé à la sœur. Aline a soupé avec moi chez grand-mère.

Le mardi 22 janvier. J'ai été faire mes devoirs avec Nicole Melançon.

Le mercredi 23 janvier. Le soir de 7 heures ½ à 8 heures ½ on a été fêter Nicole Melançon, Aline C. (*Chalifoux? Courtemanche?*), Françoise Tourangeau. Je lui ai apporté un Hérault [*beau livre jeunesse illustré que j'avais peut-être en ma possession depuis l'âge de 6 ans*], Aline un cadre, Françoise un pot de fleurs.

---

<sup>138</sup> Voisins immédiats, hôtel Daviault. Alphonse Daviault (1894-1976) avait épousé à Mont-Laurier le 2 mai 1916 Marie-Louise Bélisle (1896-1983), sœur de Joseph Bélisle, ce père de famille du bout du lac devenu veuf en 1918 qui ne s'était jamais remarié (voir « Le recensement de 1921 »). Monique Daviault est leur petite-fille, enfant d'Albert Daviault et Marie-Anne Labelle, et donc ma petite-cousine. Sainte-Anne est un véritable écheveau de parentèles. Denise Landry, épouse de Yoland Chalifoux mon cousin (qu'elle a connu chez ma grand-mère), est une autre petite-fille de Marie-Louise et Alphonse, sa mère étant Aurore Daviault (Gabriel Landry).

- Le jeudi 24 janvier. J'ai été glisser en face de chez M. O. Beauvais sur la croûte. Je me suis lavé la tête, grand-mère m'a fait des rouleaux sur guenilles.
- Le vendredi 25 janvier. École (...) Patiné sur le lac avec Aline. La glace était vive.
- Le samedi 26 janvier. Petit ménage et commissions. L'après-midi patiné avec Mon-Line [Aline].
- Le dimanche 27 janvier. Aline n'est pas venue au salut à 3 heures, elle a été en patin à la grosse île. Après le salut, j'ai patiné.
- Le lundi 28 janvier. On a été voir Séraphin à la TV chez mon oncle Léopold.
- Le samedi 2 février. Petit ménage. Partie de hockey Ste-Anne-du-Lac avec Lac-des-Écorces (7-5). Nicole, Andrée, Odette Melançon [*les trois filles de Zénon*] sont venues. J'ai eu peur des chiens, grand-mère a été malade. [*Un gros chien accouru derrière moi avait posé ses pattes dans mon dos.*] Commencement de la neuvaine à N.-Dame du P. Secours à l'église [*je retourne à l'église finir ma neuvaine les jours suivants*].
- Le dimanche 3 février. Nous avons été au camp chez oncle [Léopold? Un 3 février?]. Grand-mère est tombée malade le soir. M. le curé et le docteur sont venus. Elle a fait une crise cardiaque. Elle a été administrée. Couché à 9 heures moins quart/recouché à minuit moins quart.
- Le lundi 4 février. C'est mon oncle [Léopold] qui m'a levée, il a passé la nuit debout. L'avant-midi ma tante [Anna] est venue. Je suis allée faire acte de présence à l'école. L'après-midi bulletin j'ai été à l'école. Grand-mère se rétablissait.
- Le mardi 5 février. École. J'ai fait mon dîner seule.
- Le jeudi 7 février. Feu chez Ovila Bélisle. (...) École (...) Le soir j'ai glissé. Mme Giroux avec Lise [*sa fille*] et Mme Lebeau avec Denise et Christiane sont venues. [*Il doit s'agir de Mme Émile Lebeau (née Antoinette Labelle en 1916, quelconque lien de parenté avec Sara? J'en doute), de sa fille Denise et quant à Christiane possiblement une autre de ses filles.*]
- Le vendredi 8 février. Mme Lauzon (vieille) est venue l'après-midi.

Le samedi 9 février. L'électricité a fait défaut, les électriciens sont venus la réparer. Mme Daviault est venue le soir. Les (? Illisible) aussi. J'ai glissé l'après-midi.

Le lundi 11 février. Le soir Mme Daviault est venue.

Le mardi 12 février. Le feu a pris dans la cheminée vers 4 heures. Ma tante Anna était ici, mon oncle est venu.

Le mercredi 13 février. J'ai glissé le soir avec Orise (*Melançon*). Grand-mère a été chez Mme Daviault. J'ai écrit à Mère Provinciale [*aucune idée pourquoi, pas pour vocation, j'avais 11 ans...*].

Le samedi 16 février. Patiné sur le lac. On a été veiller chez Lauré Doré. La paralysée Marie-Rose Lauzon y était.

Le dimanche 17 février. J'ai patiné avec Nicole (*Melançon*) qui est venue à la maison avec Angèle.

Le mardi 19 février. J'ai reçu une lettre de Clarisse. Elle me demandait une grande grâce.

Le samedi 23 février. Je me suis couchée dans l'après-midi. Papa est venu avec les petits [*c'est drôle, j'appelle mes frères et sœur et mes cousins cousine de chez Léopold, « les petits », comme ma grand-mère*]. On a été chez mon oncle voir la partie de hockey à la TV Canadiens 4-1.

Le dimanche 24 février. On a été chez les sœurs après la grand-messe. André et ma tante Thérèse sont venus. Départ de papa, Claude, Clarisse vers 3 heures ½. Salut à 7 heures.

Le lundi 25 février. On est allés voir la TV chez mon oncle Léopold. Les petits [*Yoland, Aline, Jean-Pierre*] sont venus coucher à la maison parce que mon oncle et ma tante sont partis en ville.

Le mardi 26 février. Les enfants à mon oncle ont passé encore la journée. Feu vers 9 heures chez Albert Plouffe et la maison du voisin Edgar Aumont.

Ces notes que j'ai prises à 11 ans me permettent de replacer dans le temps trois événements que je n'ai pas oubliés : le xylophone que j'ai reçu en cadeau, l'attaque des chiens et la crise consécutive de ma grand-mère le lendemain, avec visite

du docteur et du curé. J'aurais juré que ce drame, qui m'a pourtant beaucoup marquée, était survenu en été.

Ce dimanche soir 3 février, je m'étais donc couchée à neuf heures moins quart. L'hiver le haut de la maison était condamné, on dormait en bas toutes les deux sur le divan-lit, en longue jaquette, chaussons et bonnet de nuit, près du *buck stove* qu'elle alimentait de bûches à l'aube, pour réchauffer la maison avant notre lever. Et pourtant dans mon souvenir, elle fait cette grave crise assise dans le lit de sa chambre au deuxième étage. Sans doute que le haut de la maison n'était pas fermé, on a de la visite qui reste à coucher pendant ces deux mois.

Je la revois, pliée en deux par la douleur, tout son maigre corps ébranlé par d'énormes rapports pour restituer, mais elle ne vomit pas. Ses gémissements alternent avec de dangereuses prières : « Bonne sainte Anne venez me chercher! ». Ce qui m'inquiète le plus, c'est la jugulaire très saillante dans son cou, une partie de notre anatomie que je n'avais jamais remarquée; elle bat très vite, à l'épouvante, comme prête à sortir de sa cage.

Je m'étonnais que si près de mourir on puisse expliquer comme en plein jour ce qu'il fallait faire. Elle m'a envoyée prévenir Mme Daviault (qui téléphonerait à mon oncle Léopold), mais je ne me souviens pas de cette sortie à la noirceur et dans la neige. C'était tout un événement : faire venir le docteur de Ferme-Neuve la nuit, et plus sérieux encore réveiller M. le curé lui-même, signe d'agonie. Elle m'a demandé de prendre le viatique qui se trouvait dans la grosse malle et de l'installer sur la commode : de ces gestes inouïs en prévision de l'administration des derniers sacrements, je me souviens très clairement.

Il aurait fallu qu'elle reste tranquille à la maison le lendemain d'une crise d'angine, mais on avait été à ce camp de l'oncle. À la fois elle se souciait de sa santé, se surveillait, et elle ne prenait pas assez de précautions. Par exemple, on

partait à pied chercher des framboises, loin, toujours plus loin, et là-bas, sous le soleil, elle s'attardait, s'ambitionnait dans le ramassage. Je lui en voulais de ces imprudences. Elle était peureuse, nerveuse et anxieuse, et cependant téméraire.

### *Sainte-Anne dans les années 1950 et aujourd'hui*

Les Règlements municipaux 80 et 81 adoptés en 1949, que j'ai déjà cités plus haut, écrits de la main d'Olidor, restent en vigueur dans mon enfance. En 1953, le conseil municipal réitère l'interdiction de vendre à des Israélites ou Syriens. Jusque dans les années 1960, seuls les garçons et les hommes pouvaient se baigner au village. « Le port des culottes et du costume de bain sont défendus (*sic*) aux personnes du sexe, dans les limites de cette municipalité », nous avertissait un écriteau à l'entrée du quai municipal. Car, bien entendu, c'était ce que signifiait l'interdiction de mixité de 1949. Ma sœur et moi nous rappelons comme si c'était hier que par un après-midi d'été une Montréalaise en visite chez Zénon est sortie de la maison de ses hôtes et a traversé la rue en maillot sous une serviette pour s'avancer dans le lac. Ce fut un tel choc pour nous que la scène est restée gravée dans nos mémoires avec tous ses détails. J'apprends aujourd'hui qu'il s'agissait d'une nièce, mannequin.

Il me semble que nous jouions tout de même la plupart du temps en culottes. À l'église, bien entendu, ça prenait une robe et aussi un chapeau et des bas. (À la chapelle de l'hospice, il fallait porter un voile, noir la semaine, blanc le dimanche.) Paraissait-il que le curé Lassonde pinçait les bas de nylon des demoiselles pour s'assurer qu'elles ne se présentaient pas nu-jambes à l'église. On ne peut pas en plaisanter, si je me fie au témoignage

récent de l'une de ces jeunes filles d'autrefois, qui décrit dans son cas un examen jusque sous sa jupe : très choquée, elle avait repoussé vivement le prêtre et rapporté cette agression à sa mère, laquelle, furieuse, avait enjoint sa fille au silence pour éviter que son père aille sacrer une volée au curé. À ce chapitre j'ai entendu dire bien pire sur Lassonde, par des personnes absolument dignes de foi, que je crois entièrement, et c'est pourquoi j'ose le nommer ici.

Le sujet des curés de Sainte-Anne, ayatollahs des mœurs et obsédés par le contrôle du corps des femmes et de leurs maternités, est vaste. Dans les années 1930, au temps du curé Sicotte il était défendu de danser; mon père s'est vu refuser la communion pour avoir commis ce péché. Entre autres anecdotes très choquantes que j'ai apprises récemment : un curé de Sainte-Anne a refusé à une mère de famille déjà nombreuse, qui venait de frôler la mort après avoir mis au monde un enfant mort-né, qu'elle empêche désormais les naissances comme le lui avait recommandé instamment le docteur. Le prêtre a fini par acquiescer à la demande du mari, mais par la suite, lorsqu'il rencontrait la femme, il l'appelait avec ostentation « Mademoiselle ».

Envoyait-on les prêtres les plus bornés dans les villages reculés? Eugène Demers qui fut curé de Sainte-Anne de 1965 à 1973 l'avait été à Brébeuf de 1945 à 1957 : Pauline Gill dans son roman historique *Marie-Antoinette la dame de la rivière Rouge* écrit que la paroisse de Brébeuf s'était libérée, par pétition, de cet « homme d'une étroitesse d'esprit inacceptable ». Elle cite un de ses prêches, où il fustige les « femmes dévergondées [touristes] qui donnaient le mauvais exemple à ses paroissiens » en portant des pantalons pour skier. Était-ce seulement dans les campagnes que les femmes gelaient des jambes l'hiver (pas de collants ni de bottes hautes à cette époque qui avait délaissé les robes longues), comme s'en plaignait l'une d'elles sur la page centenaire Facebook de Sainte-Anne?

Entre 1953 et 1963, au plus fort de l'exode rural, Sainte-Anne a perdu 30% de sa population, passant de 1538 h. à 1083 h. Aujourd'hui, en 2019, ce chiffre est tombé à 587 h. Mais le village est beaucoup plus gros, plus étendu, que dans mon enfance. Ce sont les rangs qui ont été désertés. Avec deux épiceries, un grand restaurant, deux motels et une grande quincaillerie, des maisons propres et des pelouses soignées, le village paraît bien et vit intensément. Le fait qu'il soit le dernier des Laurentides au nord de Mont-Laurier y est probablement pour quelque chose dans sa fébrilité. On n'y pas une impression de dépérissement, au contraire. Ses résidents actuels, descendants de pionniers pour beaucoup, sont incroyablement dynamiques. Aux dernières élections municipales, la lutte se faisait entre trois candidates à la mairie, et des postes de conseillers étaient disputés (dans plusieurs villages du Nord, on était élu par acclamation faute de personnes désireuses de s'engager). Depuis longtemps, les femmes participent aux affaires de la municipalité et de la paroisse sur un pied d'égalité avec les hommes. Les baignades au quai sont mixtes, filles et femmes se promènent dans le village vêtues à leur guise, cela va sans dire. Seul bémol, mais un gros : le tour du lac, le quai et le parc devant l'église ont perdu tout leur charme, les nouvelles constructions ont défiguré le paysage.

Depuis le centenaire de 2016, qui m'a fait redécouvrir mon village natal, avec les descendants de pionniers j'ai l'impression de me retrouver en famille. Plusieurs m'inspirent une grande admiration par ce qu'ils ont accompli, ce dans quoi ils sont engagés. Chaque matin, des bandes de vieux de ma génération se retrouvent « au café », c'est-à-dire au restaurant pour un café, les femmes d'un bord, les hommes de l'autre, mais on s'interpelle dans l'espace. Nombre d'entre eux sont des revenants, installés ici pour leur retraite après avoir gagné leur vie en ville. Le dimanche après-midi, Manon (Melançon) et ses musiciens font de la musique country au quai, on y danse, c'est la fête :

ma sœur et moi sommes des fans de cet événement, surtout couru par des gens de notre âge, dont beaucoup d'assidus venus de villages voisins. Les habitants qui ne sont pas de souche sont également chaleureux, par exemple notre sympathique propriétaire qui nous a hébergées en tout confort, lui aussi très engagé dans la vie municipale et paroissiale.

« Telles sont les racines, tel sera l'arbre » est la devise du village, et quand je vois l'arbre, je me dis que ma mère et ma grand-mère ont dû y vivre une vie riche et pleine, malgré tout ce qui me semble avoir été très pénible à leur époque, dont la subordination des femmes, les traditions strictes et la pauvreté.



La belle grande église presque centenaire coûte cher en entretien et réparations. Alors qu'on en ferme partout dans les villages et les villes faute d'argent, à Sainte-Anne on ne ménage aucun effort pour la garder ouverte et en bon état : quêtes, travail des Artisanes, subventions, main d'œuvre bénévole, billets de tirage, etc. Les loisirs des jeunes reçoivent une attention semblable. À tout problème, une solution, à la Tapani.

## **Le déménagement à Chomedey : été 1957**

**L**a fin de la dispersion familiale sera une initiative de Clarisse, 15 ans. De son École normale, elle écrit à notre père qui vit avec Claude chez ma tante Delphine à Ville Saint-Laurent. Elle lui propose qu'on soit réuni à nouveau toute la famille. Elle se trouve assez vieille pour tenir maison. Elle y met une condition : que mémère Chalifoux vienne habiter avec nous. Mémère acceptera, non sans y avoir beaucoup réfléchi paraît-il. La grande grâce dont me parle Clarisse dans la lettre que j'ai reçue d'elle le 19 février était probablement le succès de cette démarche. Papa doit être venu voir ma grand-mère la fin de semaine du 23 pour discuter de cette proposition.

À l'été de 1957, nous déménageons donc tous au rez-de-chaussée d'un duplex en bois sur la 77<sup>e</sup> Avenue à L'Abord-à-Plouffe, aujourd'hui quartier Chomedey de Laval. Une vie merveilleuse et excitante commence. Robert et moi allons encore à l'école. Papa et Claude travaillent à l'extérieur. Clarisse fera de même au fil du temps. Ma sœur et moi couchons dans le même lit, mémère dans le lit voisin, nous partageons la chambre avec elle.



De gauche à droite : Robert, Clarisse, Lise et Claude, juillet 1957, 77<sup>e</sup> Avenue, Chomedey.



Sara, octobre 1957, 77<sup>e</sup> Avenue, Chomedey.



Adolescente et jeune fille, je me faisais dire que je ressemblais beaucoup à ma mère. Sur cette photo, je suis penchée comme elle sur un chien (voir « Cécile en amour et au couvent » dans la Deuxième partie), mais ce n'était pas le nôtre : Toutoune partait du garage Valade au coin de la rue pour venir nous tenir compagnie. Elle sentait fort le cambouis et était très huileuse au toucher. Photo avril 1958, 77<sup>e</sup> Avenue, Chomedey.

Nous avons bien des commodités ici. La première fois que je prends mon bain, je demande à mémère si je dois enlever mes sous-vêtements. Elle me conseille de les garder.

Plusieurs familles de Sainte-Anne habitent dans notre voisinage, même celle de mon oncle Olidor.

## **Olidor et Adoré à Chomedey eux aussi**

D'après le Lovell de 1958-1959, Olidor Chalifoux travaillait cette année-là comme journalier à l'Université de Montréal et résidait au 256 de la 75<sup>e</sup> Avenue à Laval. Je présume qu'il

soignait les animaux de l'Institut Armand-Frappier (comme Fernand Bourque que j'ai connu, un ancien cultivateur de Sainte-Anne lui aussi). Olidor avait tout perdu avec son magasin à Sainte-Anne : un gros commerçant de bois qui lui achetait à crédit de l'essence en quantité ne l'a pas payé. Venu d'abord seul à Chomedey se chercher du travail, mon oncle a habité un temps chez sa fille mariée Bibiane, avant de faire venir le reste de sa famille.

Sara et lui vécurent donc à quelques minutes de marche l'un de l'autre dans cette banlieue montréalaise pendant deux années environ. Amis de Claude, nos cousins Maurice et Germain Chalifoux venaient à la maison. Ce trio de jeunes hommes avait de l'esprit, ils me faisaient bien rire.

Dans son témoignage, Herméline Brooks parle de l'attrait de Chomedey sur la population de Sainte-Anne : « Soixante-cinq familles qui sont parties dans le même été. Parce que l'ouvrage, à Chomedey, il y en avait ben, pis il y avait des bons salaires. Fait que ça s'en allait tout là. Cinquante-deux familles qui sont parties... »

Notre génération n'assurerait pas la relève agricole sur ces lots si péniblement défrichés. Sur une terre, il fallait beaucoup s'investir, pour peu de résultats. « La même somme d'intelligence, d'énergie et d'endurance appliquée dans l'industrie ou le commerce en aurait fait un homme riche », écrivait-on déjà en 1924 à propos d'un gros cultivateur, « travailleur dépareillé », gagnant un peu mieux sa vie que ses voisins comme lui cultivateurs mais tout juste<sup>139</sup>. D'autres options s'offraient à présent.

L'exode rural fut en fait un phénomène mondial. « Le changement social le plus spectaculaire et le plus lourd de conséquences de la seconde moitié de ce siècle [le 20<sup>e</sup>], celui qui nous coupe à jamais du passé, c'est la mort de la

---

<sup>139</sup> Charles Gagné. *Notre problème agricole en 1924*, École sociale populaire, Secrétaire de l'É.S.P., Montréal, 1924?.

paysannerie. Car, depuis le néolithique, la plupart des êtres humains avaient vécu de la terre et du bétail ou de la pêche<sup>140</sup>. »

Vers 1963, même la famille d'Adoré et Rose Alba, qui avait quitté Sainte-Anne pour l'Abitibi en 1941 ou 1942, migra à Chomedey. En Abitibi, ils avaient vécu une vingtaine d'années à Val Saint-Gilles et environ deux ans à Val d'Or, Adoré travaillant comme bûcheron. Par l'entremise d'Olidor, Adoré fut engagé chez W.H. Perron, le gros horticulteur de Chomedey, qui existe encore aujourd'hui. Mais comme nous avons quitté Chomedey quand il y est arrivé, nous n'aurons connu personne de cette famille finalement. Une de mes cousines de chez Germain Daoust et Laurette Melançon, sœur de Rose Alba, se souvient de son oncle Adoré comme d'un homme paisible et agréable, « il riait tout le temps », mais dit que ses enfants le trouvaient sévère.

Il mourut bien avant Olidor, à l'âge de 64 ans, d'un cancer de l'estomac. Rose Alba et lui avaient eu dix enfants, dont neuf survivants. Ordre approximatif : Joseph (1931, décédé cinq minutes après sa naissance, ondoyé par le docteur A. Neveu), Richard (22 mai 1932, parrain/marraine Olidor et Cécile ma mère<sup>141</sup>), Jacqueline, Jacquelin, Jean-Paul, Doris, Cécile, Louise, Évelyne, Ambroise et Robert. Ma cousine Cécile ne sait pas si on l'a appelée ainsi à cause de notre mère (on en doute), mais dans le cas d'Ambroise, la filiation est très claire, le prénom étant si rare. J'ai appris à mon très grand regret au début de mes recherches qu'Ambroise venait de décéder. Au hasard d'une rencontre dans un salon mortuaire, il avait fait part à Jean-Pierre

---

<sup>140</sup> Eric J. Hobsbawm. *L'Âge des extrêmes. Histoire du court XX<sup>e</sup> siècle*. Traduit de l'anglais. Éditions Complexe, Bruxelles, 1994, p. 382.

<sup>141</sup> L'album noir contient une photo de bébé avec cette note au verso écrite par ma mère Cécile : « Richard à l'âge de 8 mois 22 janvier 1933 - de tante Cécile ».

Chalifoux, fils de Léopold, de son désir de connaître ce côté de la famille. Les enfants d'Olidor et ceux d'Adoré n'ont jamais été proches; à peine se sont-ils connus.

Olidor devait battre en longévité ses parents biologiques, sa belle-mère Sara, ses frères de sang et ses demi-frères et sœurs. Mais les dernières années de sa vie ont été sombres. Frappé par la maladie d'Alzheimer, dans sa confusion, il disait à Rose-Hélène : « Je m'en vas à ma réunion du conseil. » Et aussi, même avant d'être placé en institution : « Je m'en vas chez nous » sans qu'on sache ce qu'il désignait par ce mot. Lui si doux, il devenait parfois agressif. Au centre où s'acheva sa vie, il cherchait à s'enfuir. Une fugue lui fut fatale. Il est mort en marchant le long d'un chemin de fer, happé par un train, à 80 ans.

Dans la famille de mon oncle Léopold, on se souvient qu'Olidor allait faire un tour au bord de la rivière Tapani lorsqu'il revenait en visite à Sainte-Anne. Il s'installait à un endroit précis, « du côté sud-ouest de la rivière vis-à-vis du collègue ». Chez Léopold, un jour où il cherchait notre oncle, ils l'y ont découvert endormi. Ils me disent que c'était son coin pour faire la sieste. Ils ne savent pas, et moi non plus, pourquoi il prisait cette petite plage.

Maintenant que je connais la situation géographique et l'histoire immobilière du lot que nos grands-parents étaient venus coloniser à Sainte-Anne, je crois comprendre. En vendant sa terre à Delphis Millette en 1953, Olidor avait conservé ce terrain au bord de l'eau et un droit de passage à pied ou en voiture<sup>142</sup>. Il se couchait sur cette berge, où il avait accosté avec son père en 1915 ou 1916. « Chez nous » pour

---

<sup>142</sup> Delphis Millette lui a acheté ce résidu, 1130\$, en 1963. Mais qu'il en fût propriétaire ou non, comme n'importe qui, mon oncle pouvait accéder à cette petite plage déserte.

notre oncle devenu amnésique, c'était sa terre, et dans son village on l'attendait encore aux réunions du conseil.



Cimetière de Sainte-Dorothée, Laval.

## Mes souvenirs d'adolescence avec Sara

**N**ous logerons encore à une autre adresse dans Chomedey, rue Laval, non loin de la 77<sup>e</sup>. Mémère avait naturellement gardé sa maison. Y passait-elle ses étés? Robert croit se rappeler y être resté avec elle pendant les vacances scolaires de 1959.

À ce stade, deux ans après notre arrivée à Chomedey, mes relations avec mon aïeule se sont beaucoup détériorées. Comme je l'écris dans le journal intime que j'ai commencé à tenir, « les gens qui viennent chez nous, mes amies y compris, l'aiment vite, mais ils ne la connaissent pas comme moi ». À 14 ans, en pleine crise d'adolescence, je lui trouve tous les défauts : fatigante, autoritaire, plaignarde (malade), ancienne et même snob, elle s'efforce de « parler sur le très bien ». À l'épicerie, elle pose des questions, elle marchande, choses qui ne se font pas en ville; peut-être que c'est arrivé une seule fois, au marché DeSmet où je l'accompagnais, mais la scène m'a assez gênée pour que je ne l'oublie pas. Autre petit moment de honte : lors d'une sortie avec l'école, je découvre les pique-niques de mes compagnes, tous plus extravagants les uns que les autres, tandis que celui que m'a préparé ma grand-mère est des plus simples. Mais le pire, c'est la misère qu'elle me fait à la maison. À tout bout de champ, elle a une petite job ou une petite commission pour moi, ça m'exaspère. Je voudrais qu'on me laisse tranquille, dans ma bulle, ou du moins qu'on me dérange une seule fois pour une mission d'une heure plutôt que d'égrener les commandes. Ses conseils et ses avis qui s'étirent en sermons m'assomment (dommage que je ne les aie pas consignés dans mon journal, je voudrais tant savoir aujourd'hui ce qu'elle pensait, sentait, connaître sa vision du monde et des

gens!). Les samedis, elle est toujours sur mon dos. Quand je balaie, elle repasse derrière moi, critiquant mon travail. Je nettoie une pièce, elle a besoin de moi dans l'autre. Elle chicane parce qu'on se lève tard, que la maison est ci et ça. Je ne réagis pas à de l'injustice en me plaignant de cette situation dans mon journal, il n'y a pas une seule ligne là-dessus. Sans doute que ma sœur et moi en faisons plus que nos frères, sauf que ce n'était pas alors mon combat, je ne prêtai aucune attention à la répartition des tâches entre nous, mon seul problème, c'était la fatigante de boss. Pourrais-je dire, à ma décharge, que j'ai eu affaire à une Labelle malcommode? Je vois bien comment je pouvais la pousser à bout de mon côté : je me faisais tirer l'oreille pour sortir du lit, je me traînais les pieds. Et moi-même un peu Labelle je prenais la mouche facilement.

Aussi loin que mes souvenirs remontent après la mort de notre mère, je suis une petite fille très protectrice de son papa. Les rares fois où je le voyais, je lui cachais que je m'ennuyais de lui, je cherchais à lui épargner tout souci à mon sujet. J'interprétais son attitude renfermée et lointaine comme de la souffrance contenue. Tandis qu'avec mon énergique grand-mère qui s'occupait de moi au jour le jour, je me laissais aller à être une enfant égoïste, mais obéissante et gentille. À l'adolescence, elle m'inspire des pensées féroces. Je ne me rappelle pas comment je lui exprimais mon exaspération, par des soupirs et des mimiques probablement. Le respect des parents était alors une vertu cardinale, « répondre » constituait une grave insolence.

Je ne voyais rien de son dévouement, ne comprenais rien à sa situation, à son stress. Nous étions la famille éprouvée. L'idée qu'elle aussi, qu'elle tout autant et même davantage, souffrait de la disparition de Cécile, ne m'a jamais traversé l'esprit. À 71 ans, elle faisait quotidiennement la cuisine pour six personnes et tentait de maintenir une maison à l'ordre. Sans elle, j'aurais été privée d'amour à partir de l'âge de 6 ans. Je n'aurais pas eu de mère

à qui montrer fièrement le fond de ma culotte qui prouve ma féminité, derrière une porte de salle de bain; à personne d'autre je ne me serais montrée nue. Je n'aurais pas eu de mère à détester, ce qui, paraît-il, est un phénomène de l'adolescence normal et même nécessaire. Au temps de notre diaspora, c'est dans sa maison que nous nous retrouvions, servis par elle. Je me reproche aujourd'hui mon ingratitude et mon aveuglement. Le malheur de perdre ses parents jeune, dans mon cas cette grand-mère, c'est qu'ils disparaissent avant qu'on atteigne l'âge de prendre conscience de leurs sacrifices et de leur témoigner notre reconnaissance.

Et Raoul? Que pensait Sara de son gendre veuf, placé dans une situation analogue à celle qui avait été la sienne? Que pensait-il d'elle? Leurs rapports m'ont toujours paru harmonieux. Il n'a pas eu de meilleur soutien que sa belle-mère dans l'épreuve. Ils ont été capables de s'entendre pour gérer ensemble, sous le même toit, la famille orpheline de Cécile en 1951-1952 et en 1957-1960. Sans compter les périodes où elle nous gardait chez elle entre 1952 et 1957, qui demandaient leur collaboration. Argent, arrangements divers, questions d'intendance, probables différends occasionnels, tout cela se passait en dehors de nous les enfants. Si le couple qu'elle formait avec son gendre ressemblait à celui qu'elle avait formé avec Olidor et ensuite avec Léopold (chacun une dizaine d'années), elle n'avait rien d'une mégère.

Elle aura élevé plusieurs orphelins : ceux de Victoria; les siens après la mort d'Ambroise; ceux de Cécile.

Sa vraie retraite va bientôt commencer, à 72 ans. On ne s'en doute personne, les événements vont se précipiter.

## **Le remariage de Raoul (27 février 1960)**

**E**ntre mon père que j'aime tant et moi il y aura toujours une distance, une timidité. Il travaille comme menuisier. L'hiver il tombe en chômage, et aussi à d'autres périodes. C'est préoccupant. Plus inquiétant encore, il sort avec une femme mariée, probablement séparée, car elle semble être libre : Clarisse appréhende qu'il aille en enfer s'il meurt subitement.

Vers la fin de 1959, comme au début de l'année 1957, cela s'adonne que je tiens un journal et que des événements importants surviennent. C'est ce qui me permet de rapporter certains faits précis, que j'avais oubliés en bonne partie. (Tout comme en 1957, je cesserai d'écrire après quelques mois.)

L'amie de mon père s'appelle Mme Gordon, Blanche Gordon. Elle a une fille de mon âge, Suzanne (elle avait aussi un fils). Un dimanche d'été, nous allons à la plage, elles, Raoul et moi. Je les reverrai le 2 janvier 1960, toutes les deux arrivant avec papa dans une veillée chez mon oncle Cléophas, après un souper chez Mme Gordon. Au retour de cette soirée, en entrant dans notre chambre, je tombe sur mémère malade, qui m'envoie faire chauffer de l'eau pour des compresses et me demande de lui frotter le bras avec du gros sel. (Un 2 janvier, lendemain de Jour de l'An, période d'excès, visites, elle avait dû se fatiguer.) Clarisse qui dort dans le lit voisin ne s'était aperçue de rien, elle se réveille et prend ma relève.

Mme Gordon, comme je l'ai compris récemment, c'était Blanche Landry, originaire de Sainte-Anne-du-Lac, cavalière de Raoul au mariage de Jeanne Labelle en avril 1931, partie vivre à Montréal après ces noces, revenue

habiter Sainte-Anne au printemps de 1932. Toujours célibataire en 1937 et alors Montréalaise, comme papa. En 1949 et 1953, elle figure sur la liste électorale de Sainte-Anne avec son mari Lucien Gordon. Dans les années 1950, se souvient mon frère Claude, elle visitait notre père veuf à Mont-Laurier. Qu'étaient-ils au juste l'un pour l'autre? En 1958, 1959 et 1960, on la trouve dans le Lovell de Montréal, elle travaille comme « opr » (opératrice), il n'y a pas de Lucien avec elle; en 1960 nouveauté, la mention « wid » (veuve) à côté de son nom.

Alors que Mme Gordon est toujours dans le décor, papa fait la rencontre d'une femme détective pour un bureau d'avocats, qui l'a engagé comme chauffeur pour ses filatures. Il nous la présente le 6 janvier 1960, à notre souper familial des Rois. Ils se connaissent depuis peu, semble-t-il. Elle s'appelle Mme Turgeon, elle est veuve, a deux fils mariés. Ses garçons et ses brus l'appellent ti-mom, ce qui nous aidera plus tard à convenir entre nous les enfants Daoust de lui donner ce nom le jour où devenue la femme de notre père elle partagera notre vie. Tout va très vite. Fin janvier, nous apprenons que le mariage aura lieu le 27 février. Je suis ravie! L'événement mettra un terme à presque neuf années de veuvage de notre père, je me réjouis pour lui et pour nous les enfants. Il semble désireux d'obtenir notre approbation et elle de même.

Mme Turgeon traite avec toute la délicatesse possible le cas de la grand-maman vivant parmi nous. Elle souhaite apporter sa touche à la petite fête que nous lui préparons pour son anniversaire de naissance le 12 janvier. Finalement, elle prend l'événement en charge. Dans le vaste réseau de ses amis utiles, il y a fleuriste et pâtissier.

Je suis photographiée offrant à ma grand-mère un gros bouquet de fleurs de fleuriste; je ne sais pas si mémère est touchée, on se croirait plutôt au théâtre, nous n'avons pas l'habitude. Une autre photo montre ti-mom enlaçant ma

grand-mère à table, un imposant gâteau de pâtisserie et des assiettes devant elles.

Avait-on invité des Labelle?



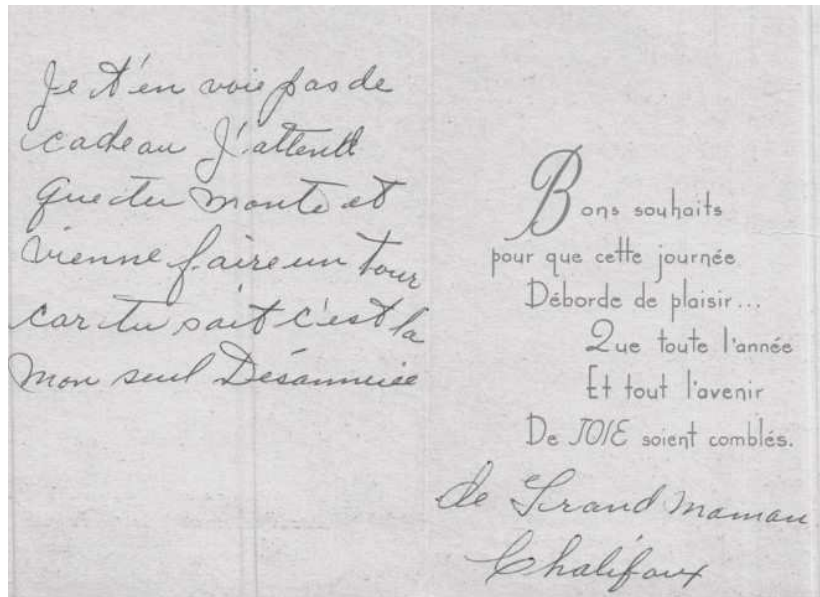
Chez nous à Chomedey en janvier 1960. Debout, mon père. Devant le frigo, Hector ou Jos Labelle (?) et Blandine Labelle, frère et sœur de Sara. Homme vu de dos, probablement Isidore Clément, le mari de Blandine. Est-ce bien Sara l'autre femme? Je ne la reconnais presque pas, mais elle avait une robe très semblable. Si c'est ma grand-mère, la photo ne doit pas avoir été prise le même jour de janvier 1960 que celle de moi-même avec le bouquet et de ti-mom avec le gâteau, robe différente.

À l'occasion d'une autre de ses visites, j'entendrai Mme Turgeon lui offrir chaleureusement de rester avec la famille quelque temps, sur la 79<sup>e</sup> Avenue où nous déménagerons le 5 mars 1960 aussitôt après le voyage de noces à New York des nouveaux mariés : « On vous trouvera bien un lit et un endroit où vous pourriez dormir », ai-je noté textuellement

dans mon journal. La chose ne se fera pas. Mémère s'en est retournée dans sa maison à Sainte-Anne. Peut-être qu'elle est repartie avec la famille de Léopold venue assister au mariage. Je n'ai aucun souvenir de son départ. J'étais entièrement prise par notre nouvelle situation, que je trouvais emballante. Je crois qu'elle avait un peu de peine de nous quitter, car enfin on ne peut pas résumer son expérience avec nous au conflit qui m'opposait à elle. Nous formions, notre grand-maman y compris, une famille tissée serrée, où circulaient l'amour, les histoires drôles et le reste.

Ti-mom avait une forte personnalité et une vie sociale active. Elle ne travaillait pas à l'extérieur, elle prenait beaucoup de place dans la maison, y dirigeant tout à sa manière, très différente de nos coutumes. Sous son règne, on se sentait beaucoup moins chez nous que du temps de mémère. Cependant on gardait la paix, souvent retranchés dans nos chambres, en particulier celle de Claude et Robert au sous-sol du bungalow d'Arèsville, aujourd'hui Saint-François-de-Laval, qui sera la dernière adresse de notre famille. On ne sera jamais à l'aise avec notre belle-mère. J'aurai vite perdu les illusions qui m'avaient fait croire au bonheur familial « normal » grâce à elle.

En 1960 et 1961, commence pour moi la double vie du travail et des études (10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> années), je passe des heures dans les transports, à l'occasion en automobile avec papa ou Claude qui me reconduise, mais le plus souvent dans des autobus rares et lents. Mon journal devient très irrégulier, et je n'y mentionne plus ma grand-mère. Je suis sûrement allée la voir, mais ces visites auraient eu lieu en dehors des périodes où j'écrivais dans mon journal. J'ai encore une carte de fête qu'elle m'a envoyée à cette époque (je ne sais pas de qui est l'écriture).



Comme je travaille durant les vacances scolaires, il ne pouvait plus être question que je les passe à Sainte-Anne. C'est au tour de Robert, qui a 10-12 ans de 1959 à 1961.

En 1961, il débarque vers le 26 juin, en pleins travaux de pose d'un solage à la maison, qu'il trouve juchée haut sur des poutres en bois, le dessous à l'air. Enfant j'avais redouté cette exhumation qui tentait toujours ma grand-mère, et dont personnellement je n'avais encore jamais vu d'exemple. C'était à mes yeux une opération très publique et un peu obscène. Heureusement ce n'est pas tombé sur moi, mais sur mon petit frère. J'ai encore cette lettre de Robert :

Sainte-Anne-du-Lac, le 11 juillet 1961

Mlle Lise Daoust

Arèsville

Ma très chère révérendissime sœur,

Ça va assez bien mais mémère est assez bouleversée par le ménage qui sévit en ce moment dans notre demeure.

Ici on est comme dans une petite retraite. C'est très amusant. Je n'ai pas encore pu me baigner à cause de la mauvaise température. Aujourd'hui c'est notre première journée chaude.

Je suis content que tu me parles de la pêche, en effet j'y ai été souvent depuis que je suis arrivé, tiens seulement qu'hier j'ai pris une douzaine de menés et sockers ainsi que 5 six perchaudes et après j'ai été au gros et j'ai pris rien mais ça mordu.

Les réparages acheuvent tu peux venir nous aider.

J'ai vu Aline mais je ne sais pas ce qu'elle brette de bon.

Toutes mes félicitations pour les examens bien entendu ça comprend aussi toute l'année. Je te souhaite de ne pas trouver d'emploi afin que tu viennes dans notre bout.

Merci de ta bonne pensée pour le bureau de poste. En ce temps-ci, en vérité en vérité je te le dis je lis le Nouveau Testament.  
(...)

Sur ces mots je dis salut et tu diras de ma part bonjour à  
(...)

Ton cher Robert qui t'écrit pour faire voir qu'il n'est pas encore mort.

P.S. Ce n'est pas parce que je n'ai pas de stylo que je t'écris au crayon (la preuve) mais c'est parce que cette lettre n'est que le brouillon et que j'ai pas le temps de transcrire.

Je te renvoie ta lettre parce que je n'en ai pas besoin. La prochaine fois ne marque pas « a/s Mme A. Chalifoux » ils me connaissent au bureau de poste.

J'ai oublié de te dire qu'ici on n'arrête pas.

-----

Suit ce bref message qu'il a pris en dictée :

Bien chère Lise,

Je t'écris un mot pour te dire que t'as eu une bonne idée de pas venir tout de suite parce que la température était trop froide. Je ne pense pas qu'on va finir le ménage avant cette semaine.

Je t'en écris pas plus long parce que je suis très pressée.

Mémère

Que voulait dire Robert par « ici on n'arrête pas »? Je le lui demande aujourd'hui. La plomberie étant hors d'usage pendant ce chantier, il allait quérir de l'eau potable à la cruche. Chaque matin il vidait les pots de chambre dans le lac. Le reste du temps il pêchait, lisait, jouait, se promenait, me dit-il.

Pour le centenaire du village, il a écrit un souvenir de cet été 1961.

## Maurice Richard au quai du village Lance et compte

Quand j'avais entre 9 et 12 ans, je passais les étés chez ma grand-mère Chalifoux à Sainte-Anne. Des gens très connus, comme l'animateur de télévision Roger Baulu et le légendaire Maurice Richard, arrêtaient parfois dans le village en se rendant aux clubs de pêche et chasse. L'hydravion de Zénon était presque toujours amarré à la plateforme du quai.

Un jour, c'était en 1961 probablement, j'étais allé pêcher au bout du quai, comme je faisais souvent. Cet après-midi-là, d'autres enfants sont arrivés. Des garçons plongeaient depuis la plateforme flottante et nageaient un peu.

Puis voilà-t-il pas qu'un monsieur tout seul apparaît en haut, sur le bout du quai, sans descendre les marches conduisant à la plateforme. Aussitôt, nous avons tous reconnu le grand Maurice Richard qui se tenait là, tranquillement. Bientôt, il sort de sa poche une pièce de monnaie et la lance à l'eau devant les garçons qui s'empressent de plonger pour aller la chercher. Il y en a un qui revient triomphalement avec la pièce. Maurice en lance une deuxième, les gars replongent et la ramènent en s'amusant énormément, puis une autre est lancée et une autre encore, jusqu'à ce que le Rocket ait épuisé tout son petit change. On l'achalait pour qu'il continue, mais il montrait ses poches vides en riant.

Sainte-Anne-du-Lac pour moi a toujours été comme ça, un endroit mythique, un peu ennuyant comme peuvent l'être les paradis, mais tellement beau et plein de surprises.

Robert Daoust

## Mon dernier séjour chez mémère Chalifoux

Grâce à une de ces entrées très épisodiques dans mon journal, je peux savoir quand j'ai vu ma grand-mère pour la dernière fois et comment les choses se sont passées entre nous. Je crois que nous étions seules toutes les deux.

« Mercredi 27 juin 1962. J'ai passé chez grand-mère une semaine merveilleuse. J'éprouvais un tel sentiment de paix, de sécurité. Elle prenait soin de moi comme lorsque j'avais dix ans. Cette affection maternelle qu'elle nous porte à tous... Jamais un baiser jamais une étreinte, elle ne connaît pas ce genre de démonstrations, et qu'importe. Comme j'étais bien. Elle n'attend rien de nous, rien... Ah! Je veux retourner chez ma grand-mère, vivre avec elle. »

En même temps que nous nous séparions à jamais sans nous en douter, je découvrais son amour inconditionnel. C'est probablement lors de ce séjour que je lui ai demandé si je pouvais me mettre en shorts, comme en ville, mais seulement aux alentours de la maison bien entendu. Elle avait acquiescé avec un air de dire, ben oui voyons ma chouette. Les temps changeaient aussi à Sainte-Anne. J'allais peu à l'église; si elle s'est inquiétée de ma désaffection vis-à-vis de ses croyances les plus ancrées, elle ne m'en a pas dit mot à mon souvenir.

## La mort de Sara (12 octobre 1962)

À l'été de 1962 Robert travaillait lui aussi. Plus aucun de ses petits-enfants ne se faisait garder par mémère Chalifoux. Il me suffisait de savoir que je pouvais aller la voir quand je le voulais. Je ne songeais pas à la possibilité qu'elle meure sans prévenir.

Vivant seule, elle s'organisait pour que la nuit un enfant de son voisinage couche chez elle au cas où elle se sentirait mal. Il y eut parmi eux Marie-Paule Doré, fille de Lauré je crois, qui a écrit sur Facebook : « J'allais coucher chez elle le soir quelques fois quand mes frères ne pouvaient pas, je l'aimais beaucoup. » Une autre (ou est-ce la même) est venue vers moi dans un salon mortuaire il y a une vingtaine d'années pour me parler de son expérience : elle était d'une famille nombreuse où on ne s'occupait pas beaucoup d'elle, tandis que mémère l'accueillait et la traitait comme une petite princesse.

Au mois d'octobre 1962, l'enfant gardienne était France Chalifoux, 12 ans, fille de Marguerite Beauvais et de François Chalifoux. Tôt le matin, alertée par un bruit, France découvrit ma grand-mère penchée au-dessus de l'évier de cuisine, ses lunettes tombées au fond. En panique elle a couru chercher sa mère. À l'arrivée de Marguerite, ma grand-mère reposait au sol, le visage tordu par l'AVC qui devait l'emporter.

On la transporta à l'hôpital de Mont-Laurier. Pendant quelques jours, nous recevions de ses nouvelles par mon oncle Léopold. Elle avait subi une hémorragie cérébrale et se trouvait partiellement paralysée, sans conscience si j'ai bonne mémoire. Il fallait s'attendre au pire.

Elle s'est éteinte le 12 octobre 1962, à 74 ans.

Nous sommes montés à Sainte-Anne pour le salon mortuaire et l'enterrement. Après le cimetière, nous étions beaucoup de monde dans sa petite maison, « vide vide vide sans elle », ai-je écrit dans mon journal un mois plus tard en me remémorant cette scène éprouvante, qui m'avait plongée dans une peine si profonde que je ne trouvais pas de mots pour la dire. Quelqu'un nous avait raconté qu'elle avait espéré notre visite pour l'Action de Grâce et cuisiné en prévision de notre venue, des tartes entre autres.

Dans les semaines ou les mois qui suivirent, Léopold nous a remis à chacun un petit héritage de notre grand-mère : quelques dizaines de dollars.

Tout au long de ma vie, je ferai ce rêve récurrent : ma grand-mère vit encore, mais j'ai oublié ce fait. En me le rappelant, quel soulagement. Dans une version je décide d'aller la voir, dans une autre de m'installer chez elle pour veiller sur ses vieux jours. Il y a parfois un début de réalisation, j'arrive à l'improviste dans sa maison, qui a été un peu agrandie et restaurée. Nous organisons ensemble mon séjour ou mon installation définitive. Dans ce dernier cas, je songe à me trouver un travail à Sainte-Anne. Ma grand-mère est contente évidemment, mais elle ne me semble pas aussi enthousiaste que moi. Je devine qu'elle n'était pas malheureuse avant mon arrivée et que mes projets la laissent un brin perplexe.

Autre variante de ce rêve, c'est chez mon oncle Léopold de l'autre côté du lac que je me présente en premier, eux m'attendent, je les ai prévenus. Bien qu'ils ne me retiennent d'aucune façon, je m'attarde chez eux alors que j'ai très hâte d'aller faire la surprise de ma visite à ma grand-mère, de la revoir.

Il y a aussi ce rêve unique que j'ai fait il y a une trentaine d'années. Je descends de l'autobus qui s'est arrêté devant son ancien magasin, et de là je me dirige vers elle qui m'attend dehors dans la rue en face de sa petite maison.

Nous sommes inondées d'une vive lumière, je suis au comble de la joie pure. De ma vie, éveillée ou endormie, je n'ai connu de bonheur plus grand que ce songe. Si cette rencontre pouvait être prémonitoire de mon passage dans l'autre monde!

Je ne veux pas que ce soit saint Pierre ou 72 vierges qui m'attendent, mais Sara, Cécile, mon petit frère André, Raoul qui me chanterait « Bercés par la houle », Ambroise et Amable, et toute cette foule d'ancêtres disparus bien avant ma naissance et qui me sont devenus chers en les découvrant.

\*\*\*



\*\*\*

## Listes électorales fédérales de 1949 à 1962

**Au 17 mai 1949**

*À Sainte-Anne-du-Lac*

Léo-Paul Chalifoux, comptable et Mme (#84 et 85)  
Olidor Chalifoux, cultivateur et Mme (#94 et 95)  
Arthur Chalifoux, marchand et Mme (#92 et 93)  
Léonard Daoust, cultivateur et Mme (#153 et 154)  
Lucien Gordon, journalier et Mme (#201 et 202, il s'agit de Blanche Landry)  
Martin Labelle, bedeau et Mme (#220 et 221, Dorina sa 2<sup>e</sup> épouse)  
Orel Leduc, journalier, Mme Orel Leduc, Joseph Labelle, journalier (#247, 249 et 250)  
M. Albert Daviault, taxi et Mme (#178 et 179)

*À Mont-Laurier*

Mme Ambroise Chalifoux, pens. hosp. (#150)  
Raoul Daoust, camionneur et Mme (#175 et 176)  
Germain Daoust, vendeur et Mme (#183 et 184)

**Au 2 juillet 1953**

*À Sainte-Anne-du-Lac*

Mme Ambroise Chalifoux, veuve (#106)  
Léopold Chalifoux, comptable et Mme (#107 et 108)  
Olidor Chalifoux, épiciier-boucher et Mme (#109 et 110)  
Martin Labelle, rentier (#267)  
Joseph Labelle, journalier (#268)  
René Labelle, journalier et Mme (#269 et 270)  
Albert Daviault, journalier et Mme (#195 et 196, il s'agit de Marie-Anne Labelle)  
Lucien Gordon, journalier et Mme (#236 et 237, il s'agit de Blanche Landry)

**À Sainte-Anne-du-Lac 1957, 1958, 1962**

*4 mai 1957*

Mme Ambroise Chalifoux, veuve (#41)  
Léopold Chalifoux, gérant et Mme (#63 et 64)  
Albert Daviault, journalier et Mme (#72 et 73)  
René Labelle, journalier et Mme (#113 et 114)

*20 février 1958*

Léopold Chalifoux, gérant et Mme (#53 et 54)  
René Labelle, journalier et Mme (#98 et 99)

*7 mai 1962*

Mme Ambroise Chalifoux, veuve (#52)  
Paul Chalifoux, gérant et Mme (#64 et 65)  
René Labelle, journalier et Mme (#87 et 88)  
Martin Labelle, rentier (#89)



**« T'en rappelles-tu?... »  
(souvenirs de Claude)<sup>143</sup>**

*N.B.* tous les astérisques\* et les *italiques* sont sujets à vérification.

Mariage Raoul Daoust et Cécile Chalifoux le 14 février 1939 à Ste-Anne-du-Lac.



---

<sup>143</sup> Mon frère aîné a accepté de publier ce document qu'il destinait à la famille. On a dû en retirer quelques photos pour l'alléger électroniquement.

Je suis né vers 8 heures samedi matin le 25 novembre **1939** à Ste-Anne-du-lac dans la maison d'Henri Cardinal près de la beurrerie, baptisé le lendemain Claude, Élisée à l'église du village par le vicaire F. Sylvestre, parrain mon grand-père Edmond Daoust et marraine ma grand-mère Céлина Savoie.

Aurais-je fait un court séjour à Montréal à l'été **1940** sur la rue *Gauthier* près *Papineau*? Photo ci-contre avec mes parents (*parc Lafontaine* ou *Amherst*?)



### **Sur la terre dans le rang 7**

Au mois d'octobre 1940 mes parents achètent la terre d'Henri Therrien dans le rang 7. Clarisse y vient au monde le **8 août 1941** (parrain Jos. Labelle, marraine Sara Labelle).

Mes souvenirs les plus lointains remontent aux années **1943-44** toujours sur la terre dans le rang 7 : on avait un cheval nommé Bayard, quelques vaches, des poules, un chien pour les vaches nommé Pupuce, un puits, des « bécosses » avec l'odeur, un jardin avec de gros tournesols près de la clôture longeant le chemin, l'écurie aussi avec son odeur, le tas de fumier, les outils : le gros râteau et le moulin à faucher avec leurs sièges et les commandes tout rouillés, la

faux, le gros tombereau dans lequel nous mettions toutes les roches qu'on pouvait trouver et sur les roues duquel papa mettait de la grosse graisse noire (encore une odeur), l'arrachage de patates... et parlant de patates quand papa avait mal à la tête il s'en tranchait et il se mettait ça sur le front avec un linge.

Par contre à l'intérieur de la maison mes souvenirs sont plus limités. Il y a bien l'escalier dans lequel Clarisse et moi mangions lorsqu'il y avait de la visite\*. Dans un coin de la cuisine il y avait comme un pétrin rouge et un machin pour faire de la crème glacée, c'est à peu près tout ce dont je me souviens. Je crois que nous habitions cette maison seulement durant la saison chaude, je n'ai pas de souvenirs d'hiver, malgré le fait d'être allé à la messe de minuit à Noël 1943\* en « borlot » avec clochettes mais je ne sais pas si on habitait là.



1941 sur la terre, Raoul, Cécile et Claude 1 an.



Début années 1940. Raoul, Cécile, Claude et Clarisse.

Ici je veux rappeler divers incidents qui m'ont particulièrement marqué dans ces années 43-44, le tout est en vrac sans aucune chronologie : comme... Aller boire du lait chaud après le pis de la vache, dont une m'avait rué dans le front... Regarder en tremblant papa dompter un bœuf... Faire des rigoles au printemps et le plaisir de voir s'écouler l'eau... Regarder avec horreur papa tuer une poule... L'odeur des couches-chaudes et des feuilles de tomates... Un

jour deux hommes arrivent en moto (avec un siège-panier) dont un coiffé d'une casquette de policier, dans ma tête ils viennent nous mettre en prison je panique un peu mais ce ne sont que deux ouvriers qui viennent pour couper les cornes aux vaches... Lorsque papa passe le moulin à faucher je remarque le bruit que ça fait... 4 ans... 4 ans... 4 ans... etc. Ça fait mon âge! Vers le village vivait la famille Forget et à l'opposé plus loin dans le rang « pépère » et « mémère » Therrien, et la famille Giroux qui lorsqu'ils venaient à la maison m'appelaient « Ti-coune » ... Nous avions de la visite de Montréal, les cousins Mailloux, c'étaient de vrais « montréalistes » on s'appelait tous « baquet », leur jeu c'était de se mettre tous en ligne et moi le dernier et de prendre des chocs sur la clôture électrique... j'appréciais!!

Une fois nous étions loin dans le champ avec maman elle vit que le ciel devenait tout noir elle nous dit « allons-nous-en vite il y a un ouragan qui s'en vient », je connaissais les orages mais là un ouragan le danger est infiniment plus grand, mais à mon grand soulagement ça finit en orage.

Il y avait bien sûr le bonhomme sept heures qui réglait notre cas à l'heure du coucher... maman nous chantait « ti-Jésus bonjour, mes délices, mes délices, ti-Jésus bonjour, mes délices et mes amours »... etc. ou « miquette veut pas sortir du trou, miquette veut pas sortir du trou, on envoie chercher l'boucher, on envoie... »... etc.

## **La vie au « camp » : hiver 1944-45**

À l'automne 1944 papa s'engage comme bûcheron pour Lucien Hogue\* il décide donc d'amener toute la famille au « camp ». Ce fut pour moi une aventure inoubliable d'abord il nous fallut déménager toutes nos pénates sur un « boat » et le périple ne fut pas de tout repos car sur le parcours on fit face à une « jam de billots » qui empêchait le passage, aussitôt les hommes se mirent à l'œuvre pour défaire cette « jam » mais cela prit un temps, de sorte que l'arrivée au

« camp » s'avéra beaucoup plus ardue. La vie au « camp » n'était sûrement pas aisée pour les parents mais Clarisse et moi n'en avions qu'une vague connaissance. D'abord coucher dans des lits à deux étages c'était déjà pour nous une aventure, ce qui me frappait c'était la chaleur étouffante et humide du soir avec le froid du matin. Papa m'avait fabriqué une espèce de rouleau qui consistait en une bûche ronde munie d'un attelage avec laquelle je faisais des chemins dans la neige. Deux événements m'ont particulièrement marqué cet hiver-là, le premier fut un accident assez bête : on puisait l'eau dans un trou fait dans la glace au bord du lac et j'y allais avec le fils de Lucien Hogue qui avait peut-être 15-16 ans, cette fois j'ai glissé au bord du trou, assommé, je vis une quantité d'étoiles et puis ce fut noir. Ai-je subi une commotion? Peut-être, je n'en sais rien mais aujourd'hui chaque fois que j'ai mal à la tête ça me revient à la mémoire. L'autre événement, moins tragique celui-là mais bien triste fut que lorsque nous sommes retournés au village en « borlot » sur le lac gelé je vis un cheval mort. Ça m'avait impressionné. J'ai eu aussi connaissance de l'arrivée d'un prêtre qui venait confesser les gens (probablement pour Noël\*), y aurait-il eu des péchés commis en ces lieux? Ça m'étonnerait!

## **Le retour au village hiver-printemps 1945**



Je suis un peu confus sur le moment exact de notre retour au village, j'ai 5 ans. Nous nous sommes installés en haut du magasin général de notre grand-mère Chalifoux. Je me souviens d'avoir eu nos cadeaux du jour de l'an; *moi une petite voiturette\* en bois, Clarisse une petite chaise bercante\* fabriquées par un artisan du coin*. Je crois que nous n'avons habité là que quelques mois mais assez longtemps pour avoir de beaux souvenirs le fameux et mystérieux « back-store » où était entreposé un lot impressionnant de marchandises, des matériaux de construction... de l'huile à lampe en baril... des outils... Des tuyaux de poêle... etc. il y avait aussi la pompe à essence qui fonctionnait à bras... (à l'avant- gauche sur la photo).

C'est au deuxième étage de ce magasin que maman donne naissance à une petite fille qui sera prénommée Lise le 27 mars 1945 (parrain Olidor Chalifoux, marraine Rose-Hélène Lincourt). *Papa aurait fait la drave ce printemps-là*.

J'aimerais ici brosser un portrait de notre grand-mère Chalifoux née Sara Labelle, que je considère encore aujourd'hui comme une force de la nature, la décrire telle que je l'ai observée dans les années **51-52-53** dans sa petite maison. Profondément croyante elle assistait à tous les offices, que ce soit la messe, les vêpres, les Saluts du St-Sacrement, les mois de Marie, du Sacré-Cœur, du Rosaire... les Quatre-temps, les premiers vendredis du mois, le carême, la Semaine sainte, et toutes les fêtes mobiles comme la Toussaint, l'Immaculée-Conception et j'en passe. Ce qui m'étonnait c'était qu'elle parvenait à lire dans son livre de messe. Nous écoutions la prière du matin à la radio diffusée directement de l'Oratoire St-Joseph avec les chants de circonstance le « Noble époux de Marie »... le « Ô St-Joseph »... etc. Le soir elle ne manquait pas son « Séraphin » ensuite le chapelet que l'on marmonnait (elle haussait le ton lorsque nous étions un peu tannants) et l'interminable prière du soir avec les invocations à tous les saints pour terminer avec « Bon St-Joseph patron de la bonne mort, priez pour

nous »... c'était rassurant! Le rituel du coucher me fascinait : d'abord voir au poêle, souffler la lampe, mettre bonnet et jaquette, le verre d'eau, la *paparmane* pour la gorge, le liniment Ménard pour les endroits sensibles, le mentholatum pour le nez, la *flashlight*, le pot de chambre, les dentiers, crinquer le *cardran*... etc. L'équipement pour les orages : rameaux, chandelles, eau bénite et chapelet encore quelques invocations et bonsoir mon bon Jésus. Lorsqu'au village on se mit à parler de l'arrivée de l'électricité elle s'y opposa farouchement tout son système fonctionnait très bien comme ça : poêle et « buck-stove » au bois, lampe à l'huile, radio à batterie, moulin à coudre... etc. C'était pour lui coûter excessivement cher. Elle faisait régulièrement des « crises de cœur » mais avec un petit coup de brandy tout rentrait dans l'ordre, il y avait aussi la « ponce de gin » pour combattre les symptômes de la grippe. Si elle m'accrochait pour jouer à la « mitaine » je n'avais pas le choix c'était une redoutable joueuse de cartes. Elle m'envoyait aux framboises et elle me faisait un de ses pâtés dont elle seule avait le secret.

Quand le député du comté, le conservateur Henri Courtemanche, un petit gars de la place qu'elle avait vu grandir, avait le malheur d'être de passage dans le village elle ne se gênait pas pour lui dire sa façon de penser. Elle aimait bien nous jouer des tours comme nous faire peur cachée derrière une porte. Lise (la Lise comme elle l'appelait toujours) est demeurée deux ans avec elle et Clarisse un an. Clarisse, 15 ans, pensionnaire à l'École normale, écrit à papa et lui propose, s'il nous réunit, de tenir maison sous la supervision de notre grand-mère : ainsi Clarisse s'occupera de tous les aspects physiques de la maison et grand-mère de la discipline et des repas.

Je m'en voudrais en terminant de ne pas reconnaître le grand cœur de notre grand-mère maternelle qui, malgré son âge et sa santé fragile, n'a pas hésité à venir nous garder durant une année lorsque maman est décédée en 1951 et six ans plus tard quand papa a pris maison à L'Abord-à-Plouffe

et que l'on s'est tous retrouvés réunis Clarisse, Lise, Robert et moi, en 1957-58-59. (André demeurait avec oncle Cléophas et tante Thérèse). Je lui en suis très reconnaissant.

Aller à Ste-Anne chez mémère Chalifoux et mon oncle Léopold c'était une vraie fête. Sara meurt d'une hémorragie cérébrale le 12 octobre 1962 à l'âge de 74 ans. Inhumée à Ste- Anne-du-Lac.

## **Un déménagement printemps-été 1945**

1945, une année marquée par la fin de la guerre en Europe au mois de mai, en août explosions de deux bombes atomiques sur le Japon, en septembre fin de la guerre avec le Japon.

J'ai toujours 5 ans, Clarisse 3 ans et Lise quelques mois. Papa se découvre une vocation de restaurateur, maman a déjà l'expérience du commerce. Ils louent un restaurant à Mont-Laurier au Rapide-de-l'Orignal, après un hiver dans le bois nous voici maintenant parmi la civilisation. L'endroit était situé dans le prolongement d'une bâtisse abritant le grossiste Laurin à la gauche, à droite le barbier Sylvio Bélanger, là où pour la première fois je me fais couper les cheveux par un barbier, en face, l'hôtel Thinkler et le studio de photographie Boudreault, à l'arrière la buanderie d'Elmer Courtemanche, et à une centaine de pieds d'une des nombreuses « dumps » qui se jettent dans la rivière la Lièvre. Dans le temps il n'y avait pas de collecte de déchets et n'en déplaie aux environnementalistes on jetait tout, tout à la rivière. Cette rivière en plus de transporter les billots absorbait une quantité monstrueuse de détritrus partant des égouts et des déchets domestiques jusqu'à la ferraille, voitures, pneus, meubles, matériaux de construction... etc. bref, tout y passait. J'étais sceptique quand quelques hurluberlus commencèrent à parler de pollution et d'environnement vers les années 60 mais j'avoue qu'après deux générations la situation n'est peut-être pas

parfaite mais plus personne de nos jours ne tolérerait pareil débordement. Merci à ceux qui ont changé leur comportement. Pour en revenir au restaurant dont le nom est controversé dans la famille est-ce « Chez mon oncle » ou « Chez nous »? De toute façon ce n'était pas un St-Hubert ni un Mike's car plus de 10 personnes et la place était bondée. Comme « light lunch » ça fonctionnait. Au menu ça se résumait à des soupes, sandwiches assorties, hot dogs, langues de porc et œufs dans le vinaigre. À l'époque les fumeurs devaient être clients-rois car il existait une panoplie de marques de tabac, de cigares et de cigarettes Les tabacs Zigzag, Vogue, Forest, Old Chum, British Consol... Les cigarettes Player's, Export, Sweet Caporal, Sportsman... etc. La crème glacée avec la cuiller spéciale dans le plat d'eau, les bonbons à la « cenne », les barres de chocolat dont ma préférée la « Régal », la liqueur... etc. Mais le plus merveilleux de tout c'était le juke-box avec les chansons du soldat Lebrun, Paul Brunelle, la Bolduc... Ça doit être à cette époque que j'ai développé une affection particulière pour ce genre de musique, maman aimait bien Tino Rossi, Luis Mariano, Georges Guétary.

Naturellement tout n'était pas toujours rose j'avais mes amis et surtout mes ennemis dont une espèce de « tigresse » de 10-11 ans qui demeurait au deuxième étage en haut du barbier, elle me criait des noms et me lançait des roches (commun à Mont-Laurier) dont une m'atteignit sur le bord d'un œil, par contre les deuxièmes voisins à droite étaient très gentils tellement que la plus vieille des filles Françoise 7-8 ans devint ma première blonde. Je crois qu'elle ne l'a jamais su. Je vous ferai grâce des détails des quelques mauvais coups que j'ai pu commettre : comme me pendre à la corde à linge... marcher sur le parapet du pont... disloquer l'épaule de Clarisse... être allé à la librairie Lauzon et m'acheter un avion plutôt qu'un brassard pour ma confirmation... à part ce dernier j'estime qu'avec les années on a exagéré tout ça. Autres souvenirs pêle-mêle : le défilé de

la St-Jean-Baptiste avec le géant sur ses échasses... le passage des indiens (nes) (sauvages) dans le village avec leurs bébés sur le dos... la cabane qu'on se faisait sous l'escalier arrière avec des bouts de bois et des guenilles... j'ai avalé un 5 sous ouf... ça passe serré dans l'estomac... mémère Aumond qui restait avec nous elle fumait la pipe et prisait... le camion qui a manqué de frein dans la côte pour aller s'écraser sur le pont... l'incendie chez le quincailler Thomas... les décès des deux petits frères Boyer, des jumeaux, l'un écrasé par une voiture sur la rue *de la Madone*, l'autre quelque temps plus tard noyé dans la rivière. Dans le temps beaucoup de gens exposaient à la maison avec un crêpe noir à la porte plutôt qu'au salon funéraire. C'était la première fois que je voyais un mort d'aussi près et en plus un petit gars de mon âge. En septembre, piloté par mon amie Françoise St-Amour, je fais mon entrée en 1<sup>ère</sup> année à l'Académie du Sacré-Cœur dirigée par les sœurs Ste-Croix. L'odeur de cuir du sac d'école, le coffre à crayons en bois, le crayon au « plomb », les cahiers brouillons à 2 lignes, lire des Léo et Léa, l'histoire sainte, la préparation à la première communion, merveilleux souvenirs, ce fut une belle année.

**1946.** Septembre, retour à l'école, 2<sup>ème</sup> année avec sœur Anna que j'adorais, elle était bien fine et bien belle. Je crois que cette année-là je fis ma confirmation, j'assistai aussi à mon premier film « Abbot et Costello » à l'extérieur dans la cour de l'école... tout un événement. C'est à cette époque que je commençai à avoir des maux de gorge et d'oreilles à répétition (l'otite n'existait pas), on décida donc de me faire « brûler » les amygdales et les adénoïdes? J'avoue que même à ce jour je n'ai rien compris de l'opération, je n'y ai vu aucun changement. Point de vue académique j'obtiens de très bons résultats.

L'année **1947** verra un autre déménagement, en effet les parents font bâtir un nouvel immeuble rue de la Madone un restaurant beaucoup plus grand et mieux éclairé. En septembre, 3<sup>ème</sup> année avec sœur Rose-Hélène\* on commence

à écrire à l'encre avec plume, encrier, et buvard, interdit de se servir d'une plume-fontaine et de la toute nouvelle invention le « crayon à bille ». À l'hiver je manque l'école un bout de temps, je suis malade, encore ces damnées oreilles, lorsque je reviens je suis un peu perdu surtout en arithmétique et tout au long de mon parcours académique je n'ai jamais pu me reprendre. Cet hiver-là j'ai tenté l'expérience que tout le monde fait soit se mettre la langue sur du fer gelé... ouch... je m'en rappelle encore. Au restaurant tout va bien je reçois un beau crayon automatique pour mes 8 ans. Les jours avant Noël le père Noël nomme à la radio les prénoms des enfants qui vont recevoir des cadeaux, il nomme des Claude et des Lise souvent mais jamais des Clarisse, c'est bien triste. Par la grille du deuxième étage Lise crache sur la tête des clients, on a bien du « fun ».

Dans le courant de l'année nous fêtons les noces d'or de pépère et mémère Dault (Daoust) et en septembre je débute ma 4<sup>ème</sup> année, bien différente des années précédentes, d'abord nous sommes localisés dans le sous-sol de l'église et ensuite ce sont les frères Ste-Croix qui ont la charge d'enseigner aux garçons. Par chance je me retrouve avec un excellent professeur le frère Bastien, en plus d'enseigner il s'occupe de la chorale et des servants de messe, il me fait passer une audition en me faisant chanter, il trouve que j'ai une voix tout simplement « extraordinaire »... (Je trouvais ça moi aussi) il me prend dans la chorale et il m'apprend à servir la messe. Un nouvel hôpital sera bientôt construit pas trop loin et un médecin le Dr Lemieux fait une offre d'achat pour le restaurant dans le but d'y installer son bureau et de se rapprocher du futur hôpital. Donc marché conclu, encore un autre déménagement.

Raoul St-Louis, un entrepreneur, nous bâtit une maison sur la rue Frontenac. Le **30 octobre 1948** un petit garçon vient au monde (parrain oncle Germain, marraine tante Laurette), quel nom lui donner ? Sous toute réserve je

crois que maman avait choisi Michel et nous l'appellerons Michel jusqu'en mai-juin 1949 mais à cette époque toute la province était à la recherche du petit Michel Fontaine qu'on a retrouvé mort, d'où la chanson *Allo, allo petit Michel* à partir de ce moment ce sera Robert.

### **1949-50 (faits et anecdotes)**

Notre nouveau petit bébé Michel, il pleure beaucoup, c'est bien fatigant. On fait venir le docteur, après un examen sommaire il constate : « mais cet enfant-là il a faim donnez-lui donc à manger ». Ensuite au moindre petit *chignement* on se précipitait pour le bourrer. Je ne peux démêler mes souvenirs des années 49-50 mais la vie de la famille est pas mal perturbée, papa doit se trouver un autre travail, je crois qu'il travaillera comme menuisier\* quelque temps sur un projet de maisons (maisons Bélanger) près de chez nous. Ensuite il achètera tout l'équipement pour creuser des puits artésiens d'un M. Larocque de Maniwaki, il engage un M. Laniel qui a de l'expérience dans le domaine. C'est le début d'un travail qui l'amènera souvent loin à l'extérieur surtout dans l'Outaouais, c'est pourquoi il va s'équiper d'une tente avec tout ce qu'il faut pour camper, ensuite une auto (une première) que l'on considérerait aujourd'hui comme une « minoune » dans laquelle nous ferons un voyage mémorable (30 milles) à Ste-Anne dans le temps des fêtes, il faut savoir qu'un pareil voyage ne se faisait pas sans planification, d'abord faut installer des chaînes aux pneus, apporter un lot de couvertures pour ne pas geler, jouer avec le *choke* et *starter* avec le pied pour démarrer... Évidemment sur le chemin du retour nous tombons en panne en pleine campagne, quelle équipée! Papa achètera un camion jeep Willis flambant neuf et un peu plus tard le changera\* contre un camion International.

Un mot sur nos plus proches voisins : M. Elzéar Dufour et sa famille, Jean, Denise, Madeleine, Estelle et Marc

mon meilleur ami viennent s'installer sur le terrain en arrière de chez nous. En face d'eux la famille Moreau et en face de nous au deuxième étage Mme Thouin qui, sur son balcon, les bras en l'air s'écriera « la guerre est déclarée, la guerre est déclarée ! » (C'était la guerre de Corée) apeurés nous sommes vite rentrés à la maison. J'ai de plus en plus mal aux oreilles, on décide de me faire opérer (amygdales et adénoïdes) cette fois par un spécialiste de Montréal le Dr Berthiaume, boul. St-Joseph. On m'expédie donc sur le train et c'est tante Delphine qui m'accueille à la gare Jean-Talon et m'emmène chez elle rue Jeanne-Mance dans un sombre sous-sol, l'odeur de café brûlé et le goût de l'eau tiède de Montréal m'ont particulièrement frappé. Opéré à l'Hôtel-Dieu, endormi au chloroforme, au régime liquide un certain temps, j'avais déjà connu de plus belles vacances mais je peux dire que ce fut efficace car mes maux d'oreilles ont disparu.

**Septembre 49**, c'est le retour à l'école en 5<sup>ème</sup> année, étant donné qu'une nouvelle école est en construction, les classes sont disséminées un peu partout, la 5<sup>ème</sup> sera dispensée à l'école du Rapide à environ 2 kilomètres de la maison et l'hiver pour raccourcir le trajet on traverse sur la rivière gelée. L'école du Rapide est une très vieille bâtisse en bois de sorte que pendant les journées les plus froides de l'hiver nous devons garder nos manteaux durant les cours. Si j'ai bonne mémoire ce serait le frère *Dagesse* qui nous enseignait. Je commence à m'intéresser aux sports, hockey, ballon-chasseur, drapeau, baseball... etc. Je ne me suis pas ennuyé une seule minute... On était une bande d'amis, les Doré, Moreau, Matte, Bilodeau, mes cousins Richard et Gérard Daoust qui demeuraient deux rues plus loin et mon meilleur ami Marc Dufour, une journée on se chicanait, le lendemain on s'accordait. Les activités ne manquaient pas : la pêche aux poissons blancs au *creek* Bock, le passage du cirque annuel où nous allions écumer le terrain dans l'espoir de récupérer toutes choses dignes d'intérêt et surtout de

l'argent, même qu'il m'est arrivé une fois d'être choisi comme cobaye par une espèce de cow-boy avec un fouet, il me faisait tenir une cigarette au bout de la main et avec son fouet coupait la cigarette, quelle inconscience, aujourd'hui je ne prendrais pas de chance. Une activité que nous aimions bien c'était de jouer dans la terre jaune à faire des châteaux et des routes pour y faire circuler nos camions. On s'adonnait à la fabrication d'armes de toutes sortes : épées, boucliers, arcs et flèches, « sling-shot », tire-pois... car il y avait des guerres terribles entre les bons cow-boys et les méchants bandits. On installait des câbles dans les arbres pour jouer à Tarzan, on plantait des échelles dans la terre pour faire des acrobaties, le soir après une bonne pluie on partait à la chasse aux vers de terre sur les pelouses de l'hospice et de l'église avec nos lampes de poche, puis nous allions vendre notre récolte au magasin de sports de M. Rémi Hotte. On allait aux cerises, fraises et framboises de celles-ci je garde un douloureux souvenir : sur le mont Laurier j'eus la malchance de mettre le pied sur un nid de guêpes, on imagine la vitesse à laquelle j'ai descendu cette montagne et mes belles framboises perdues, à la maison maman eut un peu de mal à me reconnaître j'avais le visage tout enflé, depuis ce temps chaque fois que je vais dans un champ je fais bien attention où je mets les pieds et je m'inquiète aussitôt si j'entends siler.

Chez les voisins Scott, des gars de 15-16 ans veulent nous enseigner les rudiments de la boxe, première fois que j'enfile des gants de boxe, ce ne fut pas un succès, il paraîtrait que je ne possède pas « l'instinct du tueur » ma carrière fut de courte durée. On s'organisait des joutes de baseball mais n'ayant pas d'arbitre la chicane s'installait souvent, mais on allait voir les vraies joutes de baseball du grand club les dimanches après-midi dans les villages environnants, entassés derrière un camion en mangeant de la poussière. Les baignades à St-Jean-sur-le-lac où malheureusement maman s'était infligée une sérieuse coupure à un pied sur un tesson de bouteille. Les séances chez Bilodeau , le vol de la

montre de maman, mon premier compte en banque (un dépôt de \$2 qui ont servi à m'acheter des Tintin), les rassemblements devant la vitrine du magasin d'Émile Lauzon pour regarder la nouvelle merveille, la télévision où on ne voyait que des ombres et de la neige, le spectacle impressionnant d'une pelle à *steam* (pelle mécanique), aller courir le mardi-gras, la glace, le pain (oncle Germain) et le lait livrés en voitures à chevaux, la pêche à la barbotte au Lac-des-Écorces avec papa accompagnés de mouches noires et de maringouins, mon premier film au théâtre Laurentien « Jeanne d'Arc », le restaurant Paquin où on vendait des bouteilles vides en échange de pop-sicles, fudges, pipes de réglisse, gommages balounes... etc. Le téléphone sans cadran (il fallait passer par l'opératrice) le frigidaire à la place de la glacière (soudain j'aimais le lait), deux appareils qui devinrent vite indispensables. Un jour papa arriva de chez Shaskoff avec un « beau » radio sur « lequel » j'ai écouté nombre de parties de hockey avec Michel Normandin, un « pick-up » que l'on pouvait brancher sur la radio ainsi qu'une douzaine de « records » 78 tours d'Isidore Soucy, Charles Trenet, Paul Brunelle, Marcel Martel... etc. J'ai encore les mélodies en tête.

Les fêtes **1949 et 50** furent certes les plus heureuses de cette époque. D'abord la mode du temps exigeait qu'entre parents et amis on s'échange le plus de cartes de Noël possible, on devait battre l'année précédente, un vrai concours! Noël il y a 60 ans était plus religieux que commercial, c'était le petit Jésus qui commandait au Père Noël. Comme membre de la chorale je me devais d'assister aux trois messes de la nuit. Eh bien non nous n'avions pas une orange et une pomme mais de véritables cadeaux, nous étions choyés, parmi ceux dont je me souviens : des patins, des jambières, un hockey, bas, chandail, tuque du Canadien, des « Héraults », une paire de skis qui me durèrent quelques heures (une autre carrière à l'eau). Au Jour de l'An c'était la bénédiction paternelle suivie de la visite de la parenté et le

soir tout le monde se rendait chez mon oncle Germain, la bière aidant chacun y allait de sa chanson à répondre, mémère Dault avec « mon p'tit bossu... », tante Laurette « des bines et des oignons... », tante Thérèse « califourchon... califourchette... », papa « qu'es ça vous fait... » et « des beaux souliers lilas... », et plusieurs autres jusqu'aux petites heures du matin et souvent ça reprenait le lendemain soir.

La religion prenait une place considérable dans notre quotidien régulièrement nous allions à la « confesse » avec l'école, j'avais une listes de péchés, toujours les mêmes, seule la quantité variait d'une fois à l'autre, à la maison c'était le chapelet suivi de la prière du soir. Et comme chantre attitré j'avais l'obligation d'assister à toutes les cérémonies importantes célébrées par Mgr Limoges : les grand-messes, les offices de la Semaine sainte, les processions... etc. Que d'indulgences!

En septembre pour ma 6<sup>ème</sup> année, gros changement, une école neuve, St-Eugène, Jean Bélanger comme enseignant, ce ne sera pas un de mes favoris. Je me maintiens parmi les dix premiers de la classe. Comme activités parascolaires, j'évolue dans une équipe de hockey avec mes cousins Richard et Gérard Daoust, nous obtenons pas mal de succès, je fais partie du corps de clairon, je sers la messe, à la maison je suis préposé au bois : rentre le bois dans la cave... corde le bois... remplis la boîte à bois... fais les commissions aux magasins, ...cordonnier... la poste... etc. Un mot sur nos animaux domestiques, je ne peux énumérer tous les chiens et chats qu'on a eus mais le plus mémorable de tous fut mon "Gros-Gris" le chat le plus paresseux du voisinage, étendu devant le poêle ne se levant que pour bouffer et faire ses besoins, le soir avec de l'aide il venait se coucher sur mes pieds.

**1949-50** sans aucun doute les années les plus heureuses de mon enfance.



Rue Frontenac, 1950.

### 1951-1955

J'ai 11 ans, Clarisse 9 ans, Lise 5 ans, Robert 2 ans, papa 42 ans et maman 37 ans. Papa creuse toujours des puits dans l'Outaouais (Wakefield, Gracefield... etc.) et à temps perdu il termine une cuisinette à l'arrière de la maison. Maman est enceinte et les paris sont ouverts, moi c'est un petit frère, Clarisse et Lise une petite sœur. Cependant une tragédie frappera notre famille lorsque le matin du **mardi 8 mai** maman meurt suite à l'accouchement. Ici je décrirai les événements tels que je les ai vécus : le soir du 7 mai *grand-mère Chalifoux est à la maison probablement depuis quelques jours pour assister maman*, vers 7 h maman nous envoie Clarisse, Lise, Robert et moi coucher chez des voisins, la famille Moreau. C'est le docteur Lemieux qui est censé venir pour l'accouchement. À notre retour à la maison le lendemain matin maman n'est plus là, grand-mère nous dit que maman est à l'hôpital. Entretemps *quelqu'un est parvenu à joindre papa*, il arrive à la maison vers 10h30 grand-maman ne lui dit

qu'une phrase « ELLE EST CHEZ OUELLET » j'avais compris, je savais ce que signifiait « chez Ouellet » ça voulait dire MORTE, soudain j'eus mal au ventre. Je suis tombé un peu comme dans un état second, je me rappelle être allé au salon funéraire Achille Ouellet, avoir vu la parenté arriver, les élèves de ma classe de 6<sup>ème</sup> venir prier et offrir leurs sympathies, le 10 mai au matin d'avoir suivi le corbillard du salon à l'église sous une pluie fine, d'assister à l'enterrement au cimetière. Ce fut des moments chargés d'émotions mais à 11 ans on est un peu inconscient et on ne vit que l'instant présent on ne pense pas à l'avenir. Certes le décès de maman fut pour nous un choc mais ce n'est qu'avec les années que l'on prend conscience de l'ampleur de cette perte.

Quel aurait été le destin de chacun d'entre nous? Il est bien évident que l'absence de maman a eu un impact important dans nos vies et ce, quel que soit notre âge. Je considère toujours que pour une mère « mourir en donnant la vie » est le summum de la générosité.

Après cet épisode dramatique il ne faut pas oublier que nous avons un nouveau petit frère, il s'appellera André, parrain et marraine oncle Léo et tante Simone. On n'a pas le temps de le connaître, n'écouteront que leur grand cœur oncle Cléophas et tante Thérèse adopteront André. Cléophas et Thérèse ont fait preuve d'une grande charité à cette occasion et ils méritent toute notre admiration.

### **Mai 1951**

Tante Simone nous garde quelque temps, c'est sous sa garde que je m'inflige une vilaine blessure à la main droite en montant sur un convoyeur. À ce point je me pose certaines questions : grand-mère Chalifoux vient-elle nous garder ici à Mont-Laurier? Combien de temps? Je suis à peu près certain d'avoir passé toutes ou en partie mes vacances d'été 51 à Ste-Anne chez grand-mère, mais sûrement pas les quatre enfants? Où étaient Clarisse, Lise et Robert? S'ils étaient à

Mont-Laurier qui les gardait? De toute façon j'entreprends ma 7<sup>ème</sup> année à l'école St-Eugène, comme professeur M. Réal Moreau, un bon prof (*la rumeur veut que ce soit le frère de Dorothy Moreau notre Miss Canada*). Qui nous garde automne-hiver 51? Grand-mère Chalifoux ? [Selon Clarisse et Lise : du printemps 1951 au printemps 1952, grand-mère Chalifoux nous gardait chez nous.]

**1952.** Avec grand-maman qui nous garde la vie continue sans trop de perturbations, âgée de 64 ans, la tâche de prendre soin de 4 enfants en bas âge devient de plus en plus difficile pour elle, fréquemment affectée par des « crises de cœur » elle ne pourra plus nous garder. La situation s'annonce critique pour papa. On devra tous quitter notre maison vers le mois de mai. Désormais papa nous procurera à chacun une grosse malle. En attendant les vacances d'été, Clarisse et Lise iront pensionnaires à l'École normale tandis que Robert et moi serons placés dans une maison de pension tenue par des demoiselles Constantineau dans un autre quartier de la ville. Avec le recul je crois que c'est dans ce court laps de temps que je suis passé de l'état d'enfant à adulte, l'ambiance était très rigide, les repas se déroulaient dans un silence assez pénible, la nourriture sans être mauvaise était bien différente, en dehors des repas nous étions confinés à notre chambre et *en plus* Robert et moi avons attrapé la varicelle ou « picote » nous avons de grosses gales sur le corps mais aucune dans le visage de sorte que personne ne s'en est aperçu (n.b. dans le temps je n'avais aucune idée de la maladie mais avec les photos sur internet j'ai tout compris). Le plus désolant je ne voyais plus mes amis. C'est dans ces conditions que je termine ma 7<sup>ème</sup> année à St-Eugène.

Pour les vacances 1952 on se retrouve tous les quatre à l'orphelinat (hospice de Mont-Laurier). À part quelques incidents malheureux que je relate plus loin, la vie à cet endroit sans être agréable était tolérable grâce sans doute au phénomène de groupe. Étant parmi les plus vieux j'avais

quelques « privilèges » comme aller servir les messes à la cathédrale et au séminaire durant la retraite des prêtres ce qui me permettait de mettre de l'argent de côté (à 5 ou 10 sous la messe) somme que je remettais à ma sœur titulaire, aussi c'était l'année du Congrès eucharistique du diocèse de Mont-Laurier, je participais à la décoration de l'édifice Ste-Anne et à différentes corvées au reposoir, j'avais à distribuer les collations (beurrées de mélasse ou beurre d'arachides), laver la vaisselle, laver latrines et toilettes, cirer les souliers... etc. Ce qui m'intriguait c'était la façon dont on faisait notre toilette sans être obligé de se dévêtir, avec force contorsions et selon les commandements fallait se passer la main à l'intérieur du pyjama et se laver la partie foncière avant puis la partie foncière arrière, et pas question de s'attarder. Une fois par semaine on prenait une douche mais une douche commune six, sept à la fois, vêtus d'un grand costume gris qui nous couvrait pratiquement tout le corps, tout ceci pour dire que l'efficacité de ce système de toilettage reste à prouver. La plupart des religieuses étaient gentilles à une exception, la responsable des garçons.

Sœur Jean-de-la-Passion avait une main de fer dans un gant de fer, un épisode dont je me souviendrai toujours fut lorsque pour punir un petit gars de 5-6 ans (un petit Prud'homme) qui mouillait assez souvent son lit elle le fit mettre au centre de notre groupe et le battit pour faire un exemple. Comme charité chrétienne on a déjà vu mieux! Quelques noms qui me viennent en tête : les frères Brière et Prud'homme, Perron, Blais, Leroux... Durant mon séjour à l'orphelinat je fus témoin d'une scène qui même aujourd'hui me brise le cœur : étant souvent sollicité pour faire des courses à l'interne, un jour, dans un passage, je rencontrai une jeune fille (une Mlle Paiement) qui, tout énervée m'interpelle en me disant « au parloir il y a un monsieur qui pleure » et comme le parloir est ceinturé de vitres je vis que c'était la directrice avec mon père. C'était la première fois

que je voyais mon père pleurer. Discrètement je continuai mon chemin mais avec le cœur gros.

Clarisse et Lise demeureront trois ans à l'orphelinat, Robert passera un an chez nos voisins la famille Dufour pour ensuite demeurer quatre ans chez M. et Mme Latreille sur la rue Frontenac (notre rue).

*Papa démarre un commerce de vêtements pour hommes sur la rue Dupont (qui deviendra plus tard un magasin Farmer) et puis (Tigre Géant).*

## **Septembre 1952**

Je fais mon entrée au séminaire en éléments latins après avoir signé une formule qui signifiait mon intention de devenir un prêtre afin de bénéficier d'une partie de la contribution de l'Œuvre des vocations. À mon souvenir papa devait déboursier 35\$ par mois + 5\$ si je prenais du lait. Je m'adaptai assez facilement à la vie communautaire ayant un peu l'expérience de l'orphelinat sauf que c'était beaucoup plus gros. Ça se résumait ainsi : dortoir, chapelle, cafétéria, salle d'études, salle de cours, salle de récréation. Mes 3 années de collège sans être mouvementées furent riches en expériences de toutes sortes, côté académique je me maintenais dans le premier tiers de la classe, le français, l'anglais, le latin, l'histoire et la géographie étaient mes matières favorites. Dans les sports j'adorais jouer à la balle au mur et au baseball, à l'intérieur c'était le ping pong et le mississippi, l'hiver le hockey, surtout le hockey « bottines » où on prenait un malin plaisir à faire trébucher un Père pour ensuite se faire bousculer rondement par ce même Père. Mes meilleurs amis : Jean-Marc Raby, Normand Guay, Gilles Monette, Félix Blanchard. Les Pères que j'aimais : Michaudville, Desrosiers, Campeau, Marinier, St-Louis. Ceux que j'aimais moins : Plourde, Poulin, Beausoleil. Je ne veux pas raconter ici mes années de collège dans ses moindres détails mais j'en garde des souvenirs plus souvent

heureux que malheureux. Ce que j'aimais bien c'était les excursions dans les bois environnants... faire le journal de la classe... assister à des spectacles (théâtre, chorale, musique, films... etc.)... vivre la fête des anciens qui revenaient à leur Alma Mater... à l'occasion de laquelle on nous servait un repas hors du commun... je passais mes vacances de la Toussaint et de Pâques au collège avec une dizaine d'autres élèves... imaginez, nous avions le collège à nous seuls... j'avais la chance ou la malchance de connaître différents types de caractères tant du côté étudiants que dirigeants. Aussi j'ai eu ma part de désagréments qui m'ont fait réaliser que certains religieux avaient des comportements équivoques, on trouvait étrange que pendant les récréations alors que tout le monde jouait, qu'il y ait des Pères qui se permettaient de faire de longues promenades avec un groupe de petits gars, toujours les mêmes, qu'on appelait les (chatteux) mais à 12-13 ans on ne se questionne pas plus que ça, je n'ai jamais fait partie de tels groupes et à ma connaissance je ne sais vraiment pas si tout s'arrêtait là.

Comme tout bon séminariste on nous assignait un directeur de conscience, j'héritai du Père P..., c'était le dernier que je voulais avoir, en plus de me confesser il fallait régulièrement aller raconter nos problèmes (surtout d'ordre sexuel) chose que je détestais au plus haut point. Lors de mon retour de vacances d'été (de N.D.-du-Laus) ce vénérable Père me fit venir à son bureau et m'apostropha en me demandant si j'avais eu des pensées impures, si pendant mes vacances j'avais connu des petites filles, leur avais touché, etc... je m'évertuais à lui répondre non je travaillais à la boulangerie toute la journée c'était non... non... non, il insistait, me harcelait si bien qu'à la fin je sortis de son bureau en pleurant. J'en déduis aujourd'hui qu'il voulait probablement une histoire croustillante. J'obtins la permission de changer de directeur.

Durant mon séjour de trois ans au séminaire j'ai peut-être eu du « parler » 5 fois dont 2 fois oncle Léopold qui me

donnait un \$2. Lorsque j'entendais mon nom dans les haut-parleurs mon cœur se serrait non pas de joie mais de la peur d'un malheur. Le 2\$ de mon oncle me servait à acheter crayons et cahiers à la « procure » et s'il me restait de l'argent je le dépensais à la cantine pour des mille-feuilles ou des MayWest (mes préférés à 10 sous) mais ça pouvait s'étirer sur des mois je remettais mon plaisir de jour en jour.

Un fait qui me revient et qui à l'époque me gênait quelque peu était l'état de mes vêtements, avec un blazer déchiré aux coudes j'avais tendance à marcher les bras croisés, les mains sur les coudes (je me souviens d'avoir emprunté le blazer d'un ami pour la photo d'école). De même pour les pantalons dont les genoux étaient dans le même style. Un soir je remarquai sur mon lit deux belles paires de pantalons qui m'étaient inconnus, j'avais la certitude qu'ils m'étaient destinés, je n'ai pas eu l'occasion de remercier ce bon samaritain sur le moment car j'appris beaucoup plus tard son nom, c'était un étudiant de Belles-Lettres, Lionel Racine de Lac Supérieur qui devint prêtre. 60 ans plus tard je lui dis merci.

Je raconte ces anecdotes non pas pour me plaindre mais pour démontrer que la vie nous donne parfois des leçons d'humilité qui nous rendent sensibles à la détresse des plus démunis.

#### Le nom des classes :

Préclassique, éléments latins, syntaxe, méthode, versification, belles-lettres, rhétorique, philo I, philo II. En juin 1955 j'ai terminé en méthode.

Durant mes années de collège il m'est arrivé deux fois d'avoir une note de très mauvaise conduite (l'excellence = 10 J'eus un 5.) Un soir au dortoir mon compagnon de droite vit dans ma valise un revolver-jouet, il s'en empara et ne se doutant pas qu'il y avait un pétard dedans fit partir un coup qui résonna dans tout le dortoir, le surveillant accourut

dans tous ses états, confisqua sur-le-champ le pistolet. Le lendemain ce fut la visite chez le préfet de discipline qui n'avait rien de bon à me dire malgré mes explications.

Une autre fois le garçon qui couchait à la tête de mon lit à chaque soir m'envoyait des petites \*pichenottes\* d'eau. Un soir exaspéré je lui lançai un verre d'eau, encore un 5 dans mon bulletin et une autre visite chez le préfet.

Comme on voit, pareil aux enfants d'aujourd'hui ce n'était vraiment pas de ma faute, quelle injustice!!

**1953.** J'ai 13 ans, si j'ai bonne mémoire je passe l'été avec papa à son magasin de linge, je soupçonne qu'il a une blonde (une dame Gordon?). Nous allons quelques fois à Montréal chercher de la marchandise chez les \*juifs\* de la rue St-Laurent. Ce sont des vacances assez tranquilles.

**1954.** Les vacances de l'été 54 furent sans doute les plus agréables depuis des années. Inexplicablement je me retrouve à N.D.-du-Laus chez oncle « Féus » (Wilfrid Daoust) et tante Jeanne (Labelle, cousine de ma mère), je suis un peu mêlé parmi mes cousins et cousines que je connais assez peu mais je suis accueilli comme un de la famille. Et pour s'intégrer officiellement à N.D.-du-Laus tout le monde doit avoir un surnom : Gaston (le thon), Gaétane (la grése), Gisèle (la gi), Yoland ( le grand fieux), Gaétan (color), Maurice (le jeune), Paulette (le jos), Carmelle (mellous) et moi (le frem) ou (grand frem).

Je commence à travailler sérieusement à la boulangerie, levés au milieu de la nuit, Gaston, Gaétan, Maurice et moi nous rendons partir le feu, préparer le pétrin, graisser les tôles, les experts Gaston et Gaétan s'occuperont de travailler la pâte, la peser, la faire lever, la « tôle » et la faire cuire. Après la cuisson on installe les pains sur des « racks » pour les refroidir, Gaétan et moi sommes affectés à la trancheuse et à l'emballage pendant ce temps Yoland charge son camion et fait la livraison, tout ça se fait dans la bonne humeur. C'est cet été que Gisèle se marie avec

Richard Gauthier et pour l'occasion mon oncle m'emmène à Ottawa il m'achète un bel habit.

Le matin des noces en se rendant à l'église je suis sur le marchepied du camion, Gaétan qui est au volant met brusquement les freins et je me retrouve étalé sur le gravier, je ne suis pas blessé mais pire mon habit!

Ma tante dira « mon pauvre ti-garçon » le mariage aura lieu quand même et tout le monde fêtera. C'est la vie.



**Été 1955.** De retour à Notre-Dame-du-Laus, faut croire que j'étais un bon employé, ils m'ont repris à la boulangerie. J'avais un peu plus d'expérience et je me forçais à travailler plus fort de sorte qu'on m'accorda un salaire, petit mais bien

apprécié. Gaston avait toujours quelques bonnes histoires à nous raconter ou quelques chansons à nous chanter. Gaétan et moi on pratiquait nos lancers de baseball. Une bonne journée les cousins décidèrent de me faire conduire le camion à transmission manuelle partant de la maison à la boulangerie, sur une centaine de pieds je parvins à arracher deux poteaux de clôture et embourber le camion, belle affaire je les entendais rire, ce fut fini je ne voulais plus toucher au camion. Une des activités du village c'était la salle de pool donc on m'initia au pool toujours en riant, tout le monde fume donc je commence à fumer. Le dimanche après-midi c'était la joute de baseball, une rivalité féroce existait entre Pontmain, La Salette, Val-des-Bois, Gaétan et Yoland étaient mes joueurs préférés dans l'équipe de N.D.-du-Laus. Encore une fois ce fut de belles vacances.

## **LES ANNÉES ROCK AND ROLL : 1955-1960**

**AOÛT 1955.** Ville St-Laurent

Sorti de l'enfance je m'apprête à faire le grand saut « en ville » comme on dit.

### MON AVENIR :

Je ne sais trop où je m'en vais. Est-ce que je retourne au collège ou pas? Sinon vais-je demeurer chez tante Delphine avec mon père? Comme les conversations entre mon père et moi sont assez limitées étant tous les deux d'une nature pas trop communicative ça reste en suspens... Je ne peux établir clairement si mon père m'a dit « Veux-tu retourner au collège ou commencer à travailler? » De même je ne peux affirmer si j'ai dit à papa « Je ne veux plus aller au collège j'aimerais mieux travailler ». Selon moi ça s'est réglé par des silences de part et d'autre, ces questionnements n'ont jamais eu lieu et ni l'un ni l'autre n'avons pris une décision précise. Avec le recul je crois bien que papa avec son salaire

pouvait difficilement nous maintenir nous les enfants et lui-même en pension. De toute façon mes études se sont terminées là (en méthode) soit 10 ans de scolarité.

Chez tante Delphine :

Donc je me retrouve en pension chez tante Delphine avec mon père dans un bloc multi-logements au 1800 rue Crevier au 3<sup>ième</sup> étage à Ville St-Laurent à quelques centaines de mètres de la Canadair.

LES RÉSIDENTS :

Tante **Delphine Daoust**, 53 ans, mariée et divorcée de Valdemar (Walter) Hansen, un électricien danois, parfaite bilingue, fille de la ville, grosse fumeuse de cigarettes Grad's plutôt flegmatique, parle doucement et avec mesure, peu féminine mais une personne au grand cœur (ce fut elle qui m'accueillit lors de mon opération à l'Hôtel-Dieu il y a 5 ou 6 ans), elle s'éteint à l'âge de 56 ans (1958) d'un cancer du sein.

**Pierre (Peter) Hansen**, 9 -10 ans, de son vrai nom Gaston Labelle – Walter et Delphine adoptent ce garçon vers l'âge de 4-5 ans, assez turbulent, on a complètement perdu sa trace.

Mon père **Raoul Daoust**, 47 ans, veuf avec 5 enfants, gros fumeur de Player's, conduit une Meteor verte 1952 ou 53, travaille à creuser des puits artésiens.

Moi, **Claude Daoust**, 15 ans, à la recherche d'un emploi, moyen fumeur de Matinée, pratique la musique à bouche, consommateur de Brylcream.

**Reginald Carter**, environ 45 ans, anglais pur et dur, ne peut dire oui ou non en français ,seule Delphine peut communiquer avec lui, fumeur et alcoolique, travaille à la Canadair, demeurera un certain temps et sera remplacé par grand-père Daoust (pépère Dault).

**Edmond Daoust**, pépère Dault, père de Delphine et Raoul, 86 ans, veuf de Céline Savoie handicapé par une surdité profonde, n'a plus ses dents, ne sait ni lire ni écrire, non-fumeur, obsédé par le rasoir électrique passe une partie de l'avant-midi à se raser, demeurera un certain temps chez Delphine puis ira demeurer chez son autre fille Beth rue de la Gauchetière où il décédera en janvier 1957.

#### L'appartement :\*

Comprenant 3 chambres dont : 1<sup>o</sup> Delphine et Pierre, 2<sup>o</sup> mon père et moi, 3<sup>o</sup> M. Carter pour un temps et grand-père Dault plus tard.

Un salon-salle à dîner où trône un énorme téléviseur de marque Crosley sur lequel on ne syntonise que deux postes, le canal 2 en français et le 6 en anglais. Les programmes ne commencent qu'en fin d'après-midi pour se terminer vers minuit avec le « Ô Canada », le reste du temps c'est la tête d'Indien. Naturellement étant donné que nous sommes 4 francophones et un anglais la majorité du temps la télé est branchée sur le canal 6. En brassant l'antenne de temps à autre on peut assister au Jackie Gleason show, au Ed Sullivan show, I love Lucy, au hockey (seulement en anglais) etc... Au canal 2 on regarde la Famille Plouffe et la Lutte.

Et pour compléter cet appartement, une minuscule cuisinette.

\*fait cocasse : un soir en revenant de travailler je monte pour me rendre à l'appartement mais je me trompe de palier et au lieu d'être au 3<sup>ième</sup> je suis au 2<sup>ième</sup> j'entre avec ma boîte à lunch et mes grosses bottines et j'arrive face à face avec 4-5 personnes assises dans leur salon qui me regardent drôlement... excusez... pardon.

### OKA :

Papa travaille à creuser des puits artésiens pour un type de St-Eustache, j'ai connaissance qu'il en creuse un à Oka, dans le temps on croyait avoir découvert de l'uranium dans la région, comme foreur de puits papa s'est trouvé un peu impliqué. Justement à Oka papa m'avait emmené voir une communauté de Frères pour m'y faire entrer, heureusement ça n'a pas fonctionné. Après ce travail papa sera embauché chez Miron & Frères, une des plus grosses entreprises du temps, il y travaillera plusieurs années.

### Le touriste :

Dans les premiers jours de mon arrivée à Ville St-Laurent, différentes choses me frappent comme le va-et-vient incessant des avions de la Canadair avec leur bruit d'enfer au-dessus de nos têtes, le mélange de français et d'anglais dans le langage et les individus, le transport en commun, les blocs d'appartements multiples, le fait de demeurer à 5 personnes dans un appartement et d'éviter de faire du bruit, etc... mais on s'adapte.

Au début je me sens un peu comme un touriste, j'arpente les rues de la ville et j'agrandis de jour en jour mon territoire si bien que je me planifie des randonnées pédestres plus imposantes, une journée je pars de la Canadair, qui est située aux limites de Cartierville, et par le boulevard Décarie je me rends jusqu'à l'Oratoire, encouragé, un autre jour je marche jusqu'à Côte St-Luc. C'est formidable je vois du pays sans que ça me coûte un sou... mais parlant de sous il faudrait absolument que je me trouve un emploi.

### MON PREMIER EMPLOI :

Je vais donc m'inscrire à l'assurance-chômage rue Jean-Talon coin Waverly avec un petit bagage d'expérience dans une boulangerie, mais on m'offre plutôt un travail dans

un atelier de fabrication de pantoufles Atomic Slippers rue Ogilvy dans Parc Extension, un travail qui consiste pour moi à coller des semelles de fourrure à l'intérieur des pantoufles. Parmi 5 ou 6 employés je suis le seul francophone et je me demande bien quelle langue ils parlent, le grec?, le russe?, l'italien?, pas facile de se comprendre. La paye? 30 dollars par semaine, ça paye ma pension (15), mes cigarettes (2) et mon transport (1). Pour le transport je prends le tramway 17 Cartierville, transfère rue Decelles, puis autobus 16 Ville-St-Laurent et de là à destination. Cet emploi ne durera qu'environ 2 mois (septembre et octobre 1955) car c'est une commande pour un grand magasin. On s'informe auprès de Réal Mailloux si jamais il y avait une ouverture pour moi à l'imprimerie où il travaille, mais mon seul défaut c'est que je suis trop jeune.

#### LE BOWLING :

Papa me trouve un emploi de fin de semaine au bowling sur le boulevard Décarie propriété de M. et Mme Boileau. Je deviens planteur de quilles, pour commencer j'apprends à planter une allée et avec un peu plus d'expérience je fais deux allées. Au début c'est assez éreintant mais il faut s'habituer, il me faut surtout surveiller si un « twit » lance une boule pendant que je suis en train de planter. C'est un travail qui donne soif et je n'ai jamais bu autant d'orangeade Nesbitt. Je sais j'aurais été mieux avec de l'eau car plus on en boit de ces boissons gazeuses plus on a soif. À 10 sous la ligne plus les pourboires je parviens à faire près d'une dizaine de dollars par jour. Je ferai ce boulot hiver-printemps 1955-56 en même temps que mon cours de briquetage.

#### QUEL MÉTIER?

Oui dans quel domaine je pourrais gagner ma vie? là est la question. J'ai su je ne sais trop comment que mon père

avait parlé à un certain Johnny Labelle, un parent de tante Rose-Hélène, femme d'oncle Olidor Chalifoux, qui exerçait le métier de briqueteur et papa trouvait qu'il gagnait bien sa vie alors probablement qu'il a eu l'idée de faire de moi un briqueteur. Je me souviens être allé au syndicat avec lui pour prendre des informations sur les cours d'apprentissage. J'avoue que je n'avais pas de grandes aptitudes pour un métier manuel mais les circonstances sont parfois imprévisibles et avec le recul ce fut peut-être une bonne chose.

#### Le cours de briquetage :

L'école se trouve à l'angle des rues Parthenais et Laurier, pour le trajet je prends le tramway 17 Cartierville jusqu'à Garland-Snowdon ensuite le tramway 29 Outremont puis l'autobus 27 St-Joseph. À l'inscription ne prenant que des élèves de 16 ans et plus on fit une exception pour moi étant donné que j'allais avoir 16 ans dans quelques semaines. C'est un cours qui doit durer six mois. Nous sommes une vingtaine divisés en groupes de 4. Le directeur, M. Lapointe, les professeurs M. Cyr et M. Berthiaume (mon prof) font partie du personnel enseignant, comme compagnons j'ai des dénommés Bourdeau et Frénette ainsi qu'un Italien. (Photo : École des métiers mars 1956, Claude 2<sup>e</sup> à partir de la gauche.)



Avant de poser les premières briques il nous faut apprendre à manier la truelle, pas aussi facile qu'on pense, puis on érige des murs de briques de différents modèles pour ensuite les démolir et ce jusqu'au mois de mai. Je termine avec un crédit de 10 mois ce qui est pas mal dans la moyenne, il me reste donc 3 ans et 2 mois d'apprentissage pour devenir compagnon (compétent). J'exercerai ce métier au-delà de 52 ans.

#### LA MUSIQUE :

Je m'en voudrais de ne pas dire un mot sur la musique. C'est à cette époque que je découvre le Hit Parade américain, c'est la folie furieuse pour les « hits » d'Elvis Presley : Heartbreak Hotel, Hound Dog, Don't Be Cruel, Love Me Tender, et d'autres succès comme : Singing the Blues, Que Sera Sera, Green Door, My Prayer, Arrivederci Roma, Rock Around the Clock, Let Me Go... etc.

#### MES PREMIERS CHANTIERS :

Presqu'à tous les jours je me présente à l'Union Internationale boulevard St-Laurent pour me faire embaucher, finalement un employeur veut bien me prendre comme apprenti 1<sup>ière</sup> année (la difficulté du temps était que l'employeur ne pouvait avoir plus d'un apprenti pour 5 compagnons) donc je me retrouve avec une assez grosse compagnie (D'Amours & Frères) spécialisée dans les écoles et les gros buildings. Pour débiter je fus affecté à la construction de l'école des Clercs St-Viateur à l'arrière de l'hôpital Jean-Talon. Mon salaire 0.95¢ l'heure et celui des compagnons \$1.95. Je fus bien traité par cette compagnie même si en tant qu'apprenti on m'envoyait dans les pires trous mais c'est le lot de tous les apprentis. Je fis plusieurs chantiers avec eux dont : l'édifice de la Commission scolaire de Montréal coin Sherbrooke et Bourbonnière, l'édifice de La Presse rue St-Jacques, une école dans Montréal-Est, des

agrandissements à l'hôpital St-Luc, au séminaire Ste-Thérèse, et l'hôtel Reine-Élizabeth pour une autre compagnie (Pigott). Mais naturellement ces compagnies ont des contrats lorsqu'elles sont du bon côté du gouvernement. Un jour ça s'arrête et on se retrouve au chômage, mais j'ai acquis une bonne expérience et je suis classé maintenant apprenti 2<sup>ième</sup> année.

### LES UNIONS QU'ESSA DONNE?

J'aimerais apporter ici des précisions sur le fonctionnement de l'industrie de la construction des années 50 selon un point de vue tout à fait personnel. Tout d'abord on distingue deux classes de travailleurs : les SYNDIQUÉS et les NON-SYNDIQUÉS.

Les syndiqués sont divisés entre deux centrales : la CSN et la FTQ (dont fait partie l'Union Internationale des Briqueteurs, je suis membre de cette Union). Ils ont accès aux gros chantiers : les chantiers CSN, les chantiers FTQ. Les gars de la CSN ne travaillent pas sur les chantiers FTQ et vice-versa.

#### Les avantages des syndiqués :

1. Placement par le syndicat (si tu es à jour dans tes cotisations).
2. Les heures sont fixes et exactes : matin, midi, soir.
3. La paye est sûre, le jeudi en chèque, vendredi en argent.
4. Le travail est effectué à un rythme normal.
5. On peut laisser vêtements et outils sur le chantier car le travail dure un certain temps. Voyager en autobus avec les outils et la boîte à lunch — pas très intéressant.
6. Moins de perte de temps lors de mauvaise température, souvent du travail à l'intérieur.

#### Les désavantages des syndiqués :

1. On peut attendre des mois avant qu'un autre chantier démarre.

2. Le syndicat place les amis, les pères de famille, les plus vieux, alors l'apprenti se retrouve la plupart du temps au bas de la liste.
3. Tu ne vois presque jamais le patron tu es à la merci du contremaître.
4. Il se forme des clans parmi les travailleurs.
5. S'il y a une grève tu dois t'impliquer; par expérience je me suis fait proposer de m'armer d'un « bat » de baseball et de chaînes pour aller déloger des travailleurs réticents, ce que j'ai refusé.
6. Rarement du temps supplémentaire.

Malgré leurs défauts, les centrales, après de dures batailles, nous ont obtenu de meilleures conditions de travail. Dans le temps il n'y avait pas de pause-café, pas de vacances, pas de fonds de pension, pas de paye de surtemps, aucune règle de sécurité (casque, bottines), pas de régime d'assurance-vie, de santé, de médicaments, pas d'augmentation de salaire, etc.

Les avantages pour les non-syndiqués :

1. Travaille la plupart du temps avec le patron.
2. On peut faire du temps supplémentaire mais payé à temps simple.
3. Les contacts humains entre compagnons se font plus facilement.
4. On peut négocier nos salaires.
5. Payé souvent en argent comptant (au noir) ce qui peut être un désavantage (pas de timbre d'assurance-chômage).

Les désavantages pour les non-syndiqués :

1. Font souvent travailler les apprentis comme manœuvres à un rythme d'enfer.
2. Change fréquemment de chantier, transport d'outils en autobus, très peu apprécié.

3. Les heures travaillées sont allongées : 10-15 minutes plus tôt le matin, le dîner en 20 minutes, 10-15 minutes plus tard le soir.
4. La plupart cessent leurs activités pour l'hiver.
5. Beaucoup de perte de temps à cause de la température.
6. Souvent obligé de courir après la paye.
7. Beaucoup font faillite.

Avec toutes ces contraintes il n'est pas étonnant qu'un apprenti avant de faire ses heures (dans mon cas 3 ans) ça peut lui prendre 5-6 ans. Alors je cesse toute cotisation à l'Union. Ce n'est que quelques années plus tard que l'appartenance à une centrale syndicale devint obligatoire.

#### Un mauvais souvenir :

Un jour mon père accompagné de *tante Delphine* m'emmène me baigner à la Plage des Ormes à L'Abord-à-Plouffe, des copains de collège m'avaient dit « si tu veux apprendre à nager il faut aller dans creux d'eau et il ne faut pas que tes pieds touchent le fond » alors convaincu de leurs « bons conseils » je m'élançai et ce qui devait arriver arriva, je coule comme une roche, paniqué, je me mis à me débattre et à crier, mon père voyant le danger, accourut et parvint à m'agripper pour me ramener sur la plage, crachant l'eau. Depuis ce temps dans l'eau il faut que mes pieds touchent le fond et je n'ai jamais su nager.

#### Décès de grand-père Daoust :

Notre grand-père meurt en janvier 1957\* chez *tante Beth*, j'assiste à son enterrement au cimetière St-Martin et ensuite la famille se rassemble chez Beth, en retournant chez Delphine, c'est glissant, et sur la rue Jean-Talon on a un sérieux accident, on descend tous de l'auto pour constater les dégâts, mais voilà que tante Delphine s'exclame « une

chance qu'on a pris le crucifix sur la tombe de pâpâ sinon on serait tous morts ». Ce que c'est que d'être optimiste, papa ne l'a pas trouvé drôle... et moi ça m'est resté dans la mémoire comme : qu'importe ce qui arrive ça peut toujours être pire...\*grand-mère Céline est déjà décédée en février 1953.

### 36 métiers -36 misères : 1956-57-58-59-60

Ne pouvant travailler régulièrement dans mon métier je me retrouve donc à travailler ici et là. En plus de faire quelques petites « jobs » de maçonnerie, je travaille : pour un contracteur d'asphalte, pour la compagnie de tracteurs Case avec Germain Chalifoux – à trier et empocher des patates chez un cultivateur, comme journalier chez de gros bonnets sur le Mont-Royal, de nuit chez Eaton à organiser des comptoirs, au dépanneur chez oncle Cléophas à Rosemont, à faire les foins chez Marcel Giroux à Ste-Sophie... et un voyage désastreux à Simcoe en Ontario pour la récolte du tabac avec 3 autres amis, un voyage qui s'avéra nul, nous ne serons jamais embauchés, trop jeunes et inexpérimentés. Réduits à revenir à Montréal plus pauvres et désillusionnés.

Je remplis des applications un peu partout : pompier à Montréal, postier au fédéral, Steinberg, Canadair... même à l'armée... faut surtout être bilingue et âgé de 18 ans.

### LA RÉUNION :

Printemps 1957, oncle Cléophas acquiert un resto-dépanneur rue Dandurand à Rosemont, son logement devient libre sur la 77<sup>ième</sup> Avenue à l'Abord-à-Plouffe, entretemps Clarisse, 15 ans avait écrit à papa que pour que l'on soit tous réunis, elle était prête à prendre en charge la maison assistée de grand-mère Chalifoux. Les circonstances se prêtaient bien pour que papa loue ce logement. On déménage donc mon père et moi de Ville St-Laurent à L'Abord-à-Plouffe. Nous resterons seuls papa et moi

quelques semaines, le temps que Clarisse, Lise et Robert finissent leur année scolaire. André, 5 ans demeure toujours avec Cléophas, Thérèse et Jean, Joane (adoptée) naîtra dans l'année 1957. Clarisse met fin à ses études tandis que Lise, 12 ans fréquentera l'école Ste-Marie-de-la-Croix, boulevard Lévesque et Robert, 8 ans l'école St-Édouard, à L'Abord-à-Plouffe. Malgré le fait que nous avons été longtemps séparés nous nous sommes bien reconnus comme frères et sœurs.

#### LE RESTAURANT :

Peut-être que papa voyant que je « vivote » d'un emploi à l'autre sans pouvoir me caser définitivement en quelque part, peut-être qu'il voit que l'avenir est dans la restauration... décidément... et qu'il me voit restaurateur, ce dont je doute. Toujours qu'il prend la décision d'acheter un restaurant, je dirais une « binerie » d'un monsieur Boivin au prix de 800\$ situé au coin de la 77<sup>ième</sup> Avenue et du boulevard Lévesque et mitoyen avec le garage Valade, on peut dire que c'était un endroit très très ordinaire pour être poli.

J'ai 17 ans et je deviens gérant d'un commerce pour lequel je n'ai aucune espèce de connaissances. La notion profits et pertes m'est totalement inconnue. Les recettes de la journée s'établissaient en moyenne entre 40 et 50 dollars brut. Ainsi, si je prenais un paquet de cigarettes, une barre de chocolat et un breuvage, le profit de la journée s'envolait. Les éléments les plus rentables s'avéraient les machines à boules et le juke-box, quand les tricheurs ne trouvaient pas un truc pour jouer gratuitement. Pour ceux qui étaient en appétit je servais des hot dogs, de la soupe, des langues de porc et des œufs dans le vinaigre. La clientèle? pratiquement à 100% des jeunes de 12 à 20 ans qui passaient des heures à siroter un Coke, brassaient les machines à boules, se plaignaient d'avoir mis de l'argent dans le juke-box et de s'être fait voler, les filles surtout se mettaient à danser le rock

and roll, pas facile de contrôler tout ça et il est évident que ça faisait fuir des clients plus sérieux et mieux nantis. Je précise que ce n'était pas la majorité qui s'adonnait à causer du trouble, je me suis fait plusieurs amis parmi eux les Bissonnette, Chalifoux, Forget, Doré, Bélisle, Constantineau, Cardinal, Mélançon, Lachapelle, Hogue, Lebeau, Mantha, tous issus de familles originaires de Ste-Anne-du-Lac. Et les Laurin, St-Jacques, Desjardins, Hotte, Samson, Lepage, Frégeau, Lapointe, Fortin, Plouffe, etc.

#### Le péché :

Un jour le père Alexandre, vicaire de la paroisse St-Maxime vint me voir pour m'avertir de cesser de vendre des journaux « jaunes » comme « Allô Police », « Ici Montréal », « Minuit », etc., des journaux qui n'ont rien à voir avec la pornographie, on y raconte surtout les démêlés judiciaires, les événements qui se passent dans les bars et les clubs de Montréal, peut-être un peu plus olé olé que La Presse et Le Devoir, mais sans plus, en comparaison avec les médias actuels. Mais je n'en fis rien. J'estime qu'il aurait été mieux de s'occuper de ses confrères, qui à l'époque agressaient de jeunes enfants.

Durant les quelques mois d'activité de ce restaurant j'y vécus des moments assez traumatisants, comme :

#### La chasse aux rats :

À tous les matins à mon arrivée je m'apercevais que plusieurs barres de chocolat étaient grugées, avant de comprendre, je me demandais bien comment c'était possible, lorsque j'eus compris, ce fut le branle-bas de combat – trappes, poison, etc., toutes les armes disponibles pour me débarrasser de cette vermine. Mais au bout de quelques jours je détecte une odeur infecte derrière les frigos de crème glacée ce qui n'est pas trop bon pour la réputation d'un restaurant, il me fallait passer à l'action et désinfecter le local, une tâche ardue et pas très réjouissante.

### La chasse au voleur :

Un jour je me rends compte qu'il y a un ou des voleurs qui entrent la nuit dans le restaurant et qu'une certaine quantité de cigarettes disparaît. Je confie la chose à mes amis Germain Chalifoux et ti-Pierre Doré et ensemble nous imaginons un plan pour « pogner » le ou les voleurs, nous avons une belle aventure à vivre. Donc il fut décidé que nous coucherions désormais dans le « cocron » à l'arrière du resto dans l'attente du suspect. Mon ti-Pierre prend la peine d'apporter sa carabine (non chargée) mais pour au moins faire peur. Et là, nous couchons une première nuit – rien, une deuxième nuit – rien, une troisième nuit – soudain un bruit discret venant de la porte de côté nous met en alerte, ti-Pierre avec sa carabine ne fait ni une ni deux et part pour faire face au voleur mais celui-ci constatant qu'il a été repéré prit les jambes à son cou, nous sortons en vitesse du resto pour le rejoindre mais peine perdue. Par le plus merveilleux des hasards au même moment passe une auto de police, avec des signes, nous l'arrêtons et c'est Constant Laurin (un cousin) qui est à bord, il nous demande ce qui se passe, on lui explique et le voilà parti, il appréhende le gars dans une rue voisine. C'était un jeune client qui fréquentait régulièrement le resto ??... H... Nous n'avons pas porté plainte, c'était un gars d'une famille bien connue.

### La boisson :

Un autre fait troublant : déjà éméchés deux jeunes, Ti-Neau et Ti-Lu se présentent au resto avec une bouteille de boisson, ils commencent à boire et ce n'est pas long qu'ils deviennent de plus en plus agressifs. (Si j'ai bonne mémoire Clarisse était présente.) Pas moyen de les raisonner et de leur suggérer d'aller boire ailleurs, pas moyen de les expulser sans utiliser la force, je parviens néanmoins à leur soutirer la bouteille et la cacher sous le comptoir. Mais, surprise deux agents de la Commission des Liqueurs s'amènent le lendemain et perquisitionnent la bouteille et ce, malgré mes

explications (euh... un jeune de 17 ans). Quelques semaines plus tard mon père reçoit un subpoena avec l'accusation de vente d'alcool sans permis. Après consultation auprès d'un avocat l'accusation tombe. Pour ces deux agents il ne faut pas faire une enquête très poussée pour en arriver à une telle conclusion. Pour dire quand on veut bien faire...

#### UNE PNEUMONIE :

À la fin de l'hiver 1957-58 je me tape une sérieuse pneumonie qui m'affectera durant plusieurs mois, un soir je me mets à saigner du nez et me sentant de plus en plus faible on crut bon de faire venir le médecin mais le pire c'est que grand-mère Chalifoux voyant mon état décide de me faire administrer l'Extrême-Onction, le sacrement des mourants rien de moins, la peur me prit et je lui fis la promesse de guérir le plus vite possible et qu'elle récite seulement des prières ça va faire... Un souvenir... le hit « Tequila » = pneumonie.

#### RETOUR DANS LE MÉTIER :

Après l'aventure du restaurant je m'engageai pour Georges St-Louis un contracteur-briqueur de L'Abord-à-Plouffe, plusieurs gars de Ste-Anne-du-Lac travaillaient pour lui Philippe Lachapelle, Gaëtan Bissonnette, les frères Langlois, Léo Mantha... Pour un apprenti comme moi qui avais connu les grosses compagnies et la dolce vita du restaurant, la transition fut brutale. Avec un équipement des plus rudimentaire M. St-Louis, avec toute sa bonne volonté, tentait de maintenir son entreprise à flot, dans le temps tout se faisait à la force des bras. Dans une grosse panne, le manœuvre brassait la chaux vive, le ciment, le sable et l'eau (maintenant c'est un mixeur à essence ou électrique qui fait le travail). Les monte-charges (lift) n'existaient pas, on transportait les matériaux (mortier et briques) avec des « moineaux » à l'échelle 3-4 étages de haut. Les petits

entrepreneurs n'utilisaient pas encore des échafauds de métal mais des chevalets de bois. Pour les murs mitoyens faits de blocs de béton on travaillait quelques heures de plus le soir pour prendre de l'avance pour le lendemain, 2 blocs sur l'épaule, à la course dans les échelles, motivés par l'orgueil, pas question de se plaindre, faut conserver notre job, c'était celui qui gagnait l'admiration du « Boss ». Pour récompense M. St-Louis nous voyageait gratuitement derrière son vieux camion à des températures de -10°-20°. À travailler de cette façon je ne peux pas dire que j'avancerais beaucoup dans le métier. Mais au moins je travaillais. Chaque vendredi il y avait la question qui tue, as-tu eu ta paye?

M. St-Louis fit faillite à l'été suivant et je perdis ma job et mon salaire.

#### LA MUSIQUE 1957-58-59-60 :

Les jeunes d'aujourd'hui sont branchés sur leurs appareils IPOD – IPHONE – IPAD comme si leur vie en dépendait. Nous, nous étions branchés sur CKVL à 4h30 p.m. pour écouter le HIT PARADE avec Léon Lachance. De 1950 à 1970 ce fut sans doute la meilleure musique du XX<sup>ième</sup> siècle. Les Elvis Presley, Roy Orbison, Crickets, Everly Brothers, Fats Domino, Pat Boone, Perry Como, Buddy Holly, Chuck Berry, Jerry Lee Lewis, Coasters, Paul Anka, Ricky Nelson, Les Platters, Bill Haley, et plus tard les Beatles, CCR, les Beach Boys, Simon and Garfunkel, etc.

#### ON DÉMÉNAGE :

*Mai* 1959, oncle Cléophas revient habiter sa maison, nous devons donc déménager, papa louera un logement dans un bloc-appartements quelques rues à l'ouest de la 77<sup>ième</sup> Avenue soit au 300 rue Laval. Grand-mère Chalifoux est toujours avec nous. J'ai 19 ans, Clarisse 17, Lise 14, Robert

10 et André 8-9 ans (il demeure toujours avec Cléophas et Thérèse, Jean 14-15 ans et Joane 1 an). J'ai peu de souvenirs reliés à ce logement de la rue Laval ayant habité là à peine un an. Je me souviens par contre que Lise s'était fait voler sa bicyclette, que j'avais acheté chez Vary un beau gros phonographe dans lequel on pouvait mettre plusieurs disques, que mémère nous faisait du bon macaroni, que papa fréquentait une veuve, etc. Je peux dire que c'est cette année-là que j'ai vécu mon adolescence, presque à tous les soirs on se retrouvait entre amis au resto Chez Maher à jouer dans les machines à boules, écouter des « records » et boire de la liqueur. Nos autres activités consistaient à fréquenter le \*théâtre\* Lido les fins de semaine pour visionner des films de cow-boys, aller au restaurant le \*Rendez-vous\* pour se régaler de bons hot chickens, des balades avec les Chevrolets de Gaétan et Jean-Marc et le gros Buick du père de ti-Louis Hotte, aller au parc Belmont gratuitement (on avait une entrée spéciale), pratiquer la guitare et le banjo dans l'appartement des frères Bissonnette, etc.

LA « GANG » DE STE-ANNE :

Les Bissonnette : Gaétan, Jean-Marc, Jean-Paul et  
Lucien  
Les Chalifoux : Germain et Maurice, mes cousins  
Pierre Doré  
Les Forget : Jacqueline et Rachel  
Louis Hotte et Denis Desjardins (ne sont pas de Ste-Anne)

On a tous un emploi :

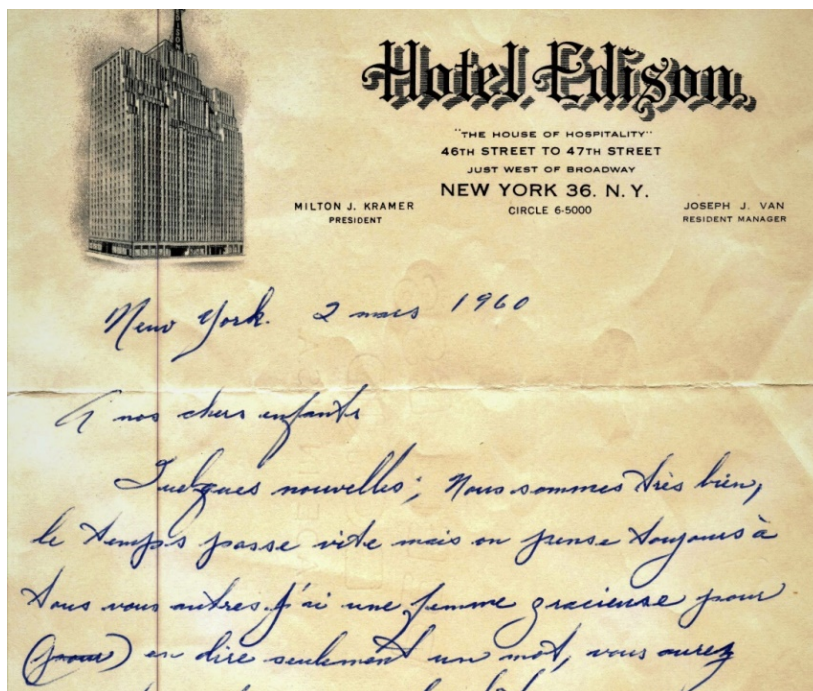
Gaétan travaillera dans le rechapage de pneus, puis manœuvre dans la construction.  
Jean-Marc travaillera chez Canada Carpet, deviendra tireur de joints de gypse... il perdra la vie autour des années 70 en s'électrocutant avec une perceuse électrique en réparant sa roulotte.  
Jean-Paul et Lucien seront poseurs de gypse.

Germain travaillera pour Case une compagnie de tracteurs.  
Maurice deviendra électricien.  
Pierre Doré dans la mécanique.  
Louis Hotte en horticulture.  
Denis Desjardins ??  
Claude Daoust apprenti briqueteur.

*Pendant que je rédige ces lignes j'apprends avec douleur  
que l'on vient de perdre notre jeune frère André décédé  
subitement chez lui à St-Faustin à l'âge 66 ans et 6 mois,  
mes sympathies à Lorette et sa famille.  
Salut André! vendredi 1<sup>er</sup> décembre 2017*

#### Un mariage et un déménagement :

1960. Le 27 février mon père se remarie avec Mme  
veuve Lise (Césarée) Turgeon-Davignon à l'église Notre-  
Dame, chapelle du Sacré-Cœur, la réception a lieu à l'hôtel  
Queens coin Peel et St-Jacques. Ci-dessous le début de la  
lettre qu'il nous a écrite en voyage de noces.



Au début de mars 1960 on déménage au 645,79<sup>ième</sup> Avenue, L'Abord-à-Plouffe. Notre grand-mère Chalifoux nous quitte et retourne vivre à Ste-Anne-du-Lac, il ne peut y avoir deux maîtresses de maison.

Claude Daoust, 2018

\*\*\*